# PATRICIA CORNWELL

UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA

# ET IL NE RESTERA QUE POUSSIÈRE



*Patricia Cornwell*

# *ET IL NE RESTERA QUE POUSSIÈRE…*

Traduit de l'américain par Gilles Berton




***Éditions du Masque***

Ce roman a paru sous le titre original :

ALL THAT REMAINS

*Ce livre, pour Michael Congdon.*
*Comme toujours, merci.*

©PATRICIA CORNWELL, 1992 ET
ÉDITIONS DU MASQUE, 1993.

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.*

# 1

Le dernier jour du mois d'août, un samedi, je commençai à travailler bien avant l'aube. La rosée en s'élevant parut embraser les pelouses et le ciel vira peu à peu au bleu éclatant, mais je ne vis rien de tout cela. Les cadavres se succédèrent toute la matinée sur les tables métalliques, et la morgue ne comporte aucune fenêtre. Richmond avait débuté le week-end du « Labor Day » par un redoublement d'accidents et de fusillades.

Il était 14 heures quand je pus enfin regagner ma maison du West End, où je trouvai Bertha en train de passer la serpillière dans la cuisine. Bertha vient faire mon ménage tous les samedis, et il est convenu entre nous qu'elle ne doit pas répondre au téléphone. C'est pourquoi quand je rentrai, il était en train de sonner sans qu'elle décroche.

— Je ne suis pas là, décrétai-je en ouvrant le réfrigérateur. Bertha interrompit sa tâche.

— Il a déjà sonné il y a quelques minutes, dit-elle. Et c'était pas la première fois. Toujours la même voix d'homme.

— Je n'y suis pour personne, répétai-je.

— Comme vous voulez, Dr Kay.

J'aurais voulu que le soleil qui inondait la cuisine dissolve la voix impersonnelle qui récitait le message du répondeur. Il ne restait plus que trois tomates. Il me faudrait surveiller ma provision, car elles allaient se faire rares durant l'automne. Et où donc avais-je fourré la salade de poulet ?

Le bip résonna, puis je reconnus la voix familière.

— Doc ? C'est Marino…

Zut, me dis-je en refermant la porte du réfrigérateur d'un coup de hanche. Pete Marino, détective à la section des Homicides de Richmond, était de service depuis minuit, et je venais de le voir à la morgue, où j'avais retiré plusieurs balles d'un cadavre qu'il avait accompagné. À l'heure qu'il était, il aurait dû être en route pour Lake Gaston, où il avait prévu d'aller taquiner le poisson pendant ce qu'il lui restait du week-end. Pour ma part, j'avais hâte de m'occuper de mon jardin.

— Ça fait un moment que j'essaie de vous joindre. Je dois partir. Appelez-moi sur mon bip…

L'urgence que je décelai dans la voix de Marino me fit décrocher le combiné.

— Je suis là.

— C'est vous ou c'est encore votre foutu répondeur ?

— À votre avis ? fis-je.

— Mauvaises nouvelles. Une nouvelle voiture abandonnée. À New Kent, sur l'aire de repos de la 64, direction ouest. Benton vient juste de m'appeler.

— Un couple, comme les autres fois ? l'interrompis-je en traçant une croix sur mes projets pour l'après-midi.

— Fred Cheney, 19 ans, blanc. Et Deborah Harvey, blanche aussi, même âge. Vus pour la dernière fois hier soir vers 20 heures, ils partaient de chez les parents de la fille, à Richmond, pour aller à Spindrift.

— Et la voiture est sur l'autoroute direction *ouest ?* m'étonnai-je.

Spindrift, petite ville de Caroline du Nord, est en effet à trois heures et demie de route à l'est de Richmond.

— Ouais. Comme s'ils revenaient à Richmond. Un policier a trouvé la bagnole il y a une heure. Une Jeep Cherokee. Aucune trace des mômes.

— J'arrive, dis-je.

Bertha n'avait pas cessé son travail, mais je savais qu'elle n'avait pas perdu une miette de la conversation.

— Je m'en irai dès que j'aurai fini ça, me dit-elle. Je fermerai et je mettrai l'alarme. Ne vous faites pas de souci, Dr Kay.

Une sourde angoisse m'envahissait. J'attrapai mon sac à main et courus jusqu'à ma voiture.

Quatre couples avaient déjà disparu dans des circonstances semblables. Leurs cadavres avaient été retrouvés dans un rayon de 70 kilomètres autour de Williamsburg.

Baptisés *The Couple Killings* par la presse, ces meurtres demeuraient inexpliqués. Personne n'avait d'indice ni de théorie plausible, pas même le FBI et son Violent Criminal Appréhension Program, ou VICAP, pourtant doté d'une banque nationale de données informatiques gérée par un système d'intelligence artificielle capable d'établir un lien entre une personne disparue et un cadavre non identifié, ou de faire le rapprochement entre les différentes victimes d'un tueur en série. Lorsque plus de deux ans auparavant, les deux premiers cadavres avaient été découverts, la police locale avait demandé le renfort d'une équipe régionale du VICAP, formée de l'agent spécial du FBI Benton Wesley et du détective Pete Marino, vétéran de la section des Homicides de Richmond. Un autre couple avait disparu, puis deux autres. Chaque fois, le VICAP était informé, le National Crime Information Center, ou NCIC, câblait la description des personnes disparues aux différents services de police des États-Unis. Mais à chaque fois, malgré la célérité des recherches, les adolescents

étaient déjà morts, leurs corps se décomposant au fond d'un bois.

J'éteignis la radio, m'acquittai du péage puis fonçai vers l'est sur l'I-64. Des images et des sons me revinrent en mémoire. Des ossements, des vêtements moisis où adhéraient encore des feuilles mortes. Les beaux visages souriants des disparus imprimés dans les journaux. Les parents, au désespoir, interviewés à la télévision ou appelant chez moi.

« Je suis désolée pour votre fille. »

« Je vous en prie, dites-moi comment ma petite-fille est morte ! Seigneur, dites-moi si elle a souffert…»

« Nous ne connaissons pas la cause de sa mort, Mrs Dennett. Je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant ».

« Comment ça, vous ne *savez pas ? »*

« Nous n'avons retrouvé que son squelette, Mr Martin. Quand il ne reste plus de chair, il est presque impossible de déceler les blessures ayant…»

« Je me fous de votre baratin de toubib ! Je veux savoir comment est mort mon garçon ! Les flics m'ont demandé s'il se droguait, vous vous rendez compte ? Lui qui ne buvait même pas une goutte d'alcool ! Vous m'entendez, Docteur ? Il est mort, et ils veulent le faire passer pour un voyou…»

« LE MÉDECIN EXPERT GÉNÉRAL EN ÉCHEC : le Dr Kay Scarpetta avoue ignorer les causes de la mort. »

Causes non déterminées.

La même conversation s'était répétée huit fois. Une fois pour chacune des jeunes victimes.

C'était terrifiant. Je n'avais jamais été confrontée à pareille énigme.

Tout pathologiste bute sur des cas qu'il est incapable d'élucider, mais je n'avais jamais eu autant de « causes non déterminées » que ces huit cadavres dont les morts comportaient de nombreux points communs.

Je fis coulisser le toit ouvrant, et la douceur du temps me remonta un peu le moral. Il faisait à peine plus de 25°, les feuilles ne tarderaient pas à jaunir. C'est seulement au printemps et en automne que Miami ne me manque pas. L'été de Virginie est aussi chaud qu'en Floride, mais Richmond n'est pas rafraîchi par la brise marine. L'humidité estivale est étouffante et, n'aimant pas le froid, je ne suis pas mieux lotie en hiver. Mais le printemps et l'automne sont proprement euphorisants. Les longues goulées d'air que j'avalai m'enivrèrent aussitôt.

L'aire de repos de New Kent County était située exactement à 46 kilomètres de chez moi. Avec ses tables de pique-nique, ses grils, ses poubelles cerclées de bois, ses toilettes en brique, ses distributeurs de

boissons et ses arbustes récemment plantés, elle ressemblait à n'importe quelle autre aire d'autoroute de Virginie. Mais au lieu des habituels touristes ou camionneurs, l'endroit grouillait de véhicules de police.

J'arrêtai la voiture devant le petit bâtiment des toilettes pour dames. Un policier en uniforme gris-bleu, le visage sombre et luisant de sueur, s'approcha de moi.

— Désolé, madame, dit-il en se penchant vers ma vitre ouverte. Cette aire est fermée aujourd'hui. Je dois vous demander de partir.

— Dr Kay Scarpetta, dis-je en coupant le contact. C'est la police qui m'a demandé de venir.

— Pour quelle raison, madame ?

— Je suis le médecin expert général, rétorquai-je.

Il m'examina d'un regard sceptique. Je ne devais pas lui paraître très « officielle ». Vêtue d'une jupe en jean délavé, d'une chemise rose et de chaussures de sport en cuir noir, j'étais dépourvue du moindre élément témoignant de ma position, privée même de ma voiture de fonction, qui attendait des pneus neufs dans le garage de l'administration. À première vue, je n'étais qu'une yuppie sur le retour en train de faire ses courses dans sa Mercedes anthracite, une blonde cendrée en route pour le centre commercial.

— Puis-je voir vos papiers ?

Je fouillai dans mon sac, en sortis un mince portefeuille noir, l'ouvris et lui présentai ma plaque en cuivre de médecin expert, à laquelle je joignis mon permis de conduire. Pendant un long moment, le policier examina les documents d'un air embarrassé.

— Laissez votre voiture ici, Dr Scarpetta, dit-il enfin. Les gens que vous cherchez sont là-bas. (Il pointa le doigt vers le parking réservé aux poids lourds et aux cars.) Bonne chance, ajouta-t-il stupidement en s'éloignant.

Je suivis un mur de brique, tournai au coin du bâtiment et découvris, à l'ombre des arbres, plusieurs autres voitures de police, une dépanneuse avec ses gyrophares en action, et une bonne douzaine d'hommes en civil et en uniforme. Je ne reconnus la Jeep Cherokee que lorsque je fus presque dessus. À l'écart de la rampe de sortie, abandonnée dans un creux de terrain garni de végétation, elle était presque invisible de la chaussée. C'était une deux-portes à la carrosserie couverte de poussière. Lorsque je jetai un coup d'œil par la vitre côté conducteur, je constatai que l'intérieur de cuir beige était très propre et que les bagages, soigneusement rangés sur la banquette arrière, comprenaient une planche de ski nautique, une corde de traction en nylon jaune et une glacière en plastique rouge et blanc. Les clés pendaient encore sur le contact. Les vitres étaient en partie descendues. Barrant l'herbe de la pente qui descendait de la rampe de

sortie, on distinguait la double trace des pneus. La calandre chromée avait été stoppée par un petit bosquet de pins.

Marino était en conversation avec un homme mince et blond que je ne connaissais pas, et qu'il me présenta comme étant Jay Morrell, de la police de l'État. Le policier paraissait diriger les opérations.

— Kay Scarpetta, me présentai-je en constatant que Marino ne m'accueillait que par un vague « Doc ».

Morrell tourna ses Ray Ban vert foncé vers moi et hocha la tête. Dépourvu d'uniforme, arborant une moustache guère plus fournie qu'un duvet d'adolescent, il parlait avec cette assurance fanfaronne que j'avais souvent remarquée chez les enquêteurs débutants.

— Voilà ce que nous savons pour l'instant, dit-il en jetant des coups d'œil nerveux autour de lui. La Cherokee appartient à Deborah Harvey. Elle et son ami, euh… Fred Cheney, ont quitté la résidence des Harvey hier soir vers 20 heures. Ils voulaient se rendre à Spindrift, où la famille Harvey possède un bungalow sur la plage.

— La famille de Deborah Harvey était-elle présente quand le couple est parti de Richmond ? demandai-je.

— Non, madame. (Il tourna brièvement ses lunettes vers moi.) Les autres membres de la famille étaient partis dans la journée. Ils étaient déjà à Spindrift. Deborah et Fred ont pris leur propre voiture parce qu'ils devaient revenir à Richmond lundi pour reprendre leurs cours. Ils sont tous les deux élèves au collège Carolina.

Marino sortit son paquet de cigarettes.

— Juste avant de quitter la maison des Harvey hier soir, dit-il, ils ont téléphoné à Spindrift. Ils ont dit à un des frères de Deborah qu'ils étaient sur le départ et qu'ils comptaient arriver entre minuit et 1 heure. À 4 heures du matin, ne les voyant pas arriver, Pat Harvey a appelé la police.

— *Pat Harvey ?* répétai-je d'un ton incrédule.

— Ouais, Pat Harvey en personne, me répondit Morrell. Elle ne devrait pas tarder à arriver. Un hélico est allé la chercher il y a… (Il consulta sa montre.) … il y a à peu près une demi-heure. Le père, hum… Bob Harvey, est quelque part sur la route. Il était à Charlotte pour affaires et devait rejoindre la famille à Spindrift demain. On n'a pas pu le prévenir. Il ne sait pas encore ce qui est arrivé.

Pat Harvey était la Directrice du Programme national de lutte contre la drogue, une fonction dont les médias ont pris l'habitude de baptiser le titulaire « Drug Czar », le « Tsar de la drogue ». Directement nommée par le président, ce qui lui avait valu récemment les honneurs de la couverture de *Time,* Mrs Harvey était l'une des femmes les plus puissantes et les plus admirées des États-Unis.

— Et Benton ? demandai-je à Marino. Est-ce qu'il a réalisé que Deborah est la fille de Pat Harvey ?

— En tout cas, il n'a rien dit quand il m'a appelé. Il venait juste d'atterrir à Newport News. Dans un avion du Bureau. Il était pressé de louer une voiture. On n'a pas parlé longtemps.

Voilà qui répondait à ma question. Benton Wesley n'aurait pas sauté dans un avion du FBI s'il avait ignoré qui était Deborah Harvey. Je me demandai toutefois pourquoi il n'en avait rien dit à Marino, son partenaire au sein du VICAP, dont je tentai de déchiffrer le large visage impassible. Le lieutenant faisait jouer ses maxillaires, le haut de son crâne était écarlate et perlé de sueur.

— Pour le moment, reprit Morrell, j'ai disposé des hommes à l'entrée de la bretelle pour empêcher les voitures de l'emprunter. On a vérifié dans les toilettes et aux abords immédiats pour s'assurer que les mômes ne sont pas par ici.

Dès que les gars de la Peninsula Search and Rescue seront là, on s'enfoncera dans les sous-bois.

À quelques mètres au-delà du capot de la Cherokee, le paysage propret de l'aire de repos cédait la place à une épaisse végétation d'arbres et de buissons dont les feuilles scintillaient au soleil, et que scrutait un faucon tournoyant dans le ciel. Les centres commerciaux et les lotissements grignotaient peu à peu le paysage le long de l'I-64, mais entre Richmond et Tidewater, il était resté relativement vierge. Cette nature sauvage, que j'aurais auparavant trouvée apaisante, m'emplissait à présent d'une sourde appréhension.

— Merde, lâcha Marino tandis que nous laissions Morrell pour aller inspecter les alentours.

— Désolée pour votre partie de pêche, dis-je.

— Bah, on a l'habitude, pas vrai ? Ça fait des mois que je préparais cette sortie, et voilà qu'elle est foutue. C'est toujours la même histoire.

— J'ai remarqué que quand on quitte l'autoroute, repris-je sans relever son irritation, la rampe se divise tout de suite en deux, l'une conduisant ici à l'arrière du pavillon de l'aire, l'autre passant devant. Ce qui veut dire que comme ces deux voies sont à sens unique, on ne peut pas changer d'idée et revenir devant le pavillon une fois qu'on est passé derrière, à moins de rouler à contresens sur une assez longue distance, ce qui aurait été risqué hier soir, vu qu'il devait y avoir pas mal de circulation en raison du week-end du « Labor Day ».

— Exact. Et il faut pas être expert en balistique pour piger que le type qui a fait rouler la Cherokee là en bas a bien choisi son endroit. C'est parce qu'il y avait trop de monde devant le pavillon. Le type prend la rampe réservée aux poids lourds, qui devait être à peu près déserte, il pousse la Cherokee dans la pente et s'éclipse.

— Il ne voulait sans doute pas qu'on retrouve la voiture tout de suite, ce qui explique pourquoi il l'a poussée loin de la chaussée,

hasardai-je.

Marino jeta un regard vers la forêt.

— J'me fais trop vieux pour ce boulot, marmonna-t-il.

Chaque fois que Marino arrivait sur les lieux d'un crime, il ronchonnait et se comportait comme s'il avait préféré se trouver ailleurs. Pour travailler depuis longtemps avec lui, j'étais habituée à cette attitude, mais cette fois, il me sembla qu'il ne jouait pas tout à fait la comédie. Sa frustration semblait alimentée par quelque chose de plus profond que son dépit devant sa partie de pêche gâchée. Je me demandai s'il n'avait pas eu une scène avec sa femme.

— Tiens, tiens, grommela-t-il en regardant du côté du pavillon en brique. Zorro est arrivé.

Me retournant, j'aperçus la silhouette familière de Benton Wesley qui émergeait du bâtiment des toilettes. Il nous dit à peine bonjour en nous rejoignant, ses cheveux argentés mouillés aux tempes, les revers de son costume bleu éclaboussés de gouttes comme s'il venait de s'asperger le visage. Le regard fixé sur la Cherokee, il sortit une paire de lunettes noires de sa poche de poitrine et les chaussa.

— Mrs Harvey est arrivée ? s'enquit-il.

— Non, répondit Marino.

— Et la presse ?

— Personne, fit Marino.

— Parfait.

Le pli qui serrait ses lèvres conférait aux traits bien dessinés de Wesley un air plus dur et encore plus inaccessible que d'habitude. C'est cette expression impénétrable qui m'empêchait de le trouver tout à fait séduisant. Il était en effet impossible de déchiffrer les pensées et les émotions de Benton Wesley, qui avait acquis une telle maîtrise dans l'art de dissimuler sa personnalité que j'en arrivais parfois à me demander si je le connaissais vraiment.

— La plus grande discrétion est souhaitée pour l'instant, poursuivit-il. Dès que la nouvelle sera rendue publique, ça va faire un foin du tonnerre.

— Benton, que savez-vous sur les deux jeunes ? demandai-je.

— Peu de chose. Après avoir signalé leur disparition ce matin, Mrs Harvey a appelé le Directeur chez lui. C'est lui qui m'a ensuite prévenu. Deborah et Fred Harvey se sont rencontrés pendant leur première année au collège, et ils sortent ensemble depuis. D'après ce qu'on sait, tous les deux sont des gosses tranquilles et sans histoires. Rien qui permette de penser qu'ils ont pu se trouver embringués dans une histoire louche – en tout cas, d'après Mrs Harvey. Il m'a toutefois semblé qu'elle n'était pas entièrement convaincue par cette relation. Elle trouve que Cheney et sa fille passent trop de temps seuls ensemble.

— Alors, c'est peut-être pour ça qu'ils voulaient aller sur la côte dans leur propre voiture, suggérai-je.

— Oui, acquiesça Wesley. C'est sans doute la véritable raison. D'après le Directeur, Mrs Harvey n'était pas enchantée que Deborah vienne à Spindrift avec son ami. Elle aurait préféré rester en famille. Mrs Harvey reste à Washington toute la semaine, et elle n'a pas beaucoup vu sa fille et ses deux fils au cours de l'été. À vrai dire, je crois que Deborah et sa mère ne sont pas dans les meilleurs termes depuis quelque temps, et il est possible qu'elles se soient disputées hier matin, juste avant le départ de la famille pour la Caroline du Nord.

— Et si les gosses avaient tout simplement décidé de fuguer ? proposa Marino. Ils ne sont pas bêtes, ils lisent les journaux, regardent la télé, ils ont peut-être vu l'émission sur les meurtres de couples la semaine dernière. Ils sont certainement au courant de ce qui se passe par ici. Qui sait si ça ne leur a pas donné une idée ? Excellent moyen de prendre la poudre d'escampette en embêtant les parents.

— C'est un des scénarios que nous étudions, répliqua Wesley. Raison de plus pour tenir les journalistes dans l'ignorance le plus longtemps possible.

Morrell nous rejoignit alors que nous retournions près de la Cherokee. Une camionnette bleu clair venait de se ranger le long du trottoir. Un homme et une femme vêtus de bottes et de salopettes sombres en descendirent. Ils ouvrirent les portes arrière du véhicule et firent sortir de leur caisse à claire-voie deux limiers haletants qui agitaient frénétiquement la queue. L'homme et la femme agrafèrent de longues laisses aux anneaux des harnais de cuir enserrant le poitrail des animaux.

— Sally, Neptune, au pied !

Je ne savais pas à qui correspondaient ces noms. Les chiens avaient tous deux le poil marron clair, la gueule plissée et les oreilles pendantes. Morrell sourit et tendit la main.

— Comment ça va, toutou ?

Sally, à moins que ce ne fût Neptune, le récompensa d'un coup de langue et frotta son museau contre sa jambe.

Jeff et Gail, les maîtres-chiens, venaient de Yorktown. Gail était aussi grande et paraissait aussi forte que son partenaire. Elle me fit penser à une fermière, le visage tanné par le soleil et le labeur, avec l'attitude flegmatique de ceux qui côtoient la nature et en acceptent indifféremment présents et violences. Gail était capitaine de l'équipe de recherches et secours, et je compris, à la façon dont elle examinait la Cherokee, qu'elle s'assurait que l'on n'avait pas brouillé les odeurs qu'elle allait faire renifler aux chiens.

— On n'a touché à rien, annonça Marino en grattant un des

animaux derrière l'oreille. On n'a même pas ouvert les portières.

— Savez-vous si quelqu'un est monté dedans ? demanda Gail. Peut-être la personne qui l'a découverte ?

— Le numéro d'immatriculation, commença Morrell, a été diffusé sur les téléscripteurs tôt ce matin. On a envoyé des BOLO partout et…

— Qu'est-ce que c'est que ça, des BOLO ? l'interrompit Wesley.

— Be On the Lookout[1].

Wesley garda un visage de marbre pendant que Morrell poursuivait d'un ton monotone.

— Comme les patrouilleurs ne pointent pas au poste, ils ne sont pas toujours au courant des messages qui tombent sur les téléscripteurs. Ils prennent leur voiture et partent en tournée. Les répartiteurs ont diffusé des BOLO dès qu'on a signalé la disparition du couple, et vers 1 heure de l'après-midi, un routier a repéré la Cherokee et nous a avertis. Le policier qui s'est rendu sur les lieux a dit qu'à part pour s'assurer qu'il n'y avait personne à l'intérieur, il ne s'était même pas approché de la voiture.

J'espérais que c'était vrai. La plupart des policiers, même expérimentés, ne peuvent s'empêcher d'ouvrir la portière d'une voiture abandonnée et, au minimum, de fouiller la boîte à gants dans l'espoir d'y trouver l'identification du propriétaire.

S'emparant des deux laisses, Jeff s'éloigna pour aller faire pisser les deux chiens.

— Vous avez quelque chose à leur faire sentir ? demanda Gail.

— On a demandé à Pat Harvey de nous apporter un habit de Deborah, dit Wesley.

Si Gail fut le moins du monde surprise ou impressionnée en apprenant qui elle allait rechercher, elle ne le montra pas et attendit que Wesley poursuive.

— Elle doit arriver en hélicoptère, ajouta-t-il en consultant sa montre. Elle ne devrait pas tarder.

— Bon, veillez à ce que l'hélico ne se pose pas trop près, fit Gail en se dirigeant vers la voiture. Inutile de tout remuer.

Examinant l'habitacle par la vitre conducteur, elle étudia tout spécialement l'intérieur des portes et le tableau de bord. Ensuite, elle se redressa et observa un bon moment la poignée extérieure en plastique noir.

— Le mieux, ça sera sans doute les sièges, décréta-t-elle. On en fera sentir un à Sally, l'autre à Neptune. Mais d'abord, il va falloir ouvrir sans rien déranger. Quelqu'un aurait un stylo ou un crayon ?

Wesley sortit son Mont-Blanc de sa poche de chemise et le lui tendit.

— Il m'en faut un autre, dit Gail.

Aussi incroyable que cela paraisse, ni Marino ni Morrell ni moi

n'avions de stylo. J'aurais pourtant parié que j'en avais une ribambelle dans mon sac.

— Un canif, ça vous irait ? fit Marino en plongeant la main dans une poche de son jean.

— Ça sera parfait.

Stylo dans une main, couteau suisse dans l'autre, Gail enfonça le poussoir d'ouverture et, en même temps, glissa son pied sous la portière et l'ouvrit. Pendant qu'elle opérait, on entendit, de plus en plus proche, le vrombissement des pales d'un hélicoptère.

Quelques instants plus tard, un Bell Jet Ranger rouge et blanc tournoya au-dessus de nous, s'immobilisa, puis, comme une grosse libellule, descendit jusqu'au sol en soulevant un nuage de poussière. Le vacarme devint assourdissant, les arbres ployèrent et l'herbe se coucha sous le souffle puissant du rotor. Yeux fermés, tenant fermement les laisses, Gail et Jeff s'accroupirent près de leurs chiens.

Marino, Wesley et moi nous étions réfugiés près du petit pavillon en brique, d'où nous observâmes la descente de l'appareil. Tandis que l'hélico pivotait lentement sur lui-même dans le vacarme des moteurs et du souffle d'air, j'aperçus un instant Pat Harvey qui se penchait pour voir la Jeep Cherokee de sa fille, avant que le reflet du soleil sur les vitres de la cabine ne la dérobe à ma vue.

Elle descendit de l'hélicoptère et, tête baissée, s'en éloigna à grandes enjambées, la jupe plaquée contre ses jambes tandis que Wesley, à bonne distance de l'appareil, la cravate flottant sur son épaule comme une écharpe d'aviateur, attendait que les pales ralentissent.

Avant de devenir la responsable nationale du programme anti-drogue, Pat Harvey avait exercé au barreau de Richmond, d'abord comme avocate du Commonwealth de Virginie, puis comme avocate fédérale. Les grosses affaires de trafic de drogue qu'elle avait traitées devant les instances fédérales comportaient parfois des victimes que j'avais autopsiées. Mais je n'avais jamais eu à déposer en sa présence. Seuls mes rapports avaient été cités à l'audience. Mrs Harvey et moi ne nous étions jamais rencontrées.

À la télévision et sur les photos que publiaient les journaux, elle avait toujours une allure très professionnelle. En chair et en os, elle était à la fois féminine et très séduisante, mince, les traits finement dessinés, avec de courts cheveux auburn sur lesquels le soleil posait quelques touches de roux et d'or. Wesley procéda aux présentations, et Mrs Harvey serra nos mains avec la politesse et l'assurance d'un politicien accompli. Mais elle ne souriait pas et fuyait nos regards.

— Je vous ai apporté un sweat-shirt, dit-elle à Gail en lui tendant

un sac en papier. Je l'ai trouvé dans la chambre de Debbie. Je ne sais pas quand elle l'a porté pour la dernière fois, mais en tout cas, il n'a pas été lavé récemment.

— Quand votre fille est-elle allée pour la dernière fois dans votre maison de la côte ? s'enquit Gail.

— Début juillet. Elle est allée y passer un week-end avec des amis.

— Et vous êtes sûre que c'est elle qui portait ce sweat-shirt ? demanda Gail comme si elle parlait de la pluie et du beau temps. Un de ses amis aurait pu le lui emprunter.

La question décontenança un instant Mrs Harvey.

— Je ne peux pas en être sûre, en effet, admit-elle. Je pense que c'est Debbie qui l'a mis, mais je ne pourrais pas le jurer. Je n'étais pas là.

Son regard se porta au-delà de nous et, par la portière ouverte, elle observa l'intérieur de la Cherokee, s'arrêtant un instant sur les clés toujours insérées dans le contact, un « D » en argent accroché à l'anneau du trousseau. Pendant un long moment, personne ne parla, et je sentis que Pat Harvey devait faire appel à toute sa raison pour ne pas se laisser submerger par l'émotion et la panique. Elle se tourna enfin vers nous.

— Debbie avait sûrement un sac avec elle. En nylon, rouge vif un de ces petits sacs de sport avec une fermeture en Velcro. L'avez-vous retrouvé ?

— Non, madame, répondit Morrell. Pas pour l'instant, en tout cas, mais nous n'avons pas encore fouillé la voiture. Nous attendions les chiens.

— Il devait être sur un des sièges avant, peut-être par terre, poursuivit-elle. Morrell secoua la tête.

— Mrs Harvey, intervint Wesley, savez-vous si votre fille avait beaucoup d'argent sur elle ?

— Je lui ai donné cinquante dollars pour la nourriture et l'essence. Je ne sais pas ce qu'elle avait d'autre en liquide, mais elle avait ses cartes de crédit et son carnet de chèques.

— Savez-vous combien elle avait sur son compte ? demanda Wesley.

— Son père lui a remis un chèque la semaine dernière, pour ses livres scolaires et ses dépenses courantes. Je suppose qu'elle doit avoir au moins mille dollars en banque.

— Peut-être devriez-vous vérifier, suggéra Wesley. Vous assurer que cet argent n'a pas été retiré.

— Je m'en occuperai dès que je serai rentrée.

Je perçus l'espoir qui renaissait en elle. Sa fille avait de l'argent liquide, des cartes de crédit et un compte approvisionné. Son sac

n’étant apparemment plus dans la Cherokee, elle l’avait sans doute avec elle. Ce qui voulait dire qu’elle était saine et sauve, avec son ami.

— Votre fille a déjà menacé de partir avec Fred ? lui demanda sans ménagement Marino.

— Non. (Elle regarda à nouveau la voiture et ajouta, comme pour se raccrocher à cette possibilité :) Mais ça ne veut pas dire qu’elle ne l’a pas fait.

— Comment elle était quand vous lui avez parlé pour la dernière fois ? reprit Marino.

— Nous nous sommes querellées hier matin avant que je ne parte à la plage avec mes fils, répliqua-t-elle d’un ton détaché. Elle m’en veut.

— Elle sait que plusieurs couples ont disparu par ici ? reprit Marino.

— Bien sûr. Nous en avons parlé souvent. Elle était au courant.

— Nous ferions mieux de nous y mettre, dit Gail à Morrell.

— Bonne idée.

— Ah, une dernière question, fit Gail à l’adresse de Mrs Harvey. Qui conduisait la Cherokee, à votre avis ?

— Fred, je suppose, dit-elle. Quand ils prennent la voiture, c’est en général Fred qui conduit.

Gail hocha la tête.

— Je vais encore avoir besoin du stylo et du canif, dit-elle.

Wesley et Marino les lui donnèrent, elle contourna le véhicule et ouvrit la portière passager. Puis elle saisit la laisse d’un des chiens, qui se releva aussitôt et vint se fourrer dans ses jambes, reniflant partout, les muscles jouant sous son souple poil lustré, les oreilles pendantes comme lestées de plomb.

— Allez, Neptune, on a besoin de ton museau magique.

Nous regardâmes Gail diriger la gueule de l’animal sur le siège que Deborah avait probablement occupé la veille, mais soudain, l’animal couina comme s’il était tombé nez à nez avec un serpent à sonnettes et bondit en arrière, arrachant presque la laisse des mains de Gail. Le poil hérissé, il fourra sa queue entre ses jambes, et je sentis un frisson courir le long de ma colonne vertébrale.

— Calme, Neptune. Calme !

Poussant des gémissements, secoué de tremblements, Neptune s’accroupit et déféqua dans l’herbe.

# 2

Le lendemain, je m'éveillai épuisée, et attendis avec angoisse le journal dominical.

La manchette était si grosse qu'on pouvait la lire à cent mètres :

DISPARITION DE LA FILLE DU TSAR
DE LA DROGUE ET DE SON AMI – LA POLICE
CRAINT UN NOUVEAU DRAME

Les journalistes avaient réussi à se procurer non seulement une photo de Deborah Harvey, mais aussi un cliché montrant la Jeep Cherokee remorquée hors de l'aire de repos et une autre photo sur laquelle Bob et Pat Harvey marchaient main dans la main sur la plage déserte de Spindrift. Je lus l'article en buvant mon café et ne pus m'empêcher de songer à la famille de Fred Cheney. Lui n'avait pas la chance d'appartenir à une famille célèbre. Il n'était que « l'ami de Deborah ». Et pourtant, lui aussi avait disparu, lui aussi avait une famille qui l'aimait.

Fred était le fils unique d'un homme d'affaires du Southside dont la femme avait succombé l'année précédente à une rupture d'anévrisme au cerveau. L'article précisait que le père de Fred se trouvait en visite chez des parents à Sarasota lorsque la police avait fini par le joindre, tard dans la soirée de la veille. Si l'on ne pouvait écarter la possibilité que Fred ait « fugué » avec Deborah, poursuivait le journal, c'était toutefois une démarche peu conforme au caractère de Fred, décrit comme « poursuivant des études sérieuses au collège Carolina, dont il est par ailleurs membre de l'équipe de natation ». Deborah, quant à elle, à côté de ses excellents résultats scolaires, était une gymnaste si accomplie qu'on la considérait comme un espoir olympique. Pesant une cinquantaine de kilos, elle avait des cheveux châtains tombant sur les épaules et les traits fins de sa mère. Fred était un garçon large d'épaules, élancé, avec des cheveux bruns bouclés et des yeux noisette. Les deux jeunes gens formaient un couple charmant et inséparable.

« Quand vous en voyiez un, vous pouviez être sûr que l'autre n'était pas loin, déclarait un de leurs amis dans l'article. Fred a rencontré Debbie à l'époque où sa mère est morte. Je ne pense pas qu'il aurait surmonté le choc sans elle. »

Comme de bien entendu, l'article reprenait en détail la façon dont les quatre autres couples avaient disparu avant d'être retrouvés assassinés. Mon nom était cité plusieurs fois. L'auteur de l'article me

disait frustrée, perplexe et fuyant les interviews. Je me demandai si un seul lecteur songerait que je continuais à autopsier tous les jours des victimes d'homicides, de suicides et d'accidents. Je parlais aux familles, je déposais devant les tribunaux, prononçais des conférences devant des auditoires d'infirmiers ou de policiers. Avec ou sans meurtres de couples, la vie continuait.

Je m'étais levée de table et buvais mon café devant la fenêtre de la cuisine lorsque le téléphone sonna.

M'attendant à entendre ma mère, qui m'appelle souvent à cette heure-là le dimanche pour s'enquérir de ma santé et vérifier si je suis bien allée à la messe, je rapprochai une chaise tout en décrochant.

— Dr Scarpetta ?

— Elle-même.

Je reconnaissais la voix mais ne parvenais pas à mettre un nom dessus.

— Pat Harvey à l'appareil. Pardonnez-moi de vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas du tout, répondis-je avec sincérité. Que puis-je faire pour vous ?

— Ils ont cherché toute la nuit. Ils ont mobilisé des renforts, fait venir d'autres chiens, des hélicoptères. (Son débit s'accéléra.) Rien. Aucune trace. Bob participe aux recherches ; Je suis revenue à la maison. (Elle eut un moment d'hésitation.) Je me demandais si vous ne pourriez pas venir me rejoindre ? À moins que vous n'ayez d'autres projets pour le déjeuner ?

Après un long silence, je finis par accepter, à contrecœur, son invitation. Lorsque j'eus raccroché, je me le reprochai, car je savais très bien ce qu'elle attendait de moi. Pat Harvey m'interrogerait sur ce qui était arrivé aux autres couples. Si j'avais été à sa place, c'est ce que j'aurais fait.

Je montai dans ma chambre et pris un long bain brûlant pendant que mon répondeur enregistrait des messages auxquels, sauf cas d'urgence, je n'avais aucune intention de répondre. Moins d'une heure après, vêtue d'un ensemble kaki, je repassai les messages. Il y en avait cinq, émanant tous de journalistes ayant appris que j'avais été appelée sur l'aire d'autoroute, ce qui à leurs yeux ne présageait rien de bon pour le couple disparu.

Je tendis la main vers le téléphone pour rappeler Pat Harvey et annuler notre déjeuner, mais je ne pouvais oublier l'expression qu'elle avait eue en sortant de l'hélicoptère avec le sweatshirt de sa fille dans le sac en papier. Jamais je n'oubliais le visage des parents dans ces moments-là. Raccrochant le combiné, je fermai la maison et montai dans ma voiture.

Les Harvey habitaient près de Windsor, au bord de la James, dans une magnifique demeure de style colonial dominant le fleuve. Le

domaine, qui s'étendait sur au moins deux hectares, était clos d'un haut mur de briques portant de loin en loin un panneau « Propriété privée ». À l'entrée d'une longue allée ombragée, je fus arrêtée par une solide grille en fer forgé qui s'ouvrit en coulissant avant que je puisse descendre ma vitre pour appuyer sur le bouton de l'interphone. La grille se referma derrière moi dès que je l'eus franchie, et peu après, je garai ma voiture à côté d'une Jaguar noire, devant une sorte de portique romain avec colonnes, maçonnerie de vieilles briques rouges et pourtours blancs.

La porte de la maison s'ouvrit alors que je descendais de voiture. S'essuyant les mains à un torchon, Pat Harvey m'adressa un sourire crâne du haut des marches. Elle avait le visage pâle, le regard terne et las.

— C'est si gentil de vous être déplacée, Dr Scarpetta, dit-elle en s'effaçant. Entrez, je vous prie.

Le vestibule était aussi vaste qu'un salon, et je la suivis, à travers une salle de séjour, jusqu'à la cuisine. Le mobilier était du XVIII$^{e}$, les tapis d'Orient couvraient le moindre pouce de parquet, d'authentiques tableaux impressionnistes ornaient les murs et des bûches de hêtre étaient soigneusement empilées dans la cheminée. La cuisine était la seule pièce donnant l'impression qu'on l'utilisait. Il ne semblait y avoir personne d'autre à la maison que Pat Harvey.

— Jason et Michael sont avec leur père, m'expliqua-t-elle. Ils sont revenus ici ce matin.

— Quel âge ont-ils ? m'enquis-je tandis qu'elle ouvrait la porte du four.

— Jason a 16 ans et Michael 14. C'est Debbie l'aînée. (Elle chercha des yeux les gants de cuisine, éteignit le four et posa une quiche sur un des brûleurs. C'est d'une main tremblante qu'elle sortit couteau et spatule d'un tiroir.) Que voulez-vous boire ? Vin, thé, café ? J'ai préparé un repas léger et une salade de fruits. Nous pourrions nous installer sur la terrasse, si cela vous convient.

— Ce sera parfait, dis-je. Je prendrai du café.

L'air absent, elle sortit du réfrigérateur un paquet d'Irish Crème et en versa un peu dans le filtre d'une cafetière électrique. Je l'observai sans mot dire. Elle était désespérée. Son mari et ses fils étaient absents. Sa fille avait disparu, la maison était silencieuse et déserte.

Elle ne commença à me poser des questions que lorsque nous fûmes attablées sur la véranda, dont elle ouvrit en grand les baies coulissantes qui donnaient sur le fleuve scintillant à nos pieds.

— La réaction de ces chiens, dit-elle en piquant une feuille de salade avec sa fourchette. Savez-vous ce qui s'est passé ? Je le savais mais ne voulais pas le lui dire.

— Le premier chien, en tout cas, a eu une réaction étonnante,

n'est-ce pas ?

L'autre chien, Sally, n'avait en effet pas réagi comme Neptune. Après lui avoir fait renifler le siège conducteur, Gail avait agrafé la laisse à son harnais et lui avait ordonné de chercher. L'animal avait regagné l'aire proprement dite, d'où il avait entraîné Gail à travers le parking, droit sur l'autoroute, où il se serait fait emporter par une voiture si Gail ne l'avait pas retenu. Ils avaient alors gagné la bande plantée d'arbustes séparant les deux voies, puis traversé la chaussée opposée. Le limier avait perdu la trace dans le parking de l'aire symétrique à celle où avait été retrouvée la Jeep Cherokee de Deborah Harvey.

— Dois-je en déduire, reprit Mrs Harvey, que la dernière personne à avoir conduit la Cherokee de Debbie a laissé la voiture sur l'aire où nous étions, puis a retraversé à pied l'autoroute ? Dans ce cas, il est probable que cette personne a rejoint une voiture garée sur l'aire opposée et est repartie vers l'est, non ?

— C'est une interprétation plausible, répliquai-je en mordillant un morceau de quiche.

— Quelle autre explication voyez-vous, Dr Scarpetta ?

— Le chien a reniflé une odeur et suivi une trace. La trace de qui ou de quoi, je n'en sais rien. Il peut s'agir de celle de Deborah, comme de celle de Fred, comme de celle d'une tierce personne…

— C'est vrai. Sa voiture est restée là-bas pendant des heures, m'interrompit Mrs Harvey en contemplant le fleuve. N'importe qui aurait pu y chercher de l'argent ou des objets de valeur. Ce pourrait être un auto-stoppeur, quelqu'un qui passait par là à pied… Il a pu fouiller la voiture, traverser ensuite l'autoroute.

J'omis de lui rappeler que la police avait découvert le portefeuille de Fred Cheney dans la boîte à gants, avec plusieurs cartes de crédit et 35 dollars en liquide. Par ailleurs, les bagages des jeunes gens ne semblaient pas avoir été fouillés. D'après les premières constatations, rien ne manquait dans la voiture. Sauf ses occupants et le sac à main de Deborah.

— La façon dont le premier chien a réagi, reprit-elle d'un ton anodin. Je suppose que c'est inhabituel. Il a été effrayé par quelque chose. Troublé, au moins. Une odeur différente, qui n'avait rien à voir avec celle qu'a reniflée l'autre animal. Le siège où était sans doute assise Deborah…

Sa voix mourut alors que nos deux regards se croisaient.

— Oui, il semble que les chiens aient senti deux odeurs bien différentes.

— Dr Scarpetta, je vous demanderai d'être aussi directe que possible avec moi. (Sa voix tremblait.) N'ayez pas peur de me faire du mal. Je vous en prie. Je sais que le chien n'a pas eu cette réaction sans

raison. Je suppose que votre travail vous a déjà mise en contact avec ce genre de recherches, où l'on utilise des chiens. En avez-vous déjà vu un réagir de cette façon ?

Oui, j'avais déjà vu ça. Deux fois. La première, quand un limier avait reniflé le coffre d'une voiture qui, comme il fut prouvé par la suite, avait servi à transporter un homme assassiné dont le cadavre avait été découvert dans une benne à ordures. L'autre fois, ce fut lorsque la trace suivie par l'animal nous avait conduits à l'écart d'un sentier de randonnée, où une femme avait été violée, puis tuée par balles. Je ne tenais pas à relater ces deux exemples.

— Les limiers réagissent parfois de façon excessive aux odeurs phérormonales, me contentai-je de dire.

Je vous demande pardon ? fit-elle en fronçant les sourcils.

— Je veux parler des sécrétions. Les animaux, les insectes sécrètent des produits chimiques. Pour déclencher le désir sexuel, par exemple. Vous n'ignorez pas que les chiens marquent leur territoire, n'est-ce pas ? Ou qu'ils attaquent lorsqu'ils décèlent la peur chez un homme ou un animal ?

Elle se contenta de me fixer en silence.

— Lorsque quelqu'un se trouve dans une situation d'excitation sexuelle, de stress ou d'angoisse, poursuivis-je, son corps subit différentes modifications hormonales. Il est à peu près prouvé que les animaux doués d'un flair subtil, tels que les limiers, sont capables de détecter les phérormones, c'est-à-dire les produits chimiques que certaines glandes de notre corps sécrètent…

— Debbie, m'interrompit-elle, s'est plainte de crampes juste avant que je parte sur la côte avec Jason et Michael. C'étaient ses règles qui commençaient. Cela pourrait-il expliquer… ? Si c'est elle qui était assise côté passager, c'est peut-être ça que le chien a senti, non ?

Je ne répondis pas. Son hypothèse n'expliquait pas la violence de la réaction de Neptune.

— Ça ne suffit pas, reprit-elle. (Pat Harvey détourna le regard et entortilla ses doigts dans sa serviette.) Ça ne suffit pas à expliquer que le chien ait gémi comme il l'a fait, avec le poil tout hérissé. Oh, Seigneur. C'est comme pour les autres couples, n'est-ce pas ?

— Rien ne me permet de l'affirmer pour l'instant.

— Mais vous y pensez. La police y pense. Si ça n'était pas venu aussitôt à l'esprit de tout le monde, on ne vous aurait pas fait venir hier. Je veux savoir ce qui leur est arrivé. Aux autres couples, je veux dire.

Je ne dis rien.

— D'après ce que j'ai lu dans les journaux, insista-t-elle, la police vous a appelée à chaque fois sur les lieux.

— Exact.

Elle plongea la main dans une poche de son blazer et en sortit une feuille de papier qu'elle déplia et lissa sur la table.

— Bruce Phillips et Judy Roberts, me rappela-t-elle comme s'il en était besoin. Un couple de lycéens disparus il y a deux ans et demi, le 1er juin. Partis de chez un ami, à Gloucester, ils n'ont jamais regagné leurs domiciles respectifs. Le lendemain matin, la Camaro de Bruce a été retrouvée abandonnée sur l'US 17, la clé sur le contact, les portières ouvertes et les vitres baissées. Deux mois et demi plus tard, on vous a fait venir dans un bois, à deux kilomètres à l'est du York River State Park, où des chasseurs venaient de découvrir deux corps dont il ne restait pratiquement que les os, allongés face contre terre, à environ 6 kilomètres de l'endroit où on avait retrouvé la voiture de Bruce dix semaines auparavant.

C'est à cette époque que la police locale avait fait appel au VICAP. Mais ce que Marino, Wesley et le détective de Gloucester ignoraient alors, c'est qu'un deuxième couple avait été porté disparu au mois de juillet, soit un peu plus d'un mois après la disparition de Bruce et Judy.

— Ensuite, il y a eu Jim Freeman et Bonnie Smyth. (Mrs Harvey leva les yeux vers moi.) Disparus le dernier samedi de juillet, après une soirée au domicile des Freeman, à Providence Forge. En fin de soirée, Jim a voulu raccompagner Bonnie chez elle, et le lendemain, un policier de Charles City découvrait la Blazer de Jim abandonnée à une quinzaine de kilomètres de chez les Freeman. Quatre mois plus tard, le 12 novembre, des chasseurs découvraient leurs cadavres près de West Point…

Pat Harvey ignorait que malgré mes demandes répétées, je n'avais pas obtenu de copies des éléments confidentiels des rapports de police, ni des clichés pris sur place, ni des listes de scellés. J'attribuais ce manque apparent de coopération au fait que l'enquête avait été menée par différentes juridictions.

Mrs Harvey poursuivit son impitoyable résumé. En mars de l'année suivante, nouvelle disparition. Ben Anderson part en voiture d'Arlington pour rejoindre sa fiancée, Carolyn Bennett, qui l'attend chez ses parents, à Stingray Point, dans la baie de Chesapeake. Ils quittent la maison des Bennett peu avant 7 heures pour retourner à l'Old Dominion University de Norfolk où ils sont étudiants. Le lendemain soir, un policier contacte les parents de Ben et leur annonce que le pick-up de leur fils a été retrouvé abandonné au bord de l'I-64, à environ 8 kilomètres à l'est de Buckroe Beach. Les clés sont sur le contact, les portières non verrouillées, le portefeuille de Carolyn gît sous le siège passager. Leurs corps, presque des squelettes, sont retrouvés dans une forêt, six mois plus tard, par des chasseurs de daim, à 5 kilomètres au sud de la Route 199 dans York County. Cette

fois-là, je n'avais même pas reçu d'exemplaire du rapport de police.

C'est par les journaux que j'avais appris, au mois de février dernier, que Susan Wilcox et Mike Martin avaient à leur tour disparu. Ils se rendaient chez Mike, à Virginia Beach, pour y passer quelques jours de congés lorsque, comme les autres couples, ils s'étaient volatilisés. La fourgonnette bleue de Mike avait été retrouvée, vide, le long de Colonial Parkway, près de Williamsburg, le mouchoir blanc noué sur l'antenne pour signaler une panne mécanique n'étant, comme le découvrirent les policiers, qu'une mise en scène. Le 15 mai, un père et son fils partis chasser le dindon sauvage découvrirent les deux corps décomposés dans un bois situé entre la Route 60 et l'I-64, dans James City County.

Je me souvenais avoir, une fois de plus, envoyé les ossements à l'anthropologue du Smithsonian Institute pour qu'il les examine. Huit jeunes gens avaient ainsi péri, et malgré les innombrables heures que j'avais passées à étudier leurs restes, j'étais toujours incapable de dire comment et pourquoi ils étaient morts.

« S'il y a une prochaine fois – Dieu nous en préserve –, n'attendez pas que l'on ait découvert les corps, avais-je dit à Marino. Prévenez-moi dès qu'on retrouve la voiture.

— Ouais. Feriez mieux d'autopsier les bagnoles, vu que les cadavres nous disent rien », avait-il rétorqué en croyant être drôle.

— Dans tous les cas, poursuivait Mrs Harvey, les portières sont déverrouillées, les clés sur le contact, il n'y a aucune trace de lutte et pas de vol apparent. Le *modus operandi* est toujours le même.

Elle replia ses notes et les remit dans sa poche.

— Vous êtes bien informée, me contentai-je de dire.

Je m'abstins de lui poser la question, mais je supposai qu'elle avait demandé à ses collaborateurs de se documenter sur ces affaires.

— Ce que je veux dire, c'est que vous suivez l'enquête depuis le début, dit-elle. Vous avez examiné tous les cadavres. Et pourtant, d'après ce que je comprends, vous ignorez encore comment sont morts ces jeunes.

— C'est exact. J'ignore la cause de leur mort.

— Vous *l'ignorez* ou vous ne voulez pas le dire, Dr Scarpetta ?

La carrière de procureur fédéral de Pat Harvey lui avait valu le respect, sinon la crainte, de tous. Elle savait se montrer directe et même agressive, et j'eus la brusque impression que sa charmante terrasse venait de se transformer en salle de tribunal.

— Si je connaissais la cause de leur mort, je n'aurais pas clos leur dossier sur un avis de « cause indéterminée », répondis-je avec calme.

— Mais vous pensez qu'ils ont été assassinés ?

— Je pense que des personnes jeunes et en bonne santé n'abandonnent pas leur voiture pour aller mourir de mort naturelle

dans un bois, Mrs Harvey.

— Et les différentes hypothèses avancées ? Que pouvez-vous m'en dire ? Je suppose que vous les connaissez.

Je les connaissais.

Quatre juridictions et au moins autant de détectives travaillaient sur ces meurtres, chacun avançant diverses suppositions. Selon l'une d'elles, par exemple, les jeunes gens prenaient parfois de la drogue, et ils avaient rencontré un dealer qui leur avait fourgué un nouveau produit indétectable par les examens toxicologiques traditionnels. Ou alors, on invoquait quelque phénomène occulte. Ou bien encore les couples faisaient partie d'une société secrète, et leurs morts étaient en réalité des suicides rituels.

— Je ne crois pas beaucoup aux théories que j'ai entendues, fis-je.

— Pourquoi ?

— Mes constatations les infirment.

— Que confirment-elles, alors ? demanda-t-elle. Et puis de quelles *constatations* parlez-vous ? D'après tout ce que j'ai lu et entendu, vous n'avez fait aucune foutue constatation.

Le ciel s'était voilé et, juste sous le soleil, telle une aiguille argentée, un avion tirait son fil blanc. Je regardai, sans rien dire, la traînée s'élargir et disparaître au fur et à mesure. Si Deborah et Fred avaient subi le même sort que les autres, nous n'étions pas près de découvrir leurs corps.

— Ma Debbie n'a jamais pris de drogue, fit Mrs Harvey en refoulant ses larmes. Elle ne fait partie d'aucune secte ni d'aucun groupe bizarre. Elle a son caractère et, comme toute adolescente, ses périodes de déprime. Mais elle ne se serait jamais…

Elle se tut et, l'air égaré, tenta de se ressaisir.

— Concentrez-vous sur ce qui se passe ici et maintenant, lui conseillai-je d'une voix douce. Nous ne savons pas ce qui est arrivé à votre fille. Pas plus qu'à Fred. Nous ne le saurons peut-être pas avant longtemps. Que pourriez-vous me dire à propos de Deborah, et aussi de Fred, qui puisse nous être utile ?

— Un policier est passé ce matin, répondit-elle en prenant une profonde inspiration. Il est allé dans sa chambre, il a pris plusieurs vêtements, sa brosse à cheveux. Il a dit qu'ils feraient renifler les vêtements aux chiens, et qu'ils avaient besoin de la brosse pour comparer les cheveux de Debbie avec ceux qu'on pourrait trouver dans la Cherokee. Voudriez-vous la voir ? Voulez-vous voir sa chambre ?

Curieuse, j'acquiesçai d'un hochement de tête.

Je la suivis jusqu'au premier par un escalier en bois. La chambre de Deborah était située dans l'aile est de la maison, d'où elle pouvait voir le soleil se lever et les nuages d'orage se rassembler au-dessus de

la James River. La pièce ne ressemblait pas à la plupart des chambres d'adolescentes. Le mobilier, Scandinave, était en teck et de formes sobres. Une couverture en piqué, aux pâles nuances vertes et bleues, recouvrait le lit double dont la descente était un tapis oriental rose et prune. Des encyclopédies et romans emplissaient une étagère et, au-dessus du bureau, sur deux autres rayonnages, étaient disposés des trophées et des dizaines de médailles aux rubans colorés, ainsi qu'une grande photo de Deborah sur une poutre d'équilibre, le dos arqué, les mains posées sur la barre comme deux oiseaux délicats. Comme sa chambre, son visage dégageait à la fois de la grâce et de la discipline. Inutile d'être sa mère pour comprendre que cette fille de 19 ans avait quelque chose d'exceptionnel.

— C'est Debbie qui a tout choisi, m'informa Mrs Harvey tandis que je détaillais la pièce. Les meubles, le tapis, les couleurs. Comment imaginer qu'il y a quelques jours, elle était en train de préparer ses affaires pour aller au collège ? (Elle regarda les quelques valises et la malle empilées dans un coin, puis s'éclaircit la gorge.) C'est quelqu'un de très organisé. Je suppose qu'elle tient ça de moi. (Elle eut un sourire nerveux avant d'ajouter :) Même si c'est ma seule qualité, on ne peut nier que j'ai le sens de l'organisation.

Je songeai à la Jeep Cherokee de Deborah. Elle était impeccable, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les bagages y avaient été soigneusement rangés.

— Elle prend un soin extrême de ses affaires, reprit Mrs Harvey en s'approchant de la fenêtre. Je me suis longtemps demandé si nous ne la gâtions pas trop. Garde-robe, voiture, argent. Bob et moi avons eu de nombreuses discussions à ce sujet. Le fait que je travaille à Washington ne facilite pas les choses, bien sûr. Mais lorsque j'ai appris ma nomination, l'année dernière, nous avons décidé d'un commun accord qu'il était inutile de déraciner toute la famille. Et puis Bob a son travail ici. C'était plus facile que je prenne un appartement et que je revienne ici le week-end quand je le pouvais. J'attends de voir ce qui se passera après les prochaines élections.

Elle resta silencieuse un long moment.

— Ce que j'essaie de vous dire, reprit-elle enfin, c'est que je n'ai jamais su dire non à Debbie. Il est difficile d'avoir un comportement rationnel quand vous voulez que vos enfants aient ce qu'il y a de mieux. Surtout quand vous vous souvenez des désirs que vous aviez à leur âge, de vos incertitudes sur la façon de vous habiller, sur votre apparence physique. Vous saviez bien que vos parents ne pouvaient pas s'offrir de dermatologue, de spécialiste orthodontique, de chirurgien esthétique. (Elle croisa les bras.) Nous avons toujours essayé de rester dans des limites raisonnables mais je me demande parfois si nous ne nous sommes pas trompé. Pour sa Cherokee, par

exemple. J'étais opposée à ce qu'elle ait une voiture, mais à l'époque, je n'avais pas l'énergie pour la lui refuser. Elle a une fois de plus montré son sens pratique : elle a choisi une voiture capable de rouler par n'importe quel temps.

— Vous parlez de chirurgie esthétique, intervins-je d'un ton hésitant. Faites-vous allusion à une opération qu'aurait subie votre fille ?

— Les poitrines volumineuses sont une gêne pour une gymnaste, Dr Scarpetta, fit-elle sans se retourner. À seize ans, Debbie avait une poitrine bien plus forte que les filles de son âge. C'était une source d'embarras pour elle, et en plus, ça la gênait dans ses activités sportives. Le problème a été résolu l'année dernière.

Alors, cette photo doit être récente ?

La Deborah que je voyais sur le cliché était aussi parfaite qu'une statue, avec des fesses fermes et de petits seins.

— Elle a été prise au mois d'avril dernier, en Californie.

Les praticiens comme moi se basent sur des particularités anatomiques – existence ou non d'une hystérectomie, état des canaux radiculaires, cicatrice d'intervention esthétique – pour identifier un cadavre. Je les trouvais dans les formulaires de signalement des personnes disparues. Ces détails, peu glorieux mais combien humains, représentaient les meilleurs indices sur lesquels je pouvais me baser, ayant appris par expérience que les bijoux et autres effets personnels ne constituaient pas des preuves fiables.

— Ce que je viens de vous dire ne doit pas sortir des quatre murs de cette pièce, dit Mrs Harvey. Debbie est une personne très discrète. Comme nous tous, d'ailleurs.

— Je comprends.

— Même sa relation avec Fred était très discrète, poursuivit-elle. Trop, peut-être. Comme vous pouvez le constater, rien ici n'atteste l'existence de Fred, aucune photo, rien. Je suis sûre qu'ils se sont fait des cadeaux, donné des photos, échangé des livres, écrit des lettres. Mais Debbie a toujours été muette là-dessus. Par exemple, ce n'est que quelques jours après son anniversaire, en février, que j'ai remarqué qu'elle portait une bague en or au petit doigt de la main droite. Un anneau avec un motif floral. Elle n'en a jamais parlé et je ne lui ai posé aucune question, mais je suis sûre que c'était un cadeau de Fred.

— Le considérez-vous comme un garçon stable ?

— Fred, dit-elle en se tournant vers moi, a une forte personnalité, un tempérament presque obsessionnel, mais pas instable. Je ne peux pas me plaindre de lui. C'est juste que cette relation me paraît trop sérieuse, trop… (Elle détourna le regard en cherchant le mot exact.) Trop absorbante. C'est comme une drogue. On dirait qu'ils sont accrochés l'un à l'autre. (Elle ferma les yeux, me tourna le dos et

appuya le front contre la vitre.) Mon Dieu, jamais nous n’aurions dû lui acheter cette sacrée voiture.

Je gardai le silence.

— Fred n’a pas de voiture, reprit-elle. Elle aurait été obligée…

Sa voix mourut.

— Elle aurait été obligée d’aller sur la côte avec vous, dis-je.

— Et tout ça ne serait pas arrivé !

Sur ce, elle quitta brusquement la pièce. Je compris qu’elle ne supportait pas de rester une seconde de plus dans la chambre de sa fille, et je la suivis au rez-de-chaussée, puis jusqu’à la porte. Au moment où je lui tendais la main, elle détourna la tête et les larmes inondèrent son visage.

— Je suis tellement désolée.

Combien de fois devrais-je encore prononcer cette phrase ?

La porte se referma doucement pendant que je descendais les marches du seuil. Dans ma voiture, je priai le ciel, au cas où je devrais rencontrer une nouvelle fois Pat Harvey, pour que ce ne soit pas en tant que médecin expert général.

# 3

Une semaine passa avant que je n'aie des nouvelles directes de l'enquête Harvey-Cheney qui, d'après le peu que je savais, n'avançait pas. Le lundi suivant, alors que je travaillais à la morgue, du sang jusqu'aux coudes, je reçus un coup de téléphone de Benton Wesley. Il voulait nous parler d'urgence, à Marino et moi, et nous invitait à dîner.

— M'est avis que Pat Harvey le rend nerveux, me dit Marino alors que nous roulions sous la pluie pour nous rendre chez Wesley. Pour moi, elle peut bien aller voir toutes les voyantes qu'elle veut, téléphoner à Billy Graham ou au père Noël, je n'y vois aucun inconvénient.

— Hilda Ozimek n'est pas une voyante, répliquai-je.

— La moitié de ces trucs de diseuses de bonne aventure sont des clandés, en réalité.

— Je sais, fis-je d'un ton las.

Il ouvrit le cendrier. S'il trouvait la place d'y loger son mégot, il aurait droit à une citation dans le Guinness.

— Vous connaissez donc Hilda Ozimek, reprit-il.

— Je ne sais pas grand-chose d'elle, à part qu'elle vit en Caroline.

— Exact. En Caroline du Sud.

— Est-ce qu'elle est toujours chez les Harvey ?

— Plus maintenant, fit Marino qui, apercevant un rayon de soleil pointant derrière un nuage, éteignit les essuie-glaces. J'aimerais bien que ce fichu temps se décide une fois pour toutes. Elle est retournée chez elle hier. Elle a fait l'aller-retour à Richmond dans un avion privé, vous imaginez ça ?

— Comment se fait-il que vous soyez au courant ? demandai-je.

Déjà étonnée que Pat Harvey fasse appel à un médium, j'étais stupéfaite qu'en plus, elle le fasse savoir.

— Bonne question. Je vous répète juste ce que Benton m'a dit au téléphone. D'après lui, Hilda la Sorcière a vu quelque chose dans sa boule de cristal qui a causé un gros choc à Mrs Harvey.

— Qu'a-t-elle vu ?

— J'en sais foutre rien. Benton a pas donné de détails.

Je cessai de poser des questions, car évoquer les manières renfermées de Benton Wesley me rendait amère. Autrefois, nous avions travaillé ensemble et nos relations étaient à la fois chaleureuses et empreintes de respect. À présent, je le trouvais distant, et je ne pouvais m'empêcher de penser que cette attitude avait un rapport avec Mark. Lorsque Mark m'avait quittée en prenant un poste dans le

Colorado, il avait aussi rompu les liens avec Quantico, où il avait en charge l'enseignement du droit au sein de la Légal Training Unit de l'Académie nationale du FBI. Avec ce départ, Wesley avait perdu un collègue et un ami, et j'en étais probablement la cause à ses yeux. Les liens d'amitié entre hommes peuvent être plus forts que ceux du mariage, et deux flics peuvent se révéler plus loyaux l'un envers l'autre qu'un couple d'amoureux.

Une demi-heure plus tard, Marino quitta l'autoroute et s'enfonça dans la campagne en empruntant un itinéraire compliqué que je renonçai vite à mémoriser. Les prés et les bois, les pâturages clos de barrières blanches, les granges et les fermes auraient pu figurer sur une carte postale typique de la Virginie. De longues allées partaient de la route, menant à de confortables maisons modernes entourées de vastes terrains, avec des voitures de marques européennes garées devant des doubles ou triples garages. Jusqu'alors, mes fréquentes rencontres avec Wesley s'étaient toujours déroulées dans mon bureau ou dans le sien. Il ne m'avait jamais invitée chez lui.

— J'ignorais que les gens de Washington venaient habiter si près de Richmond, remarquai-je.

— Quoi ? Vous vivez ici depuis quatre ou cinq ans et vous avez jamais entendu parler de l'invasion nordiste ?

— Quand on est originaire de Miami comme moi, la guerre de Sécession ne signifie pas grand-chose, vous savez.

— Ça ne m'étonne pas, fit Marino. Pour moi, Miami n'est même plus une ville américaine. Merde, une ville où on doit voter pour savoir si l'anglais va rester langue officielle fait pas partie des États-Unis.

Marino adorait me balancer des piques sur mon lieu de naissance. Il ralentit et tourna dans une allée de gravier.

— Charmant cabanon, pas vrai ? Je suppose que les Feds paient mieux que la municipalité.

La maison, construite à l'ombre de vieux chênes et de magnolias, était en bardeaux de bois reposant sur des fondations de pierre, avec de grandes baies vitrées. Des rosiers bordaient la façade et les murs est et ouest. Je descendis de voiture et me mis en quête de détails susceptibles de me renseigner sur la vie privée de Benton Wesley. Un panier de basket était fixé au-dessus de la porte du garage, et près d'un tas de bois recouvert d'une bâche en plastique se trouvait une tondeuse à gazon autoportée rouge constellée d'herbe coupée. Au-delà, j'entrevoyais un vaste jardin, avec des parterres impeccablement tenus, des azalées et des arbres fruitiers. Quelques chaises étaient installées non loin d'un barbecue à gaz, et je m'imaginai Wesley et sa femme buvant et faisant frire des steaks par une belle soirée d'été.

Marino sonna. C'est Connie, la femme de Wesley, qui vint nous

ouvrir.

— Ben est monté au premier, nous dit-elle en souriant. Il en a pour une minute.

Elle nous guida jusqu'à un salon aux larges fenêtres, avec cheminée et meubles rustiques. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un appeler Wesley « Ben ». C'était également la première fois que je rencontrais sa femme. La quarantaine à peine passée, c'était une brune séduisante avec des yeux noisette si clairs qu'ils en étaient presque jaunes, et des traits aussi nets que ceux de son mari. Sa gentillesse et sa réserve dénotaient chez elle tendresse et force de caractère. Le Benton Wesley taciturne que je connaissais était probablement très différent à la maison, et je me demandai jusqu'à quel point Connie connaissait les détails de sa profession.

— Prendrez-vous une bière, Pete ? demanda-t-elle.

Marino se laissa tomber dans un fauteuil.

— C'est moi qui conduis. Je vais m'en tenir au café.

— Kay, que puis-je vous offrir ?

— Du café aussi, si ça ne vous dérange pas, répondis-je.

— Je suis si heureuse de pouvoir enfin vous rencontrer, déclara-t-elle d'un ton sincère. Ben me parle de vous depuis des années. Il vous tient en haute estime.

— Je vous remercie.

Le compliment me surprit, mais ce qui suivit me causa un véritable choc.

— La dernière fois que nous avons vu Mark, je lui ai fait promettre de venir dîner avec vous la prochaine fois qu'il viendrait à Quantico.

— C'est très gentil à vous, articulai-je en me forçant à sourire.

Il était évident que Wesley ne lui disait pas tout, et l'idée que Mark ait pu venir récemment en Virginie sans même m'appeler m'était presque insupportable.

— Vous avez des nouvelles de lui ? me demanda Marino lorsque Connie eut disparu dans la cuisine.

— Denver est une belle ville, répondis-je évasivement.

— C'est dingue, si vous voulez mon avis. Ils lui font faire la taupe, ensuite, ils l'exfiltrent et le gardent un moment sous le coude à Quantico. Ensuite, ils trouvent rien de mieux que de l'expédier dans l'Ouest pour un travail dont il a même pas le droit de parler. Je vous jure que même pour un pont d'or, je rentrerais pas au FBI.

Je ne répondis pas.

— Rien à foutre de votre vie privée, poursuivit-il. Vous savez ce qu'ils disent : « Si Hoover veut que tu sois marié et père de famille, il te fournit la femme et les gosses en même temps que ta plaque. »

— Hoover ne dirige plus le FBI depuis longtemps, dis-je en

regardant les arbres qui oscillaient dans le vent.

Il allait sans doute pleuvoir de nouveau, et cette fois, ça ne serait pas une simple averse.

— C'est vrai. N'empêche qu'une fois au FBI, vous n'avez plus de vie à vous.

— Je ne sais pas si aucun d'entre nous en a une, Marino, fis-je.

C'est bien la foutue vérité, grommela-t-il.

Wesley nous rejoignit, comme à son habitude en costume et cravate, avec un pantalon gris et une chemise blanche immaculée mais légèrement froissée. Il nous demanda si nous étions servis. Il avait l'air fatigué et tendu.

— Connie s'est occupée de nous, dis-je.

Il s'assit dans un fauteuil et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous avons à peu près une heure avant de passer à table, dit-il en joignant les mains sur ses cuisses.

Toujours aucun signe de Morrell, commença Marino.

— Parce qu'il n'y a aucun élément nouveau, dit Wesley. Pas le moindre indice.

— J'en attendais pas tant. Je disais juste que je n'avais pas de nouvelles de Morrell.

Le visage de Marino était impénétrable, mais je perçus son amertume. Bien qu'il ne m'en ait pas encore parlé, il devait se sentir comme un quart-arrière confiné sur le banc de touche pendant toute la saison. Il avait toujours eu de bons rapports avec les enquêteurs des autres juridictions, et cette bonne entente constituait une des raisons des succès du VICAP en Virginie. Et puis les couples avaient commencé à disparaître et les enquêteurs s'étaient tus. Ils ne se disaient plus rien entre eux, ne disaient rien à Marino, ne me disaient rien à moi.

— On a dû stopper les recherches, expliqua Wesley. Le chien a perdu la trace sur l'aire de repos en face de celle où a été retrouvée la voiture. Depuis, rien. Le seul élément nouveau est une facture que nous avons retrouvée dans la Cherokee. Deborah et Fred se sont arrêtés dans un Seven-Eleven peu après leur départ de la maison des Harvey à Richmond. Ils ont acheté un pack de Pepsi et quelques autres articles.

— Ça a été vérifié ? fit Marino avec humeur.

— On a retrouvé la caissière. Elle se souvient d'eux. Elle dit qu'il devait être un peu plus de 21 heures.

— Ils étaient seuls ? s'enquit Marino.

— Selon elle, oui. Ils ont fait leurs courses tous les deux.

— Où se trouve ce Seven-Eleven ? demandai-je.

— À sept ou huit kilomètres à l'ouest de l'aire où a été retrouvée la voiture, répondit Wesley.

— Vous dites qu'ils ont acheté d'autres articles, remarquai-je. Avez-vous des précisions ?

— J'allais y venir, fit Wesley. Deborah Harvey a acheté une boîte de Tampax. Elle a demandé si elle pouvait utiliser les toilettes, mais la caissière lui a dit que ça n'était pas autorisé, et lui a indiqué l'aire de repos de la 64, en direction de l'est.

— Celle où le chien a perdu la piste, fit Marino en fronçant les sourcils d'un air dérouté. Et non celle où on a retrouvé la voiture.

— Exact, fit Wesley.

— Et ce Pepsi qu'ils ont acheté ? demandai-je. L'a-t-on retrouvé ?

— La police a retrouvé les six boîtes dans la glacière.

Il se tut en voyant arriver sa femme avec son thé et nos cafés. Elle nous servit en silence, puis se retira avec discrétion.

— Vous pensez qu'ils se sont arrêtés pour que Deborah puisse faire son affaire, dit Marino, et que c'est là qu'ils ont rencontré le salopard qui les a butés.

— Nous ne savons pas ce qui leur est arrivé, nous rappela Wesley. Il nous faut étudier tous les scénarios possibles.

— Comme ? fit Marino en plissant le front.

— L'enlèvement.

— Un kidnapping ? fit Marino d'un air incrédule.

— N'oublions pas qui est la mère de Deborah.

— Ouais, je sais. Madame le Tsar de la Drogue, casée là par le président pour faire plaisir aux féministes.

— Pete, dit Wesley d'un ton calme. Je crois que ce serait une erreur de considérer qu'elle a obtenu son poste en raison de sa fortune ou pour attirer les bonnes grâces des féministes. Même si elle a moins de pouvoir que ne le laisse supposer un titre aussi ronflant, pour la bonne raison que ce poste n'a toujours pas de statut officiel au sein du Cabinet, Pat Harvey est responsable devant le président. Elle coordonne l'activité de toutes les agences fédérales dans la lutte contre la drogue.

— Et n'oublions pas les positions qu'elle avait quand elle était procureur fédéral, renchéris-je. Elle soutenait le projet de la Maison Blanche visant à rendre les meurtres et tentatives de meurtres liés à la drogue passibles de mort. Elle l'a répété souvent.

— Ouais, comme une centaine d'autres politiciens, railla Marino. Si elle était d'accord avec les libéraux qui veulent légaliser la came, là, je dis pas. Un illuminé de la Majorité morale aurait pu se mettre dans la tête que Dieu lui ordonnait d'enlever la fille de Pat Harvey.

— Elle a été très agressive, poursuivit Wesley. Elle a réussi à faire condamner de gros bonnets, elle a contribué à faire passer d'importants décrets, elle a reçu des menaces de mort et il y a quelques années une bombe a même pulvérisé sa voiture…

— Tu parles ! le coupa Marino. Une Jaguar sans personne dedans, garée devant un golf désert. Et ça l'a transformée en héroïne.

— Ce que je veux dire, reprit Wesley d'un ton patient, c'est qu'elle s'est fait pas mal d'ennemis, surtout depuis qu'elle enquête sur certains organismes anti-drogue.

— C'est vrai, j'ai lu quelque chose là-dessus, remarquai-je en m'efforçant de me remémorer les détails.

— Ce qu'on a dit au public n'est qu'une toute petite partie de la vérité, dit Wesley. Elle s'en est prise dernièrement à l'ACTMAD. L'American Coalition of Tough Mothers Against Drugs[2].

— Vous plaisantez, dit Marino. C'est comme accuser l'UNICEF de corruption.

Je m'abstins de préciser que j'envoyais moi-même chaque année de l'argent à l'ACTMAD, dont j'approuvais l'action avec enthousiasme.

— Mrs Harvey, poursuivit Wesley, a rassemblé des preuves montrant que l'ACTMAD sert de couverture à un cartel de la drogue et à d'autres activités illégales en Amérique centrale.

— Bon sang, fit Marino en secouant la tête. Je suis bien content de pas donner un rond ailleurs qu'aux œuvres de la police.

— La disparition de Fred et Deborah nous frappe parce qu'elle nous rappelle celles des quatre autres couples, dit Wesley. Mais peut-être que c'est délibéré, que quelqu'un veut nous faire croire qu'il y a un rapport, alors qu'il n'y en a pas. À moins qu'il ne s'agisse du même tueur. Comment savoir ? Une chose est sûre, quel que soit le cas de figure, nous devons agir avec prudence.

— Si je comprends bien, vous attendez une demande de rançon ou quelque chose comme ça ? fit Marino. Vous pensez qu'un truand colombien va rendre Deborah à sa maman en échange d'un gros paquet de fric ?

— Je ne pense pas que c'est ce qui se passera, Pete, répliqua Wesley. C'est peut-être bien pire. Au début de l'année prochaine, Pat Harvey doit témoigner dans une audition spéciale du Congrès consacrée à ces organismes de charité dévoyés. Je ne vois pas ce qui pourrait lui arriver de pire que de voir disparaître sa fille.

Je sentis mon estomac se serrer. Professionnellement, Pat Harvey ne paraissait guère vulnérable, son parcours s'étant jusqu'ici déroulé sans fautes. Mais elle était aussi une mère. Le bien-être de ses enfants comptait sans doute plus pour elle que sa propre vie. Sa famille était son tendon d'Achille.

— Nous ne pouvons écarter l'hypothèse d'un enlèvement politique, dit Wesley en regardant par la fenêtre son jardin balayé par les rafales de vent.

Wesley aussi avait une famille. Un parrain du milieu, un tueur, quelqu'un que Wesley aurait contribué à faire tomber pouvait s'en

prendre à sa femme ou à ses enfants. Sa maison était équipée d'une alarme sophistiquée, et la porte d'entrée, d'un interphone. Il avait choisi de vivre dans un coin retiré, de faire mettre son numéro de téléphone sur liste rouge, de ne jamais donner son adresse aux journalistes, ni même à la plupart de ses collègues et connaissances. Jusqu'alors, j'ignorais moi-même où il habitait. Je pensais qu'il vivait plus près de Quantico, peut-être à McLean ou Alexandria.

— Je suppose que Marino vous a parlé de cette Hilda.

— Ozimek, reprit Wesley.

J'acquiesçai.

— A-t-elle vraiment des pouvoirs ? demandai-je.

— Le Bureau a fait plusieurs fois appel à elle, même si nous préférons ne pas trop l'ébruiter, répondit Wesley. Son don, son pouvoir, quelle que soit la façon dont vous l'appelez, est réel. Ne me demandez pas de vous expliquer en quoi il consiste. Ce genre de phénomène n'appartient pas à mon expérience personnelle. Je peux vous dire cependant qu'un jour, elle nous a permis de localiser un avion du FBI qui s'était écrasé dans les montagnes de Virginie occidentale. Elle avait également prédit l'assassinat de Sadate, et nous aurions peut-être pu empêcher l'attentat contre Reagan si nous l'avions écoutée.

— Vous allez pas nous dire qu'elle avait prévu la tentative d'assassinat contre Reagan ? fit Marino.

— Si, presque au jour près, rétorqua Wesley. Mais nous n'avons pas répercuté ce qu'elle nous avait dit. À vrai dire, nous ne l'avions pas prise au sérieux. Aussi bizarre que cela paraisse, ce fut une grosse erreur. Depuis, le Secret Service a demandé à être tenu au courant de ses prédictions.

— Alors, comme ça, le Secret Service s'intéresse aux horoscopes ? demanda Marino.

— Pour Hilda Ozimek, horoscope est un terme générique, répliqua Wesley d'un air pincé. Et d'après ce que nous savons, elle ne lit pas les lignes de la main.

— Comment Mrs Harvey en a-t-elle entendu parler ? demandai-je.

— Peut-être par quelqu'un du Justice Department, dit Wesley. En tout cas, elle a fait venir la voyante à Richmond vendredi, et celle-ci lui a apparemment dit un certain nombre de choses qui ont rendu Mrs Harvey… enfin… disons que je vois Mrs Harvey comme une bombe à retardement. J'ai peur que ses initiatives ne fassent plus de mal que de bien.

— Que lui a dit exactement la voyante ? voulus-je savoir.

Wesley planta son regard dans le mien.

— Je ne peux pas en parler. Pas pour l'instant.

— Mais c'est elle qui vous en a parlé ? insistai-je. C'est Pat

Harvey qui vous a dit qu'elle avait fait appel à une voyante ?

— Je ne suis pas autorisé à discuter de ça, Kay, dit Wesley.

Nous restâmes silencieux un moment.

Je soupçonnai que ce n'était pas Mrs Harvey qui avait transmis l'information à Wesley. Il devait l'avoir apprise d'une autre façon.

— Bah, j'en sais rien, finit par dire Marino. Ça a peut-être pas de rapport avec les autres. On ne peut pas l'exclure non plus.

— On ne doit exclure aucune hypothèse, fit Wesley d'un ton ferme.

— Ça fait deux ans et demi que ça dure, Benton, remarquai-je.

— Ouais, fit Marino. Un sacré long moment. Mais pour moi c'est un cinglé qui fait une fixette sur les couples, un truc de jalousie parce qu'il peut pas avoir de relations et déteste les gens qui en sont capables.

— C'est probable, en effet, dit Wesley. Un type qui va régulièrement à la chasse aux jeunes couples. Il doit fréquenter les lieux de rendez-vous, les aires de repos, tous les endroits où les gosses se retrouvent. Il prend tout son temps pour choisir, et une fois qu'il a frappé, plusieurs mois passent avant que l'envie de recommencer ne redevienne irrésistible et que l'occasion idéale ne se représente. Ce n'est peut-être qu'une simple coïncidence – Deborah Harvey et Fred Cheney se trouvaient peut-être au mauvais endroit, au mauvais moment.

— Aucun indice ne permet de penser que les couples étaient engagés dans une activité sexuelle au moment où ils ont été agressés, fis-je remarquer.

Wesley ne répondit pas.

— Et à part Fred et Deborah, poursuivis-je, les autres couples ne s'étaient pas arrêtés sur une aire de repos, ni dans le genre d'endroits que vous avez mentionnés. Tous allaient quelque part quand quelque chose s'est produit qui les a obligés à se garer sur le bas-côté, puis à laisser quelqu'un monter dans leur véhicule, ou bien à monter eux-mêmes dans un autre véhicule.

— La vieille hypothèse du flic tueur, marmonna Marino. C'est la première fois que je l'entends.

— En effet, ça pourrait être quelqu'un qui se fait passer pour un flic, dit Wesley. Ça expliquerait que les couples arrêtent leur voiture et, peut-être, acceptent de monter dans un autre véhicule, pour vérification du permis de conduire, par exemple. N'importe qui peut acheter un gyrophare, un uniforme, une plaque, ce que vous voulez. Le problème, c'est qu'un gyrophare attire l'attention. Les autres automobilistes le remarquent, et s'il y a un vrai flic dans le secteur, il s'arrêtera certainement pour proposer un coup de main à son collègue. Jusqu'à présent, aucun témoignage ne mentionne la présence d'un

véhicule de police dans le secteur au moment où les couples ont disparu.

— Si cette hypothèse était la bonne, dis-je, il faudrait aussi se demander pourquoi les portefeuilles et les sacs à main sont restés dans les voitures – à l'exception du sac de Deborah Harvey, qui n'a pas été retrouvé. Si les jeunes gens sont montés dans un véhicule de police pour se voir notifier une prétendue infraction, ils n'auraient pas laissé leurs papiers dans leur voiture. Ce sont les premières choses qu'un policier demande à voir, et s'il vous fait monter dans sa voiture, vous les prenez avec vous.

— Ils ne sont peut-être pas montés dans ce véhicule de leur plein gré, Kay, souligna Wesley. Ils se rangent sur le bas-côté parce qu'ils croient être arrêtés par un véritable policier, mais le type sort un pistolet et les oblige à monter dans sa voiture.

— Trop risqué, fit Marino. Si j'étais dans cette situation, je passerais une vitesse et j'écraserais l'accélérateur. Et puis un automobiliste pourrait s'apercevoir de ce qui se passe. Comment voulez-vous obliger quatre fois, peut-être cinq fois de suite deux personnes à monter dans votre voiture sous la menace d'une arme sans que personne ne remarque rien ?

— Il vaudrait mieux se demander, dit Wesley en se tournant vers moi, comment on peut assassiner huit personnes sans laisser le moindre indice, pas même un os égratigné ou une douille vide.

— En ayant recours à l'étranglement, au garrottage ou à regorgement, dis-je. (Ça n'était pas la première fois qu'il me posait la question.) Tous les corps étaient en état de décomposition avancée, Benton. Et je vous rappelle que l'hypothèse du flic tueur implique que les victimes sont montées dans le véhicule de l'assassin. Si l'on s'en tient à la trace qu'a suivie le limier le week-end dernier, il semble que le type ait ramené la Cherokee de Deborah sur l'aire opposée à celle où a eu lieu la rencontre, puis ait retraversé l'autoroute à pied pour récupérer sa propre voiture.

Wesley avait le visage fatigué. À plusieurs reprises, il s'était massé les tempes, comme s'il avait mal à la tête.

— Si je vous ai fait venir pour en parler, c'est que cette affaire comporte des aspects qui nous obligent à procéder avec un maximum de prudence, dit-il. J'aimerais qu'il y ait un échange d'informations total et continu entre nous. Et que nous gardions une discrétion absolue. Pas de confidences aux journalistes, aucune divulgation d'informations à quiconque, pas même aux amis intimes, aux parents, aux autres médecins experts ni aux autres flics. Et aucune communication radio. (Il nous considéra tour à tour.) Si les corps de Fred et Deborah sont retrouvés, je veux en être informé aussitôt. Et si Mrs Harvey essaie de joindre l'un ou l'autre d'entre vous, renvoyez-la-

moi.

— Elle a déjà repris contact avec moi, dis-je.

— Je sais, Kay, répliqua Wesley sans me regarder.

Je ne lui demandai pas comment il le savait, mais j'en ressentis de l'agacement et il s'en aperçut.

— Vu les circonstances, je comprends que vous soyez allée la voir, ajouta-t-il. Mais il serait préférable que cela ne se reproduise pas, que vous ne discutiez plus de ces affaires avec elle. Cela ne pourrait que susciter des problèmes. Pas seulement parce qu'elle pourrait gêner nos investigations, mais parce qu'elle risquerait de se mettre en danger.

— Comment ça ? Vous pensez qu'elle peut se faire descendre ? fit Marino.

— Je pense plutôt qu'elle pourrait finir par échapper à tout contrôle et adopter une attitude irrationnelle.

Les inquiétudes de Wesley quant à l'équilibre psychologique de Pat Harvey étaient peut-être honorables, mais elles me paraissaient bien peu justifiées. Et, alors que Marino et moi revenions à Richmond, je ne pus m'empêcher de songer que la raison pour laquelle Wesley nous avait fait venir n'avait rien à voir avec la disparition du jeune couple.

— J'ai l'impression d'être manipulée, finis-je par avouer alors que Richmond apparaissait au loin.

— Bienvenue au club, dit Marino d'un ton amer.

— Avez-vous une idée de ce qui se passe ?

— Ma foi…, fit-il en enfonçant l'allume-cigare, j'ai ma p'tite idée. Je crois que le FBI est tombé sur un truc qui risque de causer des ennuis à quelqu'un d'important. J'ai l'impression que quelqu'un essaie de se mettre le cul à l'abri et que notre cher Benton est pris entre deux feux.

— Si c'est le cas, alors, nous aussi.

— Exact, Doc.

Cela faisait trois ans qu'Abby Turnbull avait franchi la porte de mon bureau, les bras chargés d'un bouquet d'iris et d'une bouteille d'excellent vin. C'était le jour où elle était venue me dire au revoir après avoir démissionné du *Richmond Times.* Elle allait à Washington pour travailler comme chroniqueur judiciaire au *Post.* Comme toujours dans ces cas-là, nous nous étions promis de rester en contact, et aujourd'hui, j'avais honte de ne plus être capable de me souvenir de la dernière fois que je lui avais téléphoné ou envoyé un mot.

— Vous voulez que je vous la passe ? demanda Rose, ma secrétaire. Ou que je prenne un message ?

— Je la prends, dis-je. Scarpetta à l'appareil, ajoutai-je par habitude avant de pouvoir me raviser.

— Toujours ce ton officiel ! commenta la voix familière.

— Abby, je suis désolée ! dis-je en riant. Rose m'a dit que c'était toi, mais comme je suis comme toujours sur trente-six choses à la fois, j'en oublie d'être sympathique au téléphone ! Comment vas-tu ?

— Très bien. Mis à part que le taux des homicides a triplé depuis je suis arrivée à Washington.

— Simple coïncidence, j'espère.

— C'est à cause de la drogue, dit-elle d'un ton nerveux. La cocaïne, le crack et les semi-automatiques. Moi qui croyais que l'enfer, c'était Miami ou New York, eh bien, notre chère capitale est bien pire !

Je levai les yeux vers la pendule murale et notai l'heure sur une fiche d'appel. Encore l'habitude. Remplir une fiche à chaque appel était devenu si automatique chez moi que je prenais mon bloc même si c'était mon coiffeur qui appelait.

— Je voulais savoir si tu serais libre pour dîner ce soir ? dit-elle.

— À Washington ? fis-je d'un ton surpris.

— Je suis à Richmond.

Je lui proposai de venir manger chez moi, rassemblai mes affaires et partis faire des courses. Je réfléchis en poussant mon chariot entre les rayons et, après de longues délibérations, choisis deux filets et de quoi faire une salade. L'après-midi était ensoleillée et la perspective de revoir Abby m'emplissait d'allégresse.

À peine rentrée chez moi, je hachai de l'ail et le mis à macérer dans un bol de vin rouge et d'huile d'olive. Bien que ma mère me reprochât souvent de « gâcher un bon steak », je dois avouer que je n'étais pas dépourvue de talents culinaires. Je faisais même la meilleure marinade de la ville, qui rendait succulente n'importe quelle viande. Après avoir lavé la laitue, je la mis à sécher sur du papier absorbant, puis coupai les champignons, les oignons et ma dernière tomate tout en me préparant mentalement à mettre en route le gril. Incapable de patienter plus longtemps, je sortis sur le patio en brique.

Pendant quelques instants, regardant les fleurs et, les arbustes de mon jardin, je me sentis comme une prisonnière en fuite. Je pris une éponge et une bouteille de 409 et me mis à astiquer vigoureusement les meubles de jardin. Ensuite, à l'aide d'un tampon de Brillo, j'entrepris de récurer le gril, que je n'avais plus utilisé depuis cette soirée du mois de mai où j'avais vu Mark pour la dernière fois. Je frottai la graisse brûlée jusqu'à ce que mes coudes me fassent mal. Des images, des voix envahirent mon esprit. Nous avions discuté. Nous nous étions querellés. Puis chacun s'était réfugié dans un silence tendu qui s'était terminé par une étreinte frénétique.

Je faillis ne pas reconnaître Abby lorsqu'elle se présenta à ma porte peu avant 18 h 30. Lorsqu'elle suivait les affaires criminelles à Richmond, elle portait ses cheveux grisonnants jusqu'aux épaules, ce qui lui donnait un air sévère la faisant paraître plus âgée que ses quarante et quelques années. À présent, le gris avait disparu. Elle avait les cheveux courts, d'une coupe élégante qui soulignait la finesse de ses traits et faisait ressortir ses yeux, lesquels étaient de deux teintes différentes de vert, singularité qui m'avait toujours intriguée. Elle était vêtue d'un ensemble de soie bleu marine et d'un chemisier de soie ivoire, et portait une élégante serviette de cuir noir.

— Une vraie Washingtonienne, remarquai-je en l'étreignant.

— Comme ça fait plaisir de te revoir, Kay.

S'étant souvenue que j'aimais le scotch, elle avait apporté une bouteille de Glenfiddich que nous ouvrîmes sans plus tarder. Nous nous installâmes sur le patio, où j'allumai le barbecue dans le crépuscule de fin d'été.

— Richmond me manque parfois, me confia-t-elle. Washington est excitante, mais trop folle. Par exemple, je me suis offert une Saab récemment. On a déjà forcé les serrures, volé les enjoliveurs, défoncé les portières. Je débourse 150 dollars par mois pour la garer, et je ne trouve jamais de place à moins de quatre blocs de chez moi. Comme c'est impossible de se garer autour du *Post,* je vais au travail à pied et je prends une voiture du journal. Non, Washington n'a rien à voir avec Richmond. (Et elle ajouta, peut-être un peu trop résolument :) Mais je ne regrette pas d'être partie.

— Tu travailles toujours le soir ? demandai-je.

Les steaks que je venais de poser sur le gril se mirent à grésiller.

— Non. Je laisse les débutants courir aux nouvelles pendant la nuit, moi je prends le relais pendant la journée. On ne me dérange en dehors des heures de travail qu'en cas d'urgence.

— Je lis tes articles, dis-je. Ils vendent le *Post* à la cafétéria, alors je l'achète quand j'y mange.

— Je ne sais pas toujours sur quoi tu travailles. Mais je suis au courant de certaines choses.

— Ce qui explique ta présence à Richmond ? hasardai-je tout en étalant la marinade sur la viande.

— Oui. L'affaire Harvey.

Je restai silencieuse.

— Marino n'a pas changé.

— Tu lui as parlé ? demandai-je en levant les yeux.

— J'ai essayé, répliqua-t-elle en grimaçant un sourire. À lui et à plusieurs autres. Dont Benton Wesley. J'ai fait chou blanc.

— Eh bien, si ça peut te rassurer, Abby, sache que personne n'est très bavard avec moi non plus. Mais j'aimerais que ceci reste entre

nous.

— Toute cette conversation restera officieuse, Kay, dit-elle d'un air grave. Je ne suis pas venue te tirer les vers du nez pour mon article. (Elle se tut un instant.) Je suis depuis le début ce qui se passe en Virginie, et jusqu'ici, cela me préoccupait beaucoup plus que mon rédacteur en chef. Mais depuis que Deborah Harvey et son ami ont disparu, l'affaire a droit aux gros titres.

— Ça ne m'étonne pas.

— Je ne sais pas très bien par où commencer, dit-elle avec nervosité. Il y a des choses que je n'ai racontées à personne, Kay. Mais j'ai l'impression que je me suis engagée sur un terrain où certains ne tiennent pas à me voir.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre, fis-je en tendant la main vers mon verre.

— Moi non plus, dit-elle. Je me demande si je n'ai pas trop d'imagination.

— Abby, tu deviens énigmatique. Explique-toi.

— Je m'intéresse depuis longtemps à la mort de ces couples, dit-elle. Je me suis livrée à certaines recherches, et les réactions que je constate depuis le début sont étranges. Ça va au-delà de l'habituelle réticence de la police à l'égard des journalistes. On dirait que dès que j'aborde le sujet, on me raccroche au nez. Et puis, au mois de juin dernier, le FBI est venu me voir.

Abandonnant les steaks, je la fixai d'un regard dur.

— Je te demande pardon ? fis-je.

— Tu te souviens de ce triple meurtre à Williamsburg ? La mère, le père et le fils tués au cours d'un cambriolage ?

— Oui.

— Je devais faire un papier dessus et je suis donc partie en voiture à Williamsburg. Comme tu le sais, à la sortie de la 64, si tu tournes à droite, tu vas vers Colonial Williamsburg, mais si tu tournes à gauche, tu te retrouves au bout de 200 mètres à l'entrée de Camp Peary. J'étais distraite et j'ai pris la mauvaise direction.

— J'ai fait la même erreur une ou deux fois, dis-je.

— Je me suis arrêtée devant la sentinelle et je lui ai expliqué que je m'étais trompée de direction. Bon sang, tu parles d'un endroit sinistre. Je voyais des tas de grandes pancartes disant : « Entraînement Expérimental des Forces Armées », ou : « Entrer ici implique que vous Admettez la Fouille de votre Personne et de vos Effets Personnels ». Je m'attendais à voir une bande de soudards surgir des buissons en tenue de camouflage et m'emmener.

— Les flics sont rarement amicaux, fis-je d'un air amusé.

— Bref, je suis repartie de là en quatrième vitesse, poursuivit Abby, et j'ai oublié toute cette histoire jusqu'à ce que, quatre jours

plus tard, deux agents du FBI me demandent à la réception du *Post.* Ils voulaient savoir ce que j'étais allée faire à Williamsburg et pourquoi je m'étais rendue à Camp Peary. Il était clair qu'on avait filmé ou photographié ma plaque d'immatriculation, et qu'ils étaient remontés jusqu'à moi. C'était très bizarre.

— Mais pourquoi le FBI ? demandai-je. Camp Peary appartient à la CIA.

— Et la CIA n'a pas le droit d'intervenir sur le territoire des États-Unis. C'est peut-être pour ça. Peut-être que ces deux clowns étaient en fait des types de la CIA se faisant passer pour des hommes du FBI. Qui peut savoir ce qui se passe quand on a affaire à ces types-là ? En plus, la CIA n'a jamais admis que Camp Peary est son principal centre d'entraînement, et les agents n'ont pas fait allusion à la CIA lorsqu'ils m'ont interrogée. Mais je savais où ils voulaient en venir, et ils savaient que je savais.

— Qu'ont-ils demandé d'autre ?

— En fait, ils voulaient savoir si j'écrivais quelque chose sur Camp Peary. Ils me soupçonnaient d'avoir tenté de m'y introduire. Je leur ai dit que si j'avais eu l'intention d'y pénétrer sans autorisation, j'aurais choisi un moyen plus discret que de me présenter devant la sentinelle. J'ai ajouté que pour le moment, je n'écrivais rien sur, je cite, « la CIA », mais que j'allais y réfléchir.

— Je suis sûre qu'ils ont apprécié, dis-je.

— Les deux gars n'ont pas cillé. Tu les connais.

— Abby, la CIA est paranoïaque sur tout, mais en particulier sur Camp Peary. Les hélicoptères de la police d'État et des urgences médicales n'ont pas le droit de le survoler. Personne n'est autorisé à violer leur espace aérien ou à franchir le poste de garde sans avoir un papier signé de Jésus-Christ en personne.

— Pourtant, toi aussi tu es arrivée à l'entrée du camp par erreur, comme sans doute des centaines de touristes, me rappela-t-elle. Et aucun type du FBI n'est venu t'interroger, n'est-ce pas ?

— Non. Mais je ne travaille pas au *Washington Post.*

Je retirai les steaks du gril et Abby me suivit à la cuisine. Elle continua son récit pendant que je servais la salade et emplissais nos verres de vin.

— Depuis que ces agents sont venus me voir, il se passe de drôles de choses.

— Par exemple ?

— Eh bien, je pense que mes téléphones sont sur écoute.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ça a commencé par le téléphone de mon domicile. Je parlais avec quelqu'un et tout d'un coup, j'entendais des drôles de bruits. Ça s'est passé aussi au travail, surtout ces derniers temps. On me passe

une communication et j'ai la nette impression qu'une tierce personne écoute. C'est difficile à expliquer. (Elle joua nerveusement avec ses couverts.) Un grésillement, un silence plein de bruits, je ne sais comment le décrire, mais je le perçois très bien.

— Que t'est-il arrivé d'autre ?

— Il y a quelques semaines, j'attendais devant le People's Drug Store, près de Dupont Circle, où j'avais rendez-vous avec un informateur à 20 heures. Nous avions prévu d'aller dîner dans un endroit tranquille où nous pourrions parler. C'est alors que j'ai aperçu un type, cheveux courts, en blouson et jean, plutôt mignon. Il est passé deux fois au cours des quinze minutes où je suis restée à poireauter sur ce trottoir, et je l'ai de nouveau aperçu un peu plus tard, lorsque mon informateur et moi sommes entrés au restaurant. Je sais que ça peut paraître insensé, mais je pense qu'il nous suivait.

— Avais-tu déjà vu cet homme ?

Elle secoua la tête.

— L'as-tu revu depuis ?

— Non, dit-elle. Mais il y a aussi l'histoire de mon courrier. J'habite dans un immeuble, avec les boîtes aux lettres en bas dans l'entrée. Eh bien, il m'arrive de recevoir du courrier avec des tampons incohérents.

— Si la CIA lisait ton courrier, je peux t'assurer que tu ne t'en apercevrais pas.

— Je ne dis pas que les enveloppes sont déchirées ou quoi que ce soit, mais il est arrivé à plusieurs reprises que quelqu'un – ma mère, mon agent littéraire ou autre – me jure avoir posté telle lettre tel jour à mon intention, et quand je finis par la recevoir, la date du tampon ne coïncide pas avec ce qu'ils m'ont dit. Il y a plusieurs jours, parfois une semaine d'écart. (Elle se tut.) En temps normal, j'aurais mis ça sur le compte du service postal, mais avec ce qui se passe, je me pose des questions.

— Abby, me décidai-je à lui demander, pourquoi voudrait-on mettre ton téléphone sur écoute, te suivre ou lire ton courrier ?

— Si je le savais, je pourrais peut-être faire quelque chose. (Elle se mit enfin à manger.) C'est délicieux ! Malgré ce compliment, elle ne semblait avoir aucun appétit.

— Et si ta rencontre avec ces agents du FBI, après ce qui s'est passé à Camp Peary, t'avait rendue paranoïaque ? lui demandai-je.

— Bien sûr que ça m'a rendue paranoïaque. Mais écoute-moi, Kay, je ne suis pas en train de révéler un nouveau Watergate. Washington, c'est toujours la même merde, un règlement de comptes chasse l'autre. En ce moment, la seule chose importante, c'est ce qui se passe ici. Ces meurtres de couples. Or, je commence à fouiner là-dedans et je m'attire des ennuis. Que dois-je en penser ?

— Je ne sais pas, répondis-je en me remémorant avec un certain embarras les mises en garde formulées la veille par Benton Wesley.

— Je suis au courant de l'histoire des chaussures manquantes.

Je ne répondis ni ne manifestai ma surprise. Ce détail n'avait été communiqué jusque-là à aucun journaliste.

— Ce n'est pas normal, poursuivit-elle, que huit personnes meurent en pleine forêt sans que l'on retrouve une seule chaussure ni chaussette à leur côté, ni dans leurs voitures.

Elle me considéra d'un air interrogateur.

— Abby, fis-je d'un ton calme en remplissant nos verres de vin. Tu sais que je ne peux divulguer aucun détail concernant ces meurtres. Pas même à toi.

— Tu ne vois aucun élément susceptible de m'indiquer à quoi je me frotte ?

— Pour te dire la vérité, j'en sais sans doute moins que toi.

— Voilà une information intéressante. Les meurtres, ont commencé il y a deux ans et demi, et tu en sais peut-être moins que moi.

Je me souvins de Marino parlant de quelqu'un qui « cherchait à couvrir son cul ». Je songeai à Pat Harvey et à son audition devant le Congrès. La peur m'envahissait peu à peu.

— Pat Harvey est l'étoile montante de Washington, dit Abby.

— Oui, je sais.

— Ça va au-delà de ce qu'en disent les journaux, Kay. À Washington, les réceptions auxquelles on vous invite importent autant que le nombre de voix que vous récoltez aux élections. Peut-être même plus. Or, Pat Harvey est présente aux côtés de la First Lady sur les listes d'invités les plus prestigieuses. Un bruit a même couru que lors de la prochaine élection présidentielle, Pat Harvey pourrait réussir ce que Géraldine Ferraro a esquissé.

— Accéder à la vice-présidence ? fis-je d'un ton dubitatif.

— C'est le bruit qui court. Je suis sceptique, mais si c'est encore un président républicain, je pense qu'elle a une chance de faire partie de son cabinet, peut-être même de devenir le prochain Attorney General. À condition qu'elle tienne le coup.

— Il va falloir qu'elle fasse un énorme effort sur elle-même pour tenir le coup dans ces circonstances.

— Les problèmes personnels peuvent parfois démolir une carrière, acquiesça Abby.

— Si vous les laissez faire, oui. Mais si vous les surmontez, Ils peuvent vous rendre plus fort, plus efficace.

— Je sais, fit-elle à mi-voix en fixant son verre de vin. Je suis à peu près sûre que je n'aurais jamais quitté Richmond sans ce qui est arrivé à Henna.

Peu de temps après que j'avais été nommée à Richmond, la sœur d'Abby, Henna, avait été assassinée. Cette tragédie nous avait rapprochées, Abby et moi, d'abord sur le plan professionnel, puis personnel. Nous étions devenues amies. Quelques mois plus tard, elle avait accepté une proposition du *Post.*

— Ça m'est toujours aussi difficile de revenir à Richmond, dit Abby. En fait, c'est la première fois que j'y reviens depuis que j'ai déménagé. Je suis passée devant mon ancienne maison, ce matin. J'ai presque eu envie de sonner et de demander aux occupants de me laisser jeter un coup d'œil. J'avais envie de traverser une nouvelle fois les pièces, voir si j'aurais le courage de monter dans la chambre d'Henna, de remplacer cette atroce image que je conserve d'elle par quelque chose d'innocent. Mais il n'y avait personne dans la maison. C'est sans doute aussi bien. Je ne pense pas que j'aurais pu tenir le choc.

— Quand tu seras vraiment prête, tu y arriveras, dis-je.

J'aurais voulu lui dire pourquoi j'avais tenu à utiliser le patio ce soir, et pourquoi j'en avais été incapable depuis des mois. Mais c'était un exploit tellement dérisoire, en définitive, et puis Abby ne connaissait pas les détails de mon histoire avec Mark.

— J'ai parlé avec le père de Fred Cheney en fin de matinée, reprit Abby. Et ensuite, je suis passée voir les Harvey.

— Quand paraîtra ton article ?

— Sans doute pas avant le week-end. J'ai encore pas mal de recherches à faire. Le journal veut un portrait de Fred et Deborah, ainsi que tous les détails possibles sur l'enquête en cours – surtout les similitudes avec les meurtres des quatre autres couples.

— Comment t'ont paru les Harvey quand tu les as vus ce matin ?

— À vrai dire, je n'ai presque pas parlé à Bob. Dès que je suis arrivée, il est parti avec ses fils. Les journalistes ne sont pas sa tasse de thé et j'ai l'impression qu'être « le mari de Pat Harvey » commence à l'agacer prodigieusement. Il ne donne jamais d'interview. (Elle repoussa son steak à moitié mangé et tendit le bras vers ses cigarettes. Elle fumait encore plus que dans mon souvenir.) Je suis inquiète pour Pat. On dirait qu'elle a vieilli de dix ans en une semaine. Et puis c'est bizarre. Je n'ai pas pu me débarrasser de l'impression qu'elle savait quelque chose, qu'elle a déjà élaboré sa propre théorie sur ce qui est arrivé à sa fille. Je crois que c'est ça qui a le plus piqué ma curiosité. Je me demande si elle n'a pas reçu une menace, une lettre, un message de celui qui a enlevé sa fille. Et qu'elle refuse de le dire à quiconque, y compris à la police.

— Je ne peux pas penser qu'elle soit si imprudente.

— Moi, ça ne m'étonnerait pas, fit Abby. Si elle pense qu'il y a la moindre chance que Deborah rentre saine et sauve à la maison, Pat

Harvey ne dirait même pas à Dieu le Père ce qui se passe.

Je me levai pour débarrasser la table.

— Je crois que tu ferais mieux de faire du café, dit Abby. Je ne veux pas m'endormir au volant.

— Quand dois-tu repartir ? demandai-je en chargeant la machine à laver la vaisselle.

— Bientôt. Je dois passer à différents endroits avant de retourner à Washington.

Je lui jetai un coup d'œil en versant de l'eau dans la cafetière.

— Entre autres, expliqua-t-elle, dans un Seven-Eleven où Fred et Deborah se sont arrêtés peu après avoir quitté Richmond…

— Comment l'as-tu appris ? la coupai-je.

— J'ai tiré les vers du nez du conducteur de la dépanneuse qui attendait de pouvoir remorquer la Jeep Cherokee hors de l'aire de repos. Il avait entendu des policiers discuter d'une facture qu'ils avaient trouvée dans un sac en papier. Ça n'a pas été facile, mais j'ai réussi à déduire quel Seven-Eleven c'était et quelle caissière était là le soir où Fred et Deborah s'y sont arrêtés. C'est une certaine Ellen Jordan, et elle travaille de 16 à 24 heures du lundi au vendredi.

— Qu'espères-tu apprendre de cette caissière ?

— Kay, je ne connais jamais les réponses, et souvent même pas les questions avant d'être devant mon interlocuteur !

— Il n'est pas prudent de te balader là-bas toute seule si tard le soir, Abby.

— Si tu veux jouer les gardes du corps, répliqua-t-elle d'un ton amusé, je ne vois aucun inconvénient à ce que tu m'accompagnes.

— Je ne pense pas que ce soit une très bonne idée.

— Tu as sans doute raison, dit-elle. Je décidai pourtant de l'accompagner.

# 4

Trouant l'obscurité, l'enseigne au néon rouge et vert du Seven-Eleven était visible près d'un kilomètre avant la sortie. J'entendis une fois de plus la voix de mon père.

« Dire que ton grand-père a quitté Vérone pour *ça* ! »

C'était sa sempiternelle réflexion lorsque, secouant la tête d'un air désapprobateur, il lisait le journal du matin. C'était ce qu'il disait quand quelqu'un doté d'un accent de Géorgie nous traitait comme si nous n'étions pas de « vrais Américains ». C'était la phrase qu'il marmonnait quand il entendait parler de malhonnêteté, de drogue ou de divorce. Pendant mon enfance à Miami, il était propriétaire d'une petite épicerie et, chaque soir au dîner, il nous racontait sa journée et nous posait des questions sur la nôtre. Mais cela n'avait pas duré. Il était mort alors que je n'avais que 12 ans. J'étais pourtant certaine que s'il était en vie aujourd'hui, il n'aimerait pas ces boutiques ouvertes jour et nuit. Il ne convenait pas de passer ses soirées, ses dimanches et ses vacances à travailler derrière un comptoir ou à avaler un *burrito* au bord de la route. Ces moments devaient être consacrés à la famille.

Abby emprunta la sortie et, moins de 30 mètres après, s'arrêta sur le parking du Seven-Eleven. À part une Volkswagen garée devant la double porte vitrée, nous étions les seuls clients.

— On ne peut pas dire que le coin grouille de flics, dit-elle en coupant le contact. On n'a croisé aucune voiture de patrouille, banalisée ou non, depuis au moins 30 kilomètres.

— Peut-être qu'on ne les a pas vues, dis-je.

La soirée était brumeuse, on ne voyait pas d'étoiles et l'air était chaud et humide. Un jeune homme portant un pack de douze canettes de bière sortit de la boutique. Nous pénétrâmes dans la fraîcheur de l'air conditionné. Dans un coin, les jeux vidéo jetaient leurs lumières vives et derrière le comptoir, une jeune fille garnissait un présentoir à cigarettes. Mince, elle paraissait à peine 18 ans, ses cheveux teints lui faisaient une aura blonde autour du visage, elle était vêtue d'une blouse à carreaux orange et blancs et d'un jean moulant noir. Elle portait les ongles longs et vernis en rouge vif, et lorsqu'elle se retourna pour nous demander ce que nous voulions, je fus frappée par la dureté de son visage.

— Ellen Jordan ? s'enquit Abby.

La fille parut d'abord surprise, puis méfiante.

— Ouais ? À qui ai-je l'honneur ?

— Abby Turnbull. (Ellen Jordan serra mollement la main qu'Abby lui tendit d'une façon toute professionnelle.) De Washington, ajouta

Abby. Je travaille au *Post.*

— Quel *Post ?*

— Le *Washington Post,* répondit Abby.

— Ah, fit-elle aussitôt d'un air ennuyé. On le reçoit déjà. Il est là-bas.

Elle désigna une petite pile d'invendus près de la porte.

— Je suis *journaliste* au *Post,* expliqua Abby.

Les yeux d'Ellen se mirent à briller.

— Sans blague ?

— Sans blague. Et j'aimerais vous poser une ou deux questions.

— Pour un article, vous voulez dire ?

— Oui, Ellen, j'écris un article et j'ai besoin de votre aide.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

La fille s'appuya contre le comptoir, son expression grave reflétant la subite importance qu'on lui accordait.

— C'est à propos du couple qui est venu ici le vendredi soir de la semaine passée. Deux jeunes, un garçon et une fille. À peu près de votre âge. Ils sont venus vers 21 heures, ils ont acheté un pack de six Pepsi et quelques autres articles.

— Oh ! Ceux qui ont disparu, dit la fille soudain intéressée. Vous savez, j'aurais jamais dû leur indiquer l'aire de l'autoroute, mais c'est une des premières choses qu'on vous dit quand vous travaillez ici : personne dans les toilettes. Moi, ça me ferait rien, surtout avec des gens comme eux. Enfin, je veux dire, je la plaignais, la fille. Je comprenais bien son problème.

— Bien sûr, dit Abby d'un ton encourageant.

— J'étais embarrassée, vous comprenez, poursuivit Ellen. Elle achète les Tampax et elle me demande la permission d'utiliser les toilettes, avec son petit ami qui l'attendait là-bas. Mon Dieu, si j'avais su…

— Comment saviez-vous que c'était son petit ami ? demanda Abby. Pendant un court instant, Ellen sembla déroutée.

— Eh bien, je… hum… c'est ce que j'ai pensé, voilà tout. Ils se sont promenés dans les rayons ensemble, ils avaient l'air de s'aimer. Vous savez, ça se voit tout de suite quand deux personnes s'aiment. Et à force de rester ici toute seule pendant des heures, j'ai appris à connaître les gens. Prenez les couples mariés, par exemple. On en a tout le temps qui s'arrêtent, avec les gosses dans la voiture. Presque tous ceux que je vois entrer ici, ils sont fatigués et ont pas l'air de s'entendre. Alors que ces deux-là dont je vous parle, ils étaient vraiment tendres l'un envers l'autre.

— Est-ce qu'ils vous ont dit autre chose, à part de vous demander d'utiliser vos toilettes ?

— On a bavardé un peu pendant que je tapais leur addition,

répondit Ellen. Rien de spécial. Je leur ai dit que c'était une soirée agréable pour rouler, je leur ai demandé où ils allaient.

— Et que vous ont-ils répondu ? demanda Abby en prenant des notes.

— Hé ? Abby leva les yeux vers elle.

— Vous ont-ils dit où ils allaient ?

— Oui, à la plage. Je m'en rappelle parce que je leur ai dit qu'ils avaient de la chance, parce que moi j'étais coincée ici. Et en plus, moi et mon fiancé on vient juste de casser, alors vous comprenez, j'avais pas le moral.

— Oui, je comprends, fit Abby avec un sourire chaleureux. Ellen, parlez-moi encore de la façon dont ils se comportaient. Est-ce que quelque chose vous a frappée ?

La fille réfléchit un instant.

— Non, pas vraiment. Ils étaient sympas, mais ils avaient l'air pressé. À cause d'elle qui voulait trouver des toilettes, je suppose. Mais je me souviens surtout qu'ils étaient très polis. Vous savez, il y a constamment des gens qui demandent les toilettes et qui deviennent grossiers quand je leur dis qu'elles sont fermées au public.

— Vous avez dit que vous leur aviez indiqué l'aire de repos de l'autoroute, reprit Abby. Vous souvenez-vous exactement de ce que vous leur avez dit ?

— Bien sûr. Je leur ai dit qu'il y avait une aire pas très loin d'ici, qu'ils avaient qu'à reprendre la 64 vers l'est… (Elle tendit le bras dans la direction indiquée.)… et qu'ils y arriveraient en cinq minutes.

— Y avait-il d'autres personnes dans la boutique à ce moment-là ?

— Des gens entraient et sortaient. Il y a toujours plein de monde sur la route. (Elle se tut une minute.) Je sais qu'il y avait un gamin qui jouait au Pac Man. Un gosse qui est toujours fourré ici.

— Y avait-il quelqu'un d'autre près de la caisse pendant que le jeune couple payait ? demanda Abby.

— Oui. Un homme. Il est entré juste après eux. Il a feuilleté des magazines et commandé une tasse de café.

— Pendant que vous parliez au couple ? voulut savoir Abby.

— Ouais. Il était très sympa avec eux, il a complimenté le garçon sur la Jeep Cherokee, il a dit que c'était une belle voiture. Oui, le couple était arrivé dans une Cherokee rouge. Elle était garée devant la porte.

— Que s'est-il passé ensuite ? Ellen se jucha sur le tabouret, devant sa caisse.

— Ben, c'est à peu près tout. D'autres clients sont entrés. Le type au café est sorti, et cinq minutes après, le couple est parti aussi.

— Mais cet homme au café, était-il près du comptoir quand vous avez indiqué l'aire de repos au couple ? demanda Abby.

La fille fronça les sourcils.

— Je sais plus très bien. Je crois qu'il feuilletait des magazines quand je leur ai indiqué l'aire. Ensuite, je crois que la fille est allée dans les rayons chercher ce qu'elle voulait, et qu'elle est revenue au comptoir juste au moment où le type payait son café.

— Vous dites que les deux jeunes gens sont partis cinq minutes après le client au café, dit Abby. Qu'ont-ils fait pendant ces cinq minutes ?

— Eh bien, il leur a fallu deux ou trois minutes pour payer, expliqua Ellen. La fille a posé un pack de *Coors* sur le comptoir, alors je lui ai demandé sa carte d'identité, mais vu qu'elle avait pas 21 ans, je pouvais pas lui vendre de bière. Elle l'a pas mal pris, au contraire, ça nous a fait rigoler tous les trois. Mince, moi aussi ça m'est arrivé de tenter le coup. Bref, elle a fini par prendre un pack de Pepsi, et puis ils sont partis.

— Pouvez-vous décrire l'homme qui a commandé un café ?

— Pas très bien.

— Était-il blanc ou noir ?

— Blanc. Mais le teint sombre, il me semble. Les cheveux noirs ou bruns. Dans les 30 ans.

— Grand, petit, gros, maigre ?

Ellen tourna les yeux vers le fond de la boutique.

— Taille moyenne, je dirais. Costaud, mais pas gros.

— Une barbe ou une moustache ?

— Je ne pense pas… Attendez ! (Son visage s'illumina.) Il avait les cheveux courts. Ouais, c'est ça ! Je me souviens. Je me suis dit qu'il ressemblait à un militaire. Vous savez, on a des tas de militaires qui passent par ici, puisque c'est la route de Tidewater.

— À part sa coupe de cheveux, pourquoi vous faisait-il penser à un militaire ? demanda Abby.

— Je sais pas. Son comportement, peut-être. C'est difficile à expliquer, mais quand vous voyez pas mal de militaires, vous arrivez à les reconnaître du premier coup d'œil. Ils ont quelque chose. Beaucoup d'entre eux ont des tatouages.

— Celui-ci en portait-il un ?

Son froncement de sourcils se mua en moue de déception.

— Je n'ai pas remarqué.

— Comment était-il habillé ?

— Euh…

— Costume et cravate ? demanda Abby.

— Non, je ne crois pas, c'était plus banal, un jean ou un pantalon sombre, peut-être un blouson, mais je ne pourrais pas le jurer… Non, vraiment, je ne m'en souviens pas très bien.

— Vous souvenez-vous, par hasard, de la voiture qu'il

conduisait ?

— Non, répondit-elle aussitôt. Je n'ai pas vu sa voiture.

— Avez-vous dit tout ça à la police quand on est venu vous interroger, Ellen ?

— Ouais, fit-elle en regardant le parking où une fourgonnette venait de s'arrêter. Je leur ai dit à peu près les mêmes choses qu'à vous. Sauf deux ou trois trucs dont je me souvenais pas à ce moment.

Deux adolescents firent leur entrée et se dirigèrent droit vers les jeux vidéo. Ellen reporta son attention sur nous. Je sentis qu'elle n'avait plus rien à dire et qu'elle commençait à se demander si elle n'en avait pas déjà trop dit.

Abby sembla ressentir la même chose.

— Je vous remercie, Ellen, fit-elle en s'éloignant du comptoir. L'article paraîtra samedi ou dimanche. Ne le ratez pas !

Nous sortîmes.

— Il était temps de sortir de là, sinon elle n'allait pas tarder à hurler que toute cette conversation devait rester officieuse.

— Je doute qu'elle connaisse le sens de ce terme, dis-je.

— Ce qui me surprend, c'est que les flics ne lui aient pas dit de la fermer.

— Ils l'ont peut-être fait, mais elle n'a pas pu résister à l'envie de voir son nom dans le journal.

L'aire de repos de l'I-64 East que la vendeuse avait indiquée à Fred et Deborah était déserte lorsque nous y arrivâmes.

Abby se gara devant le petit bâtiment des toilettes, près d'une rangée de distributeurs de journaux. Nous gardâmes le silence pendant quelques minutes. La silhouette d'un petit houx, argenté par la lumière des phares, se découpait devant nous, tandis que les globes blanchâtres des réverbères alentour s'efforçaient de percer le brouillard. Si j'avais été seule, je ne serais descendue de voiture pour rien au monde, même en cas de besoin pressant.

— C'est sinistre, fit Abby à mi-voix. Seigneur ! Je me demande si c'est toujours aussi désert le mardi soir, ou si ce sont les articles de journaux qui font fuir les gens.

— Il y a sans doute un peu des deux, dis-je. Mais en tout cas ça n'était pas aussi désert le vendredi soir où Fred et Deborah se sont arrêtés.

— Ils se sont peut-être garés là où nous sommes, fit-elle d'un ton songeur. Il y avait sans doute des tas de gens partout, à cause du week-end du Labor Day. Si c'est là qu'ils ont rencontré leur assassin, ce fils de pute est drôlement culotté.

— S'il y avait plein de monde, fis-je, alors il devait y avoir des voitures partout.

— Où veux-tu en venir ? demanda Abby en allumant une

cigarette.

— En supposant que c'est ici que Fred et Deborah l'ont rencontré, et que pour une raison ou pour une autre ils l'ont fait monter dans la Cherokee, alors qu'a-t-il fait de sa voiture ? Tu penses qu'il est arrivé ici à pied ?

— Improbable, répliqua-t-elle.

— S'il est arrivé en voiture, repris-je, et qu'il l'a laissée ici, mieux valait qu'il y ait du monde.

— Exact. Parce que si sa voiture était restée seule sur le parking jusque tard dans la nuit, un policier en patrouille pouvait la remarquer et vérifier son numéro par radio.

— Plutôt dangereux quand vous êtes en train de commettre un crime, ajoutai-je.

Abby réfléchit un moment.

— Tu sais, ce qui me frappe, c'est que ce scénario me paraît un mélange de hasard et de logique. L'arrêt de Fred et Deborah sur l'aire de repos est le fait du hasard. S'ils ont eu le malheur de rencontrer ce sale type ici – ou au Seven-Eleven, si c'est lui qui buvait un café –, c'est par hasard. Mais il y a aussi une part évidente de préméditation de sa part. Il est clair qu'il savait ce qu'il faisait.

Je ne répondis pas.

Je songeai à ce qu'avait dit Wesley. Un mobile politique. Ou un agresseur qui venait de connaître plusieurs échecs successifs. En supposant que le couple n'ait pas disparu volontairement, alors je ne voyais pas d'autre issue que tragique.

Abby redémarra.

Elle ne rouvrit la bouche qu'une fois sur l'Interstate.

— Tu penses qu'ils sont morts, n'est-ce pas ?

— Tu veux une citation pour ton article ?

— Non, Kay, je ne cherche pas de citation. Et même, si tu veux savoir, je me fiche pas mal de cet article. Ce que je voudrais, c'est comprendre ce qui se passe.

— Parce que tu te fais du souci pour toi.

— Tu ne t'en ferais pas ?

— Si, sans doute. Si je pensais que mon téléphone est sur écoute, ou que je suis suivie, je me ferais du souci. Et à propos de souci, il est tard, tu es épuisée et il serait ridicule que tu rentres à Washington ce soir.

Elle me jeta un coup d'œil.

— Il y a plein de place à la maison. Tu n'auras qu'à partir tôt demain matin.

— À condition que tu aies une brosse à dents de réserve et quelques couvertures. Et que tu ne voies pas d'objection à ce que je pille ton bar.

Renversant la tête sur mon dossier, je fermai les yeux et marmonnai :

— Tu pourras te saouler tant que tu veux. En fait, je crois que je te tiendrai compagnie.

Juste au moment où nous arrivâmes chez moi, aux alentours de minuit, le téléphone sonna. Je décrochai avant que le répondeur ne se déclenche.

— Kay ?

Je ne reconnus pas tout de suite la voix, puis mon cœur s'emballa.

— Hello, Mark, fis-je.

— Désolé d'appeler si tard…

— Je ne suis pas seule, l'interrompis-je sans pouvoir dissimuler la tension dans ma voix. Je crois t'avoir parlé de mon amie Abby Turnbull, du *Post ?* Eh bien, elle reste dormir ici cette nuit. Ça faisait une éternité que nous ne nous étions pas vues.

Mark ne répondit pas tout de suite.

— Alors, ça serait peut-être mieux que tu me rappelles, quand tu auras un moment ? fit-il au bout d'un instant.

Lorsque j'eus raccroché, je vis Abby qui m'observait, surprise de la détresse qui devait se lire sur mon visage.

— Eh bien, qui était-ce, Kay ?

Durant les premiers mois que j'avais passés à Georgetown, j'étais si absorbée par mes études de droit et si consciente de ma singularité que je préférai garder mes distances avec les autres étudiants. Malgré mon diplôme de docteur en médecine, je n'étais qu'une modeste Italienne de Miami, peu au fait des plaisirs de la vie, qui se trouva soudain projetée dans un milieu de gens beaux et brillants. Bien que je n'éprouve aucune honte de mes racines, j'eus soudain une conscience aiguë de la modestie de ma condition sociale.

Mark James était l'un de ces privilégiés, jeune homme de haute taille à la silhouette élégante, à la fois sûr de lui et réservé. Je l'avais remarqué bien avant de connaître son nom. Nous nous rencontrâmes pour la première fois à la bibliothèque de droit, parmi les rayonnages chichement éclairés, et je n'oublierai jamais l'éclat de ses yeux verts tandis que nous débattions de quelque obscur point juridique. Ensuite nous étions allés boire du café dans un bar et avions parlé jusqu'au petit matin. Dès lors, nous nous revîmes presque tous les jours.

J'eus l'impression, pendant un an, de ne pas fermer l'œil, car même lorsque nous nous couchions, nous faisions tellement l'amour qu'il ne nous restait presque plus de temps pour nous reposer. Plus nous nous donnions du plaisir, moins nous étions rassasiés, et j'étais persuadée, évidemment, que nous resterions toujours ensemble. Notre

relation se dégrada au cours de la seconde année et lorsqu'enfin je décrochai mon diplôme, ce fut avec au doigt l'anneau d'un autre homme. Je m'étais convaincue que j'avais oublié Mark, mais il était réapparu mystérieusement dans ma vie.

— Tu avais cru te consoler avec Tony, dit Abby alors que nous buvions du cognac dans la cuisine.

— C'était un type pas compliqué, répliquai-je. En tout cas, c'est la première impression qu'il donnait.

— Ça m'a fait la même chose une fois ou deux, dans mes pathétiques histoires d'amour. (Elle prit son verre.) Je succombe facilement aux coups de foudre. Mais ils sont rares et ne durent pas. Et quand ça se termine, je suis comme un soldat blessé qui rentre chez lui en clopinant et je me jette dans les bras du premier type qui promet de s'occuper de moi.

— Un vrai conte de fées.

— Version Grimm, acquiesça-t-elle avec amertume. Ils te racontent qu'ils vont prendre soin de toi, mais ce qu'ils attendent, c'est que tu leur prépares la popote et que tu leur laves leurs caleçons.

— C'était Tony tout craché, dis-je.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu.

— On devrait toujours rester amis.

— Il ne voulait pas, dis-je.

— Est-ce que tu penses toujours à lui ?

— Quand on a vécu six ans avec quelqu'un, il est presque impossible de ne pas y penser de temps en temps. Ce qui ne veut pas dire que j'aie envie de revivre avec lui. Mais une partie de moi se préoccupera toujours de lui. J'espère qu'il s'en sort bien.

— Est-ce que tu l'aimais quand vous vous êtes mariés ?

— Je le croyais.

— Je vois, fit Abby. J'ai comme l'impression que tu n'as jamais cessé d'aimer Mark.

Je remplis nos deux verres. Nous serions dans un drôle d'état le lendemain matin.

— Je trouve ça incroyable, poursuivit Abby, que vous vous soyez remis ensemble après toutes ces années. Et je soupçonne Mark de n'avoir lui non plus jamais cessé de t'aimer.

Lorsqu'il était revenu dans ma vie, c'avait été comme si nous avions vécu ces années de séparation dans deux pays différents. La langue de nos deux passés nous était incompréhensible l'un à l'autre. Nous ne communiquions vraiment que dans l'obscurité de la chambre. Il m'avait dit qu'il s'était marié et que sa femme avait été tuée dans un accident de voiture. J'avais découvert plus tard qu'il avait abandonné son activité juridique pour s'engager dans le FBI. Nos retrouvailles

avaient été euphoriques, ce furent les jours les plus merveilleux que j'aie connus depuis notre première année à Georgetown. Bien sûr, cela ne dura pas. L'histoire a la désagréable habitude de se répéter.

— Je suppose que ce n'est pas sa faute s'il a été muté à Denver, disait Abby.

— Peu importe, rétorquai-je. Il a fait un choix. Moi aussi.

— Tu n'as pas voulu partir avec lui ?

— Je suis la raison pour laquelle il a demandé à être muté, Abby. Il voulait que nous nous séparions.

— Et comme ça, il s'en va à l'autre bout du pays ? C'est une réaction plutôt excessive.

— Quand les gens sont en colère, leur comportement peut être excessif. Ils peuvent commettre des erreurs.

— Et il est sans doute trop têtu pour admettre qu'il a fait une erreur, dit-elle.

— Oui, il est têtu. Autant que moi. Ni lui ni moi ne sommes très doués pour les compromis. J'ai ma carrière et il a la sienne. Il était à Quantico et moi je travaillais ici – c'est vite devenu pénible mais je n'avais pas l'intention de quitter Richmond et lui n'avait aucune intention de venir s'y installer. Et puis il a commencé à envisager de retourner travailler sur le terrain, de se faire muter dans un bureau local ou nommer au quartier général de Washington. Et ça a continué comme ça jusqu'au moment où on a eu l'impression qu'on ne faisait plus rien sauf se disputer. (Je me tus un instant, tentant de trouver une explication à ce qui ne serait jamais clair.) Peut-être suis-je trop rigide dans mes comportements ?

— On ne peut pas espérer vivre avec quelqu'un en continuant de vivre comme on l'a toujours fait, Kay.

Combien de fois Mark et moi nous étions-nous répété cette phrase ? Nous en étions arrivés à un point où nous ne nous disions que rarement quelque chose de nouveau.

— Est-ce que préserver ton autonomie vaut le prix que tu paies, le prix que vous payez tous les deux ?

Il y avait des jours où je n'en étais plus si sûre, mais je n'en fis pas part à Abby.

Elle alluma une cigarette et tendit le bras vers la bouteille de cognac.

— Est-ce que vous avez essayé de consulter un conseiller conjugal ?

— Non.

Ma réponse ne correspondait pas tout à fait à la vérité. Mark et moi n'y étions jamais allés ensemble, mais j'avais consulté et consultais encore une psychiatre.

— Connaît-il Benton Wesley ? demanda Abby.

— Bien sûr. Benton a formé Mark à l'Académie longtemps avant que je ne m'installe en Virginie, répliquai-je. Ils sont très amis.

— Sur quoi travaille Mark à Denver ?

— Aucune idée. C'est une mission spéciale.

— Est-il au courant des meurtres de couples, ici ?

— Oui, je suppose. (Après un instant de silence, j'ajoutai :) Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Mais fais attention à ce que tu lui dis.

— C'est la première fois qu'il appelle depuis plusieurs mois. Tu vois que je ne lui en dis pas beaucoup…

Elle se leva et je la conduisis à sa chambre.

Tandis que je lui sortais une robe de chambre et lui montrais le cabinet de toilette, elle continua à parler. Je percevais les effets du cognac dans son débit légèrement pâteux.

— Il rappellera. Ou bien c'est toi qui l'appelleras. Alors sois discrète.

— Je n'ai aucune intention de l'appeler, dis-je.

— Alors c'est que tu es aussi mauvaise que lui, rétorqua-t-elle. Vous êtes deux bourriques incapables de pardonner. Comme je te le dis. C'est mon sentiment sur la situation. Que ça te plaise ou non.

— Je dois être au bureau à 8 heures, dis-je. Je te réveillerai à 7 heures.

Elle me serra contre elle pour me souhaiter bonne nuit et m'embrassa sur la joue.

Le week-end suivant je sortis tôt, achetai le *Post* mais n'y trouvai pas l'article d'Abby. Je ne le vis pas non plus le week-end suivant, ni le suivant. Je trouvai cela étrange. Est-ce qu'Abby allait bien ? Pourquoi n'avais-je aucune nouvelle depuis notre rencontre à Richmond ?

Fin octobre, j'appelai le *Post.*

— Désolé, me répondit un homme qui paraissait débordé. Abby est en disponibilité. Elle ne rentrera qu'en août.

— Est-elle encore à Washington ? demandai-je, ahurie.

— Aucune idée.

Après avoir raccroché, je cherchai son numéro personnel dans mon carnet d'adresses, je tombai sur un répondeur et laissai un message. Abby ne rappela pas, pas plus qu'elle ne réagit aux autres messages que je laissai au cours des semaines suivantes. Ce n'est qu'après Noël que je commençai à comprendre ce qui se passait. Le lundi 6 janvier, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre dans ma boîte. Aucune indication d'expéditeur, mais l'écriture était reconnaissable entre toutes. Dans l'enveloppe, je découvris une feuille de bloc-notes jaune portant la mention « Pour information, Mark », ainsi qu'un court article découpé dans un numéro récent du *New York*

*Times.* Abby Turnbull, lus-je avec incrédulité, avait signé un contrat avec un éditeur pour un livre sur la disparition de Fred Cheney et Deborah Harvey, livre qui se proposait d'exposer les « inquiétants parallèles » entre cette disparition et les quatre disparitions précédentes de couples.

Abby m'avait mise en garde contre Mark, et voilà que Mark me mettait en garde contre Abby. À moins qu'il ait eu une autre raison de m'envoyer cet article ?

Je restai un long moment assise dans ma cuisine, résistant à l'envie de laisser un message indigné sur le répondeur d'Abby ou de téléphoner à Mark. Je décidai finalement d'appeler Anna, ma psychiatre.

— Vous vous sentez trahie, dit-elle lorsque je lui eus expliqué la situation.

— C'est le moins qu'on puisse dire, Anna.

— Vous saviez qu'Abby rédigeait un article. Écrire un livre est-il un acte tellement plus grave ?

— Elle ne m'en a jamais parlé, dis-je.

— Que vous vous sentiez trahie ne veut pas dire que vous l'êtes. C'est la perception que vous en avez pour l'instant, Kay. Il faut attendre un peu. Quant aux raisons pour lesquelles Mark vous a envoyé cet article, attendez de voir, là aussi. Peut-être était-ce simplement une façon de vous faire signe.

— Je me demande si je ne devrais pas consulter un avocat, dis-je. Voir ce que je peux faire pour me protéger. Je n'ai aucune idée de ce qui va sortir dans le livre d'Abby.

— Je crois qu'il serait préférable de lui faire confiance, me conseilla Anna. Elle vous a assuré que votre conversation resterait confidentielle. Vous a-t-elle déjà trahie dans le passé ?

— Non.

— Alors vous devriez lui laisser une chance. Donnez-lui la possibilité de s'expliquer. De plus, ajouta-t-elle, je ne vois pas très bien quel livre elle va bien pouvoir écrire. Il n'y a eu aucune arrestation, et l'on ne sait toujours pas ce qui est arrivé aux deux jeunes gens. Il faudrait d'abord qu'on les retrouve.

Cette dernière remarque devait trouver un bien amer écho deux semaines plus tard, le 20 janvier, alors que l'Assemblée générale de Virginie s'apprêtait à voter une loi autorisant le Bureau de recherches médico-légales à créer une banque de données sur l'ADN.

Je revenais de la cafétéria, une tasse de café à la main, lorsque j'aperçus Pat Harvey, très élégante dans un ensemble de cachemire bleu marine, une mince serviette de cuir noir sous le bras. Elle parlait à un groupe de délégués dans le couloir mais, m'apercevant, elle s'excusa aussitôt auprès de ses interlocuteurs.

— Dr Scarpetta, dit-elle en me tendant la main.

Elle parut soulagée de me voir, mais son visage était tendu et inquiet.

Je me demandai pourquoi elle n'était pas à Washington. Elle devina sans doute mes pensées.

— On m'a demandé de venir soutenir la loi 1-30, expliqua-t-elle avec un sourire nerveux. Je suppose que vous êtes ici pour la même raison.

— Je vous remercie. Nous avons besoin de tous les appuis possibles.

— Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter, répliqua-t-elle.

Elle avait sans doute raison. La déposition de la Directrice du programme national de lutte contre la drogue et la publicité quelle entraînerait opérerait une forte pression sur le Comité juridique.

— Comment vous sentez-vous ? lui demandai-je alors d'une voix calme.

L'espace d'un instant, ses yeux s'emplirent de larmes. Puis elle m'adressa un bref sourire nerveux avant de détourner le regard vers l'extrémité du hall.

— Si vous voulez bien m'excuser, il y a là quelqu'un que je dois voir.

Pat Harvey était à quelques pas seulement lorsque mon bip retentit.

Une minute plus tard, j'avais trouvé un téléphone.

— Marino est déjà parti, m'informa ma secrétaire.

— J'arrive de suite, dis-je. Préparez-moi le nécessaire, Rose. Et vérifiez que tout soit là. Torche, appareil-photo, piles, gants.

— Entendu.

Pestant contre la pluie et mes talons hauts, je dévalai une volée de marches puis descendis Governor Street en luttant contre le vent qui chahutait mon parapluie. Je me remémorai le regard de Mrs Harvey pendant la fraction de seconde où elle m'avait laissé entrevoir sa douleur. Dieu merci, elle n'était plus là lorsque mon bip avait émis son couinement de mauvais augure.

# 5

L'odeur vous prenait à la gorge bien avant d'arriver. De grosses gouttes de pluie s'écrasaient sur les feuilles mortes, il faisait aussi sombre qu'en pleine nuit et des silhouettes des arbres décharnés émergeaient çà et là dans le brouillard.

— Bon Dieu, grommela Marino en enjambant un tronc abattu. Ils doivent être drôlement mûrs. Y'a pas pire comme odeur. On dirait du crabe mariné.

— Et encore, attendez d'être sur place, nous avertit Jay Morrell, qui ouvrait la marche.

Une boue noire collait à nos chaussures, et chaque fois que Marino heurtait un arbuste, je recevais une pluie glaciale. Heureusement, j'avais toujours un gros imperméable à capuche et Une paire de bottes en caoutchouc dans le coffre de ma voiture de fonction pour des situations telles que celle-ci. Cependant je n'avais pas retrouvé mes gros gants de cuir, et il était impossible de marcher dans la forêt sans recevoir des branches en pleine figure si je gardais les mains dans les poches.

On m'avait dit qu'il y avait deux corps, sans doute un homme et une femme. Ils se trouvaient à moins de six kilomètres de l'aire de repos où la Jeep Cherokee de Deborah avait été retrouvée l'automne précédent…

*« Tu ne sais pas si c'est eux »,* me répétai-je à chaque pas.

Mais lorsque nous arrivâmes sur les lieux, mon cœur se serra. Benton Wesley n'aurait pas été appelé si la police avait eu le moindre doute quant à l'identité des cadavres. Wesley était empreint d'une rigidité toute militaire et dégageait une tranquille autorité. Il ne paraissait gêné ni par la pluie ni par la puanteur de la chair en décomposition. Contrairement à celui de Marino et au mien, son regard ne furetait pas partout pour s'imprégner des détails de la scène, et je savais pourquoi. Wesley avait déjà tout examiné. Il était arrivé ici bien avant que l'on ne me prévienne.

Les corps étaient allongés côte à côte, face contre terre, dans une petite clairière à quelques centaines de mètres du chemin boueux où nous avions laissé nos voitures. Ils étaient si décomposés que par endroits il ne restait plus que le squelette. Tels des bâtonnets de poussière grisâtre, les os des bras et des jambes perçaient des morceaux de vêtements moisis enduits de feuilles. Les crânes, séparés des corps, gisaient à l'écart, sans doute déplacés par des animaux sauvages.

— Avez-vous retrouvé leurs chaussures et chaussettes ?

demandai-je en ne voyant ni les unes ni les autres.

— Non, mais on a trouvé un sac à main, répondit Morrell en désignant le corps le plus à droite. Avec 44 dollars et 26 *cents* dedans. Plus un permis de conduire, au nom de Deborah Harvey. (Il pointa le doigt vers la gauche.) On en a déduit que l'autre corps était celui de Cheney.

Jaune et détrempé, le ruban de police délimitant le périmètre de découverte des corps brillait sur l'écorce sombre des arbres. Des brindilles craquaient sous les semelles des hommes circulant aux alentours, et la pluie fondait leurs voix en un brouhaha monotone. J'ouvris ma serviette, en sortis une paire de gants chirurgicaux et un appareil-photo.

Pendant quelques instants, j'examinai, immobile, les deux cadavres presque décharnés allongés devant moi. Il est parfois difficile de déterminer au premier coup d'œil le sexe et la race d'un corps lorsqu'il est presque à l'état de squelette. Je préférais ne pas me prononcer avant d'avoir examiné les bassins, lesquels, dans le cas présent, étaient en partie dissimulés par des jeans. Cependant, en me basant sur certaines caractéristiques du cadavre se trouvant à ma droite – petits os, crâne de taille modeste doté de mastoïdes peu développés, arcade sourcilière non proéminente, longs cheveux blonds accrochés à des fragments de tissu pourri – j'avais toute raison de croire qu'il appartenait à une femme de race blanche. La taille de son compagnon, la robustesse de ses os, son arcade proéminente, la grande taille du crâne et la platitude de sa face antérieure indiquaient sans conteste un homme de race blanche.

Quant à ce qui leur était arrivé, il était trop tôt pour le dire. Aucun lien n'indiquait une éventuelle strangulation. Aucune perforation ni fracture ne permettait de conclure à des coups violents ou à une mort par balle. Le couple gisait calmement uni dans la mort, les os du bras gauche de la femme glissés sous ceux du bras droit de son compagnon, comme si elle l'avait tenu jusqu'à la fin, leurs deux crânes ruisselants de pluie contemplant le ciel de leurs orbites géantes.

C'est lorsque je me fus agenouillée près d'eux que je remarquai une étroite bande de terre brune au pourtour des corps. S'ils étaient morts durant le week-end du Labor Day, les feuilles n'avaient pas commencé à tomber. Le sol était nu. Je n'aimais pas les déductions qui commençaient à se faire jour dans mon esprit. Il était déjà assez regrettable que les policiers aient piétiné les alentours depuis des heures. Merde. Déplacer ou altérer en quoi que ce soit l'état d'un cadavre avant l'arrivée du médecin expert est une faute grave, et tous les policiers présents le savaient pertinemment.

— Dr Scarpetta ? (Morrell était penché au-dessus de moi, exhalant des nuages de vapeur.) Je viens de parler à Phillips, là-bas.

(Du menton, il désigna un groupe d'officiers fouillant un épais sous-bois à une vingtaine de mètres à l'est.) Il a trouvé une montre, une boucle d'oreille et de la monnaie à proximité des corps. Mais le plus curieux, c'est que le détecteur de métal n'arrêtait pas de se déclencher quand il le plaçait au-dessus des cadavres. C'est peut-être à cause d'une fermeture Éclair, j'en sais rien, mais j'ai pensé que ça vous Intéresserait.

Je levai les yeux vers son mince visage sérieux. Il grelottait sous sa parka.

— Dites-moi ce que vous avez fait au corps, Morrell, à part y passer le détecteur. Ils ont été déplacés. Il faut que je sois sûre qu'ils sont dans la position exacte où ils ont été découverts ce matin.

— Je ne sais pas ce qu'ont fait les chasseurs, en tout cas, ils disent qu'ils se sont pas approchés, rétorqua-t-il en fouillant les sous-bois du regard. Mais je peux vous assurer qu'ils étaient comme ça quand on est arrivés, Doc. Tout ce qu'on a fait, c'est de chercher des effets personnels, c'est pourquoi on a fouillé leurs poches et le sac de la fille.

— Je suppose que vous aviez pris des photos avant de toucher à quoi que ce soit, fis-je d'un ton détaché.

— On a commencé à prendre des photos dès qu'on est arrivés.

Je pris une petite torche et me mis en quête de minuscules indices matériels. Lorsque des cadavres ont été ainsi exposés durant des mois aux intempéries, les chances de retrouver des cheveux, des fibres ou d'autres débris significatifs allaient de minces à inexistantes. Morrell me regarda faire en silence, se dandinant d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé.

— L'enquête a-t-elle débouché sur des éléments nouveaux ? lui demandai-je.

En effet, je n'avais pas revu Morrell et ne lui avais pas reparlé depuis le jour où la Jeep Cherokee de Deborah avait été retrouvée.

— À part une possible histoire de drogue, rien, dit-il. On a appris que le type qui habitait avec Cheney au collège était amateur de cocaïne. Peut-être que Cheney en prenait de temps en temps. C'est une des pistes que nous explorons pour l'instant, déterminer si lui et la fille Harvey ont rencontré un vendeur qui les aurait entraînés ici.

C'était absurde.

— Pourquoi Cheney aurait-il laissé la Cherokee sur une aire de repos pour suivre un dealer dans les bois, en emmenant Deborah avec lui ? fis-je. Pourquoi ne pas acheter la drogue sur l'aire et repartir aussitôt ?

Ils ont peut-être voulu s'envoyer en l'air ici.

— Quel individu sensé voudrait faire la fête dans un endroit pareil à la nuit tombée ? Et où sont leurs chaussures, Morrell ? À votre idée, ils sont venus ici pieds nus ?

— Nous ne savons pas ce que sont devenues leurs chaussures, fit-il.

— Voilà qui est intéressant. Jusqu'à présent, on a retrouvé cinq couples de cadavres sans chaussures. Pas la moindre trace de chaussure ni de chaussette. Vous ne trouvez pas ça curieux, Morrell ?

— Bien sûr que si, Doc, fit-il en croisant les bras pour se réchauffer. Bien sûr que je trouve ça bizarre. Mais pour l'instant je dois m'occuper de ces deux cadavres sans penser aux quatre autres couples. Je dois procéder avec ce que j'ai sous la main. Et tout ce que j'ai pour l'instant, c'est une possible histoire de drogue. Je ne peux pas me laisser dérouter par Cette histoire de meurtrier en série ni par l'identité de la mère de la victime, sinon je risquerais de passer à côté de l'essentiel.

— J'espère bien que vous ne passerez pas à côté, dis-je.

Il resta silencieux.

— Avez-vous trouvé du matériel de drogué dans la Cherokee ?

— Non, ni dans la voiture ni ici, rien qui puisse suggérer une prise de drogue. Mais nous avons une grande quantité de feuilles et de terre à analyser…

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de creuser le sol par un temps pareil, objectai-je.

Je me sentais impatiente et irritée. Morrell m'agaçait. La police tout entière m'agaçait. L'eau commençait à s'infiltrer sous mon imperméable. Mes genoux me faisaient mal. Mes doigts et mes pieds perdaient peu à peu leur perception tactile. La puanteur était insupportable et le martèlement incessant de la pluie me portait sur les nerfs.

— Nous n'avons pas encore creusé ni tamisé, précisa Morrell. On s'est dit qu'on avait le temps. Pour l'instant, nous n'avons utilisé que le détecteur de métal. Et nos yeux.

— En attendant, fis-je avec humeur, plus il y a de gens qui marchent là autour, plus on risque de détruire des indices. Les petits os, les dents, ce genre de choses, on les enfonce dans la boue en marchant dessus.

Cela faisait des heures qu'on faisait précisément cela. C'était sans doute déjà trop tard pour préserver l'état des lieux.

— Bon, vous voulez les emporter aujourd'hui, ou attendre que le temps se lève ? demanda-t-il.

Dans des circonstances normales, j'aurais attendu que la pluie s'arrête et que la luminosité s'améliore. Quand des cadavres sont restés dehors pendant des mois, ça ne change pas grand-chose de les recouvrir de plastique et d'attendre un ou deux jours de plus. Mais lorsque Marino et moi nous étions arrêtés sur le chemin forestier, plusieurs camions de la télévision étaient déjà là. Certains journalistes

restaient à l'abri dans leurs voitures, d'autres bravaient la pluie pour tenter d'extorquer des bribes d'information aux policiers qui gardaient le périmètre. Les circonstances n'avaient rien de normal. Je n'avais certainement aucun droit de dire à Morrell ce qu'il devait faire, mais selon le Code, j'avais autorité concernant les cadavres.

— J'ai des brancards et des *body bags* dans le coffre, dis-je en sortant mes clés de voiture. Si vous pouviez les faire apporter, j'évacuerais tout de suite les corps à la morgue.

— Entendu. Je m'en occupe.

— Merci, dis-je.

Peu après, Benton Wesley s'accroupit à côté de moi.

— Comment avez-vous appris la nouvelle ? lui demandai-je.

— Morrell m'a contacté à Quantico. Je suis venu tout de suite. (Il examinait les corps, son visage angulaire presque hagard dans l'ombre de son capuchon dégouttant de pluie.) Vos premières constatations, Kay ?

— Tout ce que je peux dire pour l'instant, c'est qu'on ne leur a pas fracassé le crâne et qu'on ne leur a pas tiré une balle dans la tête.

Il ne répondit pas et son silence accentua ma propre tension.

Je déroulais des draps quand Marino nous rejoignit, les mains enfouies dans les poches de son manteau, les épaules rentrées pour se protéger du froid et de la pluie.

— Vous allez attraper une pneumonie, fit Wesley en se relevant. La police de Richmond est-elle à ce point fauchée qu'elle ne peut pas vous payer des chapeaux ?

— Merde, fit Marino, on s'estime heureux quand ils nous fournissent de l'essence et un flingue. Croyez-moi, les locataires de Spring Street sont mieux lotis que nous autres.

Spring Street était le pénitencier de l'État, et il est exact qu'il en coûtait plus chaque année aux contribuables pour héberger ses détenus que pour rémunérer les officiers de police qui les avaient mis hors d'état de nuire. C'était un des sujets de récrimination favoris de Marino.

— J'vois qu'ils ont réussi à vous faire bouger de Quantico, dit Marino. C'est un jour à marquer d'une croix blanche.

— Dès que j'ai été au courant, j'ai demandé si on vous avait prévenu, rétorqua Wesley.

— Ouais, ils ont fini par se souvenir de moi.

— C'est ce que je vois. Morrell m'a dit qu'il n'avait jamais rempli de formulaire pour le VICAP. Peut-être pourriez-vous lui donner un coup de main.

Marino roulait des maxillaires en contemplant les cadavres.

— Il va falloir entrer tout ça dans l'ordinateur, reprit Wesley dans le roulement monotone des gouttes de pluie.

Me détournant d'eux, j'étendis un des draps près des restes de la femme et la retournai sur le dos. Elle resta entière, ligaments et jointures encore intacts. Dans un climat comme celui de la Virginie, il faut au moins un an avant qu'un corps exposé ne devienne tout à fait un squelette, c'est-à-dire un ensemble d'os désarticulés. Les tissus musculaires, le cartilage et les ligaments sont très résistants. La femme était de petite taille, et je me souvins de la photo d'une jolie athlète blonde sur une poutre d'équilibre. Je notai qu'elle portait une sorte de pull-over, peut-être un sweat-shirt, et que la fermeture Éclair de son jean était remontée, bouton agrafé. Ensuite, je déroulai l'autre drap et procédai de la même façon avec son compagnon. Retourner des corps décomposés, c'est comme soulever de grosses pierres. Vous pouvez être à peu près sûr de déloger des insectes. J'eus la chair de poule en voyant plusieurs araignées s'enfuir sous les feuilles.

Alors que je changeais de position dans le vain espoir de trouver un peu plus de confort, je m'aperçus que Wesley et Marino étaient partis. Agenouillée toute seule sous la pluie, je me mis à fouiller dans les feuilles et la boue, en quête d'ongles, de petits os et de dents. J'avais remarqué qu'au moins deux dents manquaient à l'une des mâchoires. Elles étaient probablement quelque part près des crânes. Après une vingtaine de minutes de recherches, j'avais retrouvé une dent, un petit bouton transparent, provenant peut-être de la chemise de l'homme, et deux mégots de cigarettes. On avait retrouvé plusieurs mégots sur chacun des lieux de découverte des corps, alors qu'aucune des victimes ne fumait. Ce qui était curieux, c'était qu'aucun des mégots ne portait de marque de fabricant.

Lorsque Morrell me rejoignit, je lui fis remarquer le fait.

— Jamais été sur les lieux d'un crime où il n'y avait pas de mégots, décréta-t-il.

J'étais prête à parier qu'il ne s'était pas rendu bien souvent sur les lieux d'un crime.

— On dirait qu'on a décollé une partie du papier ou arraché l'extrémité du filtre, lui fis-je remarquer. Vu l'absence de réaction de la part du policier, je me remis à fouiller la boue.

La nuit tombait quand nous regagnâmes nos voitures, lugubre procession de policiers transportant sur des brancards deux cadavres enfermés dans des sacs en plastique orange vif. Lorsque nous atteignîmes le chemin forestier, le vent du nord se mit à souffler et les gouttes de pluie devinrent glacées. Mon break de fonction bleu marine était équipé comme un corbillard. Le contre-plaqué qui recouvrait le sol à l'arrière était pourvu de fixations empêchant les brancards de bouger pendant le transport. Je m'installai au volant et bouclai ma ceinture, Marino monta à côté de moi et Morrell referma le hayon arrière, le tout sous l'œil des caméras de télévision et des appareils-

photo. Comme un journaliste particulièrement insistant frappait contre ma vitre, je verrouillai les portières.

— Bon sang de bon sang ! s'exclama Marino en mettant le chauffage à fond. J'espère que c'est la dernière fois.

Je zigzaguai entre les nids de poules.

— Quelle bande de vautours. (Il regarda dans le rétroviseur extérieur les journalistes s'entasser dans leurs voitures.) Un connard a dû jacter sur sa radio. Sans doute Morrell. Quel abruti, celui-là. S'il était sous mes ordres, je balancerais aussi sec à la circulation ou dans les bureaux.

— Vous vous souvenez comment on fait pour rejoindre la 64 ? lui demandai-je.

— Vous prendrez à gauche à la prochaine fourche. Merde. (Il entrouvrit sa fenêtre et sortit ses cigarettes.) Y'a rien de plus agréable que de rouler en bagnole avec des macchabées en décomposition.

Cinquante kilomètres plus tard, je déverrouillai la porte à l'arrière du BCME et appuyai sur un bouton rouge dans le hall d'entrée. Le lourd panneau s'ouvrit en cliquetant et la lumière en provenance de l'intérieur illumina peu à peu l'asphalte mouillé. Je mis le break à cul et ouvris le hayon. Nous sortîmes les brancards et les transportâmes sur des chariots roulants jusque dans la morgue tandis qu'un groupe de pathologistes sortant de l'ascenseur nous saluaient d'un sourire sans accorder à notre chargement plus qu'un vague coup d'œil. Les formes humaines étendues sur des chariots étaient aussi banales ici que les moellons des murs. Vous appreniez vite à contourner les traînées de sang par terre et à ne plus sentir les odeurs nauséabondes qui flottaient çà et là.

Produisant une autre clé, j'ouvris le verrou fermant la porte en acier inoxydable de la chambre froide où, après les avoir enregistrés, leur avoir passé une étiquette aux orteils, les avoir transférés sur un double chariot superposé, nous laissâmes les cadavres pour la nuit.

— Ça vous fait rien si je passe demain voir si vous avez trouvé quelque chose ? demanda Marino.

— Aucun problème.

— C'est eux, dit-il. C'est obligé.

— J'en ai bien peur, Marino. Au fait, où est passé Wesley ?

— Il est retourné attendre les résultats à Quantico, ses jolies pompes Florsheim posées sur son burlingue.

— Je croyais que vous étiez amis, fis-je.

— Ouais, eh ben, la vie est imprévisible, Doc. C'est comme quand j'veux aller à la pêche. Tous les bulletins météo promettent un soleil du tonnerre, et juste au moment où je mets le bateau à l'eau, il se met à tomber des cordes.

— Vous êtes de l'équipe de nuit ce week-end ? m'enquis-je.

— Non.

— Dimanche soir, ça vous dirait de venir dîner à la maison ? Vers 6 heures, 6 heures et demie ?

— Ouais, j'devrais pouvoir, dit-il.

Il détourna aussitôt le regard mais j'eus le temps de voir une ombre douloureuse le voiler.

J'avais entendu dire que sa femme était retournée dans le New Jersey depuis Thanksgiving pour s'occuper de sa mère mourante. Depuis lors, j'avais dîné plusieurs fois avec Marino, mais il avait toujours évité d'évoquer ses ennuis.

Je traversai la salle d'autopsie et me dirigeai vers le vestiaire, où je gardais toujours quelques objets de première nécessité ainsi que des vêtements de rechange pour ce que je considérais comme des urgences hygiéniques. J'étais sale et l'odeur de la mort collait à ma peau, à mes cheveux, à mes vêtements. Je fourrai les vêtements que je portais dans un sac poubelle et y scotchai un mot demandant au surveillant de la morgue de les faire laver dès que possible. Ensuite, j'entrai dans la cabine de douche, où je restai un très long moment.

L'un des nombreux conseils que m'avait prodigués Anna après que Mark fut parti à Denver était de contrebalancer les mauvais traitements que j'infligeais en permanence à mon corps.

— Il faut faire de la *gymnastique,* avait-elle dit en insistant sur cet horrible mot. L'endorphine combat la dépression. Vous mangerez mieux, vous dormirez mieux, vous vous sentirez mieux pour tout. Vous devriez reprendre le tennis.

J'avais suivi sa suggestion, ce qui m'avait valu une leçon d'humilité. Je n'avais pas touché à une raquette depuis mon adolescence, et mon revers, qui n'avait jamais été excellent, avait même fini par sombrer dans l'oubli. Je m'étais donc remise à l'entraînement un soir par semaine, le plus tard possible afin d'éviter les regards des curieux attablés sur la terrasse surplombant les courts couverts du Westwood Racquet Club.

En sortant du bureau, j'eus juste le temps de me rendre au club, de me précipiter au vestiaire dames et de me mettre en tenue. Je récupérai ma raquette dans mon casier et me retrouvai sur le court avec tout juste deux minutes d'avance, me torturant les muscles à essayer de toucher mes doigts de pied du bout des doigts sans plier les jambes. Mon sang se mit paresseusement à circuler.

Ted, mon moniteur, émergea de derrière le rideau vert, deux paniers de balles sur les épaules.

— Quand j'ai entendu la nouvelle, je me suis dit que je ne vous verrais pas ce soir, dit-il en posant les paniers avant de quitter sa veste

de survêtement.

Ted, l'image même du sportif dynamique, éternellement bronzé, m'accueillait en général avec un sourire et une plaisanterie. Mais ce soir, il n'était pas d'humeur.

— Mon petit frère connaissait bien Fred Cheney, m'annonçai-t-il. Moi aussi, mais moins que lui. (Il tourna les yeux vers des joueurs qui s'affrontaient plusieurs courts plus loin.) Fred était un des types les plus sympathiques que je connaissais. Et je ne dis pas ça parce qu'il est… enfin… mon frère est vraiment choqué, vous savez. (Il se pencha pour prendre une poignée de balles.) Mais ce qui me gêne, c'est que les journaux ne parlent que de la fille. On dirait que la seule personne à avoir disparu, c'est la fille de Pat Harvey. C'est injuste. Enfin, vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

— Je vois très bien, dis-je. Mais l'autre aspect, c'est que la famille de Deborah Harvey est placée sous les projecteurs, et qu'il leur est interdit de vivre leur chagrin entre eux du fait de la position de Mrs Harvey. C'est injuste et tragique d'un côté comme de l'autre.

— C'est vrai, admit Ted. Je n'avais pas réfléchi à la question sous cet angle-là, mais vous avez raison. Je ne pense pas qu'être célèbre soit toujours drôle. Et je ne pense pas non plus que vous me payiez pour rester debout à bavarder. Que voudriez-vous travailler ce soir ?

— Les coups droits. Je veux que vous me fassiez courir sur toute la largeur du court pour me rappeler à quel point je déteste fumer.

J'ai promis de ne plus vous faire la morale à ce sujet, rétorqua-t-il avant d'aller se placer au niveau du filet.

Je reculai jusqu'à la ligne de fond. Mes reprises n'auraient pas été mauvaises si j'avais joué en double. La douleur physique est une excellente diversion, et j'oubliai les éprouvantes réalités de la journée jusqu'à ce que, rentrée chez moi, le téléphone se mette à sonner alors que je me débarrassais de mes vêtements humides.

Pat Harvey était dans tous ses états.

— Les corps qu'on a trouvés aujourd'hui… Il faut que je sache.

— Ils n'ont pas été identifiés et je ne les ai pas encore examinés, dis-je en m'asseyant sur le bord du lit pour ôter mes tennis.

— Un homme et une femme. C'est ce que j'ai entendu dire.

— C'est ce qu'il semble, en effet. Oui.

— Je vous en prie, dites-moi s'il y a la moindre possibilité qu'il ne s'agisse pas de… J'hésitai.

— Oh, mon Dieu, chuchota-t-elle.

— Mrs Harvey, je ne peux pas confirmer…

Elle m'interrompit d'une voix à la limite de l'hystérie.

— La police m'a dit qu'ils avaient retrouvé le sac de Debbie, son permis de conduire. Morrell, pensai-je. Le petit con.

— Nous ne pouvons procéder à une identification uniquement à

partir d'effets personnels, dis-je.

— *C'est ma fille !*

Suivraient les menaces et les insultes. J'avais vécu ça avec d'autres parents qui, en des circonstances normales, étaient aussi policés qu'un manuel de catéchisme. Je décidai de donner à Pat Harvey une occupation constructive.

— Les corps n'ont pas été identifiés, répétai-je.

— Je veux la voir.

Tout à fait hors de question, répondis-je en moi-même.

— Les corps ne sont pas identifiables visuellement, dis-je.

Ce ne sont pratiquement plus que des squelettes.

Elle eut un haut-le-cœur.

— Il dépend de vous, repris-je, que nous les identifiions dès demain, ou que cela prenne plusieurs jours.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Il me faudrait des radiographies, des diagrammes dentaires, tout ce que vous pouvez retrouver concernant l'histoire médicale de Deborah.

Silence.

— Pensez-vous que vous pourriez me fournir ça ? repris-je.

— Bien sûr, dit-elle. Je m'en occupe tout de suite.

J'étais à peu près sûre qu'elle aurait reconstitué tout le dossier médical de Deborah avant demain matin, dût-elle pour cela tirer du lit la moitié des médecins de Richmond.

L'après-midi suivant, j'étais en train de retirer la protection plastique du squelette anatomique du BCME lorsque j'entendis Marino dans le couloir.

— Je suis là ! criai-je.

Il me rejoignit dans la salle de conférences, alors que je m'affairais autour du squelette aux os attachés par des fils de fer, et qu'un crochet fixé sur le haut du crâne maintenait suspendu à une barre en L. Il était un peu plus grand que moi et ses pieds pendouillaient au-dessus d'un socle en bois à roulettes.

Je rassemblai quelques papiers éparpillés sur une table.

— Ça ne vous ferait rien de me le sortir ?

— Vous emmenez « Slim » faire un tour ?

— Au rez-de-chaussée, répondis-je. Et il s'appelle Haresh.

Je me dirigeai vers l'ascenseur, Marino et son souriant compagnon me suivant dans un grincement de roulettes et un cliquetis d'ossements qui nous valurent les hochements de tête amusés de plusieurs membres de mon personnel. Haresh ne sortait pas souvent,

et lorsqu'il le faisait, ça n'était pas en règle générale pour des motifs très sérieux. Au mois de juin précédent, en arrivant dans mon bureau le jour de mon anniversaire, j'avais trouvé Haresh assis dans mon fauteuil, affublé de lunettes et vêtu d'une blouse de labo, une cigarette coincée entre les dents. L'un des experts légistes les plus distraits de l'étage supérieur était passé devant mon bureau en lançant un joyeux « Bonjour ! » sans rien remarquer – c'est du moins ce qu'on m'avait rapporté.

— Pourquoi vous l'avez baptisé comme ça ?

— On m'a dit que quand on l'avait acheté, il y a de ça des années, un scientifique nommé Haresh travaillait ici. Le squelette est aussi d'origine indienne. C'est celui d'un homme, la quarantaine, peut-être plus.

— Indien, comme Sitting Bull ou comme ceux qui se peignent un point rouge sur le front ?

— Indien d'Inde, dis-je en sortant de la cabine au rez-de-chaussée. Les Hindous confient leurs morts aux flots du Gange en espérant qu'ils iront droit au paradis.

— J'espère que le paradis ressemble pas à cette boîte, fit Marino. Ossements et roulettes cliquetèrent à nouveau tandis que Marino poussait Haresh vers la salle d'autopsie.

Sur un drap blanc couvrant une table en acier inoxydable étaient disposés les restes de Deborah Harvey, os gris sale, touffes de cheveux enduits de boue et ligaments de la couleur et de la résistance du cuir. La puanteur était forte mais supportable car j'avais débarrassé le corps des vêtements. L'état de ces restes était d'autant plus pitoyable qu'Haresh, par contraste, présentait des os blancs brillants dépourvus de la moindre éraflure.

— J'ai plusieurs choses à vous dire, dis-je à Marino. Mais d'abord je veux votre promesse que tout ceci restera entre nous.

Il me regarda d'un air intrigué.

— OK, fit-il en allumant une cigarette.

— Tout d'abord, leur identité ne fait aucun doute, commençai-je tout en disposant les clavicules de part et d'autre du crâne. Pat Harvey nous a apporté des radios et diagrammes dentaires ce matin…

— Elle-même ? m'interrompit-il d'un air surpris.

— Malheureusement oui, répondis-je.

Je n'avais en effet pas prévu que Pat Harvey apporterait elle-même le dossier médical de sa fille. C'avait été une erreur de ma part, erreur que je n'étais pas près d'oublier.

— Ça a dû faire un sacré raffut, dit Marino.

Il ne se trompait pas.

Mrs Harvey avait laissé sa Jaguar en stationnement interdit devant la porte, puis était accourue, larmes aux yeux et mille

questions aux lèvres. Intimidé par la présence de cette personnalité, le réceptionniste l'avait laissée entrer, et Mrs Harvey s'était aussitôt lancée à ma recherche. Je pense qu'elle serait arrivée jusque dans la morgue si mon administrateur ne l'avait interceptée devant l'ascenseur et guidée jusqu'à mon bureau, où je l'avais retrouvée quelques instants plus tard. Elle était assise sur une chaise, le dos rigide, le visage blanc comme un linge. Sur mon bureau s'étalaient certificats de décès, dossiers en cours et clichés d'autopsie, ainsi qu'un flacon où flottait, dans du formol rosi par le sang, un bloc de chair transpercé d'un coup de couteau, que j'avais excisé pour le conserver. Pendus derrière ma porte, des vêtements sanguinolents que j'avais l'intention d'emporter un peu plus tard à l'étage supérieur, lorsque je ferais ma tournée des labos pour rassembler les premiers résultats. Deux reconstitutions faciales de victimes féminines non identifiées étaient posées en haut d'une armoire à dossiers, telles deux têtes en cire décapitées.

Pat Harvey avait trouvé ce qu'elle cherchait, et même au-delà. Elle avait foncé tête baissée dans les dures réalités de ma profession.

— Morrell m'a apporté aussi le dossier dentaire de Fred Cheney, dis-je à Marino.

— C'est donc bien Fred Cheney et Deborah Harvey ?

— Oui, dis-je avant d'attirer son attention sur des radiographies disposées contre un caisson lumineux fixé au mur.

— Pas possible…, fit-il d'un air stupéfait en repérant le point radio opaque qui se détachait sur la silhouette des vertèbres lombaires.

— Deborah Harvey a reçu une balle. (Je désignai la lombaire atteinte.) En plein milieu du dos. La balle a dû perforer la mœlle épinière et les pédicules avant de se loger dans le corps vertébral. Ici, ajoutai-je en désignant un point sur la radiographie.

— Je ne vois pas, dit-il en approchant le visage.

— Non, vous ne verrez pas la balle, mais vous voyez le trou, n'est-ce pas ?

— Je vois des tas de trous, ouais.

— Celui-ci est le trou causé par la balle. Les autres sont les orifices vasculaires qui permettent aux vaisseaux d'amener le sang à la moelle et aux os.

— Où sont les pellicules dont vous avez parlé ?

— *Pédicules,* rectifiai-je d'un ton patient. Je ne les ai pas trouvés. Ils ont sans doute été réduits en miettes. Nous avons un orifice d'entrée, mais pas de sortie. À mon avis, il est plus que vraisemblable qu'on lui a tiré dans le dos, non de face.

— Vous avez retrouvé le passage de la balle dans les vêtements ?

— Non.

Sur une table voisine se trouvait un plateau de plastique blanc

dans lequel j'avais regroupé les effets personnels de Deborah, dont ses vêtements, ses bijoux et son sac à main en nylon rouge. Je soulevai délicatement le sweat-shirt en loques, noirci et pourri.

— Comme vous pouvez le constater, il est en très mauvais état, surtout le dos. Presque tout le tissu a disparu, soit sous l'effet de la putréfaction, soit rongé par les prédateurs. Même chose pour l'arrière de son jean à hauteur de la taille, ce qui est logique puisque cette partie aussi était imprégnée de sang. En d'autres termes, les parties du vêtement où j'aurais eu le plus de chances de retrouver la trace du passage d'une balle ont disparu.

— La distance du coup de feu. Vous avez une idée ?

— Comme je vous l'ai dit, la balle n'est pas ressortie. Ce qui pie fait conclure qu'il ne s'agit sans doute pas d'un tir à bout portant. Mais je n'ai aucune certitude. Quant au calibre, je dirai que c'est du 38 ou plus, mais encore une fois, c'est une simple supposition, basée sur la taille de l'orifice d'entrée. Nous le saurons avec certitude lorsque j'aurai ouvert la vertèbre et confié la balle au labo de balistique.

— Bizarre, fit Marino. Vous avez pas encore autopsié Cheney ?

— On l'a passé aux rayons X. Pas de trace de balle, mais je ne l'ai pas encore examiné.

— Bizarre, répéta-t-il. Ça colle pas. Qu'elle se soit fait tirer dans le dos, ça colle pas avec les autres meurtres.

— Non, admis-je, c'est vrai.

— En tout cas, c'est ça qui l'a tuée ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça, vous savez pas ? s'étonna-t-il.

— Cette blessure n'est pas mortelle tout de suite, Marino, comme la balle n'a pas tout traversé, elle n'a pas sectionné l'aorte. Si c'avait été le cas, l'hémorragie dans cette région lombaire aurait provoqué la mort en quelques minutes. Ce qui s'est passé, c'est que la balle, en traversant la moelle épinière, l'a instantanément paralysée en dessous de la taille. Et comme des vaisseaux ont été touchés, elle a beaucoup saigné.

— Combien de temps elle a pu survivre ?

— Plusieurs heures.

— Est-ce qu'il y a eu agression sexuelle ?

— Elle portait encore sa culotte et son soutien-gorge, répondis-je. Ça ne veut pas dire qu'on n'ait pas abusé d'elle. L'agresseur a pu lui permettre de se rhabiller après, dans l'hypothèse où il l'a violée avant de la tuer.

— Alors pourquoi la faire rhabiller ?

— Si vous êtes violée, expliquai-je, et que votre agresseur vous dit de remettre vos vêtements, vous en déduisez qu'il va vous laisser la vie sauve. Cet espoir lui permet de mieux vous contrôler, de vous

rendre plus docile aux ordres, parce que vous avez peur qu'en lui désobéissant, il change d'avis.

— J'suis pas convaincu, Doc, fit Marino en fronçant les sourcils. Je pense pas que ça s'est passé comme ça.

— C'est un scénario possible. Moi non plus je ne sais pas ce qui s'est passé. Tout ce que je peux vous dire avec certitude, c'est qu'aucun de ses vêtements ou sous-vêtements n'était déchiré, coupé, à l'envers ou déboutonné. Quant aux traces de sperme, inutile d'y penser après plusieurs mois dans la forêt. (Je lui tendis alors un porte-bloc et un crayon.) Tenez, si vous tenez à rester, vous pourriez aussi bien m'aider à prendre mes notes.

— Avez-vous l'intention de mettre Benton au courant ? demanda-t-il.

— Pas pour le moment.

— Et Morrell ?

— Oui, je lui dirai qu'elle a été tuée par balle, dis-je. S'il s'agit d'un automatique ou d'un semi-automatique, la douille devrait encore se trouver sur les lieux. Si les flics veulent parler, qu'ils le fassent, moi, je ne dirai rien.

— Et Mrs Harvey ?

— Elle et son mari savent qu'on a identifié de façon formelle leur fille et Fred. J'ai appelé les Harvey et Mr Cheney dès que j'en ai eu la certitude. Je ne ferai aucune autre déclaration tant que je n'aurai pas terminé les examens.

Les côtes s'entrechoquèrent avec un bruit de cubes en bois lorsque je séparai les gauches des droites.

— Douze de chaque côté, commençai-je à dicter. Contrairement à la légende, les femmes n'ont pas une côte de plus que les hommes.

— Hé ? fit Marino en levant les yeux du porte-bloc.

— Vous n'avez jamais lu la Genèse ?

Il contempla les côtes d'un air perplexe tandis que je les disposais de chaque côté des vertèbres thoraciques.

— Ce n'est pas grave, dis-je.

Je me mis ensuite à chercher les os carpiens, ces os du poignet qui ressemblent à de petits galets de rivière. Il est difficile de distinguer ceux appartenant à la main droite et Ceux appartenant à la main gauche, et c'est là que le squelette anatomique se révèle utile. Je le rapprochai et, posant ses mains sur la table, j'entrepris de procéder par comparaison. J'agis de même pour les phalanges distales et proximales, c'est-adire les os des doigts.

— Il manque onze os à la main droite, et dix-sept à la main gauche, annonçai-je.

— Sur combien ? demanda Marino en notant ces renseignements.

— La main est composée de vingt-sept os, répondis-je en

poursuivant mon travail. C'est ce qui lui donne son extraordinaire flexibilité. C'est ce qui nous permet de peindre, de jouer du violon, d'exprimer notre amour par des caresses.

— Et de nous défendre.

Ce n'est qu'au cours de l'après-midi suivant que je compris que Deborah Harvey avait tenté de repousser un agresseur brandissant autre chose que son arme à feu. Le temps s'étant amélioré et beaucoup radouci, la police avait pu procéder toute la journée à une fouille minutieuse du lieu de découverte des corps. Peu avant 16 heures, Morrell passa me voir au bureau pour me remettre plusieurs petits os retrouvés sur place. Cinq d'entre eux appartenaient à Deborah, et sur la face dorsale de sa phalange proximale gauche – c'est-à-dire sur le dessus du plus long os de l'index –, je découvris une entaille d'un peu plus d'un centimètre.

La première question que je me pose lorsque je découvre une lésion sur un os ou dans un tissu musculaire, c'est de savoir si elle a été provoquée avant ou après la mort. Car si l'on ne connaît pas les altérations pouvant intervenir après la mort, on risque de graves erreurs.

Les gens carbonisés dans des incendies présentent souvent des os éclatés ou des traces d'hémorragies épidurales, ce qui peut donner l'impression que quelqu'un les a torturés avant de mettre le feu à la maison pour maquiller le meurtre, alors que ces blessures sont intervenues après la mort en raison de la chaleur intense. L'aspect des cadavres échoués sur les plages ou repêchés dans des rivières ou des lacs peut souvent faire croire qu'un malade mental a mutilé visages, organes génitaux, pieds et mains, alors que c'est là l'œuvre des poissons, des crabes et des tortues. Les restes osseux sont mordus, rongés, déchiquetés par les rats, les chiens, les rapaces et les ratons laveurs.

Les prédateurs à quatre pattes, à écailles ou ailés infligent des dommages spectaculaires, certes, mais heureusement postérieurs au décès de la victime. La nature entreprend alors son grand recyclage. La cendre redevient cendre, la poussière retourne à la poussière.

Or, l'entaille que je constatai sur la phalange proximale de Deborah Harvey était trop nette et trop linéaire pour avoir été causée par une dent ou une griffe. C'était en tout cas mon opinion, laquelle laissait la porte ouverte aux spéculations les plus diverses, y compris celle inévitable suivant laquelle c'était moi qui l'avais causée d'un coup de scalpel malheureux.

Le mercredi soir, la police avait confirmé à la presse l'identité des deux cadavres, et durant les quarante-huit heures suivantes, le BCME

fut assailli d'une telle quantité de coups de téléphone que les secrétaires furent contraintes de négliger leurs autres tâches afin de pouvoir répondre à tous les appels. Je restai enfermée dans la morgue et donnai pour instruction à Rose de dire à tout le monde, y compris Benton Wesley et Pat Harvey, que la cause de la mort n'était pas encore déterminée.

Lorsqu'arriva le dimanche soir, j'avais fait tout ce qu'il était possible de faire. Les restes de Deborah et de Fred, nettoyés de toute chair et graisse restantes, avaient été photographiés sous tous les angles, l'inventaire des ossements était terminé. J'étais en train de les ranger dans une boîte en carton lorsque la sonnette de la porte de derrière retentit. J'entendis le bruit des pas du gardien de nuit résonner dans le couloir, le panneau de la porte s'ouvrir. Puis Marino fit son apparition.

— Vous avez l'intention de dormir ici ? fit-il.

Levant les yeux vers lui, je constatai avec surprise que son pardessus et ses cheveux étaient mouillés.

— Il neige, ajouta-t-il.

Il retira ses gants et posa sa radio portative sur le bord de la table d'autopsie où je travaillais.

— Il ne manquait plus que ça, soupirai-je.

— Ça n'arrête pas, Doc. Je passais par là et j'ai vu votre bagnole dans le parking. Je me suis dit que vous étiez dans cette cave depuis l'aube et que vous aviez pas vu le temps passer.

Je déroulai un long morceau de papier adhésif et scellai la boîte.

— Je croyais que vous n'étiez pas de service de nuit ce week-end, dis-je.

— Ouais, et je croyais que vous m'aviez invité à dîner.

J'interrompis mon travail et le regardai d'un air interrogateur. Puis je me souvins.

Oh non…, marmonnai-je en levant les yeux vers la pendule murale qui indiquait 20 heures passées. Marino, je suis vraiment navrée.

— Ça ne fait rien. De toute façon j'avais deux ou trois choses à vérifier.

Je devinai toujours quand Marino mentait. Il fuyait mon regard et son visage s'empourprait. Ça n'était certainement pas par hasard s'il avait vu ma voiture dans le parking. Il me cherchait, et pas simplement pour le dîner. Il avait une idée derrière la tête.

Je m'appuyai à la table et lui accordai toute mon attention.

— Je pensais que ça vous intéresserait de savoir que Pat Harvey est restée à Washington tout le week-end et qu'elle a due voir le Directeur, dit-il.

— Vous l'avez su par Benton ?

— Ouais. Il m'a dit qu'il essayait de vous joindre mais que vous le rappeliez pas. Le Tsar de la Drogue s'est plainte que vous la rappeliez pas non plus.

— Je ne rappelle personne en ce moment, dis-je d'une voix lasse. J'ai été très occupée, c'est le moins qu'on puisse dire, et je n'ai rien à déclarer pour l'instant.

Marino baissa la tête vers la boîte posée sur la table.

— Vous savez que Deborah a été tuée par balle. Qu'il s'agit d'un meurtre. Qu'est-ce que vous attendez ?

— Je ne sais toujours pas de quoi est mort Fred Cheney, ni s'ils ont pris de la drogue. J'attends les résultats des tests toxicologiques. Je ne ferai aucune déclaration avant de les avoir reçus et d'avoir parlé avec Vessey.

— Le type du Smithsonian ?

— Je dois le voir demain matin.

— J'espère que vous avez un 4 x 4.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi Pat Harvey était allée voir le Directeur.

— Elle accuse votre bureau d'obstruction, et aussi le FBI. Elle est furieuse. Elle veut voir les rapports d'autopsie de sa fille, les rapports de police, tout le tralala, et elle menace d'avoir recours aux tribunaux, de remuer ciel et terre si on ne lui donne pas satisfaction.

— C'est insensé.

— Exact. Mais si vous voulez mon avis, Doc, je, vous conseille d'appeler Benton avant demain matin.

— Pourquoi ?

— Je veux pas que vous ayez des ennuis, c'est tout.

— Que voulez-vous dire, Marino ? fis-je en dénouant ma blouse.

— Plus vous restez discrète, plus vous versez de l'huile sur le feu. D'après Benton, Mrs Harvey est convaincue qu'on veut étouffer quelque chose et qu'on fait tous partie d'un complot.

Comme je ne répondais pas, il ajouta :

— Vous m'avez entendu ?

— Oui, j'ai entendu.

Il souleva la boîte en carton.

— Incroyable de penser qu'il y a deux personnes là-dedans, fit-il d'un ton admiratif.

Incroyable, en effet. La boîte était à peu près de la taille d'un four à micro-ondes, et ne pesait que dix ou douze kilos.

Tandis que Marino la posait dans le coffre de ma voiture de fonction, je lui dis à mi-voix :

— Merci pour tout.

— Hé ?

Je savais qu'il avait entendu, mais il voulait me l'entendre

répéter.

— J'apprécie que vous vous fassiez du souci pour moi, Marino. J'apprécie sincèrement. Et encore une fois toutes mes excuses pour le dîner. Je perds les pédales, parfois…

La neige tombait dru, et comme d'habitude, il ne portait pas de chapeau. Je démarrai, enclenchai le chauffage et, levant la tête vers lui, je me dis qu'il était décidément étrange que la présence me procure un tel réconfort. Marino me tapait plus sur les nerfs que n'importe quelle autre personne de ma connaissance, et pourtant je ne m'imaginais plus vivre sans le côtoyer presque chaque jour.

— Vous me devez un dîner, fit-il en claquant ma portière.

— Un *pasticcio di scorzonera.*

— J'adore quand vous me dites des cochonneries.

— Idiot, c'est une de mes spécialités. Un gratin de scorsonères.

— Un gratin de *quoi ?*

— De scorsonères. Ce sont des salsifis blancs. Ma mère les appelle les doigts de la mort.

— Les *doigts de la mort ?* ! s'exclama-t-il en coulant un regard faussement horrifié vers la morgue.

Le trajet de retour chez moi me parut durer une éternité. J'avançai à l'allure d'un escargot sur des routes couvertes d'une mince couche de neige, si concentrée sur ma conduite que mon crâne était sur le point d'exploser lorsqu'enfin je me retrouvai dans ma cuisine en train de me préparer un verre. |e m'assis devant la table, allumai une cigarette et appelai Benton Wesley.

— Vous avez du nouveau ? demanda-t-il aussitôt.

— Deborah Harvey est morte d'une balle dans le dos.

— C'est ce que Morrell m'a dit. Et aussi que la balle était inhabituelle. Une Hydra-Shok 9 mm.

— Exact.

— Et le garçon ?

— Je ne sais toujours pas ce qui l'a tué. J'attends les résultats des tests toxicos, et je dois discuter avec Vessey au Smithsonian. Les deux dossiers sont en suspens pour l'instant.

— Le plus longtemps ils resteront en suspens, le mieux ce sera.

— Je vous demande pardon ?

— Je dis que je préférerais que vous les gardiez le plus longtemps possible en suspens, Kay. Je veux qu'on ne communique aucun rapport à personne, pas même aux parents, et surtout pas à Pat Harvey. Je veux que personne n'apprenne que Deborah a été tuée par balle…

— Voulez-vous dire que les Harvey l'ignorent ?

— Dès que Morrell m'a appris la nouvelle, je lui ai fait promettre de ne pas l'ébruiter. C'est pour ça qu'on n'a rien dit aux Harvey. Enfin, que la police ne leur a rien dit. Ils savent seulement que leur fille et Fred sont morts. (Il se tut un instant avant d'ajouter :) À moins que vous ayez publié un communiqué ?

— Mrs Harvey a essayé de me joindre plusieurs fois, mais je ne lui ai pas parlé, pas plus qu'à n'importe qui d'autre ces jours-ci.

— Continuez comme ça, Kay, dit Wesley d'une voix ferme. Ne communiquez vos informations qu'à moi.

— Il viendra bien un moment, Benton, rétorquai-je d'une voix tout aussi ferme, où il faudra que je fasse état de la cause et des circonstances de la mort. Vous savez très bien que la famille de Fred et celle de Deborah y ont légalement droit.

— Retardez ce moment le plus longtemps possible.

— Auriez-vous l'extrême amabilité de m'expliquer pourquoi ?

Silence.

— Benton ?

Je crus un instant qu'il n'était plus en ligne.

— Ne faites rien sans m'en référer au préalable, dit-il enfin. (Il hésita un instant.) Je suppose que vous êtes au courant du contrat qu'a signé Abby Turnbull pour la publication de son livre ?

— J'ai lu quelque chose là-dessus dans les journaux, répondis-je en sentant la moutarde me monter au nez.

— Vous a-t-elle à nouveau contactée… hum… récemment ?

*À nouveau ?* Comment Benton Wesley savait-il qu'Abby était venue me voir l'automne dernier ? Ce petit salaud de Mark ! le soir où il m'avait téléphoné, je lui avais dit qu'Abby était chez moi.

— Je n'ai aucune nouvelle, répliquai-je d'un ton sec.

# 6

Le lundi matin, la rue devant chez moi était couverte d'une épaisse couche de neige et le ciel gris sombre promettait encore du mauvais temps. Je me préparai une tasse de café tout en débattant intérieurement pour savoir s'il était sage que je me rende à Washington. J'appelai la police de l'État qui m'annonça que la I-95 North était dégagée, avec une couche de neige n'atteignant que deux ou trois centimètres aux pires endroits. Soupçonnant ma voiture de fonction de ne même pas être capable de s'extirper de mon allée d'accès, je mis la boîte en carton dans ma Mercedes.

Tout en empruntant la bretelle d'accès à l'Interstate, je me dis qu'en cas d'accident ou de contrôle, il ne me serait pas facile d'expliquer la présence de deux squelettes humains dans mon coffre. Présenter ma plaque de médecin expert n'était parfois pas suffisant. Je n'oublierai jamais la fois où j'avais pris l'avion pour la Californie avec une serviette pleine d'accessoires sadomasochistes. La serviette passa sous le portique des rayons X et quelques minutes après le personnel de sécurité de l'aéroport m'entraînait dans un bureau pour un interrogatoire en règle. Pendant un long moment, ces têtes de mules refusèrent de croire que je me rendais à la Convention annuelle des médecins experts, où je devais prononcer une intervention sur l'asphyxie autoérotique. Loin de constituer ma collection personnelle, ces menottes, colliers à pointes et autres ceintures de cuir n'étaient que des pièces à conviction saisies lors de différentes enquêtes.

J'arrivai à Washington à 10 h 30 et réussis à trouver une place à moins d'un bloc du croisement entre Constitution Avenue et Twelfth. Je n'étais pas retournée au Smithsonian's National Muséum of Natural History depuis que j'y avais suivi un cours d'anthropologie légale plusieurs années auparavant. Pénétrant, ma boîte sous le bras, dans le hall d'entrée où se mêlaient l'odeur des orchidées en pot et le brouhaha des conversations des visiteurs, je me fis la réflexion que j'aurais de loin préféré admirer les dinosaures et les diamants, les momies et les mastodontes du musée que d'être confrontée aux trésors plus macabres que renfermaient ses murs.

Tapissant du sol au plafond le moindre recoin dissimulé à la vue des visiteurs, des colonnes de tiroirs en bois vert contenaient, entre autres, plus de trente mille squelettes humains. Des os de toutes sortes arrivaient chaque semaine par la poste à l'intention du Dr Alex Vessey. Certains de ces ossements provenaient de fouilles archéologiques, d'autres se révélaient être des griffes d'ours ou de castor, ou des crânes de veaux hydrocéphales, ou encore des os d'apparence humaine

trouvés dans un fossé ou mis au jour par une charrue et dont on craignait qu'ils ne fussent ceux des victimes de mort suspecte. Certains paquets recelaient malheureusement les restes d'une personne assassinée. En plus de son activité de scientifique et de conservateur, le Dr Vessey travaillait pour le FBI et prêtait son assistance aux gens de ma partie.

Je retirai un badge de visiteur auprès d'un gardien, l'agrafai au revers de ma veste et pris l'ascenseur en cuivre jusqu'au deuxième étage. Là, je m'enfonçai dans un long couloir plongé dans la pénombre et encombré de hautes piles de tiroirs. Le brouhaha des touristes admirant l'éléphant empaillé deux étages plus bas s'estompa peu à peu et je commençai à ressentir des bouffées de claustrophobie. Je me souvenais avoir tellement souffert de l'absence de tout stimulus sensoriel en les lieux qu'à la fin de nos huit heures de cours la foule des trottoirs et le vacarme de la circulation étaient de véritables bols d'air.

Je trouvai le Dr Vessey dans son laboratoire, là où je l'avais laissé la dernière fois, parmi les chariots métalliques où s'entassaient squelettes d'oiseaux et de mammifères, dents, fémurs, mandibules. Les rayonnages disparaissaient sous des piles d'ossements et d'autres restes humains tels que crânes reconstitués et têtes réduites. Le Dr Vessey, un homme aux cheveux blancs portant d'épaisses lunettes, était assis à son bureau et parlait au téléphone. Tandis qu'il terminait sa conversation, j'ouvris la boîte en carton et en sortis le sac plastique contenant l'os de la main gauche de Deborah Harvey.

— La fille de la Drug Czar ? fit-il en s'emparant de l'enveloppe.

Je fus un instant décontenancée par sa réaction, qui me fit comprendre que Deborah était désormais réduite à une curiosité scientifique, un indice matériel comme un autre.

— Oui, soupirai-je tandis qu'il sortait la phalange du sachet CM l'exposait à la lumière.

— Je peux vous dire tout de suite, Kay, qu'il s'agit d'une coupure antérieure à la mort. Si certaines coupures anciennes peuvent avoir l'air récentes, aucune coupure récente ne peut paraître ancienne. L'intérieur de l'entaille a subi la même décoloration que le reste de l'os. De plus, la manière dont est courbée la lèvre de la coupure indique que celle-ci n'a pas été infligée sur un os mort. L'os vivant peut se déformer ; pas l'os mort.

— C'est la conclusion à laquelle j'étais parvenue, répliquai-je en approchant une chaise. Mais vous savez qu'on posera inévitablement la question, Alex.

— Ça se comprend, dit-il en m'observant par-dessus ses lunettes. Vous n'imaginez pas ce que nous recevons ici.

Le Dr Vessey me rappelait que le degré de compétence en matière

de médecine légale variait considérablement d'un Étal à l'autre.

— Je m'en doute, répondis-je.

— Un coroner m'a envoyé un colis il y a deux ou trois mois, un gros morceau de chair et d'os. Il prétendait qu'il appartenait à un bébé retrouvé dans un égout et me demandait de déterminer l'âge et la race. Réponse : beagle mâle de deux semaines. Peu de temps avant, un autre coroner qui ne devait pas connaître la différence entre pathologie et herboristerie m'envoie un squelette en m'avouant qu'il ne parvient pas à déterminer la cause de la mort. J'ai relevé sur les os plus d'une quarantaine d'entailles à lèvres recourbées, un exemple éclatant de la flexibilité de l'os vivant. Ce qui excluait la mon naturelle. (Il nettoya ses lunettes avec le bord de sa blouse.) Mais il m'arrive parfois de tomber sur des entailles faites en cours d'autopsie.

— Y a-t-il la moindre possibilité que cette entaille ait été faite par un prédateur ? demandai-je tout en sachant que ça ne pouvait être le cas.

— Il est vrai que les coupures sont parfois difficiles à distinguer des morsures de carnivores. Mais je suis à peu près certain que celle-ci a été causée par une lame. (Il se leva et ajouta avec entrain :) Allons voir ça de plus près.

Ragaillardi par cette nouvelle énigme anthropologique, le Dr Vessey se dirigea vers un gros microscope et positionna l'os sur la platine. Sans mot dire, il l'examina un long moment sous différents angles.

— Tiens, tiens, voilà qui est intéressant, dit-il enfin.

J'attendis en silence.

— C'est la seule coupure que vous ayez trouvée ?

— Oui, répondis-je. Peut-être en découvrirez-vous d'autres, mais c'est la seule altération osseuse que j'aie constatée en dehors de la blessure par balle au niveau de la dixième dorsale.

— Oui. Vous m'avez dit que la balle avait traversé la moelle épinière.

— Exact. On lui a tiré dans le dos. J'ai retrouvé la balle dans la vertèbre.

— Savez-vous où a été tiré le coup de feu ?

— Non. Nous ne savons pas à quel endroit de la forêt elle se trouvait – ni même si elle *était* dans la forêt – quand elle a été tuée.

— Et elle a cette coupure à la main, fit le Dr Vessey d'un air songeur en se repenchant au-dessus des oculaires. Impossible de savoir ce qui est arrivé en premier. Après le coup de feu, elle a dû être paralysée à partir de la taille, mais elle pouvait quand même se servir de ses mains.

— Une blessure de défense ? demandai-je pour entendre infirmer mon opinion.

— Si c'est le cas, c'est très inhabituel, Kay, car la blessure est dorsale, et non palmaire. (Il s'appuya contre son dossier et leva les yeux vers moi.) La plupart des blessures de défense observées sur les mains le sont sur la face palmaire. (Il leva les mains, paumes en avant.) Alors qu'elle a reçu cette blessure sur le *dos* de la main. (Il retourna ses mains.) Les blessures dorsales surviennent souvent chez des personnes qui se défendent de manière agressive.

— En donnant des coups de poing, dis-je.

— Exact. Si je vous attaque avec un couteau et que vous tentiez de me repousser à coups de poing, vous serez sans doute blessée au dos de la main. Vous ne risquerez pas d'être entaillée sur la paume, à moins de desserrer vos poings. Mais le plus significatif, c'est que la plupart des blessures de défense ont des coupures glissées. L'agresseur brandit sa lame de droite à gauche, ou pousse la lame vers la victime, qui tente de l'éviter le coup avec ses mains. Si la coupure atteint l'os, je suis souvent dans l'incapacité de déterminer le type de lame employé.

— Parce que si la lame est dentelée, extrapolai-je, elle efface en quelque sorte ses propres traces en glissant.

— C'est une des raisons pour lesquelles cette coupure est intéressante, dit-il. Car il est certain qu'elle a été infligée par une lame dentelée.

— Donc ça ne serait pas une coupure glissée, mais un coup frappé, assené par une lame en dents de scie ? fis-je d'un air dérouté.

— Oui, acquiesça-t-il en remettant l'os dans son sachet. La découpe des dents indique qu'au moins un à deux centimètres de lame se sont abattus sur le dos de sa main. (Il retourna à son bureau et ajouta :) Je crains que ce ne soit les seules informations que je puisse vous donner pour l'instant sur le type d'arme et la manière dont la blessure a été occasionné comme vous le savez, il y a un nombre infini de paramètres Je ne peux pas vous indiquer la taille de la lame, par exemple ni si la victime a été blessée avant ou après avoir reçu la balle dans le dos, ni dans quelle position elle était quand elle a et entaillée.

Deborah aurait pu être couchée sur le dos, agenouillée debout. Je tentai d'imaginer la scène tandis que je regagnais ma voiture. La blessure à la main était profonde, elle avait dû saigner abondamment, donc elle avait dû être blessée après être descendue de voiture, sur le sentier forestier ou dans la clairière, puisqu'on n'avait retrouvé aucune trace de sang dans la Jeep. Cette gymnaste de cinquante kilos s'était-elle battue avec son agresseur ? Avait-elle essayé de le frapper à coups de poing ? Était-elle terrorisée et luttait-elle pour sa vie parce que Fred venait d'être assassiné devant elle ? À quel moment intervenait le coup de feu ? Pourquoi le tueur avait-il eu besoin de deux armes différentes, puisqu'il ne s'était apparemment pas servi de son arme à

feu pour tuer Fred ?

J'étais prête à parier que Fred avait eu la gorge tranchée, Il était très probable qu'après avoir reçu le coup de feu, Deborah avait été égorgée ou étranglée. On ne l'avait pas laissée agoniser après le coup de feu. Elle ne s'était pas traînée, à demi paralysée, au côté de Fred pour passer son bras sous le sien. On avait délibérément disposé leurs corps dans la position où nous les avions retrouvés.

Je quittai Constitution et rejoignis bientôt Connecticut, qui me conduisit, au nord-ouest de la ville, dans un quartier qui n'aurait été guère plus qu'un bidonville sans le Washington Hilton qui le dominait. En effet, dressé sur une pente herbue sur la surface d'un vaste pâté de maisons, l'hôtel dominait, tel un paquebot blanc, un océan de magasins de vins et liqueurs poussiéreux, de lavomatiques, de night-clubs vantant leurs danseuses nues » et de pavillons décrépits aux vitres brisées remplacées par des planches. Je laissai ma voiture dans le parking souterrain de l'hôtel, traversai Florida Avenue et escaladai le seuil d'un immeuble en brique crasseux doté d'une marquise bleue défraîchie. J'appuyai sur le bouton de l'appartement 28, où vivait Abby Turnbull.

— Qui est-ce ?

Je reconnus à peine la voix impersonnelle qui jaillit de l'interphone. Je m'annonçai et la serrure électronique s'ouvrit avec un cliquètement.

Je pénétrai dans un hall faiblement éclairé, avec au sol une hoquette brune constellée de taches et sur un côté une batterie de boîtes aux lettres en cuivre terni. Je me souvins des doutes d'Abby concernant l'intégrité de son courrier. Il parait aussi difficile de pénétrer dans l'immeuble que d'ouvrir une des boîtes aux lettres sans en posséder la clé. Tout ce qu'elle m'avait dit l'automne précédent à Richmond me parut soudain suspect. Lorsque j'eus gravi les cinq étages à pied, j'étais hors d'haleine et hors de moi.

Abby m'attendait sur le seuil.

— Que fais-tu ici ? chuchota-t-elle, le visage tendu.

— Tu es la seule personne que je connais dans cet immeuble, alors devine ce que je viens faire, répliquai-je.

— Tu n'es pas venue à Washington seulement pour me voir.

Elle avait le regard effrayé.

— J'avais à faire.

Par sa porte entrouverte j'apercevais des meubles blancs, les coussins pastel et une série de gravures abstraites de Gregg Carbo, toutes choses que j'avais connues dans sa maison de Richmond. L'espace d'un instant, je fus envahie par les images terribles de ce jour-là. Je me remémorai le cadavre de sa sœur, allongé sur le lit de la chambre du haut, les policiers et les ambulanciers allant et venant

autour d'Abby qui restait assise sur le divan, les mains tremblant si fort qu'elle parvenait à peine à tenir sa cigarette. À cette époque, je ne la connaissais que de réputation, et je ne l'appréciais pas du tout. Lorsque sa sœur avait été assassinée, elle avait su gagner ma sympathie, mais ce n'est que plus tard qu'elle avait conquis ma confiance.

— Je sais que tu ne vas pas me croire, me confia-t-elle toujours à mi-voix, mais j'avais l'intention d'aller te voir la semaine prochaine.

— Tu aurais pu me téléphoner.

— Impossible, m'assura-t-elle alors que nous étions toujours debout devant sa porte.

— Abby, vas-tu te décider à me faire entrer ?

Elle fit non de la tête.

Un frisson d'appréhension me parcourut. Je scrutai l'appartement par-dessus son épaule.

— Tu es avec quelqu'un ? demandai-je d'une voix calme.

— Allons faire un tour, souffla-t-elle.

— Mais enfin Abby, vas-tu me dire ce qui… ?

Elle me foudroya du regard en plaçant un doigt devant ses lèvres.

Songeant qu'elle avait perdu l'esprit, j'attendis dans le couloir pendant qu'elle rentrait chercher son manteau. Nous sortîmes de son immeuble et arpentâmes Connecticut Avenue pendant près d'une demi-heure sans prononcer un mot. Elle me conduisit jusqu'au Mayflower Hôtel où elle choisit une table dans le coin le plus sombre du bar. Je commandai un expresso et, assise dans mon fauteuil, observai Abby par-dessus la table de bois verni.

— Je sais que tu ne comprends pas ce qui se passe, commença-t-elle.

Elle jetait de fréquents coups d'œil autour d'elle, mais si tôt dans la journée, le bar était presque désert.

— *Abby, est-ce que tu te sens bien ?*

Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Je n'ai pas pu t'appeler. Je ne peux même pas te parler dans mon foutu appartement ! Ça se passe exactement comme je te l'ai raconté à Richmond, mais en mille fois pire.

— Tu devrais voir quelqu'un, fis-je d'un ton calme.

— Je ne suis pas folle.

— Tu es à deux doigts de perdre les pédales.

Elle respira un grand coup et planta son regard dans le mien.

— Kay, je suis suivie. Je suis certaine que mon téléphone est sur écoute, et je les soupçonne d'avoir installé des micros dans mon appartement – raison pour laquelle je n'ai pas voulu le faire entrer. Tires-en les conclusions que tu voudras. Dis Que je suis paranoïaque, névrosée, ce que tu veux. Mais je sais ce que je vis, je sais ce que je

dois supporter. Je sais ce que je sais sur ces meurtres et je sais ce qui m'est arrivé depuis que j'ai commencé à m'y intéresser.

— Qu'est-ce qui s'est passé, au juste ?

La serveuse nous apporta notre commande.

— Moins d'une semaine après mon retour de Richmond la fois où je t'ai vue, reprit Abby lorsqu'elle se fut éloignée, la porte de mon appartement a été forcée.

— On t'a cambriolée ?

— Oh non ! fit-elle avec un rire sans joie. Pas du tout. Celui ou ceux qui ont fait ça étaient bien trop malins pour ça. Rien n'a été volé.

Je la considérai d'un œil interrogateur.

— J'ai un ordinateur pour écrire mes articles, et sur le disque dur j'ai un dossier regroupant toutes mes informations concernant les meurtres de couples. Le traitement de texte que j'utilise comporte une option de sauvegarde automatique du texte, et je l'ai réglée pour qu'elle s'active toutes les dix minutes. Ça empêche de perdre plus de dix minutes de travail en cas de panne de courant ou d'incident quelconque. Surtout dans mon immeuble…

— Abby, l'interrompis-je. Vas-tu en arriver au fait ?

— Ce que je voulais dire, c'est que si tu ouvres un fichier et que tu y travailles plus de dix minutes, non seulement il le crée une sauvegarde automatique, mais quand on referme le dossier, il enregistre la date et l'heure de fermeture. Est-ce que tu me suis ?

— Pas très bien, dis-je en tendant la main vers mon expresso.

— Tu te souviens du jour où j'ai été te voir ? J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— J'ai pris des notes pendant que je parlais avec la caissière du Seven-Eleven.

— Oui, je m'en souviens.

— J'avais parlé à des tas d'autres gens, y compris Pat Harvey, et je voulais entrer ces notes dans mon ordinateur une fois rentrée chez moi. Je suis passée te voir un mardi soir et je suis revenue à Washington le lendemain matin. Eh bien, quand j'ai revu mon rédacteur en chef, on aurait dit qu'il avait perdu tout intérêt pour l'affaire Harvey-Cheney. Il voulait la garder sous le coude mais préférait passer une série d'articles sur le sida pendant le week-end.

« J'ai trouvé ça bizarre, poursuivit-elle. Quelques jours avant, on ne parlait que de l'affaire Harvey-Cheney, le *Post* prévoyait un grand article dessus, et puis je reviens de Richmond et on me balance sur un autre sujet ! (Elle se tut le temps d'allumer une cigarette.) Je n'ai pas eu une minute de libre avant samedi, où je me suis finalement assise devant mon ordinateur pour taper mes notes. J'ouvre mon dossier, et là je m'aperçois que la date de la dernière modification du dossier – à savoir vendredi 20 septembre à 14 h 13 – correspond à un moment *où*

*je n'étais même pas chez moi !* Le dossier a été ouvert, Kay. Quelqu'un l'a consulté.

— Peut-être que l'horloge de l'ordinateur s'est arrêtée…

Elle secoua la tête avant que je finisse d'émettre ma suggestion.

— Non, j'ai vérifié.

— Comment est-ce possible ? demandai-je. Comment pourrait-on entrer par effraction dans ton appartement sans que personne ne voie ni n'entende rien ?

— Le FBI en est capable.

— Abby ! m'exclamai-je d'un ton exaspéré.

— Ce n'est pas tout.

— Alors raconte-moi, s'il te plaît.

— Pour quelle raison penses-tu que je me suis mise en disponibilité du *Post ?*

— D'après le *New York Times,* c'est pour pouvoir écrire un livre.

— Et tu as l'impression que je savais déjà que j'allais écrire Ce livre quand j'ai été te voir à Richmond ?

— C'est plus qu'une impression, rétorquai-je en sentant la colère me gagner de nouveau.

— Eh bien, c'est faux. Je te le jure. (Elle se pencha vers moi et ajouta d'une voix que l'émotion faisait trembler :) On m'a changée de service. Est-ce que tu comprends ce que ça veut dire ?

Je restai silencieuse.

— La seule chose qui aurait pu m'arriver de pire, c'est d'être virée, mais ils ne peuvent pas. Ils n'ont aucun motif. Bonté divine, j'ai remporté un prix d'investigation journalistique l'année dernière, et tout d'un coup ils me mettent aux dîners mondains. Tu m'entends ? Je me retrouve à faire le portrait de personnalités ! Allons, dis-moi si tu y comprends quelque chose ?

— Pas vraiment, Abby.

— Moi non plus, figure-toi. (Elle refoula ses larmes.) Mais j'ai mon amour-propre. Je sais qu'il y a une matière sensationnelle à exploiter dans cette affaire, et c'est pour ça que je l'ai vendue. Tu peux en penser ce que tu veux, mais je dois survivre. C'est pour ça que j'ai pris mes distances avec le journal pendant quelque temps. Des portraits de personnalités ! Mon Dieu… Tu sais, Kay, j'ai très peur.

— Parle-moi du FBI, dis-je d'un ton ferme.

— Je t'en ai déjà beaucoup dit. Je t'ai raconté que je m'étais trompée de route, que j'étais arrivée à Camp Peary, et qu'ensuite, des agents du FBI étaient venus m'interroger.

— C'est insuffisant.

— Le valet de cœur, Kay, dit-elle comme si elle me répétait quelque chose que je connaissais depuis longtemps.

Lorsqu'elle comprit que je n'avais aucune idée de ce dont elle

parlait, la stupéfaction se peignit sur son visage.

— Tu n'es pas au courant ?

— Quel valet de cœur ?

— Chaque fois qu'il y a eu un meurtre, on a retrouvé une carte, articula-t-elle avec des yeux incrédules plantés dans les miens.

Je me souvins vaguement d'une allusion à ce fait dans une des transcriptions d'interrogatoire de police que j'avais lues. Le détective de Gloucester interrogeait un ami de Bruce Phillips et Judy Roberts, le premier couple. Quelle question avait posée le détective ? Elle m'avait paru étrange. Ah, oui ! Il voulait savoir si Judy et Bruce jouaient aux cartes, et si l'ami en question avait déjà vu des cartes dans la Camaro de Bruce.

— Parle-moi de ces cartes, Abby, dis-je.

— Connais-tu la signification de l'as de pique ? La façon dont il était utilisé au Vietnam ?

Je lui avouai mon ignorance.

— Une certaine unité de soldats américains, après avoir tué un ennemi, aimait marquer le coup en laissant un as de pique sur le cadavre. Ils avaient trouvé un fabricant qui leur fournissait des paquets de cartes composés uniquement d'as de pique.

— Qu'est-ce que cette pratique a à voir avec ce qui se passe aujourd'hui en Virginie ? demandai-je d'un air ahuri.

— Le tueur fait la même chose. Sauf qu'il ne laisse pas un as de pique, mais un valet de cœur. On a retrouvé un valet de cœur dans la voiture des quatre premiers couples.

— Où as-tu dégoté cette information ?

— Tu sais que je ne peux pas te le dire, Kay. Mais elle l'est confirmée par plusieurs sources. C'est pourquoi j'en suis sûre.

— Est-ce qu'une de tes sources t'a dit qu'on avait aussi retrouvé un valet de cœur dans la Cherokee de Deborah Harvey ?

— Pourquoi, c'est le cas ? fit-elle en remuant son café.

— N'essaie pas ce petit jeu avec moi, avertis-je.

— Je n'essaie rien du tout. (Elle croisa mon regard.) Si on a retrouvé un valet de cœur cette fois-ci, je ne suis pas au courant. C'est pourtant un détail essentiel, car il permettrait de lier avec certitude les meurtres de Deborah Harvey et Fred Cheney à ceux des quatre couples. Et crois-moi, je travaille dur à établir ce lien. Mais je ne suis pas sûre qu'il existe. Et s'il existe, je ne sais pas ce qu'il veut dire.

— Quel rapport entre tout ça et le FBI ? demandai-je sans être sûre de vouloir connaître la réponse.

— Ces meurtres les préoccupent depuis le début, Kay. Et ça va bien au-delà de la participation habituelle du VICAP. Le PBI est au courant depuis longtemps de l'existence de ces Cartes. Quand on a retrouvé un valet de cœur sur le tableau de bord de la Camaro du

premier couple, personne n'y a prêté attention. Et puis le deuxième couple a disparu, et on a retrouvé une autre carte, sur le siège passager cette fois. Dès que Benton Wesley l'a appris, il a entrepris de verrouiller les choses. Il est allé voir le détective de Gloucester et lui a ordonné de ne pas dire un mot sur le valet de cœur à l'enquêteur chargé du deuxième meurtre. Chaque fois qu'on a retrouvé une voiture abandonnée, Wesley a appelé l'enquêteur pour lui transmettre ses consignes.

Elle se tut quelques instants, étudiant mon visage comme pour y lire mes pensées.

— Après tout, ça n'est pas si étonnant que tu ne sois pas au courant, ajouta-t-elle. Ça ne doit pas être difficile pour la police de te cacher certains indices.

— Non, en effet, dis-je. Sauf si les cartes étaient placées sur les cadavres. Dans ce cas, ça aurait été beaucoup plus difficile de me les cacher.

À peine avais-je prononcé ces mots que le doute s'instaura dans mon esprit. La police avait attendu plusieurs heures avant de m'appeler sur les lieux. Quand j'étais arrivée, Wesley était déjà là, les corps de Deborah et Fred avaient été déplacés et fouillés.

— Après tout, il est normal que le FBI veuille rester discret, repris-je en m'efforçant de me raisonner. Ce détail pourrait se révéler crucial pour la suite de l'enquête.

— J'en ai ras-le-bol d'entendre ce genre de baratin ! fit Abby avec colère. Le fait que le tueur laisse sa carte de visite, si on peut dire, n'est crucial que s'il se rend et passe aux aveux. Comme personne ne connaît ce détail en dehors des enquêteurs, ça serait, en effet, une preuve déterminante de sa culpabilité. Or, je ne pense pas que c'est ce qui va se passer. Et je ne crois pas non plus que le FBI dissimule ce point dans l'unique but de protéger l'enquête.

— Alors pourquoi ? demandai-je avec un certain malaise.

— Parce qu'il ne s'agit pas simplement de meurtres en série. Il ne s'agit pas d'un dingue qui a un compte à régler avec les couples. C'est un truc politique. Forcément.

Elle se tut et chercha la serveuse du regard. Elle ne reprit la parole que lorsque celle-ci nous eut resservies.

— Kay, reprit-elle d'une voix plus calme, est-ce que ça t'a surprise que Pat Harvey accepte de me parler lorsque je suis allée à Richmond ?

— Oui, franchement oui.

— As-tu réfléchi à la raison pour laquelle elle avait accepté ?

— Je suppose qu'elle aurait tenté n'importe quoi pour récupérer sa fille, dis-je. Et faire du bruit dans les journaux peut parfois aider.

Abby secoua la tête.

— Quand je l'ai rencontrée, Pat Harvey m'a dit des tas de choses que je n'aurais pas mises dans mon article. Et ce n'était pas la première entrevue que j'avais avec elle, loin de là.

— Je ne comprends pas, fis-je.

Je me sentais fébrile, et ce n'était pas dû au seul effet de l'expresso.

— Tu as entendu parler de sa croisade contre les organismes de charité illégaux.

— Vaguement.

— La première information qui lui a mis la puce à l'oreille, c'est moi qui la lui ai fournie.

— *Toi ?*

— L'année dernière, j'ai fait une grande enquête sur le trafic de drogue. Au fur et à mesure que j'avançais, je découvrais beaucoup de choses que je ne pouvais pas vérifier. C'est là Que les organisations caritatives frauduleuses entrèrent en scène. Pat Harvey a un appartement ici à Washington, au Watergate, et un soir je suis allée l'interviewer pour mon article. On s'est mises à parler. J'ai fini par lui faire part des allégations qu'on m'avait rapportées pour voir si elle pouvait en corroborer certaines. C'est comme ça que tout a commencé.

— Quelles allégations ?

— À propos de l'ACTMAD, par exemple, répondit Abby. Des allégations selon lesquelles certaines associations de lutte contre la drogue ne sont que des paravents pour les cartels de la drogue d'Amérique centrale. Je lui ai dit que des sources que je considérais comme fiables m'avaient déclaré que des millions de dollars de dons finissaient dans les poches de gens comme Manuel Noriega. Ceci, bien sûr, avant son arrestation. On dit que les fonds de l'ACTMAD et d'autres pseudo-associations charitables servent à acheter des renseignements à des agents américains et à faciliter le transit de l'héroïne par les douanes et les aéroports du Panama, d'Extrême-Orient et d'Amérique.

— Et Pat Harvey, avant que tu ailles la voir, n'avait jamais rien entendu à ce sujet ?

— Non, Kay. Cette histoire l'a mise hors d'elle. Elle a enquêté et a présenté un rapport au Congrès. Une sous-commission a été créée pour mener les investigations, commission auprès de qui, comme tu le sais sans doute, elle a été invitée à jouer le rôle de consultant. Elle semble avoir découvert pas mal de choses, et une audition est prévue pour avril prochain. Certaines personnes, tu t'en doutes, ne voient pas ça d'un bon œil, y compris au sein du Justice Department.

Je commençais à comprendre où cette histoire nous menait.

— Un certain nombre d'informateurs sont impliqués, poursuivit

Abby, des gens que la DEA, la Drug Enforcement Administration, le FBI et la CIA cherchent à identifier depuis des années. Or tu sais que le Congrès peut proposer l'immunité à un inculpé en échange d'informations. Donc une fois que ces informateurs auront fait leur déposition devant le Congrès, ce sera terminé. Le Justice Department ne pourra plus les poursuivre !

— Ce qui expliquerait pourquoi le Justice Department n'apprécie qu'à moitié le travail de Pat Harvey.

— Et qu'il se réjouirait secrètement si toute l'enquête de Pat Harvey tombait à l'eau.

— Le Drug Czar, dis-je, dépend de l'Attorney General, qui dirige le FBI et la DEA. Si Mrs Harvey a un conflit d'intérêts avec le Justice Department, pourquoi TAG ne lui met-il pas des bâtons dans les roues ?

— Parce que ce n'est pas avec l'AG qu'elle a un problème. Son action va au contraire le faire mousser, et la Maison Blanche aussi. Ça voudra dire que leur Drug Czar marque des points contre les trafiquants. Mais ce que le citoyen ordinaire ne saura pas, c'est que cette audition ne fait pas l'affaire du FBI et de la DEA. On va se contenter de dévoiler le nom et les activités réelles des associations frauduleuses. Des groupes comme l'ACTMAD disparaîtront peut-être, mais les crapules qui sont derrière s'en sortiront sans une égratignure. Les agents devront clore les enquêtes en cours, personne ne sera arrêté. Les gros bonnets continueront leurs activités. C'est comme de fermer un bar clandestin. Quinze jours après, il rouvrira dans la rue d'à côté.

— Je ne vois toujours pas en quoi tout ceci a un rapport avec ce qui est arrivé à la fille de Mrs Harvey, répétai-je.

— Réfléchis un peu, rétorqua-t-elle. Si tu avais des problèmes avec le FBI, voire si tu étais en conflit ouvert avec lui, que ressentirais-tu si ta fille disparaissait et que le FBI soit chargé de l'enquête ?

L'idée était en effet déplaisante.

— À tort ou à raison, je me sentirais vulnérable et paranoïaque. Je pense que j'aurais du mal à leur faire confiance.

— C'est exactement le sentiment de Pat Harvey. Je crois qu'elle est convaincue qu'on a voulu l'atteindre à travers sa fille, que Deborah n'a pas été tuée par hasard mais qu'elle constituait un objectif précis. Et Pat Harvey n'est pas convaincue que le FBI ne soit pas impliqué…

— Attends une minute, l'interrompis-je. Tu veux dire que Pat Harvey soupçonne le *FBI* d'être derrière la mort de sa fille et de son ami ?

— Oui, elle y pense.

— Est-ce que par hasard tu étudies toi aussi cette hypothèse ?

— Au point où j'en suis, je n'écarte aucune possibilité.

— Seigneur…, lâchai-je à mi-voix.

— Je sais que ça te paraît dingue. Mais je pense que le FBI sait ce qui se passe, qu'il sait peut-être qui est derrière les meurtres, et que c'est pour ça que je les gêne. Les Feds ne tiennent pas à me voir fouiner partout. Ils ont peur que je retourne la pierre et que je découvre ce qui grouille dessous.

— Si c'est le cas, lui rappelai-je, il me semble que le *Post* aurait dû te proposer une augmentation, au lieu de te mettre au rancart. Je n'ai pas l'impression que le *Post* soit un journal qui se laisse facilement intimider.

— Je ne suis pas Bob Woodward, répliqua-t-elle avec amertume. Je suis au journal depuis peu, et la chronique judiciaire n'est pas très prestigieuse, c'est là où les bleus font leurs premières armes. Si le Directeur du FBI ou quelqu'un de la Maison Blanche agite la menace d'un procès à l'encontre du *Post,* on ne me demandera pas mon avis et je ne serai sans doute même pas au courant.

Elle avait raison sur ce point, pensai-je. Si Abby se comportait au sein de sa rédaction de la manière dont elle se comportait avec moi, il est probable que peu de gens veuillent avoir affaire à elle. À vrai dire, je n'étais guère étonnée qu'elle ait été écartée.

— Désolée, Abby, dis-je, mais en admettant que la politique a joué un rôle dans l'assassinat de Deborah Harvey, qu'en est-il des autres meurtres ? Je te rappelle que le premier couple a disparu deux ans et demi avant la mort de Fred et Deborah.

— Kay, répliqua-t-elle avec animation. Je ne connais pas la réponse. Mais je t'assure qu'on essaie d'étouffer quelque chose. Quelque chose que le FBI et le gouvernement veulent à tout prix éviter d'étaler au grand jour. Écoute-moi bien : même si les meurtres cessent, ces assassinats ne seront jamais élucidés si on laisse faire le FBI. C'est contre ça que je me bats. Et c'est à ça que tu es confrontée.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ? lui demandai-je.

— Parce qu'il s'agit de la mort de jeunes gens innocents. Et puis parce que j'ai confiance en toi. Et que j'ai peut-être besoin d'une amie.

— Vas-tu poursuivre la rédaction de ton livre ?

— Oui. J'espère simplement que je pourrai en écrire le dénouement.

— Sois prudente, Abby.

— Je le suis, crois-moi, fit-elle.

Lorsque nous sortîmes du bar il faisait nuit et très froid. De noires pensées tournoyaient dans mon esprit tandis que je raccompagnais Abby jusqu'à son immeuble au milieu de la foule de l'heure du déjeuner. Mon moral ne s'améliora pas durant le trajet de retour à Richmond. J'aurais voulu parler à Pat Harvey, mais n'osais pas l'appeler. J'aurais voulu parler à Wesley, mais je savais qu'il ne me

communiquerait pas ses secrets, si secrets il y avait, et j'étais moins sûre que jamais de son amitié.

— À peine rentrée, j'appelai Marino.

— Connaissez-vous l'adresse d'Hilda Ozimek en Caroline du Sud ? lui demandai-je.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez trouvé au Smithsonian ?

— Répondez-moi, je vous en prie.

— Un petit bled appelé Six Mile.

— Merci.

— Hé ! Avant de raccrocher, ça vous ferait rien de me dire ce qui s'est passé à Washington ?

— Pas ce soir, Marino. Si je n'arrive pas à vous joindre demain, vous n'aurez qu'à me rappeler.

# 7

À 5 h 45, le Richmond International Airport était désert. Les restaurants étaient fermés, les paquets de journaux empilés par terre devant les grilles descendues des boutiques, et un homme du personnel d'entretien poussait devant lui sa poubelle, ramassant tel un somnambule mégots et emballages de Chewing-gum.

Je trouvai Marino au terminal d'USAir, la tête reposant sur son imperméable roulé en boule, en train de piquer un somme dans une pièce mal éclairée, suffocante et pleine de chaises vides. Pendant un bref instant, je le vis comme un inconnu et mon cœur fut pincé par une tendre tristesse. Marino avait vieilli.

J'avais rejoint mon poste depuis quelques jours à peine quand je l'avais rencontré pour la première fois. J'étais à la morgue, en train d'effectuer une autopsie, lorsqu'un homme massif au visage impassible était entré et s'était planté de l'autre côté de la table où je travaillais. J'avais senti son regard attentif posé sur moi, et éprouvé la désagréable impression qu'il me disséquait de la même façon que je disséquais mon patient.

— Z'êtes notre nouvel expert, avait-il dit.

Il avait prononcé cette constatation sur un ton mordant, comme s'il me mettait au défi de pouvoir occuper un poste lui n'avait jusque-là jamais été tenu par une femme.

— Je suis le Dr Scarpetta, avais-je répliqué. Vous êtes de la police de Richmond, je suppose ?

Il avait marmonné son nom, puis avait attendu en silence que je lui remette les balles retirées du cadavre qu'il m'avait apporté. Il était reparti sans me dire au revoir ni qu'il était enchanté de faire ma connaissance, et c'est ainsi que nos relations professionnelles avaient débuté. Je compris peu à peu qu'il m'en voulait pour l'unique raison que j'étais une femme, et je lui retournai la politesse en le taxant de gros balourd à la cervelle gâtée par la testostérone. À la vérité, il m'avait énormément intimidée.

Ce jour-là à l'aéroport, je pus difficilement croire que Marino ait pu m'impressionner à ce point. Il paraissait vieux et vaincu, la chemise tendue sur son gros ventre, les cheveux gris ébouriffés en mèches rebelles, le front sillonné de rides creusées par la tension et une permanente contrariété.

— Bonjour, fis-je en lui touchant légèrement l'épaule.

— Qu'est-ce que vous trimbalez dans votre sac ? marmonna-t-il sans ouvrir les yeux.

— Je croyais que vous dormiez, fis-je avec surprise.

Il se redressa et bâilla.

M'installant à côté de lui, j'ouvris le sac en papier, en sortis deux gobelets de café et des *bagels* au fromage que j'avais confectionnés à la maison et réchauffés au micro-ondes avant de partir.

— Je suppose que vous n'avez pas mangé ? fis-je en lui tendant une serviette en papier.

— On dirait des vrais *bagels,* dit-il.

— Ce sont des vrais, dis-je en déballant le mien.

— Je croyais que l'avion décollait à 6 heures.

— Non. Je vous ai bien dit 6 heures et demie. J'espère que vous n'attendez pas depuis trop longtemps.

— Ça fait un moment.

— Je suis désolée.

— Vous avez les billets ?

— Dans mon sac, dis-je.

Parfois, Marino et moi ressemblions à un vieux couple.

Des passagers commencèrent à arriver, et je constatai une fois de plus la capacité du lieutenant à modifier l'ordre des choses. Il s'était installé dans une zone non-fumeurs, puis avait rapporté un cendrier sur pied de la zone fumeurs pour le poser près de sa chaise. Cette initiative parut agir comme une invitation subliminale à l'égard d'autres fumeurs à demi éveillés, qui s'agglutinèrent autour de nous, certains apportant des cendriers supplémentaires. Lorsqu'arriva le moment d'embarquer, il ne restait pratiquement plus de cendrier dans la section fumeurs, et personne ne savait plus très bien où s'installer. Quelque peu embarrassée, et résolue à ne prendre aucune part à cette annexion intempestive, je laissai mon paquet de cigarettes dans mon sac.

Marino, qui aimait encore moins que moi prendre l'avion, dormit jusqu'à Charlotte, où nous montâmes à bord d'un petit avion à hélices, qui me rappela cruellement qu'il y a parfois bien peu de chose entre notre pauvre chair et le vide. J'étais intervenue sur plusieurs sites de catastrophes, et je savais quel spectacle présentaient un avion écrasé et ses passagers éparpillés sur plusieurs kilomètres carrés. Lorsque les moteurs se mirent en marche, l'appareil fut pris de soubresauts dignes d'une crise d'épilepsie. Pendant la première partie du vol, j'eus le privilège de voir les pilotes bavarder, s'étirer et bâiller à s'en décrocher la mâchoire jusqu'à ce qu'une hôtesse tire le rideau séparant le poste de pilotage de la cabine. Les turbulences se firent plus fréquentes, les montagnes émergeaient et replongeaient dans le brouillard. Lorsque, pour la deuxième fois, l'avion perdit brusquement de l'altitude, mon estomac me remonta dans la gorge et Marino serra si fort les accoudoirs que les jointures de ses phalanges blanchirent.

— Bon sang de bon sang, marmonna-t-il. (Le voyant sur le point

d'être malade, je commençai à regretter de lui avoir proposé un petit déjeuner.) Si ce fer à repasser atterrit en un seul morceau, je me fous de savoir quelle heure il est et je m'en envoie un bien tassé.

— Je vous accompagne, dit un homme devant nous en se retournant.

Marino observait un étrange phénomène qui se déroulait dans l'allée centrale juste devant nous. Il se formait en effet, sortant de sous une plaque de métal au ras du tapis, une curieuse condensation que je n'avais jamais vue dans un avion. On avait l'impression que les nuages s'infiltraient dans l'appareil, et lorsque Marino désigna la chose à l'hôtesse en l'appuyant d'un sonore : « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? », elle l'ignora superbement.

— La prochaine fois je vous mets du phénobarbital dans votre café, le prévins-je les dents serrées.

— Et la prochaine fois que vous allez voir une cinglée de gitane dans un trou perdu, comptez pas sur moi pour vous accompagner.

Pendant une demi-heure, nous tournâmes au-dessus de Spartanburg, notre appareil chahuté et bousculé, des rafales de pluie glacée tambourinant aux hublots.

Le brouillard nous empêchait d'atterrir, et j'avoue qu'il me vint à l'idée que nous allions mourir. Je pensai à ma mère, Je pensai à Lucy, ma nièce. J'aurais dû aller passer Noël en famille, mais j'étais écrasée de soucis, et je ne voulais pas qu'on me pose des questions sur Mark. *J'ai trop de travail Maman. Je ne peux pas descendre en ce moment.* « Mais c'est Noël, Kay. » Je ne me souvenais pas de la dernière fois où ma mère avait pleuré, mais je percevais quand elle en avait envie, Elle prenait une drôle de voix, espaçait ses mots. « Lucy va être tellement déçue », avait-elle dit. J'avais envoyé à Lucy un chèque généreux et l'avais appelée le matin de Noël. Elle m'avait dit que je lui manquais, mais je crois qu'elle me manquait encore plus.

Soudain, les nuages se dispersèrent et le soleil frappa les hublots. Tous les passagers, dont moi, applaudirent Dieu et les pilotes. Nous célébrâmes notre résurrection en nouant conversation avec nos voisins comme si nous nous connaissions des années.

— Peut-être bien qu'Hilda la sorcière veille sur nous, commenta Marino d'un air jovial.

— Peut-être bien, en effet, dis-je en exhalant un gros soupir alors que l'appareil touchait le sol.

— Alors, n'oubliez pas de la remercier pour moi.

— Vous pouvez lui dire merci vous-même, Marino.

— On verra, dit-il.

Il bâilla un grand coup, l'air tout à fait remis de ses émotions.

— Elle a l'air sympathique, dis-je. Pourquoi ne pas montrer un peu d'ouverture d'esprit, pour une fois ?

— On verra, répéta-t-il.

J'avais obtenu le numéro d'Hilda Ozimek par les renseignements et l'avais aussitôt appelée. Je m'attendais à une femme rusée, méfiante et flairant les dollars derrière chaque question. Au lieu de quoi j'avais découvert une femme modeste et étonnamment confiante. Elle ne posa aucune question ni ne demanda aucune preuve de qui j'étais. Sa voix n'avait exprimé qu'une seule fois de l'inquiétude quand elle avait regretté de ne pouvoir nous accueillir à l'aéroport.

Je laissai Marino choisir notre voiture de location. Tel un gamin de seize ans qui achète son premier véhicule, il opta pour une Thunderbird flambant neuve, noire, avec toit ouvrant, lecteur de cassettes, vitres électriques et sièges en Cuir. Nous partîmes en direction de l'ouest, toit ouvert et chauffage en marche, tandis que j'achevais de lui raconter ce que m'avait dit Abby à Washington.

— J'avais constaté que les corps de Fred et Deborah avaient déplacés, dis-je. Maintenant, je commence à comprendre pourquoi.

— Pas moi, dit-il. Pourquoi vous reprendriez pas tout ça dans l'ordre ?

Vous et moi sommes arrivés sur l'aire de repos avant que quiconque ait fouillé la Cherokee, dis-je. Et nous n'avons pas Vu de valet de cœur sur le tableau de bord, ni sur les sièges, ni nulle part, n'est-ce pas ?

— Ça veut pas dire que la carte était pas dans la boîte à gants ou autre part. Les flics l'ont peut-être trouvée. *Si* cette histoire de carte est pas bidon. Parce que je vous répète que J'en ai jamais entendu parler.

— Admettons que ce soit vrai.

— J'écoute.

— Wesley est arrivé sur l'aire après nous, donc il n'a pas pu voir de carte non plus. Plus tard, la voiture a été fouillée par la police, et vous pouvez être sûr que Wesley était sur place ou qu'il a demandé à Morrell ce qu'on y avait trouvé. S'il n'y avait pas de valet de cœur, et je suis prête à parier que c'était le cas, Wesley a dû se poser de drôles de questions. Il a dû se dire, soit que la mort de Fred et Deborah n'avait aucun lien avec celle des autres couples, soit que cette fois-ci, le tueur avait laissé sa carte non dans la voiture mais sur les cadavres eux-mêmes.

— Et vous pensez que c'est pour ça que les corps ont été bougés avant qu'on arrive ? Parce que les flics cherchaient la carte ?

— Les flics ou Benton seul. Oui, c'est ce que je suppose. Sinon je ne comprends pas. Benton sait bien qu'on ne doit jamais toucher un cadavre avant l'arrivée du médecin expert. Mais il n'a pas voulu courir le risque qu'un valet de cœur arrive à la morgue avec les deux corps. Il ne voulait pas que moi, ou quelqu'un d'autre, trouve la carte et apprenne ainsi l'habitude du tueur.

— Dans ce cas il aurait mieux valu qu'il nous en parle et qu'il nous dise de la fermer plutôt que de foutre le bordel sur le lieu de découverte, objecta Marino. Et puis il était pas tout seul dans les bois. Y'avait plein de flics avec lui. S'il avait trouvé une carte, quelqu'un l'aurait vu.

— Sans doute, dis-je. Mais il limitait au moins le nombre de gens au courant. Si j'avais trouvé une carte parmi les effets personnels de Fred ou Deborah, j'aurais dû le mentionner dans mon rapport. Les avoués du Commonwealth, les membres de mon personnel, les familles, les compagnies d'assurances – autant de gens qui auraient pris connaissance des rapports d'autopsie, et donc de la présence de la carte.

— D'accord, d'accord, fit Marino avec impatience. Et puis après ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

— Je ne sais pas. Mais si ce que suggère Abby est vrai, l'existence de ces cartes doit signifier gros aux yeux d'une ou plusieurs personnes.

— Sans vous vexer, Doc, j'ai jamais pu encadrer Abby Turnbull. Je l'appréciais pas quand elle était à Richmond, et je ne vois pas pourquoi je l'apprécierais plus maintenant qu'elle est au *Post.* À mon avis elle vous a *tourneboulé* la tête.

— Je ne l'ai jamais entendue mentir, dis-je.

— Vous l'avez jamais *entendue,* mais ça veut pas dire qu'elle le fasse pas.

— Le détective de Gloucester mentionnait des cartes à jouer dans la transcription d'interrogatoire que j'ai lue.

— C'est peut-être là qu'Abby a trouvé son idée. Et maintenant qu'elle a un os à ronger, elle veut en profiter jusqu'au bout. Et que je t'échafaude des hypothèses en espérant qu'elles seront confirmées. En fait, tout ce qui l'intéresse, c'est d'écrire son foutu bouquin.

— Elle n'est plus elle-même, en ce moment. Elle a peur, elle *est* en colère, mais je ne partage pas votre opinion sur son caractère.

— Écoutez, dit-il. Elle débarque à Richmond, elle vous fait le coup de l'amie perdue de vue. Vous assure qu'elle veut rien de vous. Et ensuite, c'est par le *New York Times* que vous apprenez qu'elle écrit un bouquin sur ces meurtres. Hé, hé, une super amie, hein, Doc ?

Je fermai les yeux et me laissai bercer par le morceau de country qui passait en sourdine à la radio. Le soleil frappant le pare-brise me chauffait les cuisses, et, telle une boisson forte, le sommeil me monta d'un coup à la tête et je m'y laissai sombrer. Lorsque je me réveillai, la voiture cahotait sur un Chemin de campagne.

— Bienvenue dans la bonne ville de Six Mile, annonça Marino.

— Vous voyez une ville, vous ?

Il n'y avait autour de nous aucun immeuble, aucune boutique, aucune station-service. Les routes étaient bordées d'arbres, on

apercevait au loin les contreforts de la Blue Ridge et les maisons, vétustés, étaient si éloignées les unes des autres que votre voisin pouvait tirer un coup de canon sans vous réveiller.

Hilda Ozimek, médium auprès du FBI et voyante attitrée « le la CIA, habitait une petite maison de bois blanc avec un jardin jonché de pneus, peints en blanc et emplis de terre, dans lesquels fleuriraient au printemps pensées et tulipes. Des tiges de maïs sèches étaient appuyées contre le porche, et une Chevrolet Impala, les pneus à plat, achevait de rouiller dans l'allée d'accès. Un chien galeux, laid comme tous les péchés de l'enfer, se mit à aboyer. J'allais descendre de voiture, mais me ravisai et attendis. La moustiquaire s'ouvrit en grinçant et le chien, trottinant sur trois pattes, rejoignit sa maîtresse. Celle-ci nous observa en clignant des yeux dans la lumière crue de cette matinée glaciale.

— Du calme, Tootie, fit-elle en caressant le cou de l'animal. Va derrière, maintenant.

Le chien baissa la tête et, agitant la queue, disparut en clopinant derrière la maison.

— Bonjour, fit Marino planté sur les marches de bois du seuil.

Je fus rassurée de percevoir dans sa voix une note de politesse.

— Belle matinée, n'est-ce pas ? rétorqua Hilda Ozimek.

Elle paraissait avoir une soixantaine d'années et, avec son pantalon de polyester noir enserrant avec peine ses larges hanches, son gilet de laine boutonné jusque sous le menton et ses grosses chaussettes, elle faisait aussi campagnarde qu'une meule de foin. Elle avait les yeux bleu pâle et des cheveux dissimulés sous un fichu rouge. Il lui manquait plusieurs dents. Hilda Ozimek ne se regardait sans doute jamais dans un miroir et ne devait prêter attention à son apparence physique que lorsque l'inconfort ou la douleur l'y obligeait.

Elle nous fit entrer dans un salon encombré de vieux meubles et d'étagères emplies de livres aussi inattendus qu'hétéroclites, rangés sans classement logique. On y trouvait des ouvrages sur la religion et la psychologie, des biographies et des travaux historiques, ainsi que quelques romans de certains de mes auteurs préférés : Alice Walker, Pat Conroy et Keri Hulme. Le seul indice des activités spirituelles de notre hôte était constitué par plusieurs livres d'Edgar Cayce, ainsi qu'une demi-douzaine de boules de cristal dispersées sur les tables et les rayons. Marino et moi nous installâmes sur le divan, à côté d'un poêle à kérosène, tandis qu'Hilda s'asseyait dans un fauteuil en face de nous, le visage strié par les rayons du soleil filtrant à travers les stores.

— J'espère que vous avez fait bon voyage. Je suis désolée de n'avoir pas pu vous attendre à l'aéroport, mais je ne conduis plus.

— Vos indications étaient très précises, la rassurai-je. Nous n'avons eu aucun problème pour vous trouver.

— Est-ce que je peux vous demander comment vous vous débrouillez pour vos courses ? intervint Marino. J'ai pas vu un seul magasin dans le coin.

— Beaucoup de gens viennent me consulter ou simplement bavarder, ce qui fait que j'ai toujours quelqu'un sous la main pour me conduire quelque part.

Un téléphone sonna dans une pièce voisine, mais le répondeur le réduisit aussitôt au silence.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda Hilda.

— J'ai apporté des photos, répondit Marino. Le Doc m'a dit que vous vouliez les voir. Mais il y a d'abord une ou deux choses que je voudrais éclaircir. Sans vouloir vous offenser, Miss Ozimek, je dois dire que j'ai jamais beaucoup cru à ces histoires de diseuses de bonne aventure. Peut-être que vous m'aiderez à mieux comprendre.

Il était tout à fait inhabituel d'entendre Marino avouer aussi directement son ignorance, surtout sans la moindre trace d'agressivité dans la voix, et, surprise, je tournai la tête pour l'observer. Il regardait Hilda avec la franchise d'un enfant, un curieux mélange de curiosité et de tristesse sur le visage.

— D'abord, sachez que je ne suis pas diseuse de bonne aventure, répondit Hilda d'un ton patient. Je n'aime guère le mot médium, mais en l'absence de meilleur terme, c'est comme ça que l'on me qualifie et c'est comme ça que je me présente moi-même. Tout le monde est doué de cette capacité de sixième sens, mais elle est située dans une partie du cerveau que la plupart des gens préfèrent ne pas utiliser. Moi je l'explique comme une sorte de super intuition. Je capte l'énergie émise par les gens et je fais part des impressions qui me viennent à l'esprit.

— C'est ce que vous avez fait chez Pat Harvey, dit Marino.

Hilda hocha la tête.

— Elle m'a emmenée dans la chambre de Debbie et m'a montré des photos d'elle, puis nous sommes allées sur l'aire où la Cherokee a été retrouvée.

— Quelles impressions avez-vous ressenties ? demandai-je.

Elle détourna le regard et réfléchit un moment.

— Je ne me souviens pas de tout. C'est toujours comme ça, même quand je donne des consultations. Les gens reviennent me voir ensuite et me rappellent quelque chose que je leur ai prédit, et qui s'est confirmé depuis. Il arrive souvent que je ne m'en souvienne pas.

— Vous vous rappelez ce que vous avez dit à Mrs Harvey ? demanda Marino d'un air déçu.

— Dès qu'elle m'a montré la photo de Debbie, j'ai su qu'elle était morte.

Et son ami ? demanda Marino.

— J’ai vu une photo de lui parue dans le journal. J’ai compris qu’il était mort. Je savais qu’ils étaient morts tous les deux.

— Donc vous suivez l’affaire dans les journaux, fit Marino.

— Non, répondit Hilda. Je ne lis pas les journaux. J’ai vu la photo du garçon parce que Mrs Harvey l’avait découpée pour me la montrer. Elle n’avait pas d’autre photo de lui, vous comprenez.

— Vous pouvez nous expliquer comment vous saviez qu’ils étaient morts ?

— Je l’ai senti. C’est une impression que j’ai eue en touchant leurs photos.

Marino sortit son portefeuille de sa poche.

— Vous pouvez faire la même chose avec cette photo ? Vous pouvez me donner vos impressions ?

— Je vais essayer, dit-elle en prenant le cliché qu’il lui tendait.

Elle ferma les yeux et, du bout des doigts, dessina lentement des cercles sur le portrait. Cela dura une bonne minute avant qu’elle ne reprenne la parole.

— Je sens de la culpabilité. Je ne sais pas si c’est parce que cette femme se sentait coupable au moment où la photo a été prise, ou si elle se sent coupable en ce moment. Mais je le sens très fort. Conflit, culpabilité. Ça va de l’un à l’autre. Elle prend une décision, et la minute d’après elle se met à douter. Ça va et ça vient.

— Est-elle vivante ? demanda Marino en s’éclaircissant la gorge.

— Oui, j’ai l’impression qu’elle est vivante, répliqua Hilda sans cesser de frotter la photo. J’ai aussi l’impression d’un hôpital. Un lieu médical. Je ne sais pas si c’est elle qui est malade, ou quelqu’un de proche. Mais il y a quelque chose de médical, des soucis liés à la maladie, maintenant ou dans le futur.

— Autre chose ? fit Marino.

Elle ferma à nouveau les yeux et se remit à frotter le papier.

— Un gros conflit, répéta-t-elle. Comme si quelque chose Était terminé mais qu’elle n’arrive pas à en prendre son parti, c’est douloureux pour elle. Et pourtant, elle sait qu’elle n’a pas le choix. C’est tout ce que je perçois.

Elle ouvrit les yeux et regarda Marino.

Lorsqu’il récupéra la photo, son visage était rouge. Après avoir, sans un mot, remis le portefeuille dans sa poche, il ouvrit sa serviette et en sortit un enregistreur à microcassette ainsi qu’une enveloppe bulle contenant une série de photos allant du chemin forestier de New Kent County à la clairière Où avaient été découverts les corps de Fred et Deborah. Hilda les étala sur la table basse et entreprit de les frotter l’une après l’autre du bout des doigts. Pendant un très long moment elle ne prononça pas un mot, les yeux fermés, sourde au téléphone qui ne cessait de sonner dans l’autre pièce. À chaque appel, le répondeur

interrompait la sonnerie, mais Hilda ne semblait pas l'entendre. Il me parut que ses talents étaient plus recherchés que ceux d'un médecin.

— Je sens de l'angoisse, commença-t-elle sur un débit rapide. Je ne sais pas si c'est parce que quelqu'un ressentait de l'angoisse au moment où ces photos ont été prises, ou si quelqu'un a éprouvé de l'angoisse dans ces différents endroits avant que l'on prenne les photos. Mais c'est bien de l'angoisse. (Elle hocha la tête, les yeux toujours clos.) Je la ressens dans chaque photo. Sans exception. Une très grande angoisse.

Telle une aveugle, Hilda déplaçait ses doigts d'une photo ! à l'autre, y lisant des choses aussi tangibles pour elle que les traits d'un visage.

— Je sens la mort sur celles-ci, poursuivit-elle en touchant trois photos. Je la sens très fort. (Il s'agissait des photos de la clairière elle-même.) Mais pas sur celle-ci.

Ses doigts étaient revenus sur le cliché montrant le chemin forestier.

Je jetai un coup d'œil à Marino. Penché en avant sur le divan, les coudes sur les genoux, il fixait le visage d'Hilda. Jusqu'à présent, elle ne nous avait rien révélé d'extraordinaire. Marino ni moi n'avions jamais pensé que Deborah et Fred avaient été tués sur le chemin forestier, mais bien dans la clairière où on les avait retrouvés.

— Je vois un homme, poursuivait Hilda. Le teint clair, pas très grand, sans être petit. De taille moyenne, mince mais pas maigre. Je ne sais pas qui c'est, mais il est en contact avec le couple. Je perçois de l'amitié, des rires. Comme s'il s'entendait bien avec eux. J'ai l'impression qu'ils plaisantent avec lui. Qu'ils ont confiance en lui.

— Quoi d'autre ? la pressa Marino. Cet homme. À quoi il ressemble ?

Hilda continua de frotter la photo.

— Je vois de l'obscurité. Il est possible qu'il ait une barbe noire, ou quelque chose de sombre sur le visage. Peut-être est-il habillé de noir. En tout cas, je le sens en association avec le couple et en association avec l'endroit où ont été prises ces photos.

Elle ouvrit les yeux et contempla le plafond.

— Je sens que le premier contact a été amical. Rien d'inquiétant. Mais ensuite, il y a eu l'angoisse. Très forte à cet endroit, dans les bois.

— Et ensuite ? fit Marino.

Il était si tendu que les veines de son cou saillaient. S'il se penchait encore de deux centimètres, il allait tomber du divan.

Je perçois deux autres choses, dit-elle. Elles ne veulent peut-être rien dire, mais je les sens. Je sens un autre endroit, qui ne figure pas sur ces photos, et qui est en rapport avec la fille. Elle est peut-être allée quelque part, ou on l'a emmenée quelque part. À un endroit qui

pourrait être proche. Peut-être pas. Je ne sais pas, mais j'ai une impression de foisonnement, de choses qui agrippent. Je sens de la panique, beaucoup de bruit, de mouvement. Toutes ces impressions sont désagréables. Et puis il y a quelque chose de perdu. Quelque chose de métallique, qui a rapport à la guerre. Je ne sens rien d'autre, à part que cet objet n'est pas agressif – l'objet lui-même n'est pas dangereux.

— Qui a perdu cet objet en métal ? demanda Marino.

— Une personne encore vivante. Je ne la vois pas, mais j'ai l'impression que c'est un homme. Il n'est pas vraiment inquiet, mais ça l'ennuie quand même. Cet objet perdu lui revient de temps à autre à l'esprit.

Elle se tut. Le téléphone sonna une fois de plus.

— Avez-vous dit tout ceci à Pat Harvey l'automne dernier ? lui demandai-je.

— Au moment où je l'ai vue, répondit Hilda, les corps n'avaient pas été retrouvés. Je n'avais pas ces photos à ma disposition.

— Vous n'aviez donc pas ressenti tout ça.

Hilda réfléchit un moment.

— Nous sommes allées sur l'aire de repos et elle m'a Conduite à l'endroit où la Cherokee avait été retrouvée. Je suis restée un moment. Je me souviens qu'il y avait un couteau.

— Un couteau ? fit Marino.

— J'ai vu un couteau.

— Quel genre de couteau ? insista-t-il.

Je me souvins que Gail, le maître-chien, avait emprunté le couteau suisse de Marino pour ouvrir les portières de la voiture.

— Un long couteau, dit Hilda. Comme un couteau de chasse, ou une sorte de couteau militaire. Je me souviens que la poignée avait quelque chose de particulier. Elle était noire, peut-être en caoutchouc, avec une de ces lames qu'on utilise pour couper des choses dures, du bois par exemple.

— Je ne vois pas très bien, dis-je.

Je comprenais très bien ce qu'elle voulait dire mais je voulais qu'elle donne elle-même les précisions, sans que nous l'influencions.

— Avec des dents. Comme une scie. Une lame dentelée.

— Vous avez vu ça quand vous êtes allée sur l'aire de repos ? fit Marino en la regardant d'un air stupéfait.

— Je n'ai rien senti d'effrayant, dit-elle. Mais j'ai vu le couteau, et j'ai compris que le couple n'était pas dans la Cherokee au moment où on l'avait placée là où elle était. Je n'ai pas ressenti leur présence sur cette aire. Ils n'y sont jamais allés. (Elle se tut, ferma à nouveau les yeux, le front plissé par la concentration.) Je me souviens que j'avais senti de l'anxiété. J'ai eu l'impression de quelqu'un d'anxieux et de

pressé. J'ai vu de l'obscurité. Comme si c'était la nuit. Et puis quelqu'un qui marchait rapidement. Je n'ai pas vu qui c'était.

— Vous le voyez, aujourd'hui ? demandai-je.

— Non, toujours pas.

— Mais vous en parlez comme d'un homme. Elle réfléchit un instant.

— Oui, mon impression est qu'il s'agit d'un homme.

— Vous avez raconté tout ça à Pat Harvey, sur l'aire de repos ? demanda Marino.

— En partie, oui, répondit-elle. Mais je ne me souviens pas de tout ce que je lui ai dit.

— Je vais faire un tour, marmonna Marino en se levant du divan.

Hilda ne manifesta aucune surprise à le voir sortir. La moustiquaire claqua en se refermant derrière lui.

— Hilda, quand vous étiez avec Pat Harvey, dis-je, avez-vous ressenti quelque chose à son sujet ? Avez-vous eu, par exemple, l'impression qu'elle savait quelque chose sur ce qui était arrivé à sa fille ?

— J'ai perçu une grande culpabilité, comme si elle se sentait responsable. Mais ça n'a rien d'étonnant. Quand je rencontre les proches de quelqu'un qui a disparu ou qui s'est fait tuer, je perçois toujours de la culpabilité. Ce qui était un peu plus inhabituel, c'était son aura.

— Son *aura* ?

Je savais ce qu'on entendait par aura en médecine, cette sensation de vapeur qui précède parfois une attaque d'apoplexie, mais je doutais que ce fût dans ce sens qu'Hilda l'entendait.

— L'aura est invisible à la plupart des gens, expliqua-t-elle. Je la vois comme une couleur, une couleur qui baigne et entoure la personne. L'aura de Pat Harvey était grise.

— Cela signifie-t-il quelque chose ?

— Le gris n'est ni la vie ni la mort, dit-elle. Je l'associe avec la maladie. Une maladie du corps, de l'esprit ou de l'âme. Comme si quelque chose retirait la couleur de sa vie.

— Je suppose que ça s'expliquait par son état psychologique à ce moment-là, remarquai-je.

— C'est possible. Mais j'avais ressenti quelque chose de mauvais, d'inquiétant. Comme si elle était en danger. Son énergie n'était pas bonne. Elle n'était ni positive ni saine. J'ai senti Qu'elle risquait de s'exposer au danger, ou d'attirer le malheur sur elle par ses propres actes.

— Aviez-vous déjà vu une aura grise auparavant ?

— Rarement.

Je ne pus résister à l'envie de poser la question.

— Percevez-vous une couleur chez moi ?

— Du jaune mêlé de brun.

— Intéressant, dis-je surprise. Deux couleurs que je ne porte jamais. En fait, je crois ne posséder aucun objet jaune ou brun chez moi. Mais j'adore la lumière du soleil et le chocolat…

— L'aura n'a rien à voir avec les couleurs ou les aliments que vous préférez, répliqua-t-elle en souriant. Le jaune peut indiquer la spiritualité, alors que j'associe le brun avec le sens pratique. Quelqu'un dégageant du brun est quelqu'un d'ancré dans la réalité. Je perçois chez vous une aura à la fois spirituelle et pratique. Remarquez bien que c'est mon interprétation. Les couleurs ont une signification qui varie d'une personne à l'autre.

— Et Marino ?

— Une mince bande rouge, voilà ce que je vois autour de lui, dit-elle. Le rouge signifie souvent la colère. Je pense qu'il lui en faudrait un peu plus.

— Vous plaisantez ?

Marino était bien assez colérique à mon goût.

— Quand quelqu'un est faible du point de vue énergétique, je lui dis qu'il a besoin d'un peu plus de rouge dans sa vie. Le rouge donne de l'énergie. C'est ce qui vous fait accomplir des choses, prendre vos soucis à bras-le-corps. Le rouge peut être bénéfique s'il est bien canalisé. J'ai l'impression que le lieutenant a peur de ce qu'il ressent, et c'est cela qui l'affaiblit.

— Hilda, avez-vous vu les photos des autres couples disparus ?

— Mrs Harvey les avait découpées dans le journal, acquiesça-t-elle.

— Les avez-vous touchées ? Les avez-vous étudiées ?

— Oui.

— Qu'avez-vous ressenti ?

— La mort, dit-elle. Tous ces jeunes sont morts.

— Et cet homme au teint clair qui porte une barbe noire ou quelque chose de sombre sur le visage ?

Elle se tut quelques instants.

— Je ne sais pas. Mais je me souviens avoir perçu cette amitié dont je vous ai parlé. Leur première rencontre n'a pas été angoissante. J'ai eu l'impression qu'aucun des jeunes gens n'avait eu peur, du moins au début.

— Maintenant, je voudrais vous interroger à propos d'une carte, dis-je. Vous m'avez bien dit que vous lisiez dans les cartes, n'est-ce pas ?

— On peut utiliser à peu près n'importe quoi. Des cartes de tarot, une boule de cristal, aucune importance. Ce sont de simples outils. Ils ne sont là que pour vous aider à vous concentrer. Mais c'est vrai qu'il

m'arrive d'utiliser un jeu de cartes.

— Comment procédez-vous ?

— Je demande à la personne de couper, puis je tire une carte à la fois et j'annonce les impressions qu'elle me suggère.

— Quelle signification particulière accordez-vous au valet de cœur ? demandai-je.

— Tout dépend de la personne qui me consulte, de l'énergie que je perçois chez cet individu. Mais le valet de cœur est l'équivalent du cavalier de coupes dans le jeu de tarot.

— Une bonne ou une mauvaise carte ?

— Ça dépend quelle personne elle symbolise par rapport au consultant, dit-elle. Dans le tarot, les coupes sont des cartes d'amour et d'émotion, tout comme les épées et les deniers sont des cartes d'argent et d'affaires. Le valet de cœur serait donc une carte d'amour et d'émotion. Ce qui peut être très bien, mais aussi très mal si l'amour est mort ou qu'il s'est transformé en haine ou en désir de vengeance.

— En quoi un valet de cœur est-il différent d'un dix de cœur ou d'une dame de cœur, par exemple ?

— Le valet de cœur est une figure, dit-elle. Le roi de cœur est aussi une figure, mais j'associerais le roi à la puissance, à quelqu'un qui se perçoit et qui est perçu comme doté de pouvoir, un peu comme un père ou un patron. Le valet peut représenter, comme le cavalier, quelqu'un qui se voit ou qui est perçu comme un soldat, un défenseur, le champion d'une mise. Ça pourrait être quelqu'un qui se bat sur le terrain des affaires. Peut-être que c'est un sportif qui fait de la compétition. Il pourrait être des tas de personnages, mais comme le cœur représente l'émotion, l'amour, je dirais que quelle que soit la personne que représente cette carte, elle recèle un élément émotionnel beaucoup plus fort qu'un élément financier ou professionnel.

Le téléphone sonna une nouvelle fois.

— Ne croyez pas toujours ce qu'on vous dit, Dr Scarpetta, se déclara alors Hilda.

— À quel propos ? demandai-je, déroutée.

— Quelque chose qui importe énormément pour vous est en train de vous causer du tort, du chagrin. Il s'agit d'une personne. Un ami, une relation romantique. Peut-être un membre de votre famille. Je ne sais pas. En tout cas, quelqu'un qui a une grande importance dans votre vie. Or on vous dit, ou vous imaginez beaucoup de choses. Prenez garde à ne pas tout croire.

Mark, pensai-je, ou peut-être Benton Wesley.

— S'agit-il de quelqu'un avec qui je suis en relation en moment ? Que je rencontre ces temps-ci ?

— Comme je ressens beaucoup de confusion et d'incertitude, dit-elle après un moment de réflexion, je dirais que *ce* n'est pas quelqu'un

qui vous est actuellement proche. Je sens une distance, voyez-vous, une distance moins géographique qu'affective. Et cette distance vous empêche d'avoir vraiment confiance. Vous devriez laisser aller les choses, ne rien faire pour l'instant. Vous prendrez une décision en temps utile, mais il faut d'abord vous détendre, dissiper cette confusion, ne pas agir de façon impulsive. Ah, autre chose… Essayez de voir au-delà de ce qui est sous votre nez. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais il y a quelque chose que vous ne voyez pas pour l'instant, quelque chose qui a rapport à votre passé, une chose importante qui vous est arrivée autrefois. Vous en prendrez conscience et cette chose vous mènera à la vérité, mais vous ne comprendrez pas sa signification si vous ne vous ouvrez pas au préalable. Laissez-vous guider par votre foi.

Me demandant ce qui était arrivé à Marino, je me levai et regardai par la fenêtre.

Marino avala deux bourbons à l'aéroport de Charlotte et un troisième dans l'avion. Il ne desserra pratiquement pas les dents pendant le vol de retour à Richmond. Ce n'est qu'une ! fois dans le parking, alors que nous regagnions nos voitures, que je rompis ce long silence.

— Il faut que nous parlions, dis-je en sortant mes clés.

— Je suis crevé.

— Il est presque 5 heures. Pourquoi ne viendriez-vous pas 1er chez moi ?

Le regard dans le vague, il cligna plusieurs fois des yeux dans la lumière du soleil. Je ne savais pas s'il était en colère ou au bord des larmes, et je crois bien que je ne l'avais jamais vu dans cet état.

— Est-ce que vous m'en voulez, Marino ?

— Pas du tout, Doc. C'est juste que j'ai envie d'être seul.

— À mon avis ça n'est pas une bonne idée.

Il boutonna son pardessus jusqu'au cou.

— À plus tard, marmonna-t-il en s'éloignant.

Je rentrai chez moi, épuisée, et, l'esprit vide, je m'agitais dans la cuisine quand la sonnette de la porte d'entrée résonna. Je jetai un coup d'œil par le judas et eus la surprise d'y découvrir Marino.

— J'ai retrouvé ça dans ma poche, fit-il la porte à peine ouverte. (Il me tendit son billet d'avion composté ainsi que les papiers de location de la voiture.) J'me suis dit que vous en auriez peut-être besoin pour vos impôts.

— Merci, dis-je. (Je savais bien que ça n'était pas la vraie raison de sa visite : ayant déjà les facturettes de ma carte de Crédit, les papiers qu'il venait de me remettre étaient inutiles.) J'étais en train de

préparer à manger. Restez donc, puisque vous êtes là.

— Rien qu'un petit moment, alors, dit-il en évitant mon regard. J'ai des choses à faire.

Il me suivit à la cuisine et s'assit à la table. Je me remis à découper des rondelles de poivrons et les ajoutai aux oignons que je faisais sauter dans l'huile d'olive.

— Vous savez où se trouve le bourbon, dis-je en remuant le mélange.

Il se leva et se dirigea vers le bar.

— Pendant que vous y êtes, ajoutai-je, pourriez-vous me réparer un scotch et soda ?

Il ne répondit pas mais lorsqu'il revint, il posa mon verre sur le plan de travail et s'appuya contre le mur. Je versai oignons et poivrons dans une autre poêle où mijotaient les tomates, puis entrepris de faire revenir des saucisses.

— Je n'ai rien prévu d'autre, m'excusai-je.

— Ça suffira largement.

— De l'agneau au vin blanc, de la poitrine de veau ou du porc rôti aurait été parfait. (Je remplis une carafe d'eau et la posai sur la gazinière.) Je suis championne pour préparer l'agneau, mais il faudra que vous reveniez un autre jour.

— Vous devriez arrêter de découper des cadavres et ouvrir un restaurant.

— J'espère que ce n'est pas ironique.

— Pas du tout, fit-il d'un air impassible en allumant une cigarette. Comment vous appelez ça ? ajouta-t-il en hochant la tête vers la poêle.

— J'appelle ça des nouilles vertes et jaunes aux poivrons et saucisses, répondis-je en versant les saucisses dans la sauce. Mais si je voulais vous impressionner, j'appellerais ça *papardelle del Cantunzein.*

— C'est vrai, c'est impressionnant.

— Marino, fis-je en lui jetant un coup d'œil. Que s'est-il passé ce matin ? Il répondit à ma question par une autre question.

— Est-ce que vous avez parlé à quelqu'un de la coupure sur l'os de Deborah ?

— Jusqu'à maintenant, vous êtes le seul à qui j'en ai parlé.

— Dans ce cas, comment ça se fait qu'Hilda Ozimek ait vu dans sa tête un couteau de chasse avec une lame dentelée quand Pat Harvey l'a emmenée sur l'aire de l'autoroute ?

— C'est difficile à imaginer, en effet, dis-je en versant les pâtes dans l'eau bouillante. Il y a comme ça des choses dans la vie qu'on ne peut pas expliquer, Marino.

Il ne fallut que quelques secondes aux pâtes fraîches pour être cuites. Je les égouttai et les transférai dans un plat que j'avais chauffé au four. Puis j'y versai la sauce, ajoutai du beurre ainsi que le

parmesan frais que je venais de râper, et annonçai à Marino que nous pouvions passer à table.

— J'ai des cœurs d'artichauts au frigo, dis-je en nous servant. Mais pas de salade. Ah… et puis j'ai du pain au congélateur.

— Je ne veux rien d'autre, fit Marino la bouche pleine. Ça ira très bien. C'est parfait.

J'avais à peine touché à mon assiette qu'il était prêt à se resservir. On aurait dit que Marino n'avait rien mangé de la semaine. Il ne prenait aucun soin de lui, et ça commençait à se voir. Sa cravate avait sérieusement besoin de passer au pressing, un ourlet de son pantalon était décousu et sa chemise avait des auréoles jaunâtres aux aisselles. Tout en lui clamait qu'il se négligeait, et j'en étais aussi touchée que révulsée. Mais je savais qu'il avait de gros ennuis dans sa vie privée, qui l'empêchaient de se reprendre en main. Quelque chose de grave était en train de se passer.

Je me levai et tirai un Mondavi rouge du casier à bouteilles.

— Marino, dis-je en emplissant nos verres, qui était sur la photo que vous avez montrée à Hilda ? Votre femme ?

Il s'appuya contre son dossier sans me regarder.

— Je ne vous oblige pas à en parler si vous ne voulez pas, dis-je. Mais je ne vous reconnais plus depuis quelque temps. Vous n'êtes plus le même, ça saute aux yeux.

— Ce qu'elle m'a dit m'a causé un choc, répondit-il.

— Ce qu'a dit Hilda ?

— Ouais.

— J'aimerais que vous m'en parliez.

— J'en ai encore parlé à personne. (Il se tut, prit son verre de vin. Il avait le visage dur, le regard humilié.) Elle est repartie à Jersey City depuis novembre.

— Je crois que vous ne m'avez jamais dit comment elle s'appelait.

— Eh ben dites donc, marmonna-t-il. Parlez d'un commentaire.

— Plus révélateur que vous ne croyez, rétorquai-je. C'est vrai que vous gardez tout pour vous.

— J'ai toujours été comme ça. Mais ça a empiré depuis que je suis flic. Y'a constamment des collègues qui viennent pleurer sur votre épaule en vous parlant de leur petite amie, de leur femme ou de leurs gamins. Ils vous racontent tout, comme si vous étiez des frères. Et puis quand c'est votre tour d'avoir un problème et que vous faites l'erreur de vous confier à l'un d'eux, le lendemain, toute la police de la ville est au courant. Croyez-moi, j'ai appris depuis un sacré bout de temps à fermer ma gueule.

Il se tut et sortit son portefeuille.

— Elle s'appelle Doris, dit-il en me tendant la photo qu'il avait montrée à Hilda Ozimek.

Doris était une femme au visage avenant et à la silhouette rondouillarde. Elle se tenait debout, en habits du dimanche, l'air embarrassé face à l'objectif. Je l'avais vue des centaines de fois, car le monde regorge de Doris. Ce sont ces femmes qui rêvent d'amour sous la véranda, par les belles nuits d'été resplendissantes d'étoiles. Des femmes dont l'importance se mesure aux services qu'elles rendent, et qui ne parviennent à survivre qu'en étouffant peu à peu en elles tout espoir. Jusqu'à ce qu'un beau matin elles se réveillent folles à lier.

— Ça aurait fait trente ans en juin qu'on est mariés, dit Marino lorsque je lui rendis la photo. Et puis tout d'un coup elle a craqué. Elle dit que je travaille trop, que je suis jamais à la maison. Qu'elle me connaît même pas. Des choses comme ça. Mais j'suis pas tombé de la dernière pluie. Je sais bien que c'est pas ça qui va pas.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Ça a commencé l'été dernier, quand sa mère a eu une attaque. Doris est allée s'occuper d'elle. Elle est restée dans le Nord pendant presque un mois, elle a sorti sa mère de l'hôpital et l'a mise dans une maison de retraite, elle s'est occupée de tout. Et quand elle est revenue, Doris avait changé. On aurait dit quelqu'un d'autre.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a rencontré un homme là-haut, un type qui bosse dans l'immobilier et qui a perdu sa femme il y a deux ou trois ans. C'est lui qui s'est occupé de vendre la maison de la mère de Doris. Doris m'en a parlé une ou deux fois, en passant. Mais je me suis vite aperçu qu'il y avait quelque chose. Quelquefois, quand le téléphone sonnait tard le soir et que je décrochais, on coupait tout de suite la communication. Doris a pris l'habitude d'aller ramasser le courrier avant moi. Et puis en novembre, elle a fait ses bagages et elle est partie. Elle a prétendu que sa mère avait besoin d'elle.

— Est-ce qu'elle revient vous voir ?

Il secoua la tête.

— Non. Elle appelle de temps en temps. Elle veut divorcer.

— Marino, je suis désolée.

— Sa mère est dans cette maison, vous comprenez. Doris s'occupe d'elle, et en même temps elle voit ce type. Un jour elle est heureuse, un jour elle craque. Elle voudrait revenir, et en même temps elle veut pas. Un jour elle a des remords, le lendemain elle s'en fout. Exactement ce qu'Hilda a dit en regardant sa photo. Elle arrête pas de changer d'avis.

— Ça doit être pénible pour vous.

— Pfft, fit-il en lançant sa serviette sur la table. Elle peut bien faire ce qu'elle veut. J'en ai rien à foutre.

Je savais qu'il ne le pensait pas. Il souffrait et j'avais mal pour lui. Et en même temps, je comprenais sa femme. Marino ne devait pas être

facile à aimer.

— Voudriez-vous qu'elle revienne ?

— J'ai passé la plus grande partie de ma vie avec elle. Mais faut voir les choses en face, Doc. (Il me regarda, les yeux pleins d'appréhension.) Ma vie ressemble à rien. J'arrive à peine à joindre les deux bouts, on me réveille au milieu de la nuit. On fait des projets pour les vacances et puis boum, on m'appelle, Doris défait les bagages et se ronge les ongles à la maison – comme pour le week-end du « Labor Day », quand la fille Harvey et son copain ont disparu. Ça a été la goutte d'eau en trop.

— Aimez-vous Doris ?

— Elle pense que non.

— Peut-être que vous devriez lui expliquer ce que vous ressentez, la rassurer sur vos sentiments, dis-je. Lui montrer que vous avez envie d'elle et pas seulement *besoin* d'elle.

— Je pige pas, fit-il d'un air étonné.

Il ne pigerait jamais, pensai-je avec découragement.

— Prenez soin de vous, lui dis-je. N'attendez pas qu'elle s'en occupe. Peut-être que ça arrangera les choses.

— Je gagne pas assez de fric, voilà tout.

— Je suis sûre que ce n'est pas ça qui gêne votre femme. Ce qu'elle veut, c'est se sentir aimée, savoir qu'elle a de l'importance pour vous.

— Son type, il a une grande baraque et une Chrysler New Yorker. Toute neuve, avec sièges en cuir et tout le tremblement.

Je restai silencieuse.

— L'année dernière, il s'est payé des vacances à Hawaï, poursuivit Marino qui se laissait gagner par la colère.

— Doris a passé presque toute sa vie avec vous. C'était ça son choix, avec ou sans Hawaï…

— Hawaï est un piège à touristes, m'interrompit-il en allumant une cigarette. Moi je préférerais aller pêcher sur Buggs Island.

— Avez-vous jamais songé que Doris en a peut-être par-dessus la tête de jouer le rôle de la maman avec vous ?

— Elle est pas ma mère, fit-il.

— Alors comment se fait-il que depuis qu'elle est partie, on a l'impression que vous avez besoin d'une maman pour s'occuper de vous, Marino ?

— Parce que j'ai pas le temps de recoudre mes boutons, de préparer à bouffer, de faire le ménage et tous ces trucs-là, voilà pourquoi.

— Moi aussi j'ai un métier, dis-je. Et pourtant je trouve le temps de faire ces trucs-là.

— Ouais, mais vous avez une bonniche. Et vous vous faites

probablement dans les cent mille dollars par an.

— Même si je ne gagnais que dix mille dollars, je m'occuperais de moi, Marino. Je le ferais parce que j'ai de l'amour propre et que *je ne veux pas* laisser quelqu'un s'occuper de moi à ma place. Je veux simplement qu'on ait des attentions pour moi, ce qui n'est pas la même chose.

— Si vous êtes si maligne, Doc, alors comment ça se fait que vous êtes divorcée ? Comment ça se fait que votre copain Mark est dans le Colorado et vous ici ? J'ai pas l'impression que vous soyez tellement au point sur les relations de couple ?

Je sentis une rougeur m'envahir la nuque.

— Tony ne m'aimait pas vraiment, et dès que je m'en suis aperçue, je suis partie. Quant à Mark, il a peur de s'engager.

— Et vous, vous êtes prête à vous engager ? demanda Marino avec agressivité.

Je ne répondis pas.

— Comment ça se fait que vous êtes pas partie dans l'Ouest avec lui ? Peut-être bien que tout ce qui vous intéresse, c'est votre boulot.

— Nous avions des problèmes, et certains provenaient sans doute de moi. Mark était fâché, il est parti dans l'Ouest… peut-être pour me donner une leçon, peut-être simplement pour s'éloigner de moi, expliquai-je. (J'étais stupéfaite de ne pouvoir maîtriser l'émotion qui faisait trembler ma voix.) Du point de vue professionnel, il m'était impossible de partir avec lui, et de toute façon il n'en a jamais été question.

Marino parut soudain honteux.

— Je suis désolé. Je ne savais pas.

Je restai silencieuse.

— On dirait qu'on est dans la même galère, dit-il.

— Par certains aspects, oui, fis-je sans vouloir m'avouer quels étaient ces aspects. Mais je m'occupe de moi. Si Mark revient dans ma vie, il ne trouvera pas quelqu'un de négligé, au bout du rouleau. J'ai envie de lui, mais je n'ai pas besoin de lui. Peut-être que vous devriez essayer ça avec Doris ?

— Ouais, fit-il avec une certaine conviction. Je vais essayer. En attendant, si on buvait un café ?

— Vous savez le préparer ?

— Vous voulez rire ? fit-il d'un air surpris.

— Leçon numéro un, Marino. Préparation du café. Venez ici.

Après que je lui eus dévoilé les mystères de la cafetière électrique, il reparla des péripéties de la journée.

— Une partie de moi refuse de prendre au sérieux ce qu'a raconté Hilda, dit-il. Mais une autre partie de moi s'y sent obligée. Je dois avouer que ça m'a tracassé.

— Quoi, par exemple ?

— On a tiré sur Deborah Harvey avec un 9 mm. On n'a jamais retrouvé la douille. Difficile de croire que le type a pu la récupérer dans l'obscurité. Ce qui me fait dire que Morrell et les autres ont pas cherché au bon endroit. Souvenez-vous, Hilda se demandait s'ils n'avaient pas été dans un autre endroit. Elle a parlé de quelque chose que le type avait perdu. D'un objet en rapport avec la guerre. Ça pourrait être une douille.

— Elle a dit aussi que l'objet était inoffensif, lui rappelai-je.

— Une douille vide ne ferait pas de mal à une mouche. C'est la balle qui est dangereuse, et encore, seulement quand on tire.

— Les photos qu'elle a étudiées ont été prises l'automne dernier, dis-je. Même s'il y était à l'époque, l'objet ne s'y trouve peut-être plus à l'heure qu'il est.

— Vous croyez que le tueur est revenu le chercher le lendemain, quand il faisait jour ?

— Hilda a dit que la personne qui l'avait perdu s'en était inquiétée.

— Je pense pas qu'il y soit retourné, dit Marino. Il est trop prudent pour ça. Y'avait trop de risque. Le coin s'est mis à grouiller de flics avec des chiens dès qu'on a signalé la disparition des gosses. Vous pensez bien que le tueur s'est pas montré.

— Peut-être, dis-je alors que le café commençait à passer.

— Je pense qu'on devrait retourner là-bas et fouiller un peu la clairière. Vous êtes partante ?

— Pour tout vous dire, j'y pense depuis un moment.

# 8

Dans la pleine lumière de l’après-midi, la forêt ne nous parut d’abord pas aussi sinistre que la fois précédente, mais à mesure que Marino et moi approchions de la clairière, les relents de chair décomposée nous reprirent à la gorge. Çà et là, de petits monticules de pommes de pin et de feuilles témoignaient du raclement des pelles et du vidage des tamis. Il faudrait du temps pour que l’endroit retrouve son aspect originel.

Marino avait apporté un détecteur de métal, et je m’étais équipée d’un râteau. Le lieutenant sortit ses cigarettes en jetant un coup d’œil alentour.

— Inutile de chercher par ici, décréta-t-il. Ça a déjà été tourné et retourné une demi-douzaine de fois.

— Je suppose que le sentier aussi a été passé au peigne fin, dis-je en me retournant vers la piste que nous avions suivie depuis le chemin forestier.

— Pas sûr, parce qu’il n’existait pas l’automne dernier, quand le couple a été amené ici.

Je n’avais pas réalisé qu’en effet, ce sentier avait été tracé par le piétinement des policiers et autres participants à l’enquête allant et venant du chemin forestier à la clairière.

Marino fouillait du regard les sous-bois environnants.

— On sait même pas où ils étaient garés, Doc. On va partir de l’hypothèse qu’ils ont laissé la voiture à peu près où on s’est arrêtés, et qu’ils ont suivi à peu près le chemin qu’on a suivi jusqu’ici. Mais tout dépend si le tueur *savait* où il allait.

— C’est mon sentiment, dis-je. Ça n’est pas logique de penser qu’il a quitté le chemin forestier et qu’il est arrivé ici par hasard en marchant dans le noir.

Marino mit en marche le détecteur de métal.

— Ça coûte rien d’essayer, dit-il en haussant les épaules.

Partant de la limite du périmètre déjà examiné par la police, nous commençâmes à explorer les sous-bois de part et d’autre du sentier venant du chemin forestier. Pendant près de deux heures, nous examinâmes la moindre ouverture dans les buissons susceptible de laisser passage à un homme. Par deux fois, le sifflement du détecteur nous fit espérer une découverte : le premier n’était dû qu’à une canette de bière Old Milwaukee, le deuxième à un décapsuleur rouillé. Le troisième sifflement retentit bien plus tard, alors que nous étions à l’orée du bois, en vue de la voiture. Nous exhumâmes une vieille cartouche de chasse au plastique décoloré par les années.

Appuyée sur mon râteau, je contemplai avec découragement le sentier, réfléchissant à ce qu'avait dit Hilda au sujet d'un autre endroit où le tueur aurait peut-être emmené Deborah. J'avais d'abord pensé que si Deborah avait voulu s'échapper, elle aurait sans doute profité de l'obscurité pendant que le tueur les conduisait, elle et Fred, du chemin forestier à la clairière. Mais en examinant les bois environnants, je me rendis compte que cette théorie ne tenait pas debout.

— Admettons que nous avons affaire à un seul tueur, dis-je à Marino.

— D'accord, je vous écoute, fit-il en s'essuyant le front d'un revers de manche.

— Si vous étiez le tueur, que vous ayez enlevé deux personnes et que vous les ameniez ici, qui tueriez-vous en premier ?

— Le type, parce que c'est lui qui risque de me poser le plus de problèmes, répondit-il sans hésitation. Je l'éliminerais d'abord et je me garderais la petite pour la fin.

Je n'arrivais toujours pas à imaginer la scène. Comment le tueur avait-il pu forcer deux personnes à marcher ainsi dans les bois à la nuit tombée ? Avait-il une lampe torche ? Connais sait-il assez bien l'endroit pour retrouver la clairière les yeux fermés ? Je demandai son avis à Marino.

— Je me suis posé les mêmes questions, dit-il. D'abord, si c'était moi, je les aurais entravés en leur liant les mains dans le dos. Ensuite j'aurais collé mon flingue dans les reins de la fille pendant qu'on marchait dans la forêt, pour rendre le gars docile. Parce qu'au premier faux pas, je descends sa copine vu ? Est-ce qu'il avait une torche ? En tout cas il avait quelque chose qui lui permettait de voir.

— Comment pourriez-vous tenir en même temps une arme, une torche et le bras de la fille ? demandai-je.

— Facile. Vous voulez que je vous montre ?

— C'est inutile, dis-je en reculant d'un pas alors qu'il tendait déjà la main.

— Alors avec le râteau. Bon sang, Doc, soyez pas si nerveuse.

Il me confia le détecteur et je lui tendis le râteau.

— Imaginons que c'est Deborah, d'accord ? Je lui enserre le cou du bras gauche en même temps que je tiens la torche clans la main, comme ça. (Il mima la prise.) Et j'ai mon flingue dans la main droite, collé dans les reins de la fille. Pas de problème. Fred marche à quelques pas devant nous, suivant le rayon de la torche, et je le quitte pas des yeux. (Marino l'interrompit et tourna la tête vers le sentier.) En tout cas, ils devaient pas marcher vite.

— Surtout s'ils étaient pieds nus, ajoutai-je.

— Et à mon avis ils l'étaient, dit-il. Il ne peut pas leur attacher les

pieds s'il veut les faire marcher. Mais il leur fait enlever leurs chaussures, pour leur ôter l'envie de s'enfuir. Peut-être il l'a fait après les avoir butés, il garde leurs chaussures en souvenir.

— Peut-être, fis-je en écho. (Je repensai alors au sac de sport de Deborah.) Si Deborah avait les mains attachées dans le dos comment se fait-il qu'on ait retrouvé son sac ici ? Impossible de le mettre en bandoulière, puisqu'il n'a pas de courroie. Et puis si quelqu'un vous faisait entrer dans un bois sous la menace d'une arme, pourquoi emmèneriez-vous votre sac de sport ?

— Aucune idée. Ça me turlupine depuis le début.

— Essayons encore, dis-je.

— Oh, merde.

Lorsque nous regagnâmes la clairière, les nuages avaient Voilé le soleil et le vent s'était levé, de sorte que la température paraissait être descendue d'un coup de plusieurs degrés, j'avais froid et les muscles de mes bras tremblaient de fatigue à force de ratisser. C'est alors que je remarquai, du côté opposé au sentier, une étendue de terrain d'apparence si hostile que je doutai que les chasseurs eux-mêmes s'y aventurent, La police avait creusé et tamisé le sol sur deux ou trois mètres dans cette direction avant de buter sur une prolifération de ku-dzu s'étendant sur près d'un demi-hectare. Les arbres pris dans les mailles du lierre ressemblaient à des dinosaures luttant pour surnager dans cet océan vert. Tous les buissons, arbres et plantes alentour étaient peu à peu étouffés et étranglés par le ku-dzu.

— Oh non, par pitié, se plaignit Marino en me voyant m'aventurer dans ce fouillis.

— Nous n'irons pas loin, promis-je.

Nous n'eûmes pas à aller très loin.

Le détecteur siffla presque aussitôt. Le sifflement augmenta de puissance et se fit plus aigu lorsque Marino plaça l'appareil au-dessus d'une touffe de ku-dzu distante de moins de cinq mètres de l'endroit de découverte des corps. Ratisser du ku-dzu s'avérant une tâche désespérée, j'abandonnai le râteau et me mis à genoux, arrachant les feuilles à la main et fouillant le sol de mes doigts protégés par des gants chirurgicaux, jusqu'à ce que je sente un objet rond et plat qui n'était pas, je le compris aussitôt, ce que nous cherchions.

— Gardez-le pour le péage, dis-je d'un air découragé à Marino en lui lançant un *quarter* plein de terre.

Quelques pas plus loin, pourtant, le détecteur fit à nouveau entendre son signal, et cette fois, je ne me mis pas à quatre pattes pour rien. Je sentis sous mes doigts une forme cylindrique que j'aurais reconnue entre mille, écartai les pousses de ku-dzu et aperçus un éclat de métal inoxydable, une douille brillante comme de l'argent poli. Je la déterrai avec précaution, m'efforçant de la toucher le moins

possible, pendant que Marino, penché au-dessus de moi, me présentait un sachet plastique ouvert.

— Du Fédéral neuf millimètres, fit-il en déchiffrant le poinçon à travers le plastique transparent. Je veux bien être pendu.

— Il se tenait donc par ici quand il a tiré sur Deborah, dis-je à mi-voix.

Une étrange sensation me parcourut tandis que me revenaient à l'esprit les paroles d'Hilda : elle avait dit que Deborah s'était trouvée dans un lieu « foisonnant » de choses qui « agrippent ». Le *ku-dzu.*

— S'il a tiré de près, dit Marino, elle a dû s'écrouler par ici.

Le détecteur toujours en main, il me suivit un peu plus loin dans les mauvaises herbes.

— Bon sang, comment a-t-il pu la *viser dans* le noir, Marino ? Vous vous imaginez ici en pleine nuit ?

— Il y avait de la lune.

— Elle n'était pas pleine, dis-je.

— Ça suffisait pour y voir.

Les conditions météorologiques de cette nuit-là avaient été déterminées depuis des mois. Le vendredi 31 août, jour de la disparition du couple, il faisait une température d'environ 20°, avec une lune du premier quartier et un ciel dégagé. Même s'il était équipé d'une puissante lampe torche, je ne voyais toujours pas comment le tueur avait pu contraindre ses deux otages à s'enfoncer dans les bois sans être aussi désorienté et vulnérable qu'eux. Je ne pouvais imaginer que confusion, hésitations et trébuchements.

Pourquoi ne les avait-il pas tués sur le chemin forestier et dissimulés dans les buissons avant de repartir en voiture ? Pourquoi avait-il tenu à les amener ici ?

Il est vrai qu'il s'était passé la même chose avec les autres couples, tous retrouvés dans des endroits retirés et boisés.

Marino explorait du regard l'étendue de ku-dzu, une expression de révulsion sur le visage.

— Encore heureux que ça soit pas la saison des serpents, maugréa-t-il.

— Je vous en prie, Marino, fis-je avec un frisson.

— Vous voulez continuer ? s'enquit-il sur un ton indiquant qu'il n'avait pas la moindre envie de s'aventurer d'un pas de plus dans cette jungle.

— Je pense que c'est assez pour aujourd'hui, fis-je en m'extirpant le plus vite possible du ku-dzu.

Entendre Marino parler de serpents m'avait flanqué la chair de poule et fait frôler la panique.

Il était presque 17 heures et l'obscurité commençait à l'envahir la forêt lorsque nous regagnâmes la voiture. Chaque fois qu'une brindille

craquait sous les pieds de Marino, mon cœur bondissait dans ma poitrine.

— Je déposerai ça au labo demain matin à la première heure, dit Marino. Ensuite, faut que j'aille au tribunal. Ça va être encore une journée formidable.

— Vous allez au tribunal pour quelle affaire ?

— Le meurtre d'un certain Bubba par son ami Bubba, avec un certain Bubba pour seul témoin.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout, fit-il. Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, (Mettant le contact, il ajouta entre ses dents :) Je commence à détester ce boulot, Doc, je vous jure.

— Ces temps-ci, vous détestez le monde entier, Marino.

— Non, c'est pas vrai, fit-il. (Chose rarissime, Marino rit.) Je vous aime bien.

Le dernier jour de janvier, je reçus un courrier officiel de Pat Harvey m'avertissant que si je ne lui envoyais pas un exemplaire des rapports d'autopsie et de toxicologie de sa fille avant la fin de la semaine suivante, elle aurait recours à une injonction judiciaire. Elle avait fait parvenir une copie de sa lettre à mon supérieur, le commissaire aux Services de santé, dont la secrétaire me convoqua dans l'heure.

Abandonnant mes patients à autopsier, je quittai l'immeuble du BCME et parcourus à pied la courte distance qui me séparait de l'ancienne gare de Main Street, qui accueillait certains services administratifs pendant la rénovation de Madison Building. Deux ans auparavant, le Gouverneur avait nommé comme commissaire à la Santé le Dr Paul Sessions, et bien que mes entrevues avec lui fussent rares, elles étaient toujours agréables. J'avais toutefois l'impression qu'aujourd'hui, l'ambiance risquait d'être tendue. Sa secrétaire m'avait transmis la Convocation d'un ton penaud, comme si elle savait que je me préparais à passer un mauvais quart d'heure.

Le commissaire était installé dans une suite de bureaux situés au premier étage, auquel menait un escalier en marbre que les allées et venues des voyageurs avaient poli au cours les années.

Pivotant sur son fauteuil pour décrocher le téléphone, la secrétaire m'accueillit avec un sourire sympathique qui ne fit que renforcer mes appréhensions.

À peine m'eut-elle annoncée que la lourde porte de chêne l'ouvrit, et le Dr Sessions m'invita à entrer. C'était un homme énergique, avec des cheveux bruns qui commençaient à se raréfier et des lunettes à grosse monture qui lui mangeaient le visage.

Il s'assit derrière son bureau, la lettre de Pat Harvey posée au milieu de son sous-main, le visage inhabituellement nombre.

— Je suppose que vous avez eu connaissance de ceci ? fit-il en tapotant la lettre du bout de l'index.

— Oui, dis-je. Il est compréhensible que Pat Harvey veuille connaître les conclusions de l'autopsie de sa fille.

— Le corps de Deborah Harvey a été retrouvé il y a onze jours. Dois-je conclure que vous ne savez toujours pas ce qui les a tués, elle et son ami ?

— Je sais ce qui a tué Deborah, mais j'ignore encore les causes de la mort de Fred.

Le Dr Sessions prit l'air surpris.

— Dans ce cas, Dr Scarpetta, pouvez-vous m'expliquer pourquoi cette information n'a pas été communiquée à la famille Harvey ni au père de Fred Cheney ?

— C'est très simple, répondis-je. Leurs dossiers ne sont pas bouclés car nous attendons le résultat de nouvelles investigations. Par ailleurs, le FBI m'a demandé de ne communiquer aucune information à quiconque.

— Je vois, fit-il.

Il contempla le mur comme s'il comportait une fenêtre, qui n'était pas le cas.

— Si vous me demandiez de publier mes rapports, je le ferais, Dr Sessions. À vrai dire, je serais même soulagée de satisfaire la demande de Pat Harvey.

— Pourquoi ?

Il connaissait la réponse, mais voulait connaître mon avis.

— Parce que Mrs Harvey et son mari ont le droit de savoir ce qui est arrivé à leur fille, dis-je. De même Bruce Cheney a le droit de connaître ce que nous savons et ce que nous ignorons encore sur la mort de son fils. Cette attente ne peut que prolonger leur angoisse.

— Avez-vous parlé à Mrs Harvey ?

— Pas récemment.

— Lui avez-vous parlé depuis que les corps ont été retrouvés, Dr Scarpetta ? demanda-t-il.

— Je l'ai appelée pour lui confirmer l'identification des corps, mais je ne lui ai pas parlé depuis.

— A-t-elle essayé de vous joindre ?

— Oui.

— Et vous avez refusé de lui parler ?

— Je viens de vous expliquer pourquoi je ne peux pas lui parler, dis-je. Et je ne pense pas que ce serait très malin de ma part de lui téléphoner pour lui dire que le FBI ne veut pas que je lui parle.

— Ainsi, vous n'avez parlé à personne des instructions du FBI ?

— Sauf à vous, à l’instant. Il croisa les jambes.

— Et je vous en suis reconnaissant. Mais il vaut mieux n’en parler à personne d’autre. Surtout aux journalistes.

— Je fais de mon mieux pour les éviter.

— Le *Washington Post* a appelé ce matin.

— Qui était-ce ?

Mal à l’aise, je le regardai chercher parmi un petit tas de notifications d’appel. Je me refusais à croire qu’Abby Turnbull ait tenté de me doubler.

— Un certain Clifford Ring, dit-il en levant les yeux. Ce n’est pas la première fois qu’il appelle, et je ne suis pas la seule personne à qui il voudrait tirer les vers du nez. Il a essayé auprès de ma secrétaire et d’autres membres de mon personnel. Je suppose qu’il vous a aussi appelée.

— Beaucoup de journalistes m’ont appelée. Je ne me souviens pas de tous les noms.

— Bref, Mr Ring a l’air de penser qu’on essaie d’étouffer quelque chose, qu’il y a une sorte de conspiration. D’après les questions qu’il pose, on dirait qu’il a en sa possession des éléments tendant à confirmer cette hypothèse.

Bizarre, pensai-je. Contrairement à ce qu’Abby avait affirmé, le *Post* ne semblait pas avoir renoncé à enquêter.

— Il a l’impression, poursuivit le commissaire, que votre bureau retient les informations, et participe donc à cette conspiration.

— Difficile de dire le contraire, admis-je en m’efforçant de ne pas laisser paraître mon dépit. Et du coup je me retrouve prise entre deux feux. Je m’oppose soit à Pat Harvey, soit au Justice Department, et franchement, si j’avais le choix, je préférerais donner satisfaction à Mrs Harvey. Il faudra bien que je lui réponde. Après tout, elle est la mère de Deborah. Je n’ai aucune obligation envers le FBI.

— Je préférerais ne pas me mettre le Justice Department à dos, dit le Dr Sessions.

Inutile de me faire un dessin. Une partie substantielle du budget alloué aux services du commissaire provenait de subventions fédérales, dont une partie était attribuée à mon bureau pour financer la collecte d’un certain nombre de données destinées à diverses agences chargées de la prévention des accidents domestiques ou de la circulation. En contrariant les services fédéraux, nous ne verrions peut-être pas nos crédits supprimés, mais nous avions de bonnes chances de nous rendre la vie impossible. Le commissaire ne tenait pas à être obligé de remplir un justificatif pour chaque crayon ou feuille de papier acheté avec de l’argent fédéral. Je savais comment fonctionnaient ces choses-là. On nous demanderait des comptes sur chaque *cent* dépensé, on nous noierait sous la paperasserie.

Le commissaire saisit la lettre et l'étudia quelques instants.

— On dirait que la seule solution, c'est que Mrs Harvey fasse ce qu'elle menace de faire.

— Si elle obtient une injonction du tribunal, je serai bien obligée de lui communiquer ce qu'elle réclame.

— Je comprends bien. Et l'avantage de cette solution, c'est que le FBI ne pourra rien nous reprocher. L'inconvénient c'est la mauvaise publicité dont nous ferons l'objet. Les Services de santé ne sortiront pas grandis de cette affaire si le public apprend que nous avons été obligés par injonction judiciaire de fournir à Mrs Harvey les renseignements auxquels elle a légalement droit. Sans compter que cela ne fera que renforcer les soupçons de Mr Ring.

Le citoyen lambda ignorant que le Bureau du médecin expert dépendait des Services de santé, c'est moi qui serais livrée à la vindicte publique. En bon stratège bureaucratique, le commissaire préférait m'exposer en première ligne plutôt que de risquer le courroux du Justice Department.

— Il faut s'attendre, reprit-il, à ce que Pat Harvey mette tout son poids dans la balance, qu'elle se serve de l'influence de ses services pour faire un maximum de bruit. D'un autre côté, peut-être qu'elle bluffe.

— J'en doute, dis-je.

— Nous verrons bien. (Sur ce, il se leva et me raccompagna à la porte.) Je vais écrire à Mrs Harvey pour lui dire que vous et moi avons eu une petite conversation.

Tu parles, pensai-je.

— Faites-moi savoir si vous avez besoin d'aide, ajouta-t-il en fuyant mon regard.

Je venais précisément de lui faire comprendre que j'avais besoin d'aide, mais il aurait aussi bien pu avoir les deux bras cassés : il ne lèverait pas le petit doigt pour moi.

De retour à mon bureau, je demandai aux standardistes et à Rose si un journaliste du *Post* avait appelé, mais aucune ne se souvenait d'un Clifford Ring. Je me dis qu'il ne pouvait pas l'accuser de bloquer les informations s'il n'avait même pas essayé de me joindre. Pourtant, je restais perplexe.

— Au fait, ajouta Rose tandis que je sortais dans le couloir. Linda vous cherche, elle dit que c'est urgent. Linda était la spécialiste des armes à feu. Marino avait dû lui remettre la douille. Parfait.

Le laboratoire d'analyse des armes à feu, au deuxième étage, aurait pu passer pour une armurerie d'occasion. Revolvers, carabines, fusils et pistolets encombraient le moindre centimètre carré d'espace libre, et les pièces à conviction emballées dans du papier bulle s'empilaient contre un mur jusqu'à hauteur de poitrine. Je crus que

tout le monde était parti déjeuner lorsque j'entendis le son étouffé de plusieurs détonations derrière des portes closes. Une petite pièce contiguë au laboratoire. Pourvue d'une citerne en acier galvanisé remplie d'eau, servait à tester les armes.

Deux chargeurs plus tard, Linda sortit de la pièce, un 38 Spécial dans une main, des douilles vides et une boîte à munitions dans l'autre. Mince, féminine, elle avait de longs cheveux bruns, des traits bien découpés et des yeux noisette. Sous sa blouse elle portait une ample jupe noire et un chemisier de soie jaune. Si je m'étais trouvée à côté d'elle en avion et que j'aie dû deviner sa profession, j'aurais dit qu'elle enseignait la poésie ou tenait une galerie d'art.

— Mauvaise nouvelle, Kay, dit-elle en posant le revolver et les douilles vides sur son bureau.

— J'espère que ça n'a pas de rapport avec la douille que Marino vous a remise, dis-je.

— Je crains que si. J'allais y graver mes initiales et un numéro de labo quand j'ai eu une petite surprise. (Elle se dirigea vers le microscope comparatif.) Installez-vous, dit-elle en montrant le siège. Un dessin vaut mieux qu'un long discours.

Je m'assis et collai mes yeux aux oculaires. Dans le cercle de lumière brillait la douille en acier inoxydable.

— Je ne comprends pas, murmurai-je en réglant la netteté.

À l'intérieur de l'extrémité ouverte de la douille, je distinguai les initiales « J.M. ».

— Je croyais que c'était Marino qui vous avait remis la douille, dis-je en levant les yeux vers Linda.

— C'est bien lui. Il est passé il y a environ une heure, rétorqua-t-elle. Il m'a dit que ça n'était pas lui qui avait gravé ces initiales. D'abord ce ne sont pas les siennes, et ensuite, je ne pense pas qu'il se serait amusé à entailler une telle pièce à conviction.

Bien que certains détectives marquent encore de leurs initiales les douilles vides qu'ils trouvent sur les lieux d'un crime, de même que les médecins experts marquent les leurs sur les balles retirées des corps qu'ils examinent, les analystes en balistique essaient de faire cesser cette pratique. Utiliser un stylet sur le métal de la douille était hasardeux car on risquait de brouiller des marques de bloc de culasse, de percuteur, d'éjecteur ainsi que les rainures du canon, c'est-à-dire tous les éléments permettant d'identifier une arme. Marino ne prenait jamais ce risque. Comme moi, il inscrivait ses initiales sur le sachet plastique et laissait intacte la pièce à conviction qui y était enfermée.

— Dois-je en conclure que ces initiales figuraient sur la douille *avant* que Marino ne vous la remette ? demandai-je.

— Apparemment, oui.

J.M. *Jay Morrell,* songeai-je avec stupéfaction. Pourquoi une

douille retrouvée sur les lieux d'un meurtre porterait-elle ses initiales ?

— Peut-être qu'un policier participant aux recherches avait cette douille dans la poche et qu'il l'a perdue, suggéra Linda. Peut-être sa poche était-elle trouée ?

— Difficile à croire, dis-je.

— J'ai une autre explication possible. Mais elle ne va pas vous plaire, pas plus qu'à moi, d'ailleurs. La douille a pu être rechargée.

— Dans ce cas, pourquoi porterait-elle les initiales d'un enquêteur ? Qui irait s'amuser à recharger une douille servant de pièce à conviction ?

— C'est déjà arrivé, Kay, mais ce n'est pas moi qui vais vous dire ce qui suit, d'accord ?

J'ouvris les oreilles et m'abstins de tout commentaire.

— Le nombre d'armes, de cartouches et de douilles saisies par la police et présentées aux tribunaux est astronomique. Tout ce matériel vaut une fortune et excite la convoitise de certains, y compris des juges. Ils gardent certaines pièces pour eux ou les revendent à des armuriers. Je suppose donc qu'il est possible que cette douille ait été trouvée par un officier de police et soumise à l'examen d'un tribunal avant d'être invendue et rechargée. Il est possible que celui qui l'a tirée n'ait pas su qu'elle portait des initiales.

— Il m'est impossible de prouver que cette douille contenait la balle que j'ai extraite de la colonne vertébrale de Deborah Harvey, lui rappelai-je, et je ne pourrai pas le prouver tant que nous n'aurons pas retrouvé le pistolet qui l'a tirée. Nous ne pouvons même pas affirmer qu'elle provient d'une cartouche Hydra-Shok. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'agit de 9 mm Fédéral.

— Exact. Mais depuis la fin des années 80 c'est Fédéral qui possède la licence de fabrication des Hydra-Shok.

— Est-ce que Fédéral vend des balles Hydra-Shok à recharger ? demandai-je.

— Non, et c'est ça le hic. On ne trouve que les cartouches sur le marché. Ce qui ne veut pas dire qu'un particulier n'ait pas réussi à se procurer des balles. Soit en les volant lui-même à l'usine, soit en les faisant voler par un complice qui y travaille. Je pourrais en obtenir, par exemple, si je prétendais travailler sur un projet spécial. Qui sait ? (Elle sortit une canette de Diet Coke de son bureau avant d'ajouter :) Rien ne me surprend plus, vous savez.

— Est-ce que Marino est au courant ?

— Je l'ai appelé.

— Merci, Linda, dis-je en me levant.

Je m'étais fait ma petite hypothèse. Elle était très différente de la sienne et, malheureusement, beaucoup plus vraisemblable. Le simple fait d'y penser me rendait furieuse. Dans mon bureau, je décrochai le

téléphone et composai le numéro du bip de Marino. Il me rappela presque aussitôt.

— La salope, siffla-t-il d'emblée.

— Qui ? Linda ? fis-je sur mes gardes.

— Non, Morrell. Le salopard de petit menteur. Je viens de l'avoir au téléphone. Il m'a juré qu'il savait pas de quoi je parlais jusqu'à ce que je l'accuse de voler des douilles vide pour les recharger. Je lui ai demandé s'il piquait des flingues et des cartouches entières, pendant qu'il y était. J'ai menacé de lui foutre les Affaires internes au cul. Il a fini par tout me balancer.

— Il a gravé ses initiales sur la douille et l'a laissée exprès sur les lieux, n'est-ce pas, Marino ?

— Exact. Bon dieu, ça fait une semaine qu'ils ont retrouvé l'autre douille, la vraie. Ce petit trou du cul m'a dit qu'il avait laissé celle-ci exprès, et qu'il faisait qu'obéir au FBI.

— Dans ce cas où est la vraie douille ? demandai-je tandis que le sang battait à mes tempes.

— Au labo du FBI. Et vous savez quoi ? Pendant tout l'après-midi qu'on a passée dans les bois, Doc, on était observés. Tout le secteur est placé sous surveillance. Heureusement qu'on a pas eu envie de pisser, pas vrai ?

— Avez-vous parlé à Benton ?

— Que dalle. Pour moi, il peut aller se faire foutre, fit Marino en raccrochant avec violence.

# 9

Situé dans le nord de la Virginie, près de Triangle, à côté de la base du US Marine Corps, le restaurant *Globe and Laurel* était un bâtiment de brique aux lignes simples, dépourvu de tout tape-à-l'œil. La petite pelouse qui s'étendait devant la façade était toujours impeccable, les buis bien taillés, le parking propret, chaque voiture bien rangée à l'intérieur des lignes blanches délimitant les emplacements.

La devise *Semper Fidelis* figurait au-dessus de la porte, et en pénétrant à l'intérieur, je fus accueillie par le gratin des « toujours fidèles » : chefs de la police, généraux quatre étoiles, le secrétaire à la Défense, directeurs du FBI et de la CIA. Les photos m'étaient si familières que les visages qui y souriaient d'un air pincé me semblaient ceux d'une bande de regrettés amis. Le major Jim Yancey, dont les bottes de combat qu'il portait au Vietnam, coulées en bronze, trônaient sur le piano en face du bar, traversa le tapis de tartan rouge pour me rejoindre.

— Dr Scarpetta, dit-il avec un sourire tout en me serrant la main. J'avais peur que la cuisine vous ait déçue la dernière fois, et que ce soit pour ça que vous ne reveniez pas.

Le banal pull à col roulé et le pantalon de velours du major ne parvenaient pas à camoufler son ancienne profession. Il était militaire jusqu'au bout des ongles, le dos raide, sans un gramme de graisse, les cheveux blancs coupés court. Bien qu'il ait passé l'âge de la retraite, il paraissait encore parfaitement apte au combat, et je l'imaginais sans peine filant en Jeep sur un terrain défoncé ou avalant ses rations en pleine jungle sous le déluge de la mousson.

— Je me suis toujours régalée ici, rétorquai-je avec chaleur, et vous le savez très bien.

— Vous cherchez Benton. Notre ami vous attend dans son trou d'homme habituel, dit-il en pointant le doigt vers le fond de la salle.

— Merci. Jim. Je connais le chemin. Ça fait plaisir de vous revoir.

Il m'adressa un clin d'œil et repassa derrière son bar.

C'est Mark qui, lorsque j'allais le voir à Quantico deux week-ends par mois, m'avait fait connaître le restaurant du major Yancey. Dans cette salle au plafond et aux murs décorés d'insignes de police et d'objets évoquant le corps des Marines, les souvenirs me mordillèrent le cœur. Je reconnaissais les tables où Mark et moi nous étions assis, et il me sembla bizarre d'y voir des inconnus plongés dans des conversations intimes. Cela faisait près d'un an que je n'étais pas venue au Globe.

Je quittai la grande salle à manger et passai dans un salon aux dimensions plus modestes où Wesley m'attendait dans son « trou d'homme », une table en coin devant une fenêtre aux voilages rouges. Il avait un verre devant lui et n'ébaucha même pas un sourire en me saluant. Un garçon en smoking noir vint prendre ma commande.

Wesley me dévisagea d'un air aussi impénétrable qu'un coffre de banque, et je lui retournai la pareille. Il avait donné le signal du premier round, et à présent nous nous jaugions du regard.

— J'ai peur que nous ayons un problème de communication, Kay, commença-t-il.

— J'ai la même impression, rétorquai-je avec le calme olympien que j'avais appris à maîtriser à la barre des témoins. Je trouve que les communications entre nous laissent à désirer. Est-ce que le FBI a mis mon téléphone sur écoute, à moi aussi ? Est-ce qu'on me file ? J'espère que celui qui était en planque dans les bois a fait de bonnes photos de Marino et moi.

— N'allez pas croire que vous êtes surveillée, répliqua-t-il avec le même calme. C'est la portion de forêt dans laquelle Marino et vous avez été repérés hier après-midi qui est sous surveillance.

— Si vous m'en aviez informée, dis-je en maîtrisant ma colère, j'aurais pu vous prévenir que Marino et moi avion l'intention de nous y rendre.

— L'idée que vous puissiez retourner là-bas ne m'a pas effleuré un seul instant.

— Il m'arrive souvent de retourner sur les lieux d'un meurtre. Vous me voyez travailler depuis assez longtemps pour le savoir.

— Autant pour moi. En attendant, vous savez que le coin est surveillé. J'aimerais autant que vous n'y retourniez pas.

— Je n'en ai pas l'intention pour l'instant, rétorquai-je avec irritation. Mais si le besoin s'en faisait sentir, je ne manquerais pas de vous avertir. De toute façon, vous l'apprendriez tôt ou tard. Et j'ai vraiment autre chose à faire qu'à ramasser des indices qui ont été placés là exprès par vos agents ou par la police.

— Kay, fit-il d'un ton radouci. Je n'ai aucune intention de gêner votre travail.

— On me raconte des histoires, Benton. On me dit qu'on n'a retrouvé aucune douille sur les lieux, alors que le labo du FBI en examine une depuis plus d'une semaine.

— Quand nous avons décidé de mettre le coin sous surveillance, dit-il, nous ne voulions pas qu'il y ait des fuites. Moins il y avait de gens au courant, mieux c'était.

— De toute évidence, vous vous attendez à ce que le tueur revienne sur les lieux.

— C'est une possibilité.

— L’aviez-vous envisagée pour les quatre premiers meurtres ?

— Cette fois, c’est différent.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il a laissé un indice et qu’il le sait.

— S’il s’inquiétait à ce point de sa douille, dis-je, il avait tout le temps d’aller la récupérer l’automne dernier.

— Il n’avait peut-être pas prévu que nous établirions qu’il avait tiré sur Deborah Harvey et qu’une balle Hydra-Shok serait retirée du corps.

— Je ne pense pas que ce type soit un imbécile, dis-je. Le garçon m’apporta mon scotch et soda.

— La douille que vous avez trouvée a été placée là par nos soins, reprit Wesley. Je ne vais pas le nier. Il est exact aussi que Marino et vous êtes entrés dans une zone placée sous surveillance active. Deux de nos hommes vous ont observés. Ils ont noté chacun de vos gestes, y compris que vous récupériez la douille. Si vous ne m’aviez pas appelé, je l’aurais fait.

— J’aimerais vous croire.

— Je vous aurais tout expliqué. Je n’avais pas d’autre choix, parce que vous avez par inadvertance bousculé tous nos plans. Mais vous avez raison. (Il tendit le bras vers son verre.) J’aurais dû vous prévenir. Rien de tout ça ne serait arrivé, et nous n’aurions pas été contraints d’annuler notre opération, ou plutôt de la reporter.

— Qu’avez-vous reporté, au juste ?

— Si Marino et vous n’aviez pas déboulé au milieu, les journaux de demain matin auraient publié certaine information destinée au tueur. (Il se tut un instant.) De la désinformation destinée à le faire sortir de sa cachette, à le déstabiliser. L’article paraîtra, mais seulement lundi prochain.

— Quelle information contiendra-t-il ? demandai-je.

— Nous voulons lui faire croire que nous avons découvert quelque chose lors de l’examen des cadavres. Quelque chose qui nous laisse penser qu’il a laissé un indice important sur place. On suggérera ceci et cela, assorti de démentis formels et de refus de commentaires de la part de la police. Tout ceci destiné à faire croire que nous n’avons pas encore trouvé l’indice. Le tueur sait qu’il a laissé une douille sur les lieux. Si ça le rend suffisamment paranoïaque pour s’aventurer là-bas, nous le filmerons en train de ramasser la douille que nous avons déposée, et nous n’aurons plus qu’à le cueillir.

— La douille ne sert à rien sans le tireur et l’arme, fis-je remarquer. Pourquoi se risquerait-il à retourner là-bas, surtout en sachant que la police est en train d’y chercher la douille ?

— Il doit être inquiet, parce que cette fois il a perdu le contrôle de la situation, c’est certain. Sinon il n’aurait pas été obligé de tirer

sur Deborah. Il aurait pu la tuer sans tirer. Il semble qu'il ait tué Cheney sans se servir de son arme. Comment peut-il savoir exactement ce que nous cherchons Kay ? Peut-être que c'est une douille, peut-être que c'est autre chose. Il ignore dans quel état se trouvaient les corps quand ils ont été découverts. Nous ne savons pas ce qu'il leur a fait, et il ne peut pas savoir ce que vous avez découvert au cours de l'autopsie. Il n'essaiera peut-être pas de retourner sur place le lendemain du jour où paraîtra l'article, mais il peut décider d'y aller une semaine ou deux après, si tout lui semble calme.

— Je doute de l'efficacité de cette tactique de désinformation, fis-je.

— Qui ne tente rien n'a rien. Le tueur a laissé un indice. Nous serions stupides de ne pas nous en servir.

L'ouverture était trop belle pour que je ne l'exploite pas.

— Avez-vous pris de telles mesures à partir d'indices retrouvés lors des quatre premiers meurtres, Benton ? J'ai cru comprendre qu'on avait découvert un valet de cœur dans chacune des voitures abandonnées. Vous avez apparemment pris grand soin de dissimuler ce détail.

Il n'eut même pas l'air surpris.

— Qui vous a dit ça ? demanda-t-il sans ciller.

— Est-ce vrai ?

— Oui.

— Avez-vous trouvé une carte dans l'affaire Harvey-Cheney ?

Son regard passa par-dessus mon épaule et il fit signe au garçon.

— Je vous recommande le filet mignon, me dit-il en ouvrant son menu. Ou les côtelettes d'agneau.

Le cœur battant, l'esprit fébrile, je passai ma commande. Incapable de me détendre, j'allumai une cigarette en tentant de trouver un moyen de tourner ses défenses.

— Vous ne m'avez pas répondu.

— Je ne vois pas en quoi cette question a un rapport avec votre rôle dans l'enquête, rétorqua-t-il.

— La police a attendu plusieurs heures avant de m'appeler sur les lieux, et quand je suis arrivée, j'ai constaté que les corps avaient été déplacés. Les enquêteurs ne me communiquent aucune information, vous m'avez ordonné de retarder la publication des causes et circonstances de la mort de Fred et Deborah. Pendant ce temps, Pat Harvey me menace d'une injonction judiciaire si je ne lui communique pas mes conclusions.

Je me tus quelques instants. Il resta silencieux et impassible.

— Enfin, repris-je d'un ton qui se faisait mordant, je suis retournée sur les lieux de découverte des corps sans savoir que le secteur était sous surveillance, ni que la douille que j'y ai trouvée

avait été placée là par vos soins. Et vous ne pensez pas que toutes les circonstances de ces meurtres ont un rapport avec mon rôle dans l'enquête ? À vrai dire, je ne sais même pas si j'ai encore un rôle dans cette enquête. Ou tout au moins vous me donnez l'impression de tout faire pour que je n'en aie plus.

— Je ne fais rien de tel.

— Alors c'est quelqu'un d'autre.

Il ne répondit pas.

— Il est très important que je sache si un valet de cœur a été trouvé dans la Cherokee de Deborah ou à proximité des corps, dis-je. Cela me permettrait de lier sans doute possible ce meurtre aux premiers. Je n'aime pas savoir qu'un tueur en série se promène librement en Virginie.

C'est alors qu'il me prit au dépourvu.

— Qu'avez-vous raconté à Abby Turnbull ?

— Je ne lui ai rien dit, répondis-je le cœur battant.

— Vous l'avez rencontrée, Kay. Vous ne pouvez pas dire le contraire.

— C'est Mark qui vous l'a dit. Vous ne pouvez pas dire le contraire.

— Si Mark sait que vous avez vu Abby à Richmond ou à Washington, c'est que vous le lui avez dit. Mais ce n'est pas lui qui me l'a appris parce qu'il n'avait aucune raison de me le répéter.

Je le regardai sans mot dire. Comment Wesley aurait-il pu apprendre que j'avais vu Abby à Washington, sinon parce qu'elle était en effet sous surveillance ?

— Le jour où Abby est venue me voir à Richmond, dis-je, Mark m'a appelée et je lui ai dit qu'elle était chez moi. Et vous dites que ce n'est pas lui qui vous l'a appris ?

— Non.

— Alors, comment l'avez-vous su ?

— Il y a certaines choses que je ne peux vous dévoiler, Kay. Il faut me faire confiance, voilà tout.

Le garçon nous apporta nos salades, que nous mangeâmes en silence. Wesley ne reprit la parole qu'une fois nos plats principaux servis.

— Je suis soumis à de grosses pressions, déclara-t-il d'une voix calme.

— C'est ce que je vois. Vous avez l'air épuisé, abattu.

— Merci, Docteur, fit-il d'un ton ironique.

— Vous avez changé aussi sur d'autres plans, dis-je en poussant mes pions.

— Je comprends que vous ayez cette impression.

— Vous me tenez à l'écart, Benton.

— Si je garde mes distances, c'est sans doute que vous posez des questions auxquelles je ne peux pas répondre. Comme Marino. Ça ne fait qu'aggraver la pression sur moi. Est-ce que vous me comprenez ?

— J'essaie, dis-je.

— Je ne peux pas tout vous dire. Pouvez-vous l'admettre ?

— Pas tout à fait. Parce que c'est là que nos intérêts divergent. Je possède des informations dont vous avez besoin, et vous disposez d'informations dont j'ai besoin. Je ne vous livrerai pas les miennes si vous ne me donnez pas les vôtres.

À ma surprise, il éclata de rire.

— Pourrons-nous parvenir à un accord ? insistai-je.

— J'ai l'impression que je n'ai pas le choix.

— C'est vrai, dis-je.

— Oui, nous avons trouvé un valet de cœur lors du meurtre Harvey-Cheney. Oui, j'ai déplacé les corps avant votre arrivée, je sais que ce n'est pas une chose à faire, mais vous ne pouvez pas savoir à quel point la présence de ces cartes est cruciale. Nous aurions à affronter d'énormes problèmes si leur existence était rendue publique. C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant.

— Où était la carte ?

— Dans le sac de Deborah. J'ai retourné son corps avec l'aide d'un autre policier, et nous avons découvert le sac sous elle.

— Pensez-vous que le tueur a emporté le sac dans les bois ?

— Oui. Il serait absurde de penser que Deborah l'a pris avec elle.

— Dans les autres cas, fis-je remarquer, les cartes ont été laissées dans les voitures.

— Exact. Le fait qu'elle ait été cette fois-ci dissimulée dans le sac est une incohérence de plus. Pourquoi ne l'a-t-il pas laissée dans la Cherokee ? Une autre incohérente réside dans le fait que dans les autres cas, la carte était de marque Bicycle. Pas cette fois-ci. Et enfin il y a la question des fibres.

— Quelles fibres ?

J'avais récolté des fibres sur toutes les victimes, mais elles provenaient de leurs propres vêtements ou de la garniture des sièges de leur voiture. Les quelques fibres d'origine non déterminée n'avaient jusqu'à présent pas suffi à établir un lien quelconque entre les meurtres.

— Dans les quatre meurtres précédant ceux de Fred et Deborah, expliqua Wesley, on a retrouvé des fibres de coton blanc sur le siège conducteur de chacun des véhicules.

— Encore un point que j'ignorais, dis-je en sentant remonter ma colère.

— L'analyse des fibres a été conduite dans nos labos, expliqua-t-il.

— Et qu'en avez-vous déduit ?

— Comme aucune des victimes ne portait de vêtement en coton blanc au moment de sa mort, nous en avons déduit que les fibres avaient été déposées par le tueur, ce qui indiquerait qu'il a conduit les voitures des victimes après leur mort. C'est en tout cas ce que nous supposons depuis le début. Ce qui voudrait dire qu'il porte un pantalon ou un uniforme en coton blanc au moment où il rencontre les couples. Or nous n'avons trouvé aucune fibre de coton blanc dans la Jeep Cherokee de Deborah.

— Qu'y avez-vous trouvé ? demandai-je.

— Rien de significatif. L'intérieur de la voiture était impeccable. (Il se tut et coupa un morceau de son steak.) Ce que je veux dire, c'est que le *modus operandi* est si différent cette fois-ci que je me fais du souci, vu le contexte.

— Parce que l'une des victimes est la fille de la Drug Czar, et que vous pensez que ce qui est arrivé à Deborah est peut-être d'origine politique, en raison des activités de sa mère.

Il acquiesça.

— On ne peut exclure que le meurtre de Deborah et de son ami ait été maquillé pour le faire ressembler aux quatre autres.

— Mais, objectai-je, s'ils ont été exécutés par contrat et que leur mort n'a aucun rapport avec les autres, alors comment expliquez-vous que le tueur soit au courant des cartes ? Même moi je n'ai appris l'existence de ces valets de cœur que tout récemment. Personne n'a pu apprendre ce détail dans les journaux.

— Pat Harvey est au courant, rétorqua-t-il à ma grande surprise.

Abby, pensai-je. J'étais prête à parier qu'Abby avait divulgué cet élément à Mrs Harvey, et que Wesley le savait.

— Depuis combien de temps est-elle au courant ?

— Le jour où on a localisé la voiture de sa fille, elle m'a demandé si nous avions trouvé une carte dedans. Et elle m'a reposé la question au moment de la découverte des corps.

— Je ne comprends pas, avouai-je. Comment a-t-elle pu être au courant dès l'automne dernier ? J'ai l'impression qu'elle connaissait tous les détails des autres meurtres *avant* que Fred et Deborah ne disparaissent.

— Elle en connaissait certains détails, c'est exact. Pat Harvey s'est penchée sur ces meurtres bien avant d'avoir des raisons personnelles de s'y intéresser.

— Pourquoi ?

— Vous connaissez les diverses hypothèses liées à la drogue, dit-il. Une surdose d'un nouveau produit, les deux gosses qui meurent en voulant faire la fête dans les bois. Ou bien un dealer qui vend à des couples de la drogue coupée avec un produit dangereux et qui prend son pied à les regarder mourir.

— Je connais ces hypothèses. Rien ne permet de les étayer. Les tests toxicologiques n'ont rien donné chez les huit premières victimes.

— J'ai étudié les rapports, dit-il d'un air songeur. Mais à mon avis, ça n'élimine pas totalement la possibilité que les gosses aient pris de la drogue. Leurs corps ont été retrouvés décharnés, il ne restait presque plus rien pour effectuer les tests.

— Il restait des muscles. C'est suffisant pour détecter des traces d'héroïne ou de cocaïne, ou du moins leurs métabolites. Nous avons également essayé de détecter des traces de drogues de synthèse comme le PCP ou les amphétamines.

— Et la China White ? demanda-t-il en faisant allusion à un puissant analgésique synthétique très prisé en Californie. D'après ce que je sais, il n'en faut pas beaucoup pour provoquer une surdose, et c'est un produit très difficile à détecter.

— C'est exact. Moins d'un milligramme suffit à tuer un homme, ce qui constitue une concentration impossible à déceler sans avoir recours à des analyses spéciales telle que le RIA. (Voyant son air d'incompréhension, j'ajoutai :) C'est-à-dire le Radioimmunoassay, une procédure basée sur les réactions d'anticorps à une drogue spécifique. Contrairement aux procédés habituels, le RIA est capable de déceler de très faibles quantités de drogue, c'est pourquoi nous l'utilisons pour établir la présence de China White, de LSD ou de THC.

— Que vous n'avez pas trouvé.

— Exact.

— Et l'alcool ?

— Déceler la présence d'alcool dans des corps très décomposés est problématique. Certains tests ont été négatifs, d'autres ont indiqué un taux inférieur à 0,05, qui pourrait provenir de la décomposition elle-même. En d'autres termes, les tests n'ont pas été concluants.

— Et pour Harvey et Cheney ?

— Pas de traces de drogue pour l'instant, lui dis-je. Qu'est-ce qui intéressait Pat Harvey dans les premiers meurtres ?

— Attention, qu'il n'y ait pas de malentendu, rétorqua-t-il. Je ne dis pas qu'elle était obnubilée. Elle a dû apprendre certains détails à l'époque où elle était avocate fédérale, des éléments connus des seuls enquêteurs. Elle a posé quelques questions. Elle voyait ça sous un angle politique, Kay. Je suppose que s'il s'était avéré que la mort de ces couples avait un rapport avec la drogue – que ce soit par surdose ou par homicide lié au trafic – elle aurait utilisé ces informations pour appuyer sa campagne antidrogue.

Ce qui expliquait, pensai-je, pourquoi Pat Harvey m'avait paru si bien renseignée lorsque j'avais déjeuné chez elle à l'automne. Elle possédait sans doute des dossiers constitués à l'époque des premiers meurtres.

— Voyant qu'elle ne pouvait tirer aucun bénéfice politique de ces meurtres, poursuivait Wesley, elle s'en est désintéressée. Jusqu'au jour où Fred et Deborah ont disparu. À ce moment-là, comme vous l'imaginez, tout a dû lui revenir d'un coup.

— Oui, j'imagine. Et j'imagine aussi l'effet qu'aurait la nouvelle s'il s'avérait que la fille de la Drug Czar a succombé à une surdose.

— Vous pensez bien que Mrs Harvey y a pensé, fit-il d'un air sombre.

Cette réflexion me remit la démarche de Pat Harvey en mémoire.

— Elle a le droit de savoir, Benton, dis-je avec vivacité. Je ne peux pas repousser indéfiniment la publication de mes conclusions.

D'un signe de tête, il demanda au garçon de nous apporter le café.

— J'ai besoin d'encore un peu de temps, Kay.

— À cause de votre opération de désinformation ?

— Nous devons tenter le coup. Il est important que rien ne gêne la publication de l'article. Sitôt que Mrs Harvey va prendre connaissance de vos rapports, elle va monter sur ses grands chevaux. Croyez-moi, je sais mieux que vous comment elle va réagir. Elle dévoilera tout aux journalistes, ce qui réduira à néant nos efforts pour tromper le tueur.

— Que va-t-il se passer une fois qu'elle aura obtenu l'injonction du tribunal ?

— Ça prendra du temps. Au moins plusieurs jours. Vous voulez bien attendre encore un peu, Kay ?

— Vous n'avez pas fini vos explications à propos du valet de cœur, lui rappelai-je. Comment un tueur à gages aurait-il été au courant de ces cartes ?

Wesley manifesta quelque réticence avant de répondre.

— Pat Harvey n'obtient pas ses informations seule. Elle a des assistants, un personnel qui s'en occupe. Elle a des contacts avec des politiciens, des notables. Il faudrait savoir à qui elle a livré ses informations, et surtout qui veut la détruire, si c'est le cas, ce dont je ne suis pas convaincu.

— Un meurtre sous contrat maquillé pour ressembler aux autres meurtres, résumai-je d'un ton songeur. Sauf que le tueur a commis une erreur. Il n'a pas laissé le valet de cœur dans la voiture, mais à côté du cadavre de Deborah, dans son sac. Vous pensez qu'il pourrait s'agir d'un individu lié aux organismes de charité bidons contre lesquels doit déposer Pat Harvey ?

— Ce sont des criminels. Des trafiquants. Le crime organisé. (Il remua son café.) Mrs Harvey n'est pas en état d'affronter tout ça pour le moment. Elle a l'esprit ailleurs. Cette audition devant le Congrès est loin d'être sa préoccupation prioritaire.

— Je comprends. Et je suppose qu'elle n'est pas en très bons

termes avec le Justice Department à cause de cette audition.

Wesley posa délicatement sa cuillère sur le bord de sa soucoupe.

— C'est un fait, dit-il en levant les yeux vers moi. Son initiative risque de nous desservir. Éliminer l'ACTMAD et d'autres escrocs du même genre est sans doute une excellente chose mais ça ne suffit pas. Nous voulons traîner les responsables en justice. Il y a déjà eu dans le passé des frictions entre Mrs Harvey et la DEA, le FBI, et même la CIA.

Et aujourd'hui ? demandai-je.

— C'est pire, parce qu'elle est impliquée d'un point de vue affectif, qu'elle doit compter sur le FBI pour résoudre le meurtre de sa fille. Elle est paranoïaque et refuse de coopérer. Elle essaie de nous doubler, de prendre les choses en main elle-même. (Il soupira avant de conclure :) Elle nous pose un gros problème, Kay.

— Elle dit sans doute la même chose du FBI.

— J'en suis sûr, fit Wesley avec un sourire.

Désireuse de poursuivre ce jeu de poker mental pour découvrir si Wesley me cachait autre chose, je décidai de lui lâcher une nouvelle bribe d'information.

— Il semble que Deborah ait été blessée à l'index gauche. Une blessure de défense. Pas une coupure, mais un coup porté avec un couteau à lame dentelée.

— À quel endroit de son index ? demanda-t-il en se penchant légèrement vers moi.

— Sur la face dorsale, dis-je en lui montrant le dessus de mes doigts. À hauteur de la première phalange.

— Intéressant. Atypique, ça aussi.

— Oui. Et difficile à comprendre.

— Nous savons donc qu'il avait un couteau, dit-il comme s'il réfléchissait tout haut. Ce qui me confirme dans mon idée selon laquelle quelque chose a dérapé, là-bas dans les bois. Il s'est passé quelque chose d'inattendu. Il s'est peut-être servi d'un pistolet pour neutraliser le couple, mais il avait l'intention de les tuer au couteau. Peut-être en les égorgeant. C'est alors que quelque chose s'est passé. Deborah a réussi à lui échapper, et il lui a tiré dans le dos. Ensuite, il lui a peut-être tranché la gorge pour l'achever.

— Et il a disposé les corps côte à côte pour qu'ils soient dans la même position que les autres ? ajoutai-je. Se tenant par le bras, à plat ventre et habillés ?

Il fixa le mur au-dessus de ma tête.

Je songeai aux mégots abandonnés sur les lieux de chacun des meurtres. Je songeai aux ressemblances. Le fait que, cette fois-ci, la carte ait été d'une marque différente et laissée à un endroit inhabituel ne prouvait rien. Les assassins ne sont pas des robots. Leurs rituels et habitudes ne sont pas immuables. Rien de ce que m'avait appris

Wesley, y compris l'absence de fibres de coton blanc dans la Cherokee de Deborah, ne suffisait à valider la théorie selon laquelle l'assassinat de Fred et Deborah n'était pas lié aux autres meurtres. Je ressentais la même confusion que j'éprouvais à chaque fois que je me rendais à Quantico, lorsque je ne savais jamais si les armes tiraient à balles réelles ou à blanc, si les hélicoptères transportaient de vrais Marines ou des agents du FBI en manœuvres, ou si les bâtiments de Hogan's Alley, la ville fictive aménagée dans l'enceinte de l'Académie, étaient de vrais immeubles ou de simples façades.

Impossible de pousser Wesley plus avant. Il ne me dirait plus rien.

— Il se fait tard, dit-il. Vous avez un long chemin à faire.

J'avais un dernier point à souligner.

— Je ne veux pas que l'amitié vienne interférer dans cette affaire, Benton.

— Cela va sans dire.

— Ce qui s'est passé entre Mark et moi…

— …n'a rien à voir avec tout ça, me coupa-t-il d'une voix ferme mais amicale.

— C'était votre meilleur ami.

— J'espère qu'il l'est toujours.

— M'en voulez-vous d'être une des raisons de son départ pour le Colorado ?

— Je sais pourquoi il est parti, dit-il. Et je le regrette. C'était un excellent élément pour l'Académie.

Le lundi suivant, le projet du FBI de débusquer le tueur grâce à une entreprise de désinformation fut court-circuité par Pat Harvey, qui annonça une conférence de presse pour ce jour-là.

À midi, elle se présenta devant les caméras dans son bureau de Washington, le pathos de la scène renforcé par la présence à son côté de Bruce Cheney, le père de Fred. Pat était dans un état pathétique. Ni la faculté des caméras à grossir la silhouette, ni son maquillage sévère ne parvenaient à dissimuler sa maigreur et ses cernes.

— Quand ces menaces ont-elles commencé, Mrs Harvey, et qu'elle en était la nature ? demanda un journaliste.

— La première m'a été adressée peu de temps après que j'ai commencé à enquêter sur ces pseudo-organismes de charité. Je pense que cela doit remonter à un peu plus d'un an, dit-elle sans émotion apparente. C'était une lettre adressée à mon domicile de Richmond. Je ne révélerai pas son contenu exact, mais c'était une menace précise à rencontre de ma famille.

— Et vous pensez que cette menace était liée à vos investigations concernant les activités frauduleuses d'organismes comme

PACTMAD ?

— Cela ne fait aucun doute. Il y a eu d'autres menaces, la dernière deux mois avant que Fred Cheney et ma fille ne disparaissent.

Le visage de Bruce Cheney apparut à l'écran. Il était pâle et clignait des yeux sous les projecteurs.

— S'il vous plaît, Mrs Harvey…

— Mrs Harvey…

Les journalistes se bousculaient pour poser leurs questions, mais Pat Harvey demanda le silence et les caméras cadrèrent son visage.

— Le FBI était au courant de la situation, déclara-t-elle. Il pensait que ces menaces avaient une origine précise.

— Mrs Harvey…

— Mrs Harvey… (Une des journalistes parvint à couvrir la voix de ses confrères.) … ça n'est un secret pour personne que le Justice Department et vous-même avez des perspectives divergentes, et qu'un conflit d'intérêts vous oppose à propos de vos investigations sur ces fameux organismes de charité. Est-ce que par hasard vous seriez en train de suggérer que le FBI savait que la sécurité de votre famille était menacée, et *qu'il n'a rien fait ?*

— C'est plus qu'une suggestion de ma part.

— Accuseriez-vous le Justice Department d'incompétence ?

— Non, je l'accuse de complot, rétorqua Pat Harvey.

Je grognai et sortis une cigarette tandis que le vacarme et les exclamations ne cessaient d'augmenter. C'est perdu, me dis-je en regardant d'un air incrédule le petit téléviseur installé dans la bibliothèque du BCME.

Ça ne fit qu'empirer. Mon cœur s'emplit d'effroi lorsque Mrs Harvey, braquant son regard inflexible vers la caméra, commença à impliquer l'une après l'autre toutes les personnes, dont moi, participant à l'enquête. Elle n'épargna personne et rien ne résista à ce sacrilège dévastateur, pas même les détails concernant le valet de cœur.

Wesley avait été bien en dessous de la vérité en disant que Pat Harvey posait problème. Sous sa carapace de rationalité écumait une femme que le chagrin avait rendue folle de rage, À demi sonnée, je l'entendis accuser froidement la police, le FBI et le Bureau du médecin expert de complicité de mensonge et dissimulation de preuves.

— Ces gens-là, conclut-elle, refusent d'établir la vérité sur ces meurtres. Ils ne pensent qu'à servir leurs propres intérêts, même si cela doit se faire au prix de la vie d'innocents.

— Quel tissu de conneries, marmonna mon adjoint Fielding assis non loin de moi.

— De *quels* meurtres parlez-vous ? demanda un journaliste, De ceux de votre fille et de son ami, ou des quatre premiers ?

— De tous, rétorqua Mrs Harvey. Je parle de tous ces jeunes gens traqués et massacrés comme du gibier.

— Que cherche-t-on à dissimuler ?

— L'identité du ou des responsables, dit-elle comme si elle les connaissait. Le Justice Département n'a pris aucune mesure-pour faire cesser ces assassinats. Les raisons sont politiques, Une certaine agence fédérale cherche à se couvrir.

— Pouvez-vous être plus précise ? fit une voix.

— Lorsque j'aurai terminé mon enquête, je ferai des révélations complètes.

— Au cours de votre déposition ? lui demanda-t-on. Suggérez-vous que le meurtre de Deborah et de son ami…

*— Il s'appelle Fred.*

C'était Bruce Cheney qui venait d'intervenir, et soudain, son visage livide occupa l'écran.

— Fred. Il s'appelle *Frederick Wilson Cheney,* récita le père d'une voix tremblante d'émotion. Il n'était pas simplement *l'ami* de Debbie. Il est mort, assassiné lui aussi. C'était mon fils !

Sa voix se brisa et il détourna la tête pour dissimuler ses larmes.

J'éteignis le téléviseur et, incapable de rester plus longtemps assise, me mis à arpenter la pièce.

Rose avait regardé la conférence depuis le seuil. Elle me regarda et secoua lentement la tête.

Fielding se leva, s'étira, resserra les bretelles de son pantalon de chirurgien.

— Elle vient de se griller devant tout le pays, déclara-t-il en sortant de la pièce.

J'étais en train de me servir une tasse de thé quand je commençai à réaliser ce qu'avait dit Pat Harvey. C'est en les repassant dans ma tête que je saisis le sens de ses paroles.

*« Traqués et massacrés comme du gibier…»*

Ses phrases paraissaient avoir été rédigées à l'avance. Elles n'étaient pas spontanées, ni improvisées dans le feu du discours. *Une agence fédérale cherche à se couvrir ?*

— La chasse.

Un valet de cœur qui est l'équivalent d'un cavalier de coupes. Quelqu'un qui est perçu ou se perçoit comme un champion, un défenseur. Un homme qui livre un combat, m'avait dit Hilda Ozimek.

Un chevalier. Un soldat.

*La chasse.*

Les meurtres avaient été soigneusement calculés, méthodiquement exécutés. Bruce Phillips et Judy Roberts avaient

disparu en juin. Leurs corps avaient été retrouvés à la mi-août, à l'époque de l'ouverture de la chasse.

Jim Freeman et Bonnie Smyth avaient disparu en juillet, leurs corps avaient été retrouvés le jour de l'ouverture de la chasse à la caille et au faisan.

Les corps de Ben Anderson et de Carolyn Bennett, disparus en mars, avaient été découverts en novembre pendant la saison du daim.

Quant à Susan Wilcox et Mark Martin, disparus fin février, leurs corps avaient été découverts à la mi-mai, pendant la période de la chasse au dindon.

Enfin, Deborah Harvey et Fred Cheney, disparus à la veille du week-end du Labor Day, n'avaient été retrouvés que plusieurs mois plus tard, dans une forêt écumée par les chasseurs de lapins, écureuils, renards, faisans et ratons laveurs.

Je n'avais pas prêté attention à cette répétition de circonstances, car la plupart des corps décomposés ou décharnés qui arrivent à mon bureau sont découverts par des chasseurs. Lorsque quelqu'un meurt accidentellement dans un bois, ou que le corps d'une victime de meurtre y est abandonné, il est logique que ce soit un chasseur qui ait le plus de chances de découvrir ses restes. Mais je ne pouvais exclure la possibilité que le lieu et l'époque de la découverte des corps des cinq couples aient pu être prévus.

Le tueur voulait que l'on retrouve ses victimes, mais pas trop tôt. C'est pourquoi il les tuait en dehors des périodes d'ouverture de la chasse, comptant que les cadavres ne seraient découverts que lorsque les chasseurs recommenceraient à sillonner les bois. Les corps seraient alors décomposés. La trace des blessures qu'il leur avait infligées aurait disparu avec la chair. S'il y avait eu viol, toute trace de sperme aurait disparu. La plupart des micro-indices tels que poils et fibres auraient été emportés par le vent ou la pluie. Il se pouvait même qu'il préfère que les cadavres soient découverts par des chasseurs, car lui-même se considérait peut-être dans ses fantasmes comme un chasseur. Le plus grand chasseur de tous.

Les chasseurs traquent un gibier animal, me dis-je le lendemain après-midi en m'asseyant à mon bureau du BCME Les guérilleros, les militaires des forces spéciales et les mercenaires pratiquent la chasse à l'homme.

Dans un rayon de 75 kilomètres autour du secteur où le corps des couples disparus avaient été retrouvés se trouvaient Fort Eustis, Langley Field et un certain nombre d'autres installations militaires, y compris le West Point de la CIA, fonctionnant sous l'aspect anodin d'une simple base militaire baptisée Camp Peary. C'est à « la Ferme », comme on surnomme Camp Peary dans les romans d'espionnage, qu'on entraîne les officiers aux techniques paramilitaires d'infiltration,

d'exfiltration, de sabotage, de parachutages nocturnes et autres opérations clandestines.

C'est quelques jours après qu'Abby Turnbull eut abouti par erreur à l'entrée de Camp Peary que des agents du FBI étaient venus se renseigner sur elle.

Les Feds étaient paranoïaques, et je commençais à avoir ma petite idée sur l'origine de cette paranoïa. Mon intuition fut renforcée par la lecture des comptes rendus de la conférence de presse de Pat Harvey dans les journaux.

Un certain nombre de journaux, dont le *Post,* étaient empilés sur mon bureau, et j'avais lu plusieurs fois chaque article concernant la conférence. Celui du *Post* était signé Clifford Ring, le journaliste qui harcelait le commissaire et le personnel des Services de santé. Mr Ring ne mentionnait mon nom qu'en passant, lorsqu'il suggérait que Pat Harvey abusait de sa position officielle pour intimider et menacer les personnes mêlées à l'enquête afin d'obtenir des détails sur les circonstances de la mort de sa fille. Je me demandai si Mr Ring n'était pas en réalité l'homme de Benton Wesley au sein des médias, l'instrument par lequel le FBI faisait passer de fausses informations, ce qui, à vrai dire, aurait été un moindre mal. Mais c'étaient les sous-entendus des articles qui me turlupinaient.

Au lieu de présenter les déclarations de Pat Harvey comme les révélations les plus fracassantes de l'année, les journaux n'en parlaient que comme l'incroyable autodestruction de celle qui, quelques semaines auparavant, passait pour une possible vice-présidente des États-Unis. J'étais la première à estimer que les diatribes de Pat Harvey étaient, au mieux, imprudentes et prématurées, mais je trouvais curieux qu'aucun journaliste n'ait cherché à vérifier ses accusations. Ils semblaient, avec une unanimité suspecte, avoir renoncé à contraindre les bureaucrates gouvernementaux aux « pas de commentaires » et autres diversions oratoires dont ils sont si friands en pareil cas.

La seule à faire les frais de cette curée médiatique était Mrs Harvey, et l'on ne manifestait aucune pitié à son égard, WATUEURGATE ? titrait l'un des éditoriaux. On la ridiculisait non seulement dans les articles, mais aussi dans les caricatures, L'une des personnalités les plus respectées du pays était traitée de femelle hystérique influencée par une voyante de Caroline du Sud. Même ses plus fidèles alliés prenaient leurs distances, secouant la tête d'un air fataliste, tandis que ses ennemis, faisant mine de compatir, lui portaient des coups aussi mortels qu'insidieux. « Sa réaction est compréhensible au regard de la perte terrible qu'elle a subie, déclarait ainsi un de ses adversaires démocrates avant d'ajouter : Je pense qu'il vaut mieux oublier son éclat et considérer les accusations qu'elle a

portées comme les excès compréhensibles d'un esprit profondément affecté. » Un autre renchérissait : « Ce qui arrive à Pat Harvey est un tragique exemple d'autodestruction causée par des problèmes personnels écrasants. »

Insérant le rapport d'autopsie de Deborah Harvey dans le rouleau de ma machine à écrire, j'effaçai les mots « non déterminées » figurant à la suite de « causes et circonstances de la mort ». Ensuite je tapai « homicide » et « exsanguination par coupures et blessure par arme à feu ». Après avoir modifié et complété le certificat de décès et le rapport du Médecin Expert, je passai au secrétariat et en fis des photocopies. Je mis un exemplaire de chaque imprimé dans une enveloppe, accompagné d'une lettre où je commentais mes conclusions et m'excusais de ce retard, que je mettais sur le compte de l'attente des résultats des tests toxicologiques, résultats d'ailleurs provisoires. C'était la seule concession que j'accordais à Benton Wesley : ce n'est pas moi qui dirais à Pat Harvey qu'il m'avait contrainte à retarder la communication des résultats de l'examen médico-légal de Deborah.

Ainsi les Harvey seraient au courant de tout – mes constatations *de visu,* mes observations microscopiques, le fait que les résultats de la première série de tests toxicologiques étaient négatifs, la balle extraite de la vertèbre de Deborah, la blessure de défense à son index et enfin, la description de ses vêtements, ou plus exactement de ce qu'il en restait. La police avait retrouvé ses boucles d'oreilles, sa montre et l'anneau que lui avait offert Fred pour son anniversaire.

J'envoyai également à son père un exemplaire des rapports d'autopsie de Fred Cheney, me contentant toutefois d'indiquer que son fils était mort par « homicide » dû à des « violences non déterminées ».

Je décrochai le téléphone et composai le numéro du bureau De Benton Wesley. On m'informa qu'il n'était pas là. Je l'appelai chez lui.

— Je lui ai tout envoyé, lui dis-je quand il fut en ligne. Je voulais vous le dire.

Silence.

— Kay, avez-vous regardé sa conférence de presse ? demanda-t-il d'un ton très calme.

— Oui.

— Et vous avez lu les journaux d'aujourd'hui ?

— J'ai regardé sa conférence de presse et j'ai lu les journaux. J'ai parfaitement conscience qu'elle s'est mise dans le pétrin.

— Je dirais même que c'est un suicide.

— On l'y a aidée, dis-je Il y eut un instant de silence.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il enfin.

— Je me ferai un plaisir de vous l'expliquer. Ce soir. En tête à tête.

— Ici ? fit-il d'un ton inquiet.

— Oui.

— Hum, je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Pas ce soir, en tout cas.

— Je suis désolée, mais ça ne peut pas attendre.

— Kay, vous ne comprenez pas. Faites-moi confiance.

— Non, Benton, le coupai-je. Pas cette fois-ci.

# 10

Un vent glacial chahutait les silhouettes sombres des arbres et, à la chiche lueur de la lune, le paysage que je traversais pour aller chez Benton Wesley m’apparut inconnu et menaçant. Les réverbères étaient rares et les routes transversales à peine indiquées. Je finis par m’arrêter en pleine campagne devant une station-service fermée. J’allumai le plafonnier et relus les indications que j’avais griffonnées sur un papier. En vain : j’étais perdue.

Je vis une cabine téléphonique près de la porte de la boutique. J’approchai la voiture et en descendis, laissant les phares allumés et le moteur en marche. Je composai le numéro de Wesley. C’est Connie qui décrocha.

— Vous êtes complètement égarée, dit-elle après que je lui eus expliqué du mieux que je pus l’endroit où je me trouvais.

— Seigneur, grognai-je.

— Ne vous inquiétez pas, vous n’êtes pas très loin. Le problème, c’est que vous ne retrouverez jamais la route pour venir jusqu’ici. (Elle réfléchit un instant puis reprit :) Je crois que le mieux serait que vous restiez où vous êtes, Kay. Verrouillez vos portières et attendez-nous. Un quart d’heure, ça ira ?

J’allumai la radio et attendis. Chaque minute me parut une heure. Pas une seule voiture ne passa. Mes phares découpaient, de l’autre côté de la route, une barrière de bois blanc délimitant un pré à l’herbe blanchie par le givre. La lune était une rondelle blanchâtre flottant dans l’obscurité brumeuse. Je fumai plusieurs cigarettes en jetant des regards nerveux aux alentours.

Je songeai aux couples disparus et me demandai ce qu’ils avaient ressenti lorsque leur assassin les avait forcés à s’enfoncer pieds nus dans les bois. Ils savaient qu’ils allaient mourir. Ils devaient être terrifiés à l’idée de ce qu’il leur ferait avant. Je pensai à ma nièce, Lucy. Je pensai à ma mère, à ma sœur, à mes amis. Imaginer la douleur et la mort d’un être cher était pire que d’imaginer sa propre mort. Je vis au loin grossir une paire de phares. Une voiture que je ne reconnus pas s’arrêta non loin de la mienne. Lorsque j’identifiai le profil du conducteur, une décharge d’adrénaline me secoua.

Mark James descendit de ce que je déduisis être une voiture de location. Je baissai ma vitre et le regardai en silence, trop bouleversée pour prononcer un mot.

— Salut, Kay.

Wesley m’avait prévenue que ce n’était pas le jour, il avait tenté de me faire renoncer, à présent je comprenais pourquoi. Mark était

chez lui. Était-ce Connie qui avait demandé à Mark de venir me rejoindre, ou était-ce une idée à lui ? J'ignore quelle aurait été ma réaction si, arrivant chez Wesley, j'avais découvert Mark assis dans le salon.

— C'est un vrai labyrinthe pour retourner chez Wesley, dit Mark. Je suggère que tu laisses ta voiture. Ça ne craint rien, le te raccompagnerai tout à l'heure, comme ça tu ne te perdras pas.

Toujours sans dire un mot, je verrouillai ma voiture et m'installai à côté de Mark.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il comme si de rien n'était.

— Ça va.

— Et ta famille ? Comment va Lucy ?

Lucy me demandait toujours de ses nouvelles ; je ne savais jamais quoi dire.

— Ça va, répétai-je.

J'observai son visage, ses mains musclées sur le volant, reconnus chaque contour, chaque trait, chaque veine, et mon cœur se serra d'émotion. Je l'aimais et le haïssais tout à la fois.

— Le travail, ça va ?

— Mark, arrête les politesses, veux-tu ?

— Tu préférerais que je sois aussi grossier que toi ?

— Je ne suis pas grossière.

— Alors, qu'est-ce que tu veux que je te dise, bon dieu !

Je restai silencieuse.

Il alluma la radio et nous nous enfonçâmes dans la nuit.

— Je sais que la situation est bizarre, Kay, dit-il les yeux fixés droit devant lui. C'est Wesley qui a suggéré que j'aille te chercher.

— Quelle délicate attention, fis-je d'un ton mordant.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'aurais insisté pour venir même s'il n'avait rien dit. Tu ne pouvais pas savoir que je serais là.

Au bout d'un moment, Mark ralentit et tourna dans la rue de Wesley.

— Je dois te prévenir que Benton n'est pas de très bonne humeur, me dit Mark alors que nous nous arrêtions devant la maison.

— Moi non plus, répliquai-je d'un ton glacial.

Wesley était assis près du feu qui brûlait dans la cheminée, une serviette appuyée au pied du fauteuil, un verre à portée de la main. Il ne se leva pas à mon entrée, se contentant de hocher la tête lorsque Connie m'invita à prendre place sur le divan. Je m'installai à une extrémité, Mark à l'autre.

Connie alla chercher le café à la cuisine.

— Mark, j'aimerais que tu expliques ta présence ici, commençai-je.

— Il n'y a pas grand-chose à expliquer. Je suis à Quantico depuis

quelques jours et j'ai eu envie de passer la soirée avec Connie et Benton avant de repartir pour Denver demain. Je ne participe pas à l'enquête et ne m'occupe pas de ces meurtres.

— Je sais, mais tu es quand même au courant.

Je me demandais ce dont Wesley et Mark avaient discuté avant mon arrivée, et ce qu'avait dit Wesley à Mark me concernant.

— Oui, il est au courant, confirma Wesley.

— Alors je vous pose la question à tous les deux, dis-je. Le FBI a-t-il tendu un piège à Pat Harvey ? Ou était-ce la CIA ? Wesley ne cilla pas.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on lui a tendu un piège ? demanda-t-il.

— Il est clair que l'opération de désinformation du FBI ne visait pas seulement à faire sortir le tueur de son trou. Quelqu'un avait aussi pour objectif, à travers les médias, de déstabiliser Pat Harvey.

— Même le président n'a pas un tel pouvoir sur la presse. C'est impossible dans ce pays.

— Ne me prenez pas pour une imbécile, Benton, dis-je.

— Disons que nous avions anticipé ce qu'elle a fait, dit Wesley en croisant les jambes et en prenant son verre.

— Et vous lui avez tendu un piège, dis-je.

— C'est elle qui a parlé pendant sa conférence.

— Peu importe. En tout cas ses accusations ont été largement répercutées et taxées de semi-délires. Qui a renseigné journalistes et politiciens, Benton ? Qui a crié sur les toits qu'elle avait eu recours à une voyante ? Est-ce vous ?

— Non.

— Pat Harvey a vu Hilda Ozimek en septembre dernier, poursuivis-je. Les journaux l'ignoraient jusqu'à aujourd'hui. C'est un coup bas, Benton. Vous m'avez avoué vous-même que le FBI et le Secret Service avaient souvent consulté Hilda Ozimek. C'est même sans doute comme ça que Mrs Harvey l'a rencontrée !

Connie apporta mon café avant de disparaître aussi vite qu'elle était apparue.

Je sentais le regard de Mark posé sur moi, la tension régnant dans la pièce. Wesley ne quittait pas le feu des yeux.

— Je pense connaître la vérité, dis-je sans chercher à dissimuler mon indignation. J'ai l'intention de la rendre publique. Vous trouverez peut-être que je vais trop loin, mais j'en ai par-dessus la tête de vos combines.

— Qu'insinuez-vous, Kay ? fit Wesley en tournant la tête vers moi.

— Si un autre couple est massacré, je ne peux garantir que les journalistes ne découvriront pas ce qui se passe…

— Kay. (C'est Mark qui venait d'intervenir. Je refusai de le regarder. Depuis le début de l'entretien, je m'efforçais de l'ignorer.) Tu ne vas pas te mettre à délirer comme Mrs Harvey.

— Je ne pense pas qu'elle délire, dis-je. Je pense même qu'elle y voit juste. Il est clair qu'on tente d'étouffer quelque chose.

— Je suppose que vous lui avez envoyé vos rapports, fit Wesley.

— Oui. Je refuse de participer plus longtemps à cette manipulation.

— Vous avez commis une erreur.

— Ma seule erreur a été de ne pas les lui envoyer plus tôt.

— Les rapports contiennent-ils des précisions sur la balle que vous avez extraite du corps de Deborah ? Mentionnez-vous en particulier qu'il s'agit d'une Hydra-Shok 9 mm ?

— Le calibre et la marque figurent dans le rapport balistique, répondis-je. Or les rapports balistiques ne sont pas du ressort de mon bureau. Mais j'aimerais savoir pourquoi ce détail vous intéresse tant.

Voyant que Wesley ne répondait pas, Mark intervint.

— Benton, il vaudrait mieux mettre les choses à plat.

Wesley resta silencieux.

— Il faut qu'elle sache, insista Mark.

— Je crois savoir, dis-je. Je crois que le FBI a quelque raisons de penser que le tueur est un agent fédéral qui a perdu les pédales. Sans doute quelqu'un de Camp Peary.

Le vent ululait autour de la maison. Wesley se leva pour s'occuper du feu. Prenant tout son temps, il tisonna les braises, ajouta une bûche, balaya les cendres devant l'âtre. Enfin il se rassit et prit son verre.

— Comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion ? me demanda-t-il.

— Peu importe.

— Quelqu'un vous a-t-il suggéré cette explication ?

— Non, pas directement. Je sortis mes cigarettes. Depuis combien de temps y pensez-vous, Benton ?

— Je pense qu'il vaut mieux que vous ne connaissiez pas tous les détails, répondit-il avec quelque hésitation. Dans votre intérêt. Ça serait un fardeau pour vous. Un très lourd fardeau.

— Je porte déjà un lourd fardeau, répliquai-je. Et j'en ai assez de votre satanée désinformation.

— Vous devez me promettre que rien de ce que nous dirons ce soir ne quittera cette pièce.

— Vous me connaissez suffisamment pour savoir que vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Camp Peary est apparu dans le cours de l'enquête peu après les premiers meurtres.

— Parce que le camp est proche des lieux de découverte des corps ? demandai-je.

Wesley se tourna vers Mark.

— Je préfère que ce soit toi qui expliques, lui dit-il.

Je me tournai vers l'homme qui avait autrefois partagé mon lit et illuminé mes rêves. Il était vêtu d'un pantalon de velours bleu marine et d'une chemise à rayures rouges et blanches que je lui avais vus porter à l'époque. Il avait de longues jambes, une silhouette élancée. Des cheveux bruns qui grisonnaient aux tempes. Des yeux verts, un menton volontaire et les traits fins. Il n'avait pas perdu l'habitude d'agiter les mains en se penchant en avant quand il parlait.

— La CIA s'est aussitôt intéressée à cette affaire, commença Mark, parce que les meurtres se produisaient à proximité de Camp Peary. Et tu ne seras sans doute pas étonnée de savoir que non seulement la CIA surveille de près ce qui se passe autour de ses bases, mais qu'elle fait participer les lieux et les habitants des alentours aux entraînements.

— Quel genre d'entraînement ? demandai-je.

— Aux exercices de surveillance, par exemple. Les officiers de Camp Peary s'entraînent souvent à la surveillance, et ils utilisent les gens du coin comme, disons, des cobayes. Les agents exercent une surveillance dans les endroits publics comme les restaurants, les bars, les centres commerciaux. Ils filent certaines personnes, à pied, en voiture, prennent des photos, etc. Ils ne font de mal à personne, bien sûr, mais les gens du coin ne seraient peut-être pas très contents de savoir qu'ils sont suivis, photographiés ou filmés à leur insu.

— Mettez-vous à leur place, fis-je.

— Ces exercices, continua-t-il, comprennent aussi des simulations. Un officier fera semblant de tomber en panne et devra demander de l'aide à un automobiliste. Ce genre d'exercice est destiné à apprendre à mettre un inconnu en confiance, L'officier pourra se faire passer pour un policier, un conducteur de dépanneuse, n'importe quoi. Tous ces exercices sont conçus en vue des missions à l'étranger, afin d'entraîner les agents à agir sans se faire repérer.

— Et ce type de simulation pourrait expliquer ce qui se passe avec les couples, extrapolai-je.

— C'est bien le problème, intervint Wesley. Quelqu'un s'est posé des questions à Camp Peary. On nous a demandé de prendre les choses en main. Quand on a retrouvé le deuxième couple, et qu'on a constaté que le *modus operandi* était le même que pour le premier, la CIA a commencé à paniquer Ce sont des gens paranoïaques par nature, si j'ose dire, et le pire des tuiles qui pouvait leur tomber dessus, c'est d'apprendre qu'un de leurs officiers à Camp Peary s'entraîne pour de bon à *tuer* des gens.

— La CIA n'a jamais reconnu que Camp Peary était sa principale

base d'entraînement, remarquai-je.

— Ça n'empêche que tout le monde le sait, répondit Mark en croisant mon regard. Mais il est exact que la CIA ne l'a jamais admis.

— Raison de plus pour qu'ils préfèrent qu'on n'établisse pas de rapport entre les meurtres et Camp Peary, fis-je.

Je me demandai ce que Mark ressentait. Peut-être ne ressentait-il rien.

— Pour ça et pour beaucoup d'autres raisons, enchaîna Wesley. La publicité qui s'ensuivrait serait catastrophique pour l'Agence, qui n'en a pas vraiment besoin. À quand remonte le dernier article positif que vous ayez lu sur la CIA ? Quand Imelda Marcos a été accusée de fraude et de vol, la défense a affirmé que toutes ses transactions étaient supervisées et approuvées par la CIA…

Il ne serait pas si tendu, il n'aurait pas aussi peur de me regarder s'il ne ressentait rien.

— … Ensuite on a su que Noriega était payé par la CIA, poursuivait Wesley. Il n'y a pas si longtemps, on a appris que c'est grâce à la protection fournie par la CIA à un trafiquant de drogue syrien qu'une bombe avait pu être placée à bord lu Bœing 747 qui a explosé au-dessus de l'Ecosse en faisant 270 morts. Et je ne parle pas des rumeurs récentes selon lesquelles la CIA entretient en sous-main des conflits armés entre trafiquants de drogue asiatiques en vue de déstabiliser certains gouvernements de la région.

— S'il s'avérait, dit Mark en détournant son regard de moi, que ces couples d'adolescents ont été assassinés par un officier de la CIA basé à Camp Peary, tu imagines le scandale.

— En effet, dis-je en m'efforçant de me concentrer sur la discussion. Mais pourquoi la CIA croit-elle à ce point que le coupable est l'un des siens ? Quelle preuve ont-ils ?

— Aucune preuve formelle, mais un faisceau de présomptions, répondit Mark. Le fait de laisser une carte à jouer près des cadavres, qui est un truc de militaire. Les similitudes entre les circonstances des meurtres et les exercices qui se déroulent à la Ferme et dans les environs. Par exemple, les secteurs boisés où sont retrouvés les cadavres rappellent les « zones de feu – situées dans l'enceinte du camp, où les officiers s'entraînent à la manipulation des grenades, des armes automatiques et du matériel sophistiqué tel que l'équipement pour la vision de nuit. Ils reçoivent aussi un entraînement défensif, apprennent à désarmer un adversaire, à paralyser ou tuer un homme à mains nues.

— Et comme on n'a pas pu déterminer ce qui a causé la mort des couples, dit Wesley, on en a déduit qu'ils avaient pu être tués sans arme. Par étranglement, par exemple. Et même si on leur a tranché la gorge, on l'a fait de façon rapide et silencieuse. Comme dans la guerre

secrète, où il faut trancher la gorge d'une sentinelle sans qu'elle émette le moindre bruit.

— Deborah Harvey a reçu une balle, dis-je.

— Une balle d'arme automatique ou semi-automatique, répondit Wesley. Tirée soit par un pistolet, soit par une arme du genre Uzi. Le type de munition est inhabituel parce qu'utilisé en général par les services de police, les mercenaires, les gens dont les objectifs sont des êtres humains. On ne chasse pas le daim avec des balles explosives ou des Hydra-Shok, (Il se tut un instant avant d'ajouter :) Je pense que vous comprenez mieux à présent pourquoi nous ne voulons pas que Pat Harvey apprenne quel type de balle on a retiré du corps de sa fille.

— Que pensez-vous des menaces qu'elle a évoquées au cours de sa conférence de presse ?

— Elles sont authentiques, répondit Wesley. Peu après sa nomination comme Directrice du programme anti-drogue, elle a reçu des lettres la menaçant, elle et sa famille. Il est inexact d'affirmer que le FBI a négligé ces menaces. Ce n'est pas la première fois qu'elle en reçoit, et nous les avons toujours prises au sérieux. Nous avons une idée de l'identité de ceux qui ont formulé les plus récentes, mais nous pensons qu'elles n'ont pas de rapport avec l'assassinat de Deborah.

— Mrs Harvey a aussi mis en cause une « agence fédérale », dis-je. Faisait-elle allusion à la CIA ? Est-elle au courant de ce que vous venez de m'exposer ?

— C'est un point qui m'inquiète, admit Wesley. Elle a déjà fait des allusions indiquant qu'elle a son idée là-dessus, et ce qu'elle a déclaré lors de sa conférence de presse n'a fait que renforcer mes craintes. Il se peut qu'elle ait pensé à la CIA. N'oublions pas qu'elle a un vaste réseau de relations. Et qu'elle a accès aux informations de la CIA dans la mesure où elles concernent le trafic de drogue. Plus inquiétant, elle a des relations très étroites avec un ex-ambassadeur auprès des Nations-Unies, qui est membre du comité présidentiel aux Affaires étrangères. Les membres de ce comité ont accès aux renseignements les plus confidentiels qui soient. Et ce comité sait ce qui se passe, Kay. Il est possible que Mrs Harvey sache tout.

— Et c'est pourquoi on lui refait le coup qu'on a fait à Martha Mitchell ? fis-je. On se débrouille pour la faire passer pour demi-folle, de façon à ce que le jour où elle raconte tout, personne ne la croie ?

Wesley faisait tourner son pouce sur le rebord de son verre.

— C'est regrettable. Elle s'est montrée incontrôlable, elle a refusé de coopérer. Et le plus paradoxal dans cette affaire, C'est que pour des raisons évidentes, nous tenons peut-être plus qu'elle à découvrir qui a tué sa fille. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, nous avons mobilisé tous les moyens possibles pour découvrir le ou les coupables.

— Ce que vous me dites ce soir, dis-je avec humeur, est en

contradiction totale avec votre suggestion antérieure, à savoir que Deborah Harvey et Fred Cheney avaient pu être victimes d'un contrat. Ou était-ce encore un de vos écrans de fumée visant à dissimuler les inquiétudes du FBI ?

— J'ignore s'ils ont été victimes d'un tueur à gages, dit-il d'un air sombre. En toute franchise, nous savons très peu de chose. Leur assassinat, comme je vous l'ai déjà expliqué, pourrait être politique. Mais si nous avons affaire à un officier de la CIA qui a déraillé, ou quelqu'un dans ce genre, les meurtres des cinq couples pourraient bien être l'œuvre d'un tueur en série.

— Ça pourrait être un exemple classique d'escalade, suggéra Mark. On parle beaucoup de Pat Harvey, surtout depuis l'année dernière. Si le tueur est un agent de la CIA, il a pu choisir délibérément la fille d'un responsable gouvernemental.

— Pour augmenter les risques, et donc le plaisir, expliqua Wesley. Et pour que le meurtre ressemble aux « neutralisations politiques », c'est-à-dire aux assassinats pratiqués en Amérique centrale ou au Moyen-Orient.

— Je croyais que depuis l'administration Ford la CIA ne pratiquait plus les assassinats, dis-je. La CIA n'est même pas autorisée à organiser des coups d'État dans lesquels la vie d'un dirigeant étranger pourrait être mise en danger.

— C'est exact, confirma Mark. La CIA doit s'abstenir de participer à ce genre d'opérations. Tout comme les soldats américains au Vietnam ne devaient pas tuer de civils. Et comme les flics ne doivent pas faire preuve de violence excessive envers un suspect. Mais quand on se place au niveau individuel, il arrive souvent que les choses échappent à tout contrôle. Les règles volent en éclats.

Je ne pouvais m'empêcher de songer à Abby Turnbull. Que savait-elle au juste ? Mrs Harvey lui avait-elle communiqué des informations sensibles ? Quelle serait la teneur exacte du livre d'Abby ? Pas étonnant qu'elle pense que son téléphone soit sur écoute et qu'elle ait l'impression qu'on la file. La CIA, le FBI et même le comité présidentiel aux Affaires étrangères, qui disposait d'une entrée directe dans le Bureau ovale de la Maison Blanche, avaient d'excellentes raisons de s'inquiéter de ce qu'Abby Turnbull entendait publier, tout comme Abby avait d'excellentes raisons d'être paranoïaque. Elle était peut-être réellement en danger.

Dehors le vent s'était calmé et un léger brouillard voilait la cime des arbres. Wesley referma la porte derrière nous et je suivis Mark jusqu'à sa voiture. Malgré le soulagement que j'éprouvais d'avoir enfin levé certains coins du voile, ma conscience était loin d'avoir retrouvé la paix.

J'attendis pour parler que nous ayons rejoint la route.

— Ce qui arrive à Pat Harvey est scandaleux, dis-je alors. Elle vient de perdre sa fille, et en plus de ça, sa carrière est brisée et sa réputation détruite.

— Benton n'a rien communiqué à la presse, répondit Mark sans quitter des yeux l'étroite chaussée. Contrairement à ce que tu prétends, il n'a rien fait pour enfoncer Mrs Harvey.

— Tu ne vas tout de même pas dire qu'il ne s'est rien passé ?

— Non, mais Benton n'y a joué aucun rôle.

— Peu importe. Le résultat est là. Ne fais pas le naïf.

— Benton a tout fait pour l'aider, mais elle a un compte à régler avec le Justice Department, et elle est persuadée que Benton lui en veut, au même titre que les autres.

— Si j'étais à sa place, j'aurais sans doute la même impression.

— Te connaissant comme je te connais, ça ne m'étonnerait pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire au juste ? demandai-je en sentant ma colère, dont la situation faite à Pat Harvey n'était pas la seule cause, refaire surface.

— Rien du tout.

Le silence s'installa et la tension monta à mesure que les minutes s'écoulaient. Je ne reconnaissais pas la route, mais je savais que nous n'en avions plus pour longtemps à être ensemble. Quelques instants plus tard, Mark s'arrêta devant la boutique, à quelques mètres de ma voiture.

— Je suis désolé que nous nous soyons revus dans de telles circonstances, dit-il. (Comme je restais silencieuse, il ajouta :) Mais je ne regrette pas de t'avoir vue.

— Bonne nuit, Mark, dis-je en faisant mine de descendre.

— Attends un instant, Kay, dit-il en posant une main sur mon bras.

— Que veux-tu ?

— Te parler. Je t'en prie.

— Si tu avais tant envie de me parler, pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ? fis-je avec humeur en dégageant mon bras. Tu te tais depuis des mois.

— Je peux en dire autant de toi. Je t'ai téléphoné à l'automne et tu ne m'as jamais rappelé.

— Je savais ce que tu allais dire et je n'avais aucune envie de l'entendre, rétorquai-je avec humeur.

— Oh, excuse-moi, j'avais oublié que tu étais si forte pour lire dans mes pensées, dit-il en regardant droit devant lui, les deux mains sur le volant.

— Tu m'aurais dit de ne pas compter sur une réconciliation, que tout était fini. Je ne voulais pas t'entendre dire ce que je savais déjà.

— Pense ce que tu veux.

— Ce n'est pas ce que je *veux* penser ! m'exclamai-je.

Sa capacité à me mettre en rogne me stupéfiait.

— Écoute, dit-il en prenant une profonde inspiration. Ne penses-tu pas que nous pourrions signer un cessez-le-feu ? Oublier le passé ?

— Pas question.

— Super. Merci de te montrer aussi raisonnable. Mince, on ne pourra pas dire que je n'ai pas essayé.

— Essayé ? Combien ça fait, huit mois, neuf mois que tu es parti ? Et qu'est-ce que tu as essayé depuis tout ce temps, Mark ? Je ne sais pas ce que tu cherches, mais pour moi c'est impossible d'oublier le passé. Je ne vois pas comment on pourrait se revoir en faisant comme s'il n'y avait jamais rien eu entre nous. Je refuse !

— Ce n'est pas ça que je demande, Kay. Je voudrais juste que nous oubliions nos disputes, nos colères, les méchancetés que nous nous sommes lancées. Quand je t'ai appelée en septembre, ce n'était pas pour t'annoncer qu'il n'y avait pas d'espoir de réconciliation. Quand j'ai composé ton numéro, j'avais même peur que ce soit *toi* qui me l'annonces. Et comme tu ne m'as pas rappelé, je me suis dit que c'était toi qui ne croyais pas à une réconciliation.

— Tu ne parles pas sérieusement.

— Bien sûr que si.

— Eh bien, peut-être que tu avais des raisons de le penser, après ce que tu as fait.

— Après ce que j'ai fait *moi ?* fit-il d'un ton incrédule. Et toi, tu te souviens de ce que tu as fait ?

— La seule chose que tu puisses me reprocher, c'est d'en avoir eu assez de faire des concessions. Tu n'as jamais vraiment essayé de trouver un appartement à Richmond. Tu ne savais pas ce que tu voulais et tu attendais de moi que je me plie à tes décisions, que je déménage au gré de tes humeurs. Quel que soit mon amour pour toi, je ne pouvais pas renoncer à ce que j'étais, pas plus que je ne te demandais de renoncer à ce que tu étais.

— Si, c'est ce que tu me demandais. Parce que même si j'avais réussi à avoir un poste à Richmond, le travail n'aurait pas correspondu à ce que je voulais.

— Eh bien c'est parfait. Je suis heureuse que tu fasses quelque chose qui te plaît.

— Kay, les torts étaient partagés. Toi aussi tu en avais.

— Ce n'est pas moi qui suis partie. (Mes yeux s'emplirent de larmes et j'ajoutai dans un murmure :) Et puis merde.

Il sortit un mouchoir et le déposa sur mes cuisses.

Je m'essuyai les yeux et appuyai la tête contre la vitre. Je ne voulais pas pleurer.

— Je suis désolé, dit-il.

— Que tu sois désolé ne change rien à l'affaire.

— Ne pleure pas, je t'en prie.

— Je pleurerai si j'en ai envie, rétorquai-je stupidement.

— Je suis désolé, répéta-t-il dans un murmure.

Pendant une seconde, j'eus l'impression qu'il allait me toucher, mais il n'en fit rien. Il s'appuya contre son dossier, renversa la tête et fixa le plafond.

— Écoute, dit-il, si tu veux savoir la vérité, j'aurais préféré que ça soit *toi* qui t'en ailles. Comme ça, c'est *toi* qui te serais plantée, pas moi.

Je ne dis rien. Je n'osai pas.

— Tu m'as entendu ?

— Je ne suis pas sûre, dis-je à la vitre.

Il changea de position sur son siège. Je sentis son regard posé sur moi.

— Kay, regarde-moi.

Non sans réticence, je me retournai.

— Pourquoi penses-tu que je revienne par ici ? commença-t-il d'une voix grave. J'essaie de récupérer mon poste à Quantico, mais ça n'est pas facile. Je tombe au mauvais moment. Le FBI subit lui aussi les restrictions budgétaires. C'est difficile pour des tas de raisons.

— Tu essaies de me dire que tu as des ennuis professionnels ?

— J'essaie de te dire que j'ai fait une erreur.

— Je suis désolée que tu aies commis une erreur professionnelle.

— Je ne parle pas de ça et tu le sais très bien.

— Alors de quoi veux-tu parler ? fis-je.

J'étais décidée à le lui faire dire.

— Tu sais de quoi je veux parler. De nous. Rien n'est plus pareil.

Ses yeux brillaient dans le noir. Il avait un air presque féroce.

— Est-ce que les choses ont changé pour toi aussi ? voulut-il savoir.

— Je pense que nous avons fait tous les deux des erreurs !

— J'aimerais essayer d'en réparer quelques-unes, Kay. Je *ne* voudrais pas que notre histoire se termine comme ça. Je le pense depuis longtemps, mais… ma foi, je ne savais pas très bien comment te le dire. Je ne savais pas si tu voulais avoir de mes nouvelles. Je me disais que tu voyais peut-être quelqu'un d'autre.

Je m'abstins de lui dire que je m'étais posé les mêmes questions à son propos, avec une peur bleue de connaître les réponses.

Il tendit le bras, me prit la main. Cette fois, je ne me sentis pas la force de résister.

— Je me suis souvent demandé ce qui avait cloché entre nous, dit-il. Tout ce que je sais, c'est que tu es têtue et que je le suis aussi. Je voulais n'en faire qu'à ma tête, et toi aussi. Voilà où ça nous a menés.

Je ne sais pas à quoi ressemble ta vie depuis que nous nous sommes quittés, mais je suis prêt à parier qu'elle n'est pas folichonne.

— Toujours aussi prétentieux, à ce que je vois…

Il sourit.

— J'essaie de rester fidèle à l'image que tu t'es faite de moi. L'une des dernières choses que tu m'aies dites avant que je parte, c'est que j'étais un salaud prétentieux.

— C'était avant ou après que je te traite de fils de pute ?

— Avant, je crois.

— Autant que je me souvienne, tu m'en avais balancé quelques-unes de salées, toi aussi. Et puis tu viens de dire qu'il fallait passer l'éponge, pas vrai ?

— Et toi tu viens de dire : *« Quel que soit mon amour pour toi »*.

— Je te demande pardon ?

— « Quel que soit » au présent. Ne dis pas le contraire. Je l'ai très bien entendue.

Il pressa ma main contre son visage, ses lèvres courant sur mes doigts.

— J'ai essayé de ne plus penser à toi. Je n'y arrive pas. (Il se tut, son visage tout près du mien.) Je ne te demande pas de me dire la même chose.

C'est pourtant ce qu'il demandait, et je le lui dis.

Je touchai sa joue et il toucha la mienne, puis nous embrassâmes l'endroit où s'étaient posés nos doigts, jusqu'à ce que nos lèvres se retrouvent. Nous ne dîmes rien de plus. Nous ne pensâmes plus à rien, jusqu'à ce que soudain le pare-brise s'illumine tandis que la nuit se mettait à clignoter en rouge. Nous nous redressâmes d'un coup. Une voiture de la police s'était arrêtée à notre hauteur et un officier en descendait, tenant une torche et une radio portative.

Mark ouvrait déjà sa portière.

— Tout va bien ? s'enquit le policier en se penchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

L'air sévère, une boule gonflant obscènement sa joue gauche, il détailla le théâtre de nos épanchements.

— Tout va bien, dis-je en tâtant le plancher du bout des orteils à la recherche de ma chaussure.

Le policier recula d'un pas et cracha un long jet de salive noircie par le tabac.

— Nous étions en train de parler, fit Mark.

Il eut la présence d'esprit de ne pas sortir sa plaque. Le policier savait très bien que nous faisions des tas de choses quand il avait fait irruption, mais certainement pas la conversation.

— Ouais, ben si vous voulez continuer de *parler,* dit-il, j'préférerais que ça soit ailleurs qu'ici. C'est pas prudent de rester

comme ça dans vot'voiture si tard le soir. On a eu des p'tits problèmes par ici. J'sais pas si vous en avez entendu parler, mais y'a plusieurs couples qu'ont disparu dans le coin.

Mon sang se glaça dans mes veines.

— Vous avez raison, dit enfin Mark. Nous allons partir.

Le policier hocha la tête et cracha un nouveau jet de salive ! Nous le regardâmes monter dans sa voiture et s'éloigner lentement sur la route.

— Bon sang…, marmonna Mark entre ses dents.

— Chut, fis-je. Ne dis rien. On est vraiment des idiots. Seigneur…

— Tu vois à quel point c'est facile ? (Il ne put s'empêcher d'en parler.) Deux personnes dans une voiture la nuit, une autre voiture s'arrête. Merde, mon arme est dans la boîte à gants, et je n'y ai pas pensé avant que le flic soit déjà à ma vitre. Ça aurait été trop tard si…

— Tais-toi, Mark. Je t'en supplie.

À ma grande surprise, il éclata de rire.

— Je ne trouve pas ça drôle.

— Tu as mal reboutonné ton chemisier ! fit-il en gloussant.

*Merde !*

— J'espère qu'il ne vous a pas reconnue, madame le médecin expert général Scarpetta !

— Je l'espère aussi, Mr FBI. Et maintenant, je rentre chez moi. (J'ouvris ma portière.) Tu m'as causé assez d'ennuis pour ce soir.

— Hé, c'est toi qui as commencé.

— Ça alors, quel toupet !

— Kay ? (Son visage était redevenu sérieux.) Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? Je veux dire, je repars à Denver demain. Je ne sais pas ce que je peux provoquer ou si je dois provoquer quoi que ce soit.

Il n'existait pas de réponses faciles à ces questions. Avec nous, il n'y en avait jamais eu.

— Si tu n'essaies pas de provoquer quelque chose, rien ne se passera.

— Et toi ? demanda-t-il.

— Nous avons des tas de choses à éclaircir, Mark.

Il alluma ses phares et boucla sa ceinture.

— Oui, mais toi ? répéta-t-il. Je ne peux pas y arriver tout seul.

— Tiens, c'est nouveau, ça.

— Kay, je t'en prie. Ne recommence pas.

— Il me faut du temps pour réfléchir.

Je sortis mes clés. Je me sentais soudain épuisée.

— Ne me donne pas de faux espoirs.

— Ne t'inquiète pas, Mark, dis-je en lui touchant la joue.

Nous nous embrassâmes une dernière fois. J'aurais aimé que ce baiser se prolonge des heures, et en même temps, j'avais envie de

partir. Notre histoire avait toujours été tumultueuse. Nous avions toujours vécu des moments sans avenir.

— Je t'appellerai, dit-il.

J'ouvris la portière de ma voiture.

— Suis les conseils de Benton, ajouta-t-il. Fais-lui confiance. Cette histoire sent mauvais.

Je mis le contact.

— J'aurais préféré que tu restes en dehors du coup.

— Tu dis toujours ça, dis-je.

Comme promis, Mark me rappela le lendemain soir, puis à nouveau deux jours après. Après ce qu'il me raconta lors de son troisième coup de fil, le 10 février, je sortis aussitôt chercher le dernier numéro de *Newsweek.*

Pat Harvey, le regard éteint, faisait la couverture. Un gros titre annonçait un article exclusif sur LE MEURTRE DE LA FILLE DE LA DRUG CZAR. En fait d'exclusivité, le magazine reprenait les grandes lignes de sa conférence de presse et ses accusations de complot, avant de rappeler les circonstances dans lesquelles les corps décomposés des autres adolescents disparus avaient été retrouvés dans les forêts de Virginie. J'avais refusé de faire la moindre déclaration, mais le magazine publiait une photo de moi gravissant les marches du palais de justice de Richmond. La légende disait : « Le médecin expert général communique ses conclusions sous la menace d'une action judiciaire. »

— C'est de bonne guerre, dis-je à Mark pour le rassurer lorsque je le rappelai.

Même lorsque ma mère me téléphona dans la soirée de ce même jour, je réussis à garder mon calme.

— Kay, ajouta-t-elle, il y a là quelqu'un qui meurt d'envie de te parler.

Ma nièce Lucy a toujours eu le chic pour me plonger dans l'embarras.

— Alors, t'as des problèmes ? commença-t-elle.

— Non, aucun.

— L'article dit que t'es dans le pétrin, que t'as failli avoir un procès.

— Ce serait trop long à t'expliquer, Lucy.

— Je vais emporter l'article à l'école demain pour le montrer à tout le monde. *Génial,* pensai-je.

— Mrs Barrows, poursuivit-elle en faisant allusion à sa surveillante d'étude, m'a demandé si tu ne pourrais pas venir faire un exposé sur ton métier en avril…

Je n'avais pas vu Lucy depuis un an. J'avais de la peine à croire qu'elle était déjà au lycée, et bien qu'elle portât des lentilles de contact et possédât son permis de conduire, je l'imaginais toujours comme la fillette boulotte et exigeante qui voulait toujours qu'on vienne la border, une sorte *d'enfant terrible****[3]*** qui, pour quelque étrange raison, s'était attaché à moi avant même de savoir se traîner à quatre pattes. Je n'oublierai jamais mon séjour à Miami, le Noël suivant sa naissance, lorsque j'étais restée une semaine chez ma sœur. Lucy avait passé son temps à me dévorer du regard, ses yeux suivant mes moindres gestes comme deux petites lunes brillantes. Elle gazouillait de joie quand je lui changeais sa couche et hurlait dès que je quittais la pièce.

— Est-ce que tu voudrais venir passer une semaine ici cet été ? lui demandai-je.

Lucy hésita un instant, puis répondit d'un ton déçu :

— Je suppose que ça veut dire que tu ne pourras pas venir faire l'exposé en avril ?

— On verra ça, d'accord ?

— Je ne sais pas si je pourrai venir cet été, dit-elle d'une voix irritée. J'ai pris un boulot et je ne sais pas si je pourrai m'absenter.

— C'est formidable que tu aies trouvé du travail.

— Ouais. Dans un magasin d'informatique. Je vais essayer de faire des économies pour me payer une voiture. Je veux une voiture de sport, une décapotable. On en trouve des pas chères.

— Ce sont des engins de mort, dis-je aussitôt. Je t'en prie, ne choisis pas une voiture comme ça, Lucy. Pourquoi ne viendrais-tu pas l'acheter à Richmond ? On irait la choisir ensemble. Quelque chose de solide et sûr.

Elle m'avait tendu un piège et, comme d'habitude, j'avais foncé dedans tête baissée. Elle était une véritable experte en manipulation, et il ne fallait pas être psychiatre pour comprendre pourquoi. Lucy avait souffert toute sa vie d'être négligée par sa mère, ma sœur.

— Tu es une jeune fille brillante qui sait ce qu'elle veut, dis-je en changeant de tactique. Je sais bien que tu sauras parfaitement quoi faire de ton temps et de ton argent, Lucy. Mais si tu arrives à te libérer quelques jours cet été, nous pourrions partir quelque part. Tu n'as jamais été en Angleterre, je crois ?

— Non.

— Eh bien, ça pourrait être une idée.

— Tu parles sérieusement ? demanda-t-elle d'un ton sceptique.

— Bien sûr. Ça fait des années que je n'y suis pas retournée, dis-je en me laissant séduire par ma proposition. Il est grand temps que tu connaisses Oxford, Cambridge et les musées de Londres. J'essayerai de nous arranger une visite à Scotland Yard, et si nous pouvons y être en

juin, on essaiera d'avoir des places pour Wimbledon.

Silence.

— C'était pour te taquiner, dit-elle alors. Je n'ai pas vraiment envie d'une voiture de sport, tante Kay.

Le lendemain matin, n'ayant pas d'autopsie à pratiquer, je restai dans mon bureau pour classer les piles de papiers en retard. Je devais enquêter sur d'autres morts, préparer des cours, effectuer des dépositions devant les tribunaux, et pourtant, je n'arrivais pas à me concentrer. Dès que je faisais mine de me consacrer à autre chose, le dossier des couples disparus ressurgissait et monopolisait mon attention. Je sentais qu'un élément important m'échappait, alors même que je l'avais sous le nez.

J'avais l'intuition que cet élément concernait le meurtre de Deborah Harvey.

C'était une sportive, une athlète possédant un contrôle parfait de son corps. Elle n'était peut-être pas aussi forte, mais sans aucun doute plus agile et plus rapide que Fred. Je sentais que le tueur avait sous-estimé la force physique de Deborah, et que c'était pour cette raison qu'elle avait un instant échappé à son contrôle. Alors que je fixais d'un regard absent un rapport que j'étais censée corriger, les mots de Mark me revinrent à l'esprit. Il avait parlé de « zones de feu », d'épaisses forêts où s'affrontaient les officiers de Camp Peary, armés de grenades, d'armes automatiques et d'équipement pour la vision de nuit. J'essayai de me représenter ces chasses à l'homme. Peu à peu émergea un macabre scénario.

J'imaginai que lorsque le tueur avait contraint Fred et Deborah à s'engager sur le chemin forestier, c'était peut-être dans l'idée de les faire participer à un jeu terrifiant. Il commence par leur faire ôter leurs chaussures et chaussettes puis leur ligote les mains dans le dos. Il porte un appareil de vision nocturne qui décuple la clarté lunaire et lui permet de voir comme en plein jour. Il les oblige à s'enfoncer dans les bois et les traque l'un après l'autre.

J'étais d'accord avec Marino. Le tueur avait dû se débarrasser d'abord de Fred. Il avait peut-être fait mine de lui donner sa chance en lui permettant de s'enfuir, et pendant que Fred, paniqué, trébuchait à l'aveuglette dans les sous-bois, le tueur nyctalope le suivait, implacable, le couteau à la main. Au moment choisi, il s'embusque, lui enserre le cou par-derrière, lui renverse la tête et lui sectionne la trachée et les carotides. Une attaque de type commando, rapide et silencieuse. Si les corps restaient suffisamment longtemps dans les bois, le médecin expert aurait toutes les peines du monde à déterminer la cause de la mort, puisque tissus et cartilages seraient décomposés au moment de la découverte.

Je poursuivis le scénario. Par pur sadisme, le tueur avait peut-être

contraint Deborah à assister à la traque et à la mise à mort de son ami. Je supputai que le tueur l'avait au préalable Immobilisée en lui entravant les chevilles, mais qu'il n'avait pas prévu sa souplesse. Il était possible que pendant que l'assassin poursuivait Fred dans l'obscurité, Deborah se soit débrouillée pour faire passer ses mains ligotées sous ses fesses, puis ses jambes entre ses bras, se retrouvant ainsi avec les mains non plus dans le dos mais devant elle. Ainsi elle avait pu détacher les liens qui lui enserraient les chevilles et retrouver la capacité de se défendre.

Si elle avait frappé son agresseur de ses deux poings serrés, celui-ci avait sans doute levé les bras pour se défendre. Comme il tenait le couteau avec lequel il venait d'égorger Fred, c'est peut-être alors qu'avait été provoquée l'entaille sur l'index gauche de Deborah. Celle-ci avait alors bondi pour s'enfuir, et le tueur, surpris, n'avait eu d'autre solution que de lui tirer dans le dos.

Est-ce ainsi que les choses s'étaient passées ? Impossible de le savoir. Mais le déroulement du scénario me paraissait vraisemblable. Seuls clochaient quelques détails. En particulier, que l'assassinat de Deborah ait été l'œuvre d'un professionnel agissant sur contrat ou celle d'un agent fédéral psychopathe qui l'avait choisie parce qu'elle était la fille de Pat Harvey, comment se faisait-il que le tueur ait ignoré que Deborah était une athlète accomplie ? S'il l'avait su, il aurait sans aucun doute tenu compte, dans ses plans, de la souplesse et de la rapidité de sa victime.

D'autre part, lui aurait-il tiré *dans le dos ?*

La manière dont elle avait été tuée n'était-elle pas contradictoire avec le comportement froid et calculateur d'un tue professionnel ?

*Dans le dos.*

Lorsque Hilda Ozimek avait étudié les photos de la clairière elle avait déclaré qu'une grande angoisse s'en dégageait, était évident que les victimes étaient terrifiées, mais l'idée m'était jamais venue jusqu'ici que le tueur aussi avait pu avoir peur. Tirer dans le dos de quelqu'un est un acte lâche. Voir Deborah se rebiffer l'avait mis en colère. Il avait perdu tout son sang-froid. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincue que Wesley et les autres se trompaient sur le tueur. Traque la nuit, en pleine forêt, des adolescents pieds nus et entravé alors que vous êtes armé, que vous connaissez l'endroit que vous êtes peut-être équipé d'un appareil permettant voir dans le noir, c'est comme de tirer une vache dans un couloir. C'est bien trop facile, c'est de la triche. Ce n'est pas le *modus operandi* qu'on attend de la part d'un tueur chez qui le plaisir est proportionnel au risque.

Et puis il y avait le problème de son armement.

Si j'étais un officier de la CIA versé dans la chasse l'homme, qu'utiliserais-je ? Un Uzi ? *Peut-être.* Mais plus probablement un

pistolet 9 mm, une arme adaptée, ni plus moins, à la tâche envisagée. J'utiliserais des munitions aussi courantes que possible. De banales pointes creuses, par exemple. En aucun cas je ne choisirais des balles aussi rare que des Exploder et des Hydra-Shok.

Les munitions. Creuse-toi la tête, Kay ! Je ne me souvenais pas à quand remontait la dernière fois où j'avais retiré des balles Hydra-Shok d'un cadavre.

Cette balle, spécialement conçue pour un usage policier, était plus expansive à l'impact que n'importe quelle autre balle tirée par un canon de deux pouces. Lorsque le projectile en plomb avec son extrémité évidée pénètre le corps, la violence de l'impact fait s'ouvrir comme les pétales d'une fleur la collerette entourant la tête creuse. La percussion n'occasionnant qu'un très léger recul, il est facile de tirer en rapide succession les balles ressortent rarement du corps et causent à la chair et aux organes des dégâts considérables.

Nous avions affaire à un tueur ayant un penchant pour les munitions rares, et qui avait chargé son arme avec ses balles préférées. Il est probable que le fait de choisir une des munitions les plus dévastatrices du marché augmentait sa confiance en lui, lui conférait une sensation de puissance et d'importance. Peut-être même était-ce une question de superstition.

Je décochai mon téléphone et informai Linda de ce qu'il me fallait.

— Montez, dit-elle.

Je me rendis au laboratoire de balistique et la trouvai assise devant un terminal d'ordinateur.

— Aucun cas cette année, sauf Deborah Harvey, bien sûr, dit-elle en déplaçant le curseur au bas de l'écran. Un seul cas l'année dernière. Un autre l'année précédente. C'est tout pour les Fédéral. Mais j'ai trouvé deux cas d'utilisation de Scorpion.

— Des Scorpion ? fis-je d'un air surpris en me penchant sur son épaule.

— Une version antérieure, expliqua-t-elle. Dix ans avant que Fédéral ne rachète la licence, Hydra-Shok Corporation fabriquait à peu de chose près les mêmes cartouches, à savoir les Scorpion 38 et les Copperhead 357. (Elle tapa sur quelques touches pour imprimer le résultat de ses recherches.) Il y a huit ans, nous avons eu un cas d'utilisation de Scorpion 38, mais pas humain.

— Pardon ? fis-je sans comprendre.

— La victime était de race canine. Un chien, quoi. Tué de… voyons… trois balles.

— A-t-il été tué au cours d'un cambriolage ou d'un meurtre ? Ou peut-être avant un suicide ?

— D'après ce que j'ai ici, je ne peux pas vous le dire, répondit

Linda sur un ton d'excuse. Tout ce que je sais, c'est que trois balles Scorpion ont été retirées du cadavre de ce chien. On n'a jamais retrouvé l'arme qui les avait tirées. Je suppose que l'affaire n'a jamais été élucidée.

Elle arracha le feuillet imprimé et me le remit.

Il arrivait, en de rares occasions, que le BCME pratique des autopsies sur des animaux. Des daims tués en dehors de la saison nous étaient parfois envoyés par des gardes. Au cas où un animal domestique était tué lors d'un délit, ou retrouvé mort avec ses maîtres, nous l'examinions pour récupérer les balles ou détecter la présence éventuelle de drogue. Mais nous ne rédigions pas de certificats de décès ni de rapports d'autopsie concernant les animaux. J'avais peu de chances de retrouver un document quelconque sur ce chien tué huit ans auparavant.

J'appelai Marino et le mis au courant.

— Vous voulez rire ou quoi ?

— Pouvez-vous vous renseigner discrètement ? Ça n'est peut-être rien, mais la juridiction indiquée est West Point, et ça c'est intéressant. Les corps du deuxième couple ont été retrouvés à West Point.

— Bon, j'vais voir ce que j'peux faire, conclut-il sans grand enthousiasme.

Le lendemain matin, Marino me rejoignit alors que je finissais d'examiner le cadavre d'un garçon de 14 ans jeté la veille de l'arrière d'une camionnette à plateau.

— J'espère que c'est pas vous qui empestez comme ça, dit-il en reniflant.

— Il avait une bouteille d'après-rasage dans la poche de son pantalon. Elle s'est cassée quand il est tombé sur la chaussée, c'est pour ça que ça sent, expliquai-je en désignant du menton un tas de vêtements posés sur un brancard roulant.

— Du *Brut ?* fit-il en reniflant à nouveau.

— Je pense, oui, répondis-je d'un air absent.

— Doris me prenait souvent du *Brut.* Une année, elle m'a même offert *Obsession,* vous vous rendez compte ?

— Avez-vous découvert quelque chose ? demandai-je en poursuivant mon travail.

— Le chien s'appelait Dammit, et c'est pas une blague[4], dit Marino. Il appartenait à un vieux type de West Point, un certain Mr Joyce.

— Avez-vous appris pourquoi on a amené le chien ici ?

— Aucun rapport avec une autre affaire. Ça devait être une faveur, à mon avis.

— Ou alors c'est que le vétérinaire de l'État était en vacances, suggérai-je puisque le cas s'était produit plusieurs fois.

Dans une autre aile de l'immeuble du BCME étaient installés les services du département de Santé animale, qui comprenait une morgue où l'on procédait aux examens des cadavres. En règle générale, les dépouilles étaient envoyées au vétérinaire de l'État, mais il arrivait que les pathologistes de nos services acceptent, sur demande des policiers, de remplacer le vétérinaire en l'absence de celui-ci. J'avais moi-même, au cours de ma carrière, eu l'occasion d'autopsier des chiens torturés, des chats mutilés, une jument qui avait été violée et un poulet empoisonné qu'on avait déposé dans la boîte aux lettres d'un juge. Les hommes sont aussi cruels envers les animaux qu'envers leurs semblables.

— Mr Joyce n'a pas le téléphone, mais il habite toujours au même endroit, m'informa Marino. Je pensais aller y faire un tour. Vous voulez venir ?

Je fixai une lame neuve à mon scalpel, songeai à mon bureau débordant de travail en cours, aux rapports que je devais dicter, aux coups de téléphone auxquels je devais répondre et à ceux que je devais passer.

— Pourquoi pas, dis-je d'un ton las.

Il parut hésiter, comme s'il attendait quelque chose.

C'est lorsque je levai les yeux que je le remarquai. Marino était allé chez le coiffeur. Il portait un pantalon kaki maintenu par des bretelles et une veste de tweed qui avait l'air toute neuve. Sa cravate et sa chemise jaune pâle étaient propres. Même ses chaussures étaient cirées.

— Vous êtes très élégant, le complimentai-je avec la fierté d'une mère.

— Ouais, fit-il. (Puis il sourit et son visage s'empourpra.) Rose a sifflé en me voyant passer pour aller prendre l'ascenseur. Ça m'a fait tout drôle. Ça doit faire dix ans qu'une femme avait pas sifflé sur mon passage. Sauf Sugar, mais elle compte pour du beurre.

— Sugar ?

— Elle traîne à l'angle d'Adam et Church. On l'appelle aussi Mad Dog Marna. Un jour qu'elle était saoule perdue, j'ai failli lui rouler dessus. J'ai voulu l'embarquer mais elle s'est débattue comme une chatte en furie et m'a insulté pendant tout le trajet jusqu'au poste. Maintenant, chaque fois que je passe dans le coin, elle me siffle et remonte sa jupe en beuglant comme une poissonnière.

— Et vous dites que vous ne plaisez plus aux femmes ?

# 11

D’origine indéterminée, Dammit avait apparemment hérité des chromosomes les plus lamentables de son obscure lignée d’ancêtres.

— Je l’ai eu tout petit, commença Mr Joyce en me tendant le polaroïd de l’animal. Il était abandonné. Je l’ai trouvé un beau matin à la porte de derrière. J’ai eu pitié de lui et je lui ai donné des restes. Après ça j’ai jamais pu m’en débarrasser.

Nous étions assis autour de la table dans la cuisine de Mr Joyce. Un rayon de soleil filtrait à travers la fenêtre poussiéreuse au-dessus d’un évier en porcelaine taché de rouille dont le robinet gouttait. Nous étions là depuis un quart d’heure, mais Mr Joyce n’avait pas eu un seul mot de compassion à l’égard de son chien abattu. Pourtant, ses yeux exprimaient une certaine chaleur et les grosses mains qui caressaient le rebord de son bol de café semblaient capables de tendresse.

— Pourquoi vous l’avez appelé comme ça ? voulut savoir Marino.

Je lui ai pas donné de nom, en fait. Mais j’étais toujours en train de lui crier après. *« Damn it,* tais-toi ! Viens ici, *damn it Damn it,* si tu la fermes pas, je vais te ficeler la gueule ! » (Mr Joyce eut un sourire penaud.) Tant et si bien qu’il a fini par croire que je l’avais baptisé Dammit. Du coup j’ai gardé le nom.

Mr Joyce, autrefois employé dans une cimenterie, habitait une pauvre maisonnette plantée au milieu de vastes friches qui, d’après Mr Joyce, se couvraient de maïs en été.

Et c’est en été, par une chaude et étouffante soirée de juillet, qu’on avait forcé Bonnie Smyth et Jim Freeman à engager leur voiture sur le chemin peu fréquenté qui passait devant la maison. Et puis novembre était arrivé, et j’avais emprunté le même chemin, devant la maison de Mr Joyce, avec, à l’arrière de mon break, des draps, des brancards et des sacs à viande en plastique noir. C’est à moins de trois kilomètres à l’est de chez Mr Joyce que se trouvait la forêt où, deux ans auparavant, on avait retrouvé les corps du couple. Simple coïncidence ?

— Racontez-nous ce qui est arrivé à Damm it, fit Marino en allumant une cigarette.

— C’était pendant un week-end, commença Mr Joyce. Vers la mi-août, je crois. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et je me rappelle que j’étais au salon en train de regarder *Dallas* à la télé. Ce qui veut dire que c’était un vendredi soir. L’émission commençait à 9 heures.

— Il était donc entre 21 heures et 22 heures quand votre chien a été abattu ? fit Marino.

— Oui, à peu près. J'étais en train de regarder la télé et tout d'un coup, je l'entends gratter à la porte en gémissant. J'ai tout de suite compris qu'il était blessé, mais j'ai pensé qu'il s'était battu avec un chat ou un autre chien. Mais quand j'ai ouvert la porte j'ai tout de suite compris que c'était plus grave que ça.

Mr Joyce sortit une blague à tabac et se mit à rouler une cigarette avec des gestes experts et des mains qui ne tremblaient pas.

— Qu'est-ce-que vous avez fait ensuite ? lui demanda Marino.

— Je l'ai mis dans mon camion et je l'ai emmené chez le Dr Whiteside, à sept ou huit kilomètres d'ici.

— Un vétérinaire ? demandai-je.

Il secoua lentement la tête.

— Non madame. Ici on n'a pas de vétérinaire. Le Dr Whiteside s'occupait de ma femme avant qu'elle meure. Un type drôlement bien. Mais il a rien pu faire, c'était trop tard. Il m'a conseillé de prévenir la police. Parce que la seule chose qu'on peut tirer en août, c'est les corneilles, et je voyais pas qui s'amusait à tirer les corneilles si tard le soir. Alors j'ai fait ce qu'il me disait. J'ai averti la police.

— Avez-vous une idée de la personne qui a tué votre chien ? demandai-je.

— Dammit aboyait après toutes les voitures qui passaient mais pour moi, c'était un flic.

— Pourquoi ? demanda Marino.

— Quand on a retiré les balles, on m'a dit qu'elles venaient d'un revolver. Alors je me suis dit que Dammit avait couru après la voiture et qu'un flic lui avait réglé son compte.

— Vous avez vu passer des voitures de police devant chez vous, ce soir-là ? s'enquit Marino.

— Non. Mais ça veut pas dire qu'il y en avait pas. Je sais pas où ça s'est passé, mais à mon avis ça devait pas être tout près parce que sinon j'aurais entendu les coups de feu.

— Pas si la télé était à fond, fit remarquer Marino.

— J'aurais entendu quand même. Y'a pas beaucoup de bruit par ici, surtout le soir. Au bout d'un moment, quand vous vivez à la campagne, vous entendez le moindre bruit inhabituel, même si la télé est allumée et les fenêtres fermées.

— Est-ce que vous avez entendu des voitures passer sur le chemin ce soir-là ? demanda Marino.

Mr Joyce réfléchit un moment.

— Y'en a une qui est passée pas longtemps avant que Dammit vienne gratter à la porte. Je suis à peu près sûr que le type qui a tué mon chien était dedans. L'officier qui a pris ma déposition pensait la même chose.

Le carillon d'une pendule résonna au salon, puis le silence

retomba, rythmé seulement par les gouttes tombant du robinet dans l'évier. Mr Joyce n'avait pas le téléphone. Il n'avait que de rares voisins, dont aucun à proximité. Je me demandais s'il avait des enfants. Il n'avait pas l'air d'avoir remplacé son chien ni adopté un chat. Je ne voyais rien qui indique qu'un autre être, humain ou animal, vivait ici.

— Ce vieux Dammit était bon à rien mais on s'y attachait. Le facteur en avait une trouille de tous les diables. Quand je les voyais tous les deux de la fenêtre du salon, je riais à m'en péter la rate. Vous auriez vu ce petit maigrelet qu'osait pas sortir de sa camionnette, et mon Dammit qui courait autour en grognant. Je profitais un peu du spectacle, et puis je sortais dans la cour. Croyez-le ou pas, il me suffisait de lever le doigt pour que Dammit disparaisse, la queue entre les jambes. (Il prit une profonde inspiration, ayant depuis longtemps oublié sa cigarette dans le cendrier.) Y'a trop de méchanceté dans l'monde.

— C'est bien vrai, fit Marino. Même dans un coin tranquille comme celui-ci. La dernière fois que j'suis venu, ça doit remonter à deux ans, un peu avant Thanksgiving, quand on a retrouvé ce couple dans les bois. Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr, fit Mr Joyce en hochant gravement la tête. J'ai jamais vu un remue-ménage pareil. J'étais en train de faire du bois quand j'ai vu débouler toutes ces voitures de police avec leurs lumières qui clignotaient. Il devait bien y en avoir une douzaine, avec deux ambulances. (Il se tut et considéra Marino d'un air songeur.) C'est curieux, j'me souviens pas de vous. (Il se tourna vers moi avant d'ajouter :) Et vous, vous étiez là, non ?

— Oui, j'étais là.

— C'est bien ce qui me semblait, fit-il d'un air satisfait. Votre tête me disait quelque chose et ça fait un moment que je me creuse les méninges pour savoir où je vous avais vue.

— Vous êtes allé dans le bois où on a trouvé les corps ? demanda Marino d'un ton anodin.

— Avec toutes ces voitures de police qui passaient devant chez moi, vous pensez bien que j'allais pas rester ici. Je comprenais pas ce qui se passait. Y'a aucune maison dans cette direction, rien que des bois. Et puis je me disais qu'avec tous ces flics ça pouvait pas être un chasseur qu'avait reçu un coup de fusil. Alors j'ai pris ma camionnette et j'y suis allé. J'ai demandé à un flic ce qui se passait. Il m'a dit qu'un chasseur avait trouvé deux cadavres. Il m'a demandé si je vivais par ici, et ensuite ils ont envoyé un détective chez moi pour m'interroger.

— Vous vous souvenez du nom de ce détective ? demanda Marino.

— Non.

— Quel genre de questions il vous a posées ?

— Il voulait surtout savoir si j'avais vu passer quelqu'un dans le coin, à l'époque où ces deux jeunes avaient disparu. Si j'avais vu des voitures bizarres, des choses comme ça.

— Vous en aviez vu ?

— À vrai dire, j'y ai repensé après, et ça me revient de temps en temps depuis, répondit Mr Joyce. Disons que la nuit où, d'après la police, ce couple a disparu, j'ai rien entendu de bizarre. Ça m'arrive de me coucher tôt. J'étais peut-être en train de dormir. Mais il y a quelque chose dont je me suis souvenu il y a deux mois, après qu'on a retrouvé cet autre couple le Premier de l'An.

— Deborah Harvey et Fred Cheney ? demandai-je.

La fille qui a une mère haut placée.

Marino acquiesça d'un hochement de tête.

— Quand j'ai appris la nouvelle, reprit Mr Joyce, j'ai repensé au couple qu'on a retrouvé près d'ici, et tout d'un coup ça m'est revenu. Je sais pas si vous avez remarqué en arrivant, mais j'ai une boîte aux lettres au bord de la route. Eh ben j'ai été malade peut-être quinze jours avant le meurtre, le meurtre de ceux qui ont été retrouvés ici, à côté.

— Jim Freeman et Bonnie Smyth, précisa Marino.

— Oui, c'est ça. J'avais la grippe, j'arrêtais pas de vomir, j'avais des courbatures partout. Je suis resté au lit deux jours entiers sans avoir la force de me lever pour aller ramasser le courrier. Le soir dont je vous parle, je me suis senti mieux et je me suis levé. Je me suis fait un potage, et je l'ai pas rendu. Alors je suis sorti prendre le courrier. Il devait être 9, 10 heures du soir. Et pendant que je revenais à la maison, j'ai entendu une voiture. Il faisait un noir d'encre et le type roulait sans phares.

— Dans quelle direction il allait ? demanda Marino.

— Par là, répondit Mr Joyce en indiquant la direction opposée aux bois. Il retournait vers l'autoroute. C'était peut-être rien, mais sur le coup je me suis dit que c'était bizarre. D'abord, parce qu'il y a rien du tout là d'où il venait, rien que des champs et des bois. Je me suis dit que ça devait être des gamins qui voulaient être tranquilles pour boire un coup, ou quelque chose comme ça.

— Avez-vous vu la voiture ? demandai-je.

— Je dirais qu'elle était pas très grosse, et de couleur sombre. Noir, bleu marine ou rouge foncé, je sais pas.

— Une vieille voiture, ou plutôt neuve ? demanda Marino.

— Je ne sais pas si elle était toute neuve, mais elle était pas vieille. Et c'était pas une voiture étrangère.

— Comment vous le savez ? s'étonna Marino.

— Au bruit du moteur, répondit Mr Joyce sur le ton de

l'évidence. Les voitures étrangères font pas le même bruit que les américaines. Le moteur est plus bruyant, il tourne pas de la même façon, enfin pour moi on peut pas les confondre. Cette voiture que j'ai vue passer avec ses phares éteints, elle faisait presque pas de bruit. Il m'a semblé que ça pouvait être une des dernières Thunderbird, mais j'en mettrais pas ma main au feu. Ou une Cougar.

— Une sportive, alors ? fit Marino.

— Ça dépend comment vous voyez ça. Pour moi, une sportive, c'est la Corvette. Une Thunderbird ou une Cougar, c'est plutôt fantaisie.

— Avez-vous vu combien de personnes étaient à l'intérieur ? demandai-je.

Mr Joyce secoua la tête.

— Là, je pourrais pas vous dire. Il faisait sombre et j'ai pas eu le temps de bien voir.

Marino sortit un carnet de sa poche et le feuilleta.

— Mr Joyce, fit-il, Jim Freeman et Bonnie Smyth ont disparu le soir du samedi 29 juillet. Vous êtes sûr d'avoir vu cette voiture avant, et pas après cette date ?

— Aussi sûr que je vous vois. Pour la bonne raison, comme je vous ai dit, que je suis tombé malade. Ça m'a pris vers la deuxième semaine de juillet. Je me rappelle parce que l'anniversaire de ma femme tombe le 13 juillet et que chaque année ce jour-là je vais mettre un bouquet sur sa tombe. Et c'est en rentrant du cimetière que je me suis senti mal. Le lendemain, j'ai dû rester au lit. (Il se tut un instant, le regard dans le vague.) Ça devait être le 15 ou le 16 quand je suis sorti chercher le courrier et que j'ai vu cette voiture.

Marino chaussa ses lunettes de soleil. Il était prêt à partir.

— Vous pensez qu'il y a un rapport entre le meurtre de ces couples et la mort de mon chien ? lui demanda alors Mr Joyce.

— Nous suivons des tas d'affaires, répondit Marino. En attendant, il serait préférable de garder cette conversation pour vous.

— Soyez tranquille, lieutenant, j'en dirai pas un mot.

— Je vous remercie.

Sur ce, Mr Joyce nous raccompagna à la porte.

— Repassez me voir à l'occasion, dit-il. J'ai plein de tomates en juillet. Les meilleures de Virginie. Remarquez que vous êtes pas obligés d'attendre les tomates, vous pouvez repasser quand vous voulez. Je bouge pas.

Il nous regarda partir debout sous le porche.

Marino me donna son avis alors que nous suivions le chemin qui nous ramenait à la route.

— Intéressant, son histoire de voiture.

— C'est vrai.

— Quant au chien, j'ai des doutes. S'il avait été abattu quelques semaines, ou même quelques mois avant la disparition de Jim et Bonnie, je dis pas. Mais là, bon sang, Dammit s'est fait refroidir plus de cinq ans avant le début des meurtres.

*Zones de feu,* songeai-je. Peut-être que nous tenons une piste, après tout.

— Marino, avez-vous songé que nous avons affaire à quelqu'un pour qui l'endroit où se passe le meurtre est peut-être plus important que le choix des victimes ?

Il me jeta un regard intéressé.

— Ce type passe peut-être très longtemps à trouver l'endroit qui lui convient, poursuivis-je. Et quand il a fait son choix, il se met en chasse et amène son gibier à l'endroit choisi. L'endroit est l'élément le plus important, aussi important que la saison. Le chien de Mr Joyce a été tué à la mi-août. C'est le moment le plus chaud de l'année, mais en dehors de la saison de la chasse, sauf pour les corneilles. Tous les couples ont également été tués en dehors de la saison de la chasse. Dans chaque cas, les corps ont été retrouvés des semaines, voire des mois après, par des chasseurs, pendant la saison. C'est un trait commun à tous les meurtres.

— Vous pensez que le tueur cherchait un endroit dans les bois pour amener ses prochaines victimes, et que le chien lui a gâché son programme en venant se fourrer dans ses pattes ? fit Marino en fronçant les sourcils.

— C'est juste une idée que je balance sur la table, dis-je.

— Sans vouloir vous vexer, vous pouvez la balancer tout de suite par la fenêtre. À moins que le salopard ait fantasmé pendant des années avant de passer à l'action.

— À mon avis, il a une imagination très active.

— Vous devriez vous mettre au profilage, dit-il. On croirait entendre Benton.

— On dirait que vous voulez l'écarter.

— Pas du tout, mais pour le moment, j'ai pas envie de l'entendre.

— C'est votre partenaire au sein du VICAP, Marino. Vous et moi ne sommes pas les seuls à être sous pression. Ne soyez pas injuste avec lui.

— Vous aimez bien donner des conseils gratuits en ce moment, pas vrai ?

— Soyez heureux qu'ils soient gratuits, Marino. Parce que vous en avez sacrement besoin, ces temps-ci.

— Vous voulez qu'on aille manger un morceau ?

Il était près de 18 heures.

— Non, ce soir j'ai mon cours de tennis, répliquai-je d'un air sombre.

— Bon sang, j'espère que vous allez pas me conseiller d'en faire !

À cette idée, lui et moi sortîmes nos paquets de cigarettes.

J'arrivai en retard à mon cours, bien que j'aie tout fait, à part griller des feux rouges, pour arriver à Westwood à l'heure. Un de mes lacets cassa, ma raquette glissait dans ma paume moite et un buffet mexicain était en cours à l'étage, ce qui fait que la galerie était pleine de gens qui n'avaient rien de mieux à faire qu'assister à mon humiliation en se goinfrant de tacos et de margaritas. Après avoir expédié cinq revers bien au-delà de la ligne de fond, je me mis à plier les genoux et à ralentir mon swing. Les trois balles suivantes atterrirent dans le filet. Mes reprises de volée étaient pathétiques, mes smashes innommables. Plus j'essayais, plus j'étais nulle.

— Vous réagissez trop tôt et frappez trop tard, me dit Ted en me rejoignant. Vous prenez trop d'élan et n'accompagnez pas assez la balle. Résultat ?

— Je vais me mettre au bridge, rétorquai-je en sentant ma frustration tourner à la colère.

Il ramassa une balle et se livra à une démonstration sous mon regard jaloux. Ted avait une musculature à la Michel-Ange, une coordination d'un suprême coulé et pouvait au choix, sans effort apparent, faire rebondir sa balle au-dessus de votre tête, ou la faire mourir à vos pieds. Je me demandai si les athlètes comme lui avaient la moindre idée de la façon dont le commun des mortels se sent face à eux.

— Vos problèmes sont dans votre tête, Dr Scarpetta, dit-il. Au lieu d'entrer sur le court en vous prenant pour Martina, vous feriez mieux d'être vous-même.

— Ça, c'est sûr que je ne suis pas Martina, marmonnai-je.

— Essayez moins de gagner des points que de ne pas en perdre. Il faut jouer malin, bien vous placer, renvoyer la balle jusqu'à ce que votre adversaire la manque ou vous offre une occasion de marquer. C'est comme ça qu'il faut jouer ici. On ne gagne pas un match au niveau d'un club, on le perd. Si quelqu'un vous gagne, ce n'est pas parce qu'il a marqué plus de points que vous, mais parce que vous en avez perdu plus que lui. (Il me considéra quelques secondes avant d'ajouter :) Je parie que vous n'êtes pas aussi pressée dans votre travail. Je parie que vous renvoyez balle après balle, si j'ose dire.

Je ne savais pas s'il avait raison, mais en tout cas ses conseils produisirent l'effet inverse de celui qu'il visait, car ses remarques détournèrent toute mon attention du tennis. *Jouer malin.* Un peu plus tard, plongée dans mon bain chaud, je repensai à ces paroles.

Nous ne l'emporterions pas sur le tueur. Notre jeu offensif – placer une fausse douille sur les lieux, publier un article contenant de fausses informations – n'avait pas marché. Il fallait songer à une

tactique défensive. En général, c'est moins par habileté que par chance que les criminels échappent à l'arrestation. Car ils commettent des erreurs. Tous. Le problème, c'est déceler l'erreur, comprendre sa signification, déterminer ce qui était voulu et ce qui ne l'était pas.

Je repensai aux mégots que nous avions trouvés près des corps. Le tueur les avait-il sciemment laissés ? Probablement. Constituaient-ils une erreur ? Non, parce que dans la mesure où nous n'avions pu en déterminer la marque, ils n'avaient aucune valeur en tant qu'indices. Les valets de cœur déposés dans les véhicules l'étaient volontairement. Ils n'étaient pas non plus des erreurs. Nous n'avions trouvé aucune empreinte dessus, et il se pouvait que le seul but de leur présence fût de nous aiguiller vers ce que le tueur voulait nous faire croire.

J'étais sûre d'une chose : tirer sur Deborah Harvey avait été une erreur.

Et puis je commençai à m'interroger sur le passé du tueur. Ce n'était certainement pas un citoyen respectable qui s'était transformé du jour au lendemain en assassin méthodique. À quelles horreurs s'était-il livré autrefois ?

Il avait peut-être abattu, huit ans auparavant, le chien d'un vieil homme. Si mon raisonnement était correct, il avait peut-être commis là une autre erreur, car l'incident suggérait que ce n'était pas un étranger, mais quelqu'un du coin. Et dans ce cas, je me demandai s'il n'avait pas tué avant.

Le lendemain, aussitôt après la conférence de travail, je demandai à Margaret, mon analyste informatique, de me sortir la liste de tous les homicides survenus depuis dix ans dans un rayon de 75 kilomètres autour de Camp Peary. Je ne cherchais pas particulièrement de double meurtre, mais c'est pourtant ce que je trouvai.

C'était les numéros C0104233 et C0104234. Je n'en avait jamais entendu parler car ils étaient survenus plusieurs années avant mon arrivée en Virginie. Je m'enfermai dans mon bureau et étudiai les dossiers avec une excitation croissante. Jill Harrington et Elizabeth Mott avaient été assassinées huit ans auparavant, en septembre, soit un mois après la mort du chien di Mr Joyce.

Les deux jeunes femmes, âgées d'une vingtaine d'années, avaient disparu huit ans auparavant, le soir du vendredi 14 septembre, et l'on avait retrouvé leurs corps le lendemain matin dans un cimetière attenant à une église. Ce n'est que le surlendemain que la Volkswagen d'Elizabeth avait été localisée dans le parking d'un motel de la Route 60, à Lightfoot, tout près de Williamsburg.

Je me mis à étudier les rapports d'autopsie et les diagrammes corporels. Elizabeth Mott avait reçu une balle dans le cou, après quoi,

supposait-on, on lui avait donné un coup de poignard à la poitrine avant de lui trancher la gorge. On n'avait relevé aucun signe de violences sexuelles, retrouvé aucune douille ni blessure de défense, mais les marques à ses poignets indiquaient qu'elle avait été ligotée. Le dossier de Jill contenait en revanche des éléments bien différents. Les blessures de défense qu'elle portait sur les avant-bras et les mains, les lacérations et contusions relevées sur son visage et son cuir chevelu semblaient indiquer qu'elle avait été frappée avec le canon d'une arme. Son chemisier était déchiré. Tout semblait indiquer qu'elle s'était violemment débattue, ce qui lui avait valu onze coups de couteau.

D'après les déclarations des policiers de James City County figurant dans les coupures de presse incluses dans les dossiers, les jeunes femmes avaient été vues pour la dernière fois à Williamsburg, en train de boire une bière à *l'Anchor Bar and Grill,* qu'elles avaient quitté vers 22 heures. On supposait que c'est là qu'elles avaient rencontré leur agresseur. Ça pouvait être un scénario à la « Mr Goodbar » dans lequel les deux femmes quittaient l'établissement en compagnie de l'inconnu et le suivaient dans le motel où avait été retrouvée la voiture d'Elizabeth. À un moment donné, peut-être dans le parking, il les avait menacées et forcées à l'emmener au cimetière, où il les avait assassinées.

Je découvris beaucoup d'incohérences dans le scénario. La police avait découvert du sang, dont on n'avait jamais pu expliquer l'origine, sur la banquette arrière de la Volkswagen. Le groupe n'était celui d'aucune des deux jeunes femmes. Et s'il s'agissait du sang du tueur, que s'était-il passé ? S'était-il battu avec une des jeunes femmes à l'arrière de la voiture ? Si c'était le cas, pourquoi n'avait-on pas retrouvé de sang appartenant à une des victimes ? Si les deux femmes étaient assises à l'avant, et lui à l'arrière, comment avait-il pu être blessé ? Qu'il se soit coupé en luttant avec Jill dans le cimetière était tout aussi incohérent. Après les meurtres, il aurait dû ramener leur voiture au motel, et on aurait retrouvé de son sang à l'avant, sur le siège conducteur, et non à l'arrière. Enfin, si l'assassin avait eu l'intention de tuer les deux femmes après avoir eu des activités sexuelles avec elles, pourquoi ne les avait-il pas tuées dans la chambre de motel ? Et pourquoi les frottis prélevés sur les jeunes femmes n'avaient-ils révélé aucune trace de sperme ? S'étaient-elles lavées après avoir fait l'amour avec cet homme ? *Deux* femmes avec un seul homme ? Un *ménage à trois***[5]** *?* Ma foi, j'avais à peu près tout vu dans ce métier.

J'appelai Margaret par l'intercom.

— Il me faudrait autre chose, lui dis-je. Une liste des victimes d'homicides présentant des traces de drogue dont s'est occupé le

détective R. P. Montana de la James City County Police J'aimerais cette liste le plus vite possible.

— Pas de problème, fit-elle.

J'entendis ses doigts courir sur le clavier.

Elle me fit parvenir une liste de six meurtres aux victimes ! présentant des traces de drogue, et dont s'était occupé le détective Montana. Les noms d'Elizabeth Mott et Jill Harrington figuraient sur la liste, car leur examen de sang *post mortem* avait révélé un taux d'alcool positif. Dans les deux cas, le taux était insignifiant : moins de 0,05. De plus, Jill présentait des traces de chlordiazepoxide et de clidinium, les principes actifs du Librax.

Je décrochai mon téléphone, composai le numéro de la James City County Police et demandai à parler à Montana. On m'informa qu'il était à présent capitaine aux Affaires internes et on me passa son bureau.

Il s'agissait de faire preuve de la plus grande prudence. S'il subodorait que j'essayais d'établir un lien entre le meurtre des deux femmes et ceux des cinq autres couples, Montana risquait de se refermer comme une huître et refuser de parler.

— Montana, fit une voix de basse.

— Dr Scarpetta à l'appareil, dis-je.

— Comment ça va, Doc ? Je vois qu'on se canarde toujours autant à Richmond, pas vrai ?

— Ça ne s'améliore pas, en effet, avouai-je avant de préciser la raison de mon appel. Je recense les meurtres dont les victimes étaient intoxiquées à l'alcool ou aux stupéfiants, j'aimerais vous interroger sur quelques vieilles affaires que nous a indiquées notre ordinateur et dont vous vous êtes occupé.

— Allez-y. Mais ça fait si longtemps que je risque d'être un peu flou sur les détails.

— Je m'intéresse au déroulement des meurtres, aux circonstances ayant entouré la mort. La plupart de ces meurtres ont eu lieu avant que je m'installe à Richmond.

— Exact, c'était plutôt à l'époque de Doc Cagney. Bon sang, c'était quelque chose de travailler avec lui ! fit Montana en riant. Il lui arrivait de farfouiller dans un cadavre sans mettre de gants. Rien ne le dégoûtait, à part les mômes. Il aimait pas faire les mômes.

Je repris un à un les dossiers figurant sur la liste fournie par l'ordinateur, et ce que m'en disait Montana ne me surprenait guère. Un mari avait tué sa femme – à moins que ce ne soit le contraire – à la suite d'un abus de boisson mêlé à des problèmes conjugaux. C'était ce que la police appelait cyniquement le « divorce Smith and Wesson ». Un homme imbibé jusqu'à la moelle avait été battu à mort par ses compagnons ivres au cours d'une partie de poker qui avait mal tourné.

Un père avec un taux d'alcool de 0,30 s'était fait descendre par son propre fils. Et ainsi de suite. J'en arrivai enfin aux meurtres de Jill et Elizabeth.

— Je m'en souviens bien, dit Montana. Tout ce que je peux dire, c'est que ce qui leur est arrivé est bizarre. J'aurais jamais pensé que c'était le genre de filles à aller dans un motel avec un type rencontré dans un bar. Deux jolies filles, diplômées, avec de bons boulots. M'est avis que le type qui les a levées était drôlement malin. Certainement pas le genre grosse brute. Et j'ai toujours pensé que c'était quelqu'un de passage, pas un type du coin.

— Pourquoi ?

— Parce que s'il était de par ici, je crois qu'on aurait fini par le coincer. Pour moi, c'était un tueur en série. Un type qui drague des femmes au hasard pour les assassiner. Peut-être un type qui se déplace beaucoup, qui reste un moment quelque part avant de repartir.

Est-ce que les filles ont été dévalisées ? demandai-je.

— Pas que je sache. Quand j'ai eu le dossier entre les mains, j'ai d'abord pensé que les filles prenaient de la drogue de temps en temps, qu'elles étaient parties avec le type pour en acheter, qu'elles lui avaient peut-être donné rendez-vous au motel pour faire la fête ou acheter de la coke. En tout cas, on ne leur avait volé ni argent ni bijoux, et l'enquête n'a réveil aucun élément permettant d'affirmer que les filles sniffaient ou se piquaient.

— J'ai vu dans le rapport toxicologique que le sang de Jill Harrington contenait des traces de Librax, en plus de l'alcool, dis-je. Avez-vous des précisions ?

Il réfléchit un moment.

— Du Librax. Non, ça me dit rien du tout.

Je ne lui demandai rien de plus et raccrochai après l'avoir remercié.

Le Librax est un médicament polyvalent utilisé comme décontractant musculaire, mais aussi pour soulager l'anxiété et la tension. Jill avait peut-être mal aux reins, ou bien s'était blessée en faisant du sport, ou bien encore elle avait des problèmes psychosomatiques tels que des crampes gastro-intestinales. Il me fallait donc trouver son médecin traitant J'appelai l'un de mes médecins examinateurs à Williamsburg et lui demandai de me faxer les Pages Jaunes contenant la rubrique des pharmacies du coin. Ensuite je composai le numéro du bip de Marino.

— Connaissez-vous quelqu'un à Washington ? lui demandai-je lorsque Marino me rappela. Un collègue digne de confiance ?

— Un ou deux. Pourquoi ?

— Il faut absolument que je parle à Abby Turnbull, dis-je. Mais je préfère ne pas l'appeler.

— Pour échapper aux écoutes ?

— Exactement.

— Si vous voulez mon avis, dit-il, c'est pas une bonne idée que vous lui parliez.

— Je comprends votre point de vue, Marino, mais ça ne me fera pas changer d'idée. Contactez un de vos amis là-bas et demandez-lui d'aller chez elle.

— Je pense que vous faites une erreur. Mais je m'en occupe.

— Qu'il lui dise simplement qu'il faut que je lui parle. Qu'elle m'appelle dès que possible.

Je donnai à Marino l'adresse d'Abby.

Pendant la communication, les Pages Jaunes étaient arrivées sur le fax au bout du couloir, et Rose les déposa sur mon bureau. Je passai le restant de l'après-midi à appeler toutes les pharmacies de Williamsburg chez qui Jill Harrington avait pu se fournir. Je finis par en trouver une qui avait gardé son nom dans ses fichiers.

— Était-elle une cliente régulière ? demandai-je au pharmacien.

— Pour sûr. Elizabeth Mott aussi. Elles habitaient pas très loin d'ici, dans des immeubles. Deux jeunes filles fort sympathiques, j'oublierai jamais le choc que ça m'a fait.

— Vivaient-elles ensemble ?

— Voyons voir. (Courte pause.) Apparemment, non. Leurs adresses et leurs numéros de téléphone sont différents, mais elles habitaient le même ensemble résidentiel. Old Towne, ça s'appelle, à deux ou trois kilomètres d'ici. De beaux immeubles. Beaucoup de jeunes, des étudiants de l'université William and Mary.

Le pharmacien me fournit ensuite des renseignements sur l'histoire médicale de Jill. Pendant une période de trois ans, elle s'était procuré, sur ordonnance, différents antibiotiques, antitussifs et autres médicaments contre la grippe et les infections urinaires. Un mois avant son assassinat, elle était venue acheter du Septra, qu'elle avait apparemment cessé de prendre lorsqu'elle est morte, puisqu'on n'avait retrouvé ni trimethoprim, ni sulfamethoxazole dans son sang.

— Lui avez-vous fourni du Librax ? demandai-je. J'attendis pendant que mon interlocuteur vérifiait.

— Non, madame. Je ne vois aucune mention de Librax.

— Peut-être que l'ordonnance était au nom d'Elizabeth Mott ?

— Et son amie Elizabeth Mott ? demandai-je. Vous a-t-elle jamais présenté une ordonnance de Librax ?

— Non.

— Savez-vous si les deux jeunes femmes étaient client dans d'autres pharmacies ? demandai-je.

— Désolé, mais je ne peux pas vous aider sur ce point. Je n'en ai aucune idée.

Il me donna ensuite les coordonnées de plusieurs pharmacies du voisinage. J'en avais déjà contacté la plupart, et les autres me confirmèrent qu'aucune des jeunes filles ne leur avait demandé de Librax. D'ailleurs, me dis-je, l'importance n'était pas le Librax lui-même, mais l'identité du médecin qui l'avait prescrit.

# 12

Abby Turnbull était chroniqueur judiciaire à l'époque du meurtre d'Elizabeth Mott et Jill Harrington. J'étais prête à parier que non seulement elle s'en souvenait, mais qu'elle en savait plus long à leur sujet que le capitaine Montana.

Le lendemain matin, elle appela d'une cabine et laissa à Rose un numéro où, disait-elle, elle attendrait un quart d'heure. Abby insista pour que je la rappelle « d'un endroit sûr ».

— Pas de problèmes, docteur ? me demanda Rose d'une voix posée en me regardant ôter mes gants chirurgicaux.

— Dieu seul le sait, répondis-je en dénouant ma blouse.

Le plus proche « endroit sûr » que je voyais était la cabine installée devant la cafétéria du BCME. Hors d'haleine, redoutant d'avoir dépassé la limite fixée par Abby, je composai son numéro.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-elle aussitôt. Un flic est venu chez moi de votre part.

— C'est exact, la rassurai-je. Vu ce que tu m'avais dit, j'ai jugé préférable de ne pas t'appeler chez toi. Comment vas-tu ?

— C'est pour me demander ça que tu m'as fait téléphoner ? dit-elle d'une voix déçue.

— C'est une des raisons, Abby, il faut que je te voie.

Il y eut un long silence au bout du fil.

— Je serai à Williamsburg samedi, dit-elle. Si on se retrouvait au *Treillis* à 19 heures pour dîner ?

Je ne lui demandai pas la raison de sa présence à Williamsburg. Je n'étais pas sûre de vouloir la connaître. Pourtant, le samedi suivant, après avoir garé ma voiture sur Merchant's Square, je sentis fondre mes appréhensions à chaque pas. Difficile en effet d'avoir à l'esprit une série de meurtres et d'autres forfaits alors que je buvais du cidre chaud dans un de mes endroits préférés en Amérique.

Bien qu'on fût au creux de la saison touristique, de nombreux visiteurs allaient et venaient, se pressaient dans les échoppes restaurées, se promenaient en charrettes à chevaux conduites par des cochers en tricorne et hauts-de-chausses. Mark et moi avions eu l'intention de venir passer un week-end à Williamsburg. Nous avions rêvé de louer une demeure dans le Quartier historique, de longer les trottoirs pavés à la lueur des becs de gaz, de dîner dans une taverne, puis de boire du vin devant la cheminée jusqu'à tomber de sommeil dans les bras l'un de l'autre.

Comme de bien entendu, rien de tout cela ne s'était réalisé. Notre relation avait comporté plus de projets qu'elle n'avait laissé de

souvenirs. Serait-ce différent désormais ? Il me l'avait promis au téléphone, mais il l'avait déjà souvent promis, et moi aussi. Il était toujours à Denver, et moi ici.

Chez un bijoutier, j'achetai un petit porte-bonheur en argent travaillé à la main et une jolie chaîne. Ainsi, Lucy recevrait pour la Saint Valentin un cadeau de sa tante négligente. De ma virée chez l'apothicaire je ressortis avec des savonnettes pour ma chambre d'amis, de la crème à raser parfumée pour Fielding et Marino, et des pots-pourris pour Bertha et Rose. À 7 heures moins 5 minutes, je cherchais Abby à l'intérieur du *Treillis.* Lorsqu'elle arriva, une demi-heure plus tard, je commençais à perdre patience.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle en ôtant son manteau. J'ai été retardée. Je suis venue dès que j'ai pu.

Elle me parut tendue et épuisée, lançant des regards nerveux autour d'elle. La plupart des tables étaient occupées et les convives bavardaient à voix basse dans la lueur tremblotante des bougies. Je me demandai si Abby avait l'impression d'avoir été suivie.

— Tu as passé toute la journée à Williamsburg ? lui demandai-je.

Elle acquiesça d'un bref hochement de tête.

— Je n'ose demander ce que tu es venue y faire, repris-je.

— Des recherches, se contenta-t-elle de répondre.

— Pas trop près de Camp Peary, j'espère, dis-je en la regardant dans les yeux.

Elle comprit très bien ce que je voulais dire.

— Tu es donc au courant, fit-elle.

La serveuse se présenta, puis repartit vers le bar pour commander le Bloody Mary d'Abby.

— Comment l'as-tu appris ? demanda Abby en allumant un cigarette.

— J'aimerais mieux savoir comment *tu* as fait, répliquai-je.

— Je ne peux pas te le dire, Kay.

Bien sûr qu'elle ne le pouvait pas. Mais je le savais. Pat Harvey.

— Tu as un informateur, commençai-je avec prudence. Une source. Laisse-moi te poser une seule question. Pourquoi cette source tient-elle tant à t'informer ? Elle ne t'a pas livré ces renseignements sans qu'elle y trouve un intérêt.

— Je le sais bien.

— Alors, quelle en est la raison ?

— La vérité est importante. (Abby détourna le regard.) Moi aussi, je suis une source.

— Je vois. En échange d'informations, tu divulgues ce que tu découvres. Elle ne répondit pas.

— Est-ce que je fais partie du processus ? demandai-je.

— Je n'ai aucune intention de te mettre dans le pétrin, Kay. L'ai-

je jamais fait ?

Elle me lança un regard dur.

— Non, répondis-je avec sincérité. Jusqu'à maintenant, jamais.

On déposa son Bloody Mary devant elle, et elle le remua d'un air absent à l'aide du pied de céleri.

— Tout ce que je peux te dire, poursuivis-je, c'est que tu marches sur un terrain miné. Inutile de te faire un dessin. Tu le sais sans doute mieux que quiconque. Le jeu en vaut-il la chandelle ? Ton livre vaut-il ce prix-là, Abby.

Comme elle ne réagissait pas, j'ajoutai avec un soupir :

— Je suppose que je ne vais pas te faire changer d'avis, n'est-ce pas ?

— T'est-il arrivé de te mettre dans une situation dont tu ne pouvais plus sortir ?

— Constamment, fis-je en grimaçant un sourire. C'est ce qui se passe en ce moment.

— C'est ce qui se passe aussi pour moi, dit-elle.

— Et si tu te trompais, Abby ?

— Il est impossible que ça soit moi qui me trompe, rétorqua-t-elle. Quelle que soit l'identité de celui qui commet ces meurtres, il n'en demeure pas moins que le FBI et d'autres agences agissent à partir de soupçons bien précis et prennent des décisions en fonction de ces soupçons. Je ne vois pas ce qui m'empêcherait d'écrire là-dessus. Et si les Feds et la police se trompent, ça ne fera qu'ajouter un chapitre à mon livre.

— Voilà qui me paraît très cynique, fis-je avec un certain malaise.

— Je suis journaliste de profession, Kay. Toi aussi, quand tu parles de ton travail, tu semblés parfois atrocement cynique.

J'avais parlé à Abby aussitôt après la découverte du cadavre de sa sœur assassinée. Elle m'avait sans doute trouvée froide et clinique en cette horrible occasion.

— J'ai besoin de ton aide sur un point précis, dis-je. Il huit ans, deux femmes ont été assassinées tout près d'ici. Elizabeth Mott et Jill Harrington.

Elle me regarda d'un drôle d'air.

— Tu ne penses pas que…

— Je ne sais pas, l'interrompis-je. Mais je dois connaître les détails de cette affaire. Nous avons très peu de chose sur nos fiches. Je n'étais pas en Virginie à l'époque. En revanche, des coupures de presse ont été jointes aux dossiers. Certaines cosignées de ton nom.

— Je peux difficilement imaginer que ce qui est arrivé à Jill et Elizabeth a un rapport avec les autres meurtres.

— Donc tu t'en souviens, constatai-je avec soulagement.

— Je n'oublierai jamais. C'est l'une des rares fois où un travail

m'a donné des cauchemars.

— Pourquoi t'est-il difficile d'imaginer un rapport entre ces meurtres et les suivants ?

— Pour plusieurs raisons. D'abord on n'a pas retrouvé de valet de cœur. La voiture n'était pas abandonnée sur un bas côté, mais garée sur le parking d'un motel. Les corps n'ont pas été retrouvés décomposés dans les bois des semaines des mois plus tard, mais le lendemain. Les deux victimes étaient de jeunes femmes, pas des adolescentes. Et enfin, pourquoi le tueur aurait-il attendu cinq ans avant de recommencer.

— Je suis d'accord sur ces points, dis-je. Le rythme des meurtres ne correspond pas à celui des tueurs en série. Les circonstances de ce double meurtre diffèrent de celles des suivants. Tout comme le choix des victimes.

— Alors pourquoi t'intéresse-t-il tant ? demanda-t-elle avant de boire une gorgée de cocktail.

— Je tâtonne, avouai-je. Or cette affaire, qui n'a jamais été élucidée, m'intrigue. Il est rare que deux personnes soie assassinées en même temps. Il n'y avait aucune trace de violences sexuelles. Les deux femmes ont été tuées par ici, dans la même région que les victimes des autres meurtres.

— Et le tueur a employé une arme à feu et un couteau, ajouta Abby d'un air songeur.

Elle savait donc ce qui était arrivé à Deborah Harvey.

— Il y a certaines similitudes, fis-je d'un air évasif.

Abby avait l'air intéressée, sinon convaincue.

— Que voulais-tu savoir, Kay ?

— Tout ce dont tu te souviens à propos de ces meurtres, dis-je. Le moindre détail.

Son verre à la main, elle réfléchit un long moment.

— Elizabeth travaillait au service des ventes chez un fabriquant d'ordinateurs du coin, et elle se débrouillait très bien, dit-elle. Jill venait de finir ses études de droit à William and Mary, et elle avait trouvé du travail dans un petit cabinet de Williamsburg. Je n'ai jamais cru qu'elles étaient allées dans ce motel pour faire l'amour avec un type rencontré dans un bar. Ni l'une ni l'autre n'était de ce genre-là. Et puis deux filles avec un seul type ? Ça m'a toujours paru étrange. Enfin, on a retrouvé du sang sur la banquette arrière de leur voiture. Du sang qui n'était ni celui d'Elizabeth ni celui de Jill.

Les talents d'Abby ne cessaient de m'étonner. Elle s'était débrouillée pour obtenir les résultats des examens sérologiques.

— Il faut donc supposer qu'il s'agissait du sang du tueur. Or, il y en avait beaucoup, Kay. J'ai vu la voiture. On aurait dit que quelqu'un s'était fait poignarder ou égorger sur le siège arrière. Le tueur se

trouvait donc sans doute à cette place, mais il est difficile de comprendre ce qui s'est passé. La police a conclu que les deux femmes avaient rencontré le type à *l'Anchor Bar and Grill.* Mais s'il est parti dans la Volkswagen avec l'intention de les tuer, comment pensait-il regagner sa voiture après ?

— Ça dépend de la distance entre le motel et le bar. Il a pu revenir au bar à pied.

— Le motel est à une dizaine de kilomètres de *l'Anchor Bar and Grill,* lequel, à propos, n'existe plus. Les femmes y ont été vues pour la dernière fois vers 22 heures. Si le tueur avait laissé sa voiture là-bas, elle aurait sans doute été la seule sur le parking à son retour, ce qui aurait été gênant. Un flic aurait pu la repérer.

— Le tueur a pu laisser sa voiture au motel, forcer les femmes à monter dans celle d'Elizabeth, puis revenir chercher la sienne après le meurtre, dis-je.

— Possible, fit Abby. Mais s'il s'est rendu au motel dans sa voiture, à quel moment est-il monté dans celle d'Elizabeth ? Le scénario selon lequel ils auraient passé un moment tous les trois au motel avant de repartir m'a toujours paru bancal, Pourquoi ces complications, ces risques ? Elles auraient très bien pu se mettre à hurler sur le parking du motel, lui résister, Pourquoi ne pas les tuer dans la chambre ?

— Sait-on de façon certaine s'ils sont allés ensemble dans une chambre ?

— C'est le deuxième point obscur, dit-elle. J'ai interrogé le réceptionniste de garde ce soir-là. C'était au *Palm Leaf,* un motel bon marché sur la Route 60, à Lightfoot. On ne peut pas dire que les clients se bousculent. Or le réceptionniste ne se souvenait ni des deux femmes ni d'un homme les accompagnant. La plupart des chambres étaient vides ce soir-là, et aucun client n'a quitté le motel sans rendre sa clé. Difficile de croire que le tueur ait pris la peine de rendre sa clé en partant.

— Quelle était ta théorie à l'époque ? demandai-je.

— La même qu'aujourd'hui. Je ne pense pas qu'elles aient rencontré leur assassin dans ce bar. Je pense qu'il s'est passé quelque chose peu après que Jill et Elizabeth sont sorties.

— Quel genre de chose ?

Abby fronça les sourcils tout en remuant son cocktail.

— Je ne sais pas. Elles n'étaient pas non plus du genre à prendre un auto-stoppeur si tard le soir. Et je n'ai jamais cru non plus à une histoire de drogue. Ni Jill ni Elizabeth ne prenaient de l'héroïne, de la cocaïne ou une autre drogue, aucun matériel de drogué n'a été retrouvé dans leurs appartements. Elles ne fumaient pas, buvaient modérément. Elles faisaient toutes les deux du jogging, elles étaient

très préoccupées de leur santé.

— Sais-tu ce qu'elles avaient l'intention de faire en quittant le bar ? Rentrer chez elles ? S'arrêter quelque part ?

— Impossible de le savoir.

— Elles étaient seules en quittant le bar ?

— Aucun des témoins à qui j'ai parlé ne se souvient les avoir vues en compagnie de quelqu'un pendant qu'elles sont restées au bar. Elles sont restées à leur table, où elles sont bu une bière ou deux en discutant. Personne ne se souvient les avoir vues partir avec quelqu'un.

— Elles auraient pu rencontrer quelqu'un sur le parking, en partant, dis-je. Le tueur les attendait peut-être dans la voiture d'Elizabeth.

— Je doute qu'elles aient laissé la voiture ouverte, mais c'est possible.

— Venaient-elles régulièrement dans ce bar ?

— Je ne crois pas, mais elles y étaient déjà venues.

— Est-ce que c'est un boui-boui ?

— C'est ce que je croyais avant d'y aller, parce que c'est un lieu fréquenté par les militaires, répondit-elle. Mais quand j'y suis entrée, ça m'a rappelé un pub anglais. Très civilisé. Des gens qui bavardent paisiblement en jouant aux fléchettes. C'est pourquoi on pense que le tueur était soit un type de passage, soit un militaire basé pour un temps dans la région. En tout cas certainement pas quelqu'un de leur connaissance.

Peut-être pas, en effet, pensai-je. Mais quelqu'un en qui elles avaient confiance, au moins au début. Je me souvins de ce qu'avait dit Hilda Ozimek à propos des rencontres qui avaient dû être « amicales » dans un premier temps. Je me demandai ce qu'elle ressentirait si je lui montrais les photos de Jill et Elizabeth.

— Sais-tu si Jill avait des problèmes médicaux ? demandai-je à Abby.

Elle réfléchit un moment, l'air perplexe.

— Je ne m'en souviens pas.

— D'où venait-elle ?

— Du Kentucky, je crois.

— Retournait-elle souvent chez elle ?

— Je n'ai pas l'impression. Elle devait y aller pour les vacances, c'est tout.

Il était donc peu probable qu'elle se soit fait faire une ordonnance de Librax dans le Kentucky.

— Tu dis qu'elle venait d'être embauchée dans un cabinet de droit, dis-je. Voyageait-elle souvent ? Son travail l'obligeait elle à se déplacer ?

Abby attendit qu'on nous ait servi nos salades.

— Elle avait un ami qu'elle avait rencontré pendant ses études de droit. Je ne me souviens pas de son nom, mais je lui ai parlé, je lui ai posé des questions sur les habitudes et les activités de Jill. Il m'a dit qu'il la soupçonnait d'avoir une liaison.

Pourquoi avait-il cette impression ?

— Parce que pendant leur troisième année de droit, elle allait presque chaque semaine en voiture à Richmond, soi-disant pour y chercher du travail parce qu'elle aimait beaucoup la ville et aurait aimé s'y installer. Son ami m'a dit qu'elle lui empruntait souvent ses notes, parce qu'elle ratait beaucoup de cours à cause de ses déplacements. Il trouvait ça bizarre, d'autant qu'elle a pris un travail dans un cabinet de Williamsburg juste après son diplôme. Il n'arrêtait pas d'en parler parce qu'il avait peur que ses voyages aient un rapport avec son assassinat, par exemple si c'était un homme marié qu'elle allait voir à Richmond, et qu'elle l'ait menacé de tout révéler à sa femme. Peut-être qu'elle avait une liaison avec quelqu'un de connu, un avocat ou un juge, qui n'aurait pas supporté un tel scandale, et qui aurait réduit Jill au silence. Ou qui l'aurait fait faire par quelqu'un d'autre, et qu'Elizabeth ait eu la malchance de se trouver là au mauvais moment.

— Tu as vérifié ?

Encore une piste qui ne menait à rien, comme 90 % des pistes qu'on m'indique.

— Jill sortait-elle avec l'étudiant qui t'a raconté tout ça ?

— Je crois qu'il aurait voulu, dit-elle, mais il n'y avait rien entre eux. J'ai eu l'impression que c'était en partie l'origine de ses soupçons. Il était très sûr de lui et s'imaginait que la seule raison pour laquelle Jill ne succombait pas à ses charmes, c'est qu'elle avait quelqu'un d'autre, quelqu'un que personne n'avait jamais vu. Un amant secret.

— Cet étudiant a-t-il été suspecté ? demandai-je.

— Non. Il n'était pas en ville le soir du meurtre. Le fait a été établi sans aucun doute possible.

— As-tu parlé à des collègues de travail de Jill ?

— Ça ne m'a pas menée très loin, répondit Abby. Tu connais la discrétion des hommes de loi. Et puis elle ne travaillait que depuis quelques mois. Je ne pense pas que ses collègues la connaissaient bien.

— Elle n'était donc pas extravertie, remarquai-je.

— Les gens qui la connaissaient disent qu'elle était dotée d'un certain charisme, mais qu'elle avait de la retenue.

— Et Elizabeth, demandai-je.

— Plus ouverte, je pense, dit-elle. Il faut l'être pour être une bonne vendeuse.

Nous revînmes au parking de Merchant's Square par des trottoirs

pavés qu'éclairaient les becs de gaz. Une épaisse couche de nuages obscurcissait la lune et il faisait froid et humide.

— Je me demande ce que ces couples feraient aujourd'hui, s'ils étaient vivants, dit Abby, le menton rentré dans le col de son manteau, les mains dans les poches.

— Et Henna, que penses-tu qu'elle ferait ? lui demandai-je doucement.

— Elle serait sans doute toujours à Richmond. Moi aussi, d'ailleurs.

— Tu regrettes d'avoir changé de ville ?

— Certains jours, je regrette tout. Depuis que ma sœur est morte, c'est comme si j'étais privée de toute possibilité de choix. Comme si j'étais menée par des forces qui échappent à mon contrôle.

— Il ne faut pas voir les choses de cette façon. C'est toi qui as choisi de prendre ce travail au *Post* et de t'installer à Washington. Aujourd'hui, c'est toi qui choisis d'écrire ce livre.

— Exactement comme Pat Harvey a choisi de tenir cette conférence de presse et de faire toutes ces déclarations qui lui ont fait tant de mal, rétorqua-t-elle.

— C'est vrai, elle aussi a fait des choix.

— Quand tu subis une telle épreuve, tu ne réalises pas ce que tu es en train de faire, même si tu en as l'impression, poursuivit-elle. Et personne ne peut comprendre ce que tu vis à moins d'avoir subi la même chose. Tu te sens isolée. Quand tu sors, les gens t'évitent. Ils fuient ton regard, ils ont peur de te parler parce qu'ils ne savent pas quoi dire. Alors ils chuchotent entre eux : « Vous avez vu une telle ? C'est celle dont la sœur a été étranglée. » Ou bien : « Regarde, c'est Pat Harvey. Oui, tu sais, celle dont la fille…» Tu finis par avoir l'impression de vivre dans une caverne. Tu as peur de te retrouver seule, peur de voir du monde, peur d'être éveillée, peur de t'endormir parce que tu redoutes les horribles heures du petit matin. Tu n'arrêtes pas de fuir et tu finis par t'épuiser. Quand je regarde en arrière, je m'aperçois que tout ce que j'ai fait depuis la mort d'Henna était à moitié fou.

— Je pense que tu t'en es remarquablement tirée, lui dis-je avec sincérité.

— Tu ne sais pas ce que j'ai fait. Les erreurs que j'ai commises.

— Monte, je te raccompagne jusqu'à ta voiture, dis-je lorsque nous atteignîmes Merchant's Square.

Tandis que je sortais mes clés, j'entendis une voiture démarrer dans le parking. Nous étions dans ma Mercedes, portières verrouillées et ceintures bouclées, lorsqu'une Lincoln neuve s'arrêta à notre hauteur. La vitre avant s'abaissa dans un chuintement.

J'entrebâillai juste assez la mienne pour entendre ce que disait le

conducteur. Il était jeune, bien coiffé, il repliait avec peine une carte routière.

— Excusez-moi, fit-il avec un sourire penaud. Pouvez-vous m'indiquer comment on fait pour rejoindre la 64 East ?

Je perçus la tension d'Abby pendant que je lui donnais de rapides indications.

— Relève son numéro, fit-elle dès qu'il s'éloigna.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit un crayon et un calepin.

— E-N-T-8-9-9, lus-je à haute voix.

Elle l'inscrivit.

— Qu'est-ce que tu as ? demandai-je avec nervosité.

À la sortie du parking, Abby chercha des yeux la Lincoln.

— Tu avais remarqué la voiture en arrivant ? voulut-elle savoir.

Je réfléchis. Le parking était presque désert lorsque nous y étions entrées. J'avais vaguement remarqué, dans un coin sombre, une voiture qui aurait pu être la Lincoln. J'en fis la remarque à Abby.

— Mais je n'ai vu personne dedans, ajoutai-je.

— Naturellement. Parce que le plafonnier n'était pas éclairé.

— Oui, sans doute.

— Et comment faisait-il pour lire sa carte dans le noir, Kay ?

— Très juste, fis-je d'un air surpris.

— Et s'il n'est pas d'ici, comment expliques-tu l'autocollant de parking sur son pare-chocs arrière ?

— L'autocollant de parking ? fis-je.

— Oui, avec le logo Colonial Williamsburg dessus. Le même autocollant qu'on m'a donné il y a des années quand on a retrouvé ces restes de squelette sur le site archéologique de Martin's Hundred. J'avais fait une série d'articles, je suis venue souvent ici, et l'autocollant me donnait l'autorisation de me garer dans le Quartier historique et à Carter's Grove.

— Ce type travaille ici et il nous demande la direction de la 64 East ? marmonnai-je.

— J'espère que tu l'as bien dévisagé ?

— Assez bien, dis-je. Tu penses que c'est le même qui t'a suivie l'autre soir à Washington ?

— Je ne sais pas. Mais peut-être que… Merde, Kay ! Je vais devenir folle !

— Bon, ça suffit, dis-je d'une voix résolue. Donne-moi ce numéro d'immatriculation. Je veux en avoir le cœur net.

Le lendemain matin, je reçus un coup de téléphone de Marino.

— Si vous avez pas encore lu le *Post,* m'annonça-t-il d'emblée,

vous feriez mieux d'aller l'acheter.

— Depuis quand lisez-vous le *Post ?*

— Depuis jamais, mais Benton m'a prévenu il y a une heure Rappelez-moi plus tard. Je serai en ville.

J'enfilai un survêtement, passai un anorak et, sous une pluie battante, partis acheter le journal dans un drugstore voisin Ensuite, je restai près d'une demi-heure dans ma voiture à l'arrêt, le chauffage à fond et les essuie-glaces battant avec la régularité d'un métronome sous la pluie glaciale. J'étais estomaquée par ce que je lisais. À plusieurs reprises, je me dis que si la famille Harvey n'attaquait pas Clifford Ring en justice je devais le faire.

À la une était en effet annoncé le premier d'une série d'articles concernant Deborah Harvey, Fred Cheney et d'autres couples assassinés. L'article de Ring, qui ne respectai ni le chagrin ni la vie privée des familles, était par ailleurs si bien documenté qu'il exposait des détails que même moi j'ignorais.

Peu de temps avant son assassinat, Deborah Harvey aurai confié à une amie qu'elle suspectait son père d'être alcoolique et d'entretenir une liaison avec une hôtesse de l'air deux fois plus jeune que lui. Deborah aurait surpris plusieurs conversations téléphoniques entre son père et sa supposée maîtresse. L'hôtesse vivait à Charlotte et, selon l'article, Harvey était avec elle le soir où sa fille et Fred Cheney avaient disparu, ce qui expliquait pourquoi sa femme et la police avaient mis si longtemps à le contacter. Paradoxalement, Deborah n'en voulait pas tant à son père qu'à sa mère qui, accaparée par sa carrière et toujours absente, portait aux yeux de Deborah la responsabilité de l'alcoolisme et de l'infidélité de son père.

Paragraphe après paragraphe, l'auteur peignait d'une prose au vitriol le portrait pathétique d'une femme assoiffée de pouvoir qui prétendait sauver le monde entier pendant que sa famille se désintégrait à force de négligence. D'après l'article, Pat Harvey s'était mariée par intérêt, sa demeure de Richmond était un vrai palais, ses bureaux du Watergate regorgeaient de meubles anciens et d'œuvres d'art, dont un Picasso et un Remington. Elle était toujours habillée à la dernière mode, fréquentait les soirées qui comptaient, respectait scrupuleusement les conventions sociales, possédait *une* connaissance brillante de la politique intérieure et des affaires mondiales.

Pourtant, concluait Ring, derrière cette façade de respectabilité se dissimulait « une femme sortie d'un quartier modeste de Baltimore, que son manque de confiance en elle pousse à se surpasser sans cesse pour prouver sa valeur ». Pat Harvey, assurait-il, était une mégalomane qui pouvait devenir irrationnelle – voire féroce – lorsqu'elle se sentait menacée ou simplement mise à l'épreuve.

La façon dont Ring relatait les meurtres survenus en Virginie

depuis trois ans était tout aussi brutale. Il faisait état des craintes de la CIA et du FBI selon lesquelles le coupable serait quelqu'un de Camp Peary, et procédait à cette révélation avec une telle véhémence que tous les milieux de l'enquête en devenaient suspects.

La CIA et le Justice Department étaient impliqués dans une vaste entreprise d'étouffement, et leur paranoïa était telle qu'ils avaient demandé aux enquêteurs de ne pas se communiquer mutuellement leurs informations. Un faux indice avait été abandonné à dessein sur un des lieux de découverte des corps. En organisant de fausses fuites, on avait désinformé la presse, et l'on disait même que certains journalistes avaient été placés sous surveillance. Quant à Pat Harvey, elle était parfaitement au courant de toutes ces manœuvres, et son indignation était loin d'être sincère, comme l'avait démontré son comportement au cours de sa scandaleuse conférence de presse. Engagée dans une lutte à couteaux tirés avec le Justice Department, Mrs Harvey avait utilisé des informations confidentielles en sa possession pour mettre en difficulté les agences fédérales dont elle avait suscité l'hostilité en raison de ses investigations concernant les activités frauduleuses d'organismes anti-drogue.

Le dernier ingrédient parachevant cette mixture empoisonnée, c'était moi. J'avais, sur demande du FBI, gardé par-devers moi des informations relatives aux derniers meurtres, et ce n'est que sous la menace d'une injonction judiciaire que j'avais communiqué mes rapports aux familles. J'avais refusé de parler à la presse. Bien que rien ne m'obligeât à obtempérer aux consignes du FBI, Clifford Ring insinuait que j'y avais été poussée par certaines circonstances de ma vie privée. « Selon une source proche du médecin expert général de Virginie, disait l'article, le Dr Kay Scarpetta a depuis deux ans une relation avec un agent spécial du FBI. Elle s'est ainsi rendue plusieurs fois à Quantico et entretient des rapports amicaux avec le personnel de l'Académie, dont Benton Wesley, le profiteur qui travaille sur ces meurtres. »

Je me demandai combien de lecteurs allaient conclure que j'avais une liaison avec Wesley.

En plus de mon intégrité et de ma moralité, l'auteur mettait en cause ma compétence professionnelle. Concernant les victimes des dix meurtres, j'avais été incapable, sauf dans un cas, de déterminer la cause de leur mort, et lorsque j'avais découvert une entaille au doigt de Deborah Harvey, j'avais eu tellement peur, selon Ring, de l'avoir faite avec mon scalpel que j'avais « foncé à Washington en pleine tempête de neige, avec les squelettes de Harvey et Cheney dans le coffre de la Mercedes, pour demander son avis à l'anthropologue du Smithonian's National Muséum of Natural History ».

Comme Pat Harvey, j'avais « consulté une voyante ». J'avais

accusé les enquêteurs d'avoir déplacé les corps de Fred Cheney et Deborah Harvey, avant de retourner moi-même sur le lieu de découverte pour y chercher une douille égarée, car je ne faisais pas confiance à la police pour la retrouver. J'avais également pris l'initiative d'interroger certains témoins, y compris la vendeuse du Seven-Eleven où Fred et Deborah avaient été vus vivants pour la dernière fois. Je fumais, je buvais, j'avais une licence de port d'arme pour mon 38, j'avais failli me faire tuer » plusieurs fois, j'étais divorcée et « de Miami ». Cette dernière précision semblait, dans l'esprit de l'auteur, résumer toutes les extravagances précédentes.

Bref, Clifford Ring me faisait passer pour une femme arrogante, une amazone à la détente facile qui, dès qu'il s'agissait de médecine légale, était incapable de distinguer un fémur d'une hémorroïde.

*Abby,* pensai-je en rentrant chez moi par les rues mouillées. Était-ce ce qu'elle avait voulu dire la veille en parlant de ses « erreurs » ? Était-ce elle qui avait fourni ces informations à son collègue Clifford Ring ?

— Ça ne semble guère probable, fit Marino un peu plus tard alors que nous buvions du café dans ma cuisine. C'est pas que j'aie changé d'opinion sur elle : je pense toujours qu'elle vendrait sa grand-mère pour un bon tuyau. Mais en ce moment elle bosse sur son bouquin, pas vrai ? C'est pas logique de penser qu'elle irait refiler ses informations à la concurrence, surtout depuis que le *Post* lui a joué ce tour de vache.

— Certaines de ces informations ne peuvent venir que d'elle. (Proférer une telle accusation m'était pénible.) L'histoire de la vendeuse du Seven-Eleven, par exemple. Abby et moi étions ensemble ce soir-là. Et puis elle est au courant de ma liaison avec Mark.

— Comment elle l'a appris ? me demanda Marino d'un drôle d'air.

— C'est moi qui le lui ai dit.

Il se contenta de secouer la tête.

Je bus mon café en regardant tomber la pluie. Abby avait appelé deux fois depuis que j'étais revenue du drugstore. Je l'avais écoutée déposer d'une voix tendue un message sur mon répondeur. Je n'étais pas encore prête à lui parler. J'avais peur de ce que je pourrais lui dire.

— Comment va réagir Mark ? demanda Marino.

— Heureusement, l'article ne cite pas son nom.

Je fus submergée d'une nouvelle angoisse. Comme tous les agents du FBI, surtout ceux qui ont passé des années sous une fausse identité, Mark faisait preuve par rapport à sa vie privée d'une discrétion frisant la paranoïa. Je craignais que l'allusion faite à notre liaison dans l'article le perturbe beaucoup. Il fallait que je l'appelle. Ou peut-être que non. Je ne savais que faire.

— Une partie des informations provient sans doute de Morrell, repris-je en réfléchissant à haute voix. Marino garda le silence.

— Vessey aussi a dû parler, ajoutai-je. Ou sinon lui, quelqu'un du Smithsonian. Mais je ne comprends pas comment Ring a appris que nous étions allés voir Hilda Ozimek.

Marino posa sa soucoupe et sa tasse, se pencha vers moi et planta son regard dans le mien.

— À mon tour de vous donner un conseil d'ami, dit-il.

Je me sentis comme une gamine sur le point de se faire admonester.

— C'est comme un camion plein de ciment qui dévale une colline, Doc. Vous n'arriverez pas à l'arrêter. Tout ce que vous pouvez faire, c'est de vous écarter de son chemin.

— Vous pouvez me dire ce que ça signifie ? fis-je avec impatience.

— Faites votre boulot et vous occupez pas du reste. Si on vous pose des questions, ce qui ne saurait tarder, dites que vous avez jamais parlé à Clifford Ring, que vous êtes au courant de rien. Faites le dos rond. Si vous vous engagez dans une polémique avec la presse, vous allez finir comme Pat Harvey. Vous passerez pour une idiote.

Il avait raison.

— Et s'il vous reste deux grammes de cervelle, je vous conseille de plus rien dire à Abby. J'acquiesçai.

— En attendant, j'ai quelques trucs à vérifier, dit-il en se levant. Je vous préviendrai si ça donne quelque chose.

Ce qui me rappela ma promesse. Je tendis le bras vers mon sac et en sortis le papier portant le numéro qu'y avait noté Abby.

— Pourriez-vous vous renseigner sur ce numéro ? dis-je. Une Lincoln Mark Seven, gris anthracite. Voyez ce que ça donne.

— Un type qui vous suivait ? fit-il en glissant le papier dans sa poche.

— Je ne sais pas. Le conducteur nous a demandé son chemin, mais je ne pense pas qu'il était perdu.

— Où ça ? demanda-t-il pendant que je le raccompagnai à la porte.

— À Williamsburg. Il était assis dans sa voiture dans un parking vide. Il devait être entre 10 heures et demie et 11 heures hier soir, sur Merchant's Square. Quand je suis montée dans ma voiture il a allumé ses phares et s'est approché pour me demander comment rejoindre la 64.

— Hum, fit Marino. Sans doute un flic en civil qui s'emmerdait et qui attendait que quelqu'un grille un feu ou fasse un demi-tour interdit. Il a peut-être essayé de vous emballer. Une jeune femme seule le soir qui monte dans sa Mercedes.

Je ne lui dis pas qu'Abby était avec moi. Je ne tenais pas à m'attirer un nouveau sermon.

— Je ne savais pas que les flics conduisaient des Lincoln neuves, dis-je.

— Putain de pluie, lâcha-t-il en courant vers sa voiture.

Fielding, mon adjoint, ne passait jamais devant une surface réfléchissante sans y jeter un coup d'œil. Ces surfaces incluaient les vitres, les écrans d'ordinateur et les cloisons à l'épreuve des balles séparant le hall des bureaux du rez-de-chaussée. C'est là, en sortant de l'ascenseur, que je l'aperçus, rectifiant sa coiffure devant la porte en acier inoxydable de la chambre froide de la morgue.

— Ça commence à passer par-dessus vos oreilles, remarquai-je.

— Les vôtres commencent à virer au gris, rétorqua-t-il en souriant.

— Couleur cendre, dis-je. Les cheveux blonds deviennent cendrés, jamais gris.

— Exact.

Il resserra machinalement les bretelles de son pantalon de chirurgien, les biceps saillant comme des pamplemousses. Fielding ne pouvait cligner de l'œil sans qu'un de ses muscles ne gonfle. Quand je le voyais penché sur son microscope, il me rappelait une version anabolisée du *Penseur* de Rodin.

— On a évacué Jackson il y a vingt minutes, m'annonça-t-il, (C'était un de nos patients de la matinée.) C'est terminé pour aujourd'hui, mais on a déjà quelqu'un pour demain. Le gars qu'ils maintenaient sous perfusion depuis la fusillade du week-end.

— Qu'avez-vous prévu pour cet après-midi ? lui demandai-je Vous ne deviez pas aller au tribunal à Petersburg ?

— Le plaignant a assuré sa propre défense… (Il consulta sa montre.)… il y a environ une heure.

— On avait dû le prévenir que c'était vous qui deviez venir.

— La cellule en moellons qui me tient lieu de bureau est remplie jusqu'au plafond de cassettes à transcrire. Voilà un programme pour cet après-midi. Enfin, c'était mon programme, conclut-il en me regardant d'un air interrogateur.

— J'aurais besoin de votre aide pour retrouver l'identité d'un médecin qui a délivré une certaine ordonnance à Richmond il y a environ huit ans.

— Dans quelle pharmacie ?

— Si je le savais, dis-je alors que l'ascenseur nous emmenai au premier étage, je n'aurais pas besoin de vous. Ce qui veut dire que nous devons organiser une sorte de téléthon et téléphoner à toutes les

pharmacies de Richmond.

Fielding fronça les sourcils.

— Seigneur, Kay. Il doit y en avoir au moins une centaine.

— Cent trente-trois exactement, je les ai comptées. Il faudrait qu'une demi-douzaine de personnes se chargent chacune de 22 ou 23 numéros. C'est faisable. Pouvez-vous m'aider ?

— Bien sûr, répondit-il d'un air abattu.

En plus de Fielding, je recrutai mon administrateur, Rose, une autre secrétaire et l'analyste informatique. Nous nous rassemblâmes dans la salle de conférences avec nos listes de pharmacies. Je donnai des instructions précises. Discrétion absolue. Pas un mot aux familles, aux amis, à la police. Comme l'ordonnance devait dater d'au moins huit ans et que Jill était décédée, il y avait de fortes chances pour que son nom ne figure plus dans les fichiers courants. Je demandai donc à mes collaborateurs de demander aux pharmaciens de vérifier aussi dans leurs archives. Si l'un d'eux se montrait réticent ou refusait de divulguer le renseignement demandé, on me le passerait.

Tout le monde regagna son bureau respectif. Deux heures plus tard, Rose vint me voir en se massant l'oreille droite.

Un sourire triomphant aux lèvres, elle me tendit un papier sur lequel était notée une adresse.

— Le Boulevard Drug Store, à l'angle de Boulevard et Broad, m'annonça-t-elle. Jill Harrington y a acheté deux fois du Librax.

Elle me précisa les dates.

— Le nom de son médecin ?

— Le Dr Anna Zenner, répondit-elle.

*Dieu du ciel !*

Dissimulant ma surprise, je la félicitai.

— Rose, vous êtes formidable. Vous pouvez rentrer chez vous pour aujourd'hui.

— Je finissais à 4 heures et demie. Je suis déjà en retard.

— Alors vous prendrez une pause déjeuner de trois heures demain, dis-je en me retenant de ne pas l'embrasser. Et prévenez les autres que l'opération est terminée. Ils peuvent laisser leurs téléphones.

— Est-ce que le Dr Zenner n'était pas encore récemment la présidente de la Richmond Academy of Medicine ? fit Rose d'un air songeur. Je crois que j'ai lu quelque chose sur elle. Ah oui ! Elle fait de la musique, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Elle présidait l'Academy il y a deux ans et elle joue du violon dans l'orchestre symphonique de Richmond.

— Alors vous la connaissez ? fit ma secrétaire d'un air impressionné.

Trop bien, pensai-je en tendant la main vers le téléphone.

Anna Zenner me rappela le soir même chez moi.

— D’après les journaux, vous avez l’air très occupée ces temps-ci, Kay, me dit-elle. Pas trop débordée ?

Je me demandai si elle avait lu le *Post*. La suite de l’article, parue le matin, comprenait une interview d’Hilda Ozimek, avec une photo d’elle ainsi légendée : « La femme médium savait que les disparus étaient morts ». L’article était émaillé de citations de parents et d’amis des victimes, et un plan d’une demi-page montrait les emplacements où avaient été retrouvés les voitures vides et les cadavres. Camp Peary figurait au beau milieu du plan, tels le crâne et les tibias sur la carte au trésor d’un chef pirate.

— Je vais bien, lui dis-je. Et je me sentirais encore mieux si vous pouviez m’aider. (Je lui expliquai ce que je voulais avant d’ajouter :) Je vous faxerai demain le formulaire citant l’article du Code m’autorisant à consulter le dossier médical de Jill Harrington.

C’était une formalité, et cela me parut bizarre de m’entendre la lui énoncer.

— Apportez-le donc vous-même, fit-elle. Je vous attends pour dîner mercredi à 19 heures, d’accord ?

— Je ne voudrais pas vous déranger pour…

— Vous ne me dérangez pas du tout, Kay, m’interrompit-elle Ça fait si longtemps qu’on ne s’est pas vues.

# 13

Avec ses couleurs pastel, le quartier me rappela Miami Beach. Les maisons avaient des façades roses, jaunes ou bleues, avec des heurtoirs de cuivre poli et des drapeaux qui flottaient mollement au-dessus des porches. La comparaison paraissait encore plus incongrue maintenant que la neige avait remplacé la pluie.

Il y avait une circulation épouvantable et je dus faire deux fois le tour du bloc avant de repérer une place pas trop éloignée de ma boutique de vins préférée. Je choisis quatre bonnes bouteilles, deux de rouge et deux de blanc.

Je repris la voiture et remontai Monument Avenue, dont les ronds-points étaient dominés par les statues équestres des généraux confédérés bravant les rafales de neige tourbillonnante. L'été précédent, j'empruntais cet itinéraire une fois par semaine pour aller chez Anna, puis j'avais espacé mes séances à l'automne avant de les interrompre définitivement pendant l'hiver.

Son bureau était installé chez elle, une charmante maison de bois blanc dans une petite rue pavée. Comme ses patients, j'annonçai mon arrivée par un coup de sonnette, puis entrai dans un vestibule menant à la salle d'attente. Des fauteuils en cuir entouraient une table basse où s'empilaient des magazines et un vieux tapis oriental couvrait en partie le parquet. Dans un coin, une caisse de jouets disposée à l'intention des enfants. Il y avait aussi une table, une machine à café et une cheminée. Au bout d'un long couloir s'ouvrait la cuisine, dont la bonne odeur me rappela que j'avais sauté mon déjeuner.

— Kay ? C'est vous ?

Reconnaissable entre toutes à son fort accent germanique, la voix me parvint en même temps que le bruit des pas rapides d'Anna qui, après s'être essuyé les mains sur son tablier, me serra contre elle.

— Vous avez fermé derrière vous ?

— Oui, et n'oubliez pas de fermer à clé après votre dernier patient, Anna, dis-je comme à chaque fois.

— Vous êtes mon dernier patient. Je la suivis à la cuisine.

— Est-ce que tous vos patients, comme vous dites, vous apportent du vin ?

— Je ne l'accepterais pas. Je ne les invite pas non plus à dîner. Il n'y a qu'avec vous que je brise toutes les règles.

— C'est vrai, soupirai-je. Comment pourrai-je jamais vous revaloir ça ?

— Pas en me faisant bénéficier de vos talents professionnels, j'espère, dit-elle en posant le sac contenant le vin sur le plan de

travail.

— Je vous promets que je serais très douce.

— Oui, mais moi, je serais très nue et très morte, et je me ficherais bien que vous soyez douce ou pas. Vous espérez me saouler, ou bien vous êtes tombée sur des soldes ?

— J'avais oublié de vous demander ce que vous nous prépareriez, répondis-je. Alors ne sachant pas s'il fallait apporter du blanc ou du rouge, j'ai pris les deux.

— Dans ce cas, je ne vous dirai plus rien quand je vous inviterai. Bon sang, Kay ! Ces vins m'ont l'air fantastiques, s'exclama-t-elle à mesure qu'elle sortait les bouteilles et les posait sur le comptoir. Voulez-vous en boire un verre tout de suite, ou préférez-vous quelque chose de plus costaud ?

— Du costaud.

— Comme d'habitude ?

— Oui, s'il vous plaît. (Puis lorgnant sur la grande casserole qui mijotait sur le feu, j'ajoutai :) J'espère que c'est ce à quoi je pense.

Anna faisait un chili fabuleux.

— Ça devrait nous réchauffer. J'y ai mis la boîte de tomates et piments verts que vous m'avez rapportée de Miami. Je les gardais pour une bonne occasion. Il y a aussi du chou haché. Au fait, comment va la famille ?

— Lucy s'est prise d'un intérêt soudain pour les garçons et les voitures, dis-je, mais tant qu'elle ne s'y intéresse pas plus qu'à son ordinateur, ça ne m'inquiète pas. Ma sœur sort un livre pour enfants le mois prochain, mais elle est toujours aussi inapte à élever sa propre fille. Quant à ma mère, à part ses éternelles jérémiades sur ce qu'est devenue Miami, où plus personne ne parle anglais, elle va bien.

— Y êtes-vous descendue pour Noël ?

— Non.

— Votre mère vous a-t-elle pardonné ?

— Pas encore, dis-je.

— Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Les familles doivent être réunies pour Noël.

Je ne répondis pas.

— Mais c'est très bien, reprit-elle à ma surprise. Vous n'aviez pas envie d'aller à Miami, donc vous n'y êtes pas allée. Ça fait des années que je vous répète que les femmes doivent apprendre l'égoïsme. Deviendriez-vous égoïste ?

— Je crains que ce ne soit inné chez moi, Anna.

— Quand ça ne vous culpabilisera plus, vous serez guérie.

— J'en éprouve toujours de la culpabilité, alors je suppose que je ne suis pas guérie.

— Je sais.

Je la regardai déboucher une bouteille pour la faire respirer, les manches de son chemisier en coton roulées jusqu'aux coudes, les avant-bras aussi fermes et forts que ceux d'une femme moitié moins âgée qu'elle. Je ne savais pas à quoi ressemblait Anna dans sa jeunesse, mais à près de 70 ans, son visage aux traits résolument germaniques, ses cheveux blancs taillés court et ses yeux bleu clair attiraient encore les regards. Elle ouvrit un placard et à peine en avait-elle sorti les bouteilles qu'elle me tendait un scotch et soda, puis elle se prépara un Manhattan.

— Quoi de neuf depuis la dernière fois, Kay ? (Nous rapportâmes nos verres à la cuisine.) C'était avant Thanksgiving, n'est-ce pas ? Ah mais j'oubliais, nous en avons parlé au téléphone. Toujours inquiète à propos de ce livre ?

— Vous savez ce qu'il en est. Vous êtes aussi au courant de ces meurtres. Et de Pat Harvey. Vous savez tout.

Je sortis mes cigarettes.

— Je suis l'affaire dans la presse et à la télé. Mais vous avez l'air en forme. Un petit peu fatiguée, peut-être. Et amaigrie, non ?

— On n'est jamais trop maigre, répliquai-je.

— Je vous ai déjà vue en moins bonne forme, c'est ce que je veux dire. Vous avez l'air de supporter la tension de votre travail.

— Certains jours mieux que d'autres.

Anna but une gorgée de son Manhattan et fixa la cuisinière d'un air songeur.

— Et Mark ? s'enquit-elle.

— Je l'ai revu, dis-je. Et nous nous sommes téléphoné. Il est encore un peu perdu, indécis. Moi aussi, sans doute. Alors en fin de compte, il n'y a peut-être rien de nouveau.

— Vous l'avez revu. Ça, c'est nouveau.

— Je l'aime toujours.

— Ce n'est pas nouveau.

— C'est si difficile, Anna. Et ça l'est depuis le début. Je ne sais pas pourquoi je ne peux pas mettre un terme à cette histoire.

— Parce que vos sentiments sont très forts, mais que vous avez aussi peur l'un que l'autre de vous engager. Chacun de vous veut l'excitation d'une relation, et en même temps l'indépendance. J'ai vu qu'on faisait allusion à lui dans le journal.

— C'est vrai.

— Alors ?

— Je ne le lui ai pas dit.

— À mon avis, c'est inutile. S'il n'a pas vu le journal lui-même, il est à peu près certain que quelqu'un du FBI l'aura averti. S'il était si inquiet que ça, il vous appellerait, non ?

— Vous avez raison, dis-je avec soulagement. Il m'appellerait.

— À présent, au moins, vous avez rétabli le contact. Cela vous rend-il plus heureuse ? Bien sûr que cela me rendait heureuse.

— Cela vous a-t-il rendu espoir ?

— Je suis curieuse de savoir ce qui va se passer, dis-je. Mais je ne suis pas sûre que ça marchera.

— Personne ne peut jamais être sûr de rien.

— C'est une très triste vérité, fis-je. Je ne suis sûre de rien. Je ne crois qu'en ce que je ressens.

— Alors vous êtes en avant du peloton.

— Je ne sais pas qui est dans ce peloton, mais si je suis dans les premiers, alors cela aussi constitue une bien triste vérité, admis-je.

Elle se leva, versa le chili dans des bols en terre, nous servit une part de chou haché et emplit nos verres de vin. Me souvenant alors du formulaire que j'avais apporté, je le sortis de mon sac et le posai sur la table. Sans le regarder, Anna finit de nous servir, puis s'assit.

— Voudriez-vous lire son dossier ? demanda-t-elle.

Je connaissais suffisamment bien Anna pour savoir qu'elle n'y avait mentionné aucun détail important. Beaucoup de gens ont un droit d'accès statutaire aux dossiers médicaux, qui peuvent également être présentés devant un tribunal. C'est pourquoi les praticiens comme Anna sont trop avisés pour y faire figurer des renseignements confidentiels.

— Pourquoi ne pas me le résumer ? suggérai-je.

— J'ai diagnostiqué chez elle un problème d'adaptation, dit-elle.

C'est comme si j'avais déclaré que la mort de Jill était due à un arrêt cardiaque ou respiratoire. Que vous soyez tué par balle ou écrasé par un train, vous mourez parce que votre cœur s'arrête et que vous cessez de respirer. Diagnostiquer un problème d'adaptation était une formule passe-partout tout droit sortie d'un manuel de psychiatrie pratique. Il permettait au patient d'être couvert par son assurance sans dévoiler la moindre miette d'information relative à son problème.

— La race humaine tout entière souffre d'un problème d'adaptation, dis-je à Anna.

Elle sourit.

— Je respecte votre éthique professionnelle, poursuivis-je, et je n'ai aucune intention d'étoffer mes propres rapports en y incluant des informations que vous jugez confidentielles. Mais il est important que j'apprenne le plus de choses possible sur Jill afin de comprendre comment et pourquoi elle a été assassinée. Savoir si certains aspects de son mode de vie, par exemple, ont pu la mettre en danger.

— Je respecte moi aussi votre éthique professionnelle.

— Merci. Et maintenant que nous nous sommes déclaré notre admiration mutuelle pour notre intégrité et notre impartialité, peut-être que nous pourrions oublier les formalités et avoir une vraie

conversation ?

— Bien sûr, Kay, fit-elle d'une voix douce. Je me souviens très bien de Jill. Il est difficile de ne pas se souvenir d'une patiente sortant de l'ordinaire, surtout si elle meurt assassinée.

— En quoi était-elle spéciale ?

— Spéciale ? répéta-t-elle avec un sourire triste. C'était une jeune femme très brillante, qui attirait tout de suite la sympathie. Elle avait tant de choses pour elle… J'attendais avec joie ses jours de consultation. Si elle n'avait pas été ma patiente, j'aurais aimé l'avoir pour amie.

— Combien de temps l'avez-vous suivie ?

— Pendant plus d'un an. Elle venait trois ou quatre fois par mois.

— Pourquoi venait-elle chez vous, Anna ? demandai-je. Pourquoi n'avait-elle pas choisi quelqu'un à Williamsburg, plus près de l'endroit où elle vivait ?

— Beaucoup de mes patients ne sont pas d'ici. Certains viennent même de Philadelphie.

— Parce qu'ils ne veulent pas qu'on sache qu'ils voient un psychiatre.

Elle acquiesça.

— C'est malheureux, commenta-t-elle, mais de nombreuse personnes sont terrifiées à l'idée que les autres puissent l'apprendre. Vous seriez étonnée du nombre de gens qui viennent me voir et qui repartent par la porte de derrière.

Je n'avais jamais dit à quiconque que je voyais un psychiatre, et si Anna n'avait pas refusé de me faire payer, j'aurai insisté pour régler mes consultations en liquide. Je ne tenais pas du tout à ce qu'un employé du service du Personnel tombant sur mes demandes de remboursement, propage la nouvelle dans tous les départements du Service de Santé.

— Il est donc évident que Jill ne voulait pas qu'on sache qu'elle voyait un psychiatre, dis-je. Et c'est sans doute la raison pour laquelle elle achetait son Librax à Richmond.

— Je ne savais pas qu'elle l'achetait à Richmond, dit-elle en prenant son verre de vin. Mais cela ne me surprend pas.

Le chili était si épicé que j'en avais les larmes aux yeux Mais il était succulent, et je félicitai Anna. Ensuite, je lui expliquai ce qu'elle soupçonnait sans doute déjà.

— Il est possible que Jill et son amie Elizabeth Mott aient été assassinées par le même individu qui a tué les cinq couples, dis-je. En tout cas nous avons relevé des similitudes troublantes entre ce meurtre et les autres.

— Inutile de me raconter l'enquête, Kay. Je préfère que vous me posiez des questions. Je ferai de mon mieux pour vous dire ce que je

sais de la vie de Jill.

— Pourquoi tenait-elle tant à ce que personne ne sache qu'elle voyait un psychiatre ? Que voulait-elle cacher ?

— Jill venait d'une grande famille du Kentucky, et elle attachait beaucoup d'importance à l'opinion de ses parents. Elle était allée dans de grandes écoles, elle réussissait bien et allait devenir une avocate réputée. Sa famille était très fière d'elle. Ils ne savaient pas.

— Quoi ? Qu'elle voyait un psychiatre ?

— Entre autres, mais aussi et surtout qu'elle avait des relations homosexuelles.

— Avec Elizabeth ?

À vrai dire, je connaissais la réponse. Cette éventualité m'avait traversé l'esprit.

— Oui. Elizabeth et Jill se sont connues pendant la première année de Jill en faculté de droit. Plus tard elles sont devenues amantes. Leur relation était très intense, très difficile, pleine de conflits. C'était une première pour l'une et l'autre, en tout cas c'est comme ça que Jill m'a présenté les choses. Je n'ai jamais rencontré Elizabeth et je ne connais pas sa version. Jill est d'abord venue me voir parce qu'elle voulait changer. Elle refusait d'être homosexuelle et espérait que la thérapie la ramènerait à l'hétérosexualité.

— Y serait-elle parvenue ? demandai-je.

— Je ne sais pas ce qui se serait passé avec le temps, dit Anna. Tout ce que je peux dire c'est que Jill était très attachée à Elizabeth. J'ai eu assez vite l'impression qu'Elizabeth était plus à l'aise dans sa relation que Jill, qui n'arrivait pas à l'accepter intellectuellement tout en étant incapable d'y mettre un terme sur le plan affectif.

— Ce devait être très pénible à vivre.

— Les dernières fois que j'ai vu Jill, son mal-être s'était aggravé. Elle venait de terminer ses études de droit, son avenir était devant elle. Il était temps pour elle de prendre des décisions. C'est alors qu'elle a commencé à souffrir de problèmes psychosomatiques. Elle avait des colites spasmodiques. Je lui ai prescrit du Librax.

— Jill vous a-t-elle raconté une anecdote, un incident susceptible de nous mettre sur la piste de leur meurtrier ?

— J'y ai souvent pensé depuis le meurtre. Quand j'ai lu ça dans les journaux, je n'arrivais pas à le croire. J'avais vu Jill trois jours avant. Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai essayé de me souvenir de la moindre chose qu'elle m'avait dite. J'espérais me souvenir d'un mot, d'un détail révélateur Je n'y suis jamais arrivée.

— Est-ce que toutes les deux dissimulaient leur relation ?

— Oui.

— Pas d'ami avec qui elles sortaient de temps en temps, pour donner le change ?

— Jill m'a dit que ni l'une ni l'autre ne sortait avec un garçon. Ce n'est donc pas une histoire de jalousie, à moins qu'elle ne m'ait pas tout dit. (Elle remarqua mon bol vide.) Encore un peu de chili ?

— Non, je n'en peux plus.

Elle se leva pour charger la machine à laver la vaisselle. Nous restâmes silencieuses pendant un moment. Anna défit son tablier et le suspendit à un crochet dans le placard à balais. Puis nous emportâmes nos verres et le reste de la bouteille de vin dans son bureau.

C'était ma pièce préférée. Des étagères de livres couvraient deux des murs et, par la fenêtre qui s'ouvrait au centre du troisième, elle pouvait, assise à son bureau encombré, regarder tomber la neige ou voir percer les premiers bourgeons dans son petit jardin. De cette fenêtre, j'avais vu les magnolias fleuri dans une symphonie de blanc citronné, mourir les dernières étincelles de l'automne. Nous avions parlé de ma famille, de mon divorce, de Mark. Nous avions parlé de la souffrance et de la mort. Du divan de cuir râpé sur lequel j'étais assise, j'avais, tel un guide maladroit, emmené Anna à travers ma vie, comme Jill l'avait fait pour la sienne.

Elles étaient donc amantes. Ce qui non seulement établissait un lien entre leur meurtre et les suivants, mais rendait, et je le fis remarquer à Anna, plus improbable encore la théorie « Mr Goodbar ».

— Ça ne paraîtrait pas très logique, en effet, dit-elle.

— On les a vues pour la dernière fois à l'*Anchor Bar and Grill.* Jill vous a-t-elle parlé de cet endroit ?

— Elle n'a pas dit le nom, mais elle m'a parlé plusieurs fois d'un bar où elles se rendaient de temps en temps pour discuter. Elles allaient parfois dans des restaurants éloignés où on ne les connaissait pas. Il leur arrivait aussi de faire de petites virées en voiture, en général à des moments émotionnellement chargés, à l'occasion de discussions sur leur relation.

— Si c'est une discussion de ce genre qu'elles avaient ce vendredi-là à *l'Anchor,* dis-je, il est probable qu'elles étaient tendues, que l'une d'elles devait se sentir rejetée. Est-il possible que Jill ou Elizabeth ait décidé de draguer un homme pour faire enrager l'autre ?

— Ce n'est pas impossible, bien sûr, répondit Anna, mais ça m'étonnerait beaucoup. Je n'ai jamais eu l'impression qu'elles jouaient à ce genre de choses. Je pense plutôt que si elles étaient dans une de leurs discussions ce soir-là, elles étaient très concentrées, très préoccupées l'une de l'autre et se rendaient à peine compte de ce qui se passait autour d'elles.

— Ce qui veut dire que quelqu'un assis près d'elles pouvait entendre leur conversation.

— C'est le risque quand on tient des discussions personnelles dans un endroit public. Je l'avais fait remarquer plusieurs fois à Jill.

— Si elle avait si peur qu'on découvre leur relation, pourquoi prenait-elle ce risque ?

— Elle manquait de détermination, Kay, répondit Anna en prenant son verre. Quand Elizabeth et elle se retrouvaient seules, il leur était trop facile de se replonger dans l'intimité. De s'étreindre, de se consoler, de pleurer ensemble, sans prendre aucune décision.

Cela me rappela quelque chose. Dès que Mark et moi avions, chez lui ou chez moi, une discussion plus vive qui d'habitude, elle se terminait inévitablement au lit. Ensuite l'un de nous s'en allait, et les problèmes demeuraient.

— Anna, pensez-vous que la nature de leur relation peut expliquer ce qui leur est arrivé ? demandai-je.

— Au contraire, ça aurait dû rendre la chose encore plus improbable. Il me semble qu'une femme seule dans un bar qui attend de se faire aborder est en bien plus grand danger que deux femmes ensemble qui ne cherchent pas à attirer l'attention.

— Revenons-en à leurs habitudes, dis-je.

— Elles habitaient dans le même immeuble mais pas dans le même appartement, encore une fois pour respecter les apparences. Mais c'était pratique. Chacune pouvait mener sa vie et se retrouver le soir à l'appartement de Jill. Jill préférait que ce soit chez elle. Elle m'avait dit que si sa famille ou d'autres personnes essayaient de l'appeler le soir et qu'elle n'était jamais là, on finirait par se poser des questions. (Elle se tut quelques instants pour réfléchir.) Jill et Elizabeth faisaient de la gymnastique, elles étaient en excellente forme physique. Je crois qu'elles faisaient de la course à pied.

— Où couraient-elles ?

— Il y a un parc près de l'endroit où elles habitaient.

— Quoi d'autre ? Vous souvenez-vous de cinémas, de boutiques, de centres commerciaux qu'elles avaient l'habitude de fréquenter ?

— Je ne vois rien.

— Que vous souffle votre intuition ? Que vous a-t-elle suggéré quand vous avez appris le meurtre ?

— Je pense que Jill et Elizabeth avaient une discussion tendue dans ce bar. Elles voulaient sans doute rester entre elles et auraient mal accueilli une quelconque intrusion.

— Ensuite ?

— Il est clair qu'elles ont rencontré leur assassin pendant cette soirée.

— Avez-vous une idée de la façon dont cela a pu se produire ?

— J'ai toujours pensé que c'était quelqu'un qu'elles connaissaient, suffisamment bien en tout cas pour n'avoir aucune raison de se méfier. À moins qu'elles n'aient été obligées par une ou plusieurs personnes de monter dans une voiture sous la menace d'une arme, soit sur le

parking du bar, soit dans un endroit où elles sont allées ensuite.

— Et si un inconnu les avait abordées sur le parking du bar en leur demandant de l'emmener sous prétexte qu'il était en panne…

Elle secouait déjà la tête.

— Ça ne colle pas avec ce que je sais d'elles. À moins, encore une fois, que ce soit quelqu'un qu'elles connaissaient bien.

— Et si le tueur, déguisé en policier, leur avait fait signe de s'arrêter pour un contrôle ?

— Là, je ne sais pas. Je suppose que même vous et moi tomberions dans le piège.

Anna avait l'air fatiguée. Je la remerciai pour son dîner et pour le temps qu'elle m'avait accordé. Je savais que cette conversation lui était pénible. Je me demandai ce que j'aurais ressenti si j'avais été à sa place.

Quelques minutes après être rentrée chez moi, le téléphone sonna.

— Je me suis souvenue d'une petite chose qui n'a sans doute guère d'importance, me dit Anna. Jill m'avait confié que quand elles se trouvaient seules à la maison, le dimanche matin, par exemple, elles aimaient faire des mots croisés. C'est peut-être insignifiant, mais c'était une de leurs habitudes, quelque chose qu'elles aimaient faire quand elles étaient ensemble.

— Elles les faisaient dans une revue de mots croisés ? Ou dans le journal ?

— Je ne sais pas, mais Jill lisait beaucoup de journaux, Kay. Elle en apportait presque toujours un en attendant sa séance Le *Wall Street Journal,* le *Washington Post.*

Je la remerciai à nouveau et promis de lui faire bientôt goûter ma cuisine. Puis j'appelai Marino.

— Deux jeunes femmes ont été assassinées dans la James City County il y a huit ans, lui dis-je sans préambule. Il est possible qu'il y ait un rapport avec les autres meurtres. Est-ce que vous connaissez le capitaine Montana ?

— Ouais, un peu.

— Il faudrait que nous le rencontrions, pour passer le dossier au peigne fin. Saura-t-il garder le silence ?

— Comment vous voulez que je le sache ? fit Marino.

L'aspect physique de Montana correspondait bien à l'état qu'évoquait son nom. C'était un homme de haute taille, à la carrure massive, avec des yeux bleus plantés dans un visage rude et franc que couronnait une épaisse chevelure grise. Lui, Marino et moi nous retrouvâmes le lendemain après-midi chez moi, où nous étions assurés

de la discrétion et de la tranquillité nécessaires.

Montana devait avoir dépensé son budget pellicule d'une année entière lors du meurtre de Jill et Elizabeth, car la table de ma cuisine disparaissait sous les clichés des deux cadavres, de la Volkswagen abandonnée au *Palm Leaf Motel,* de l'*Anchor Bar and Grill* et, curieusement, de toutes les pièces des appartements des deux femmes, y compris les placards et penderies. Le capitaine avait également apporté une serviette qui débordait de notes, de plans, de transcriptions d'interrogatoires, de diagrammes, de listes de pièces à conviction, de cahiers contenant les renseignements téléphonés par des correspondants anonymes. Une telle profusion se comprend chez des policiers qui, sachant qu'ils n'enquêteront qu'une ou deux fois dans leur carrière sur de tels meurtres, font preuve d'une extrême méticulosité à cette occasion.

— Le cimetière se trouve juste à côté de l'église, fit Montana en poussant une photo vers moi.

— Elle a l'air très ancienne, remarquai-je en voyant les vieilles briques et les ardoises mangées de mousse.

— Oui et non. Elle date du XVIIIe siècle mais elle a brûlé à cause d'un court-jus il y a une vingtaine d'années. Je me souviens que j'étais en patrouille et que quand j'ai vu la fumée, j'ai cru que c'était une ferme. Après, une association historique s'est intéressée à l'église et ils l'ont retapée exactement comme elle était, intérieur et extérieur. On y arrive par cette petite route secondaire, ajouta Montana en tapotant une autre photo du bout de l'index. Elle passe à moins de 3 kilomètres à l'ouest de la Route 60, et à environ 6 kilomètres à l'ouest de *l'Anchor Bar,* où on a vu les filles pour la dernière fois.

— Qui a découvert les corps ? demanda Marino en scrutant les photos.

— Un homme qui travaille à l'entretien de l'église. Il est passé le samedi matin pour faire le ménage et tout préparer pour le dimanche. Il a dit qu'il venait à peine de se garer quand il a cru voir deux personnes qui dormaient dans l'herbe du cimetière, à quelques mètres de la grille. Les cadavres étaient visibles depuis le parking de l'église. Comme si celui qui avait fait ça se fichait pas mal qu'on les trouve.

— Vous voulez dire qu'il n'y avait personne dans ou autour de l'église le vendredi soir ? demandai-je.

— Non, m'dame. L'église était fermée, il n'y avait personne.

— L'église organise-t-elle des activités le vendredi soir ?

— Ça arrive. Quelquefois le groupe des jeunes se réunit le vendredi. Ou alors il y a répétition de chorale, des choses comme ça. Ça serait absurde de choisir à l'avance ce cimetière pour tuer quelqu'un, parce que vous ne pouvez jamais prévoir s'il y aura du monde ou pas. C'est une des raisons pour lesquelles je pense depuis le

début que les meurtres ont été improvisés, et que les filles ont rencontré quelqu'un par hasard ce soir-là, peut-être au bar. Rien n'indique que les meurtres ont été planifiés.

— Le tueur était armé, rappelai-je à Montana. Il avait un couteau et une arme de poing.

— Le monde est rempli de types qui se baladent avec des couteaux et des pistolets dans leur voiture ou sur eux rétorqua-t-il.

Je rassemblai les photos des corps *in situ* et entrepris les examiner.

Les femmes gisaient à moins d'un mètre l'une de l'autre allongées dans l'herbe entre deux pierres tombales en granit. Elizabeth était face contre terre, les jambes légèrement écartées, le bras gauche sous l'estomac, le droit parallèle au corps. Mince, les cheveux bruns coupés court, elle était vêtue d'un jean et d'un pull-over blanc que le sang avait rougi à hauteur du cou. Sur un autre cliché, son corps avait été retourné. Tout le devant du pull-over était maculé de sang et ses yeux avaient le regard fixe et vitreux des morts. Le rapport d'autopsie indiquait que la coupure lui entaillant la gorge était superficielle, que la blessure par balle qu'elle avait reçue au cou n'était pas mortelle, et que c'est le coup de couteau porté à la poitrine qui l'avait tuée.

Les blessures infligées à Jill étaient encore plus effrayantes. Elle gisait sur le dos, le visage tellement couvert de sang séché que je fus incapable d'imaginer à quoi elle ressemblait vivante, à part qu'elle avait des cheveux noirs coupés court et un joli nez droit. Comme son amie, elle était mince. Elle portait un jean et une chemise de coton jaune pâle pleine de sang qui, sortie du pantalon et déchirée jusqu'à la ceinture, laissait voir la trace de multiples coups de couteau, dont plusieurs avaient troué le soutien-gorge. Elle portait de profondes coupures aux mains et aux avant-bras. L'entaille à son cou, superficielle, lui avait été infligée alors qu'elle était déjà morte, ou presque morte.

Pour nous, ces photos avaient une valeur inestimable car elles révélaient un détail qu'aucune coupure de presse ni aucun des rapports que j'avais étudiés ne mentionnait.

Je levai la tête vers Marino et nos regards se croisèrent. Je me tournai alors vers Montana.

— Où sont passées leurs chaussures ? lui demandai-je.

— C'est intéressant que vous parliez de ça, remarqua Montana, parce que j'ai jamais compris pourquoi les filles avaient ôté leurs chaussures, sauf si on admet qu'elles ont été dans une chambre du motel et qu'au moment de se rhabiller pour partir, elles ont décidé de rester pieds nus. On a retrouvé leurs chaussures et chaussettes dans la Volkswagen.

— Il faisait chaud ce soir-là ? demanda Marino.

— Oui. Mais tout de même, il me semble qu'elles auraient remis leurs chaussures en se rhabillant, non ?

— Il n'est pas établi qu'elles soient entrées au motel, rappelai-je à Montana.

— C'est vrai, admit-il.

Je me demandai si Montana avait lu la série d'articles dans le *Post,* où il était spécifié que les chaussures et chaussettes des victimes des autres meurtres n'avaient jamais été retrouvées. S'il les avait lus, il ne semblait pas encore avoir fait le rapprochement.

— Avez-vous eu des contacts avec la journaliste Abby Turnbull à l'époque où elle a couvert le meurtre de Jill et Elizabeth ? lui demandai-je.

— Elle me collait aux fesses comme une casserole à la queue d'un chien. Partout où j'allais, elle était là.

— Vous souvenez-vous lui avoir dit que Jill et Elizabeth avaient été retrouvées pieds nus ? lui demandai-je. Lui avez-vous montré les photos des corps ?

Abby était trop avisée pour avoir oublié ce détail, surtout depuis qu'il avait acquis une telle importance.

— Je lui ai souvent parlé, mais jamais de ça, répondit Montana sans hésitation. Je ne lui ai jamais montré ces photos. Et puis je faisais attention à ce que je lui racontais, vous savez. Vous avez lu les journaux, n'est-ce pas ?

— Certains articles, oui.

— Ils ne disaient rien sur la façon dont les filles étaient habillées, ni sur le fait que la chemise de Jill était déchirée, ni que leurs chaussures et chaussettes avaient disparu.

Ainsi, me dis-je avec soulagement, Abby n'était pas au courant.

— Elles portent toutes les deux des marques de ligature aux poignets, dis-je. Avez-vous retrouvé le lien qui a été utilisé pour les ligoter ?

— Non, Doc.

— C'est sans doute qu'il a retiré le lien après les avoir tuées, dis-

je.

— C'était un type prudent. On n'a pas retrouvé de douille, ni d'arme, ni les liens qu'il a utilisés pour les attacher. Pas de sperme non plus. Donc il ne les a pas violées, ou s'il l'a fait, rien ne le prouve. Et elles étaient habillées toutes les deux. Sauf le chemisier de celle-ci, qui est déchiré, dit-il en désignant une photo de Jill, mais ça a dû se passer pendant qu'il tentait de l'immobiliser.

— Avez-vous retrouvé des boutons sur les lieux ?

— Plusieurs. Dans l'herbe, à côté du corps.

— Et des mégots ? Montana parcourut ses fiches.

— Non, pas de mégots. (Il chercha un instant parmi ses dossiers et en sortit un.) Mais vous savez ce qu'on a retrouvé ? Un briquet, un beau briquet en argent.

— Où ça ? fit Marino.

— À environ cinq mètres des corps. Comme vous voyez, une grille en fer entoure le cimetière. (Il nous montrait une des photos.) Le briquet était dans l'herbe, à deux mètres à l'intérieur de la grille. Un briquet qui doit valoir cher, allongé, en forme de stylo à encre, le genre qu'on utilise pour la pipe.

— Est-ce qu'il marchait ? demanda Marino.

— Très bien, et il brillait comme un sou neuf, se souvint Montana. Je suis à peu près sûr qu'il n'appartenait pas à une des filles. Elles ne fumaient pas, et personne ne les a jamais vues avec un briquet comme ça. Peut-être qu'il est tombé de la poche du tueur, allez savoir. Il peut appartenir à n'importe qui, peut-être à un touriste. Les gens aiment bien aller regarder les tombes dans les cimetières.

— Est-ce qu'on a relevé des empreintes dessus ? fit Marino.

— La surface ne s'y prêtait pas, répliqua Montana. Elle est gravée en treillis, comme certains stylos. (Il prit un air songeur.) Ce truc doit coûter au moins cent dollars.

— Avez-vous gardé le briquet et les boutons ? demandai-je.

— J'ai gardé toutes les pièces à conviction, dit Montana. J'ai toujours espéré qu'on résoudrait l'affaire.

Il était pourtant loin de l'espérer autant que moi, et ce n'est que plus tard, lorsque Montana nous eût laissés seuls, que Marino et moi échangeâmes nos réflexions.

— C'est le même foutu salopard, fit le lieutenant d'un ton presque incrédule. Cette ordure leur a fait enlever leurs godasses, comme il a fait avec les autres. Pour les empêcher de s'enfuir pendant qu'il les emmenait à l'endroit qu'il avait choisi.

— Qui n'était pas le cimetière, dis-je. Je ne pense pas que c'était son idée au départ.

— Moi non plus. J'ai l'impression qu'il a été dépassé avec ces deux filles. Elles étaient pas assez dociles, ou il s'est passé quelque

chose qui lui a fait perdre les pédales. Peut-être que ça a un rapport avec le sang à l'arrière de la Volkswagen. Il a fait arrêter la voiture au premier endroit possible, qui se trouvait être une église déserte avec un cimetière à côté. Vous avez une carte de la Virginie ?

J'allai en chercher une dans mon bureau. Marino l'étala sur la table de la cuisine et l'étudia un moment.

Regardez ça, me dit-il enfin. Sur la Route 60. Le carrefour qui mène à l'église est à 3 kilomètres à peine avant celui qui mène à la forêt où Jim Freeman et Bonnie Smyth ont été tués cinq ou six ans plus tard. En fait, en allant voir Mr Joyce l'autre jour, on a croisé la route qui mène à l'église.

— Seigneur, marmonnai-je. Je me demande si…

— Ouais, moi aussi, je me demande, me coupa Marino. Peut-être qu'en fin de compte ce salopard était bien dans les bois en train de chercher un coin quand Dammit l'a surpris. C'est pour ça qu'il a descendu le clébard. Un mois après, il enlève ses premières victimes, Jill et Elizabeth. Il a l'intention de les emmener dans les bois qu'il a repérés, mais pour une raison ou une autre, les choses tournent mal. Il écourte le voyage. Ou alors il est trop nerveux, il se trompe en indiquant le chemin à Jill ou Elizabeth et il panique en voyant l'église parce qu'il comprend qu'ils sont pas sur la bonne route. Peut-être même qu'il ne savait pas où ils étaient.

J'essayai d'imaginer la scène. L'une des jeunes femmes conduit, l'autre est assise à côté d'elle, le tueur derrière, les tenant en respect avec son arme. Que s'est-il passé pour qu'il perde tant de sang ? S'est-il tiré dessus par inadvertance ? Peu probable. S'est-il coupé avec son couteau ? Possible, mais j'avais du mal à le croire. D'après ce que j'avais pu constater sur les photos de Montana, les traces de sang paraissaient commencer par des gouttes tombées sur l'appuie-tête du siège conducteur. D'autres gouttes étaient tombées sur le dossier du siège, et une grande quantité s'était répandue sur le tapis de sol au pied de la banquette arrière. Tout ceci semblait indiquer que le tueur se tenait derrière la conductrice, penché en avant. Était-il blessé au visage ou au crâne ?

Aurait-il *saigné du nez ?*

Je soumis l'idée à Marino.

— Si c'est ça, il devait saigner comme un bœuf. Vous avez vu ce qui a coulé. (Il réfléchit un moment.) Peut-être qu'une des filles s'est retournée en lui balançant son coude dans le nez.

— Si vous étiez l'assassin, comment auriez-vous réagi si l'une d'elles vous avait fait ça ? demandai-je.

— Elle l'aurait certainement pas fait deux fois. Je l'aurais peut-être pas descendue dans la voiture, mais je lui aurais balancé mon poing dans la figure, ou je l'aurais frappée avec mon flingue.

— Il n'y avait pas de sang sur les sièges avant, lui rappelai-je. Rien n'indique que l'une ou l'autre ait été blessée dans la voiture.

— Hmmmm.

— Très déroutant, n'est-ce pas ?

— Ouais, fit-il en fronçant les sourcils. Il est assis derrière, penché en avant, et tout d'un coup il se met à saigner. Merde, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je préparai une autre cafetière tandis que nous étudiions tous les aspects du problème. Et pour commencer, l'énigme que constituait la capacité d'un homme seul à maîtriser deux personnes.

— La voiture appartenait à Elizabeth, dis-je. Admettons que ce soit elle qui conduise. Ses mains n'étaient donc pas ligotées.

— Mais celles de Jill l'étaient peut-être. Et s'il l'a ligotée pendant le trajet, comme il était derrière, il lui a peut-être demandé de les lever au-dessus de sa tête pour pouvoir les attacher.

— Ou alors il lui a dit de se retourner et de les passer par-dessus le dossier, suggérai-je. C'est peut-être à ce moment-là qu'elle l'a frappé au visage, si c'est ce qui s'est passé.

— Possible.

— En tout cas, repris-je, il est presque certain que quand la voiture s'est arrêtée, Jill était déjà pieds nus et ligotée. Il ordonne alors à Elizabeth de se déchausser et lui lie les mains, puis fait entrer ses deux victimes dans le cimetière sous la menace de son arme.

— Jill a de nombreuses coupures sur les avant-bras et les mains, intervint Marino. Est-ce que c'est possible qu'elle ait été blessée en voulant se protéger des coups de couteau, avec les mains attachées ?

— Oui, si ses mains étaient liées devant elle, et non derrière.

— Ça aurait été plus malin de les attacher derrière.

— C'est peut-être parce qu'il a eu des problèmes cette fois-ci qu'il a ensuite amélioré sa technique, dis-je.

— Elizabeth n'avait pas de blessures de défense ?

— Non.

— Ce salopard aura tué Elizabeth en premier, conclut Marino.

— Comment vous y seriez-vous pris ? demandai-je. Souvenez-vous que vous avez deux otages à surveiller.

— Je les aurais fait s'allonger à plat ventre dans l'herbe. J'aurais collé le canon de mon arme sur la nuque d'Elizabeth pour la faire tenir tranquille pendant que je sortais mon couteau pour la tuer. Si elle s'était mise à résister, j'aurais peut-être appuyé sans le vouloir sur la détente.

— Ce qui pourrait expliquer pourquoi elle a reçu une balle dans le cou, dis-je. Si l'arme était appuyée sur la nuque, le canon a peut-être glissé. Ce scénario ressemblerait à ce qui s'est passé avec Deborah Harvey, encore que je ne pense pas qu'elle ait été allongée quand il a

tiré.

— Ce type aime les lames, dit Marino. Il n'utilise son flingue que quand les choses ne se déroulent pas comme il veut, jusqu'ici, d'après ce qu'on sait, ça s'est passé seulement deux fois. Avec Elizabeth et avec Deborah.

— Donc il tire sur Elizabeth. Que se passe-t-il ensuite, Marino ?

— Il l'achève avant de s'occuper de Jill.

— Il se bat avec Jill, lui rappelai-je.

— Vous pensez bien qu'elle se laisse pas faire, dit-il. Sa copine vient de se faire tuer devant elle. Jill sait qu'elle n'a aucune chance, alors elle tente le coup.

— Sauf s'ils étaient déjà en train de se battre, dis-je.

Marino étrécit les yeux, comme il faisait quand il était sceptique.

Jill était avocate. Elle savait fort bien de quelles cruautés est capable un individu comme celui qu'elle avait en face d'elle. Quand elle a vu qu'il les faisait entrer dans ce cimetière, en pleine nuit, elle a sans aucun doute compris qu'elles allaient mourir. L'une ou l'autre des jeunes femmes avait peut-être voulu réagir pendant qu'il ouvrait la grille. Si le briquet en argent appartenait bien au tueur, il avait pu tomber de sa poche à ce moment. Ensuite, et peut-être que Marino avait vu juste, le tueur force les deux femmes à s'allonger face contre terre. Voyant qu'il s'apprête à tuer Elizabeth, Jill panique et tente de protéger son amie. Dans la confusion l'arme part, atteignant Elizabeth au cou.

— La nature des blessures de Jill indique l'affolement, dis-je. Elles ont été infligées par un agresseur anxieux et en colère parce qu'il a perdu le contrôle de la situation. Il l'a peut-être frappée à la tête, l'a immobilisée en s'asseyant à califourchon sur elle, puis lui a déchiré son chemisier avant de la frapper à coups de couteau. Il leur tranche la gorge en signe d'adieu, puis remonte dans la Volkswagen et la ramène au motel, d'où il repart à pied, peut-être pour aller récupérer sa voiture, où qu'elle soit.

— Il devait être plein de sang, fit remarquer Marino. Et pourtant, il n'y avait du sang qu'à l'arrière. Rien sur le siège conducteur.

— On n'a retrouvé de sang sur aucun des sièges conducteur des voitures des couples assassinés, observai-je. C'est un type très prudent. Peut-être qu'avant chaque meurtre il prévoit des vêtements de rechange, des chiffons ou je ne sais quoi.

Marino plongea la main dans sa poche, en sortit son couteau suisse et entreprit de se curer les ongles au-dessus d'une serviette. Dieu sait ce que Doris avait enduré auprès d'un tel personnage, songeai-je. Marino ne se donnait sans doute jamais la peine de vider un cendrier, de remporter une assiette sale à la cuisine ou de ramasser son linge à laver. Je préférais ne pas penser à l'état d'une salle de

bains après son passage.

— Abby *Tourneboule* a essayé de vous recontacter ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Pas depuis plusieurs jours, dis-je. En tout cas, pas que je sache.

— Ça vous intéressera sans doute de savoir qu'elle et Clifford Ring ont une relation qui se limite pas au plan professionnel, Doc, dit-il.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je avec un certain malaise.

— Je veux dire que l'article que voulait écrire Abby sur les couples a rien à voir avec sa mise à l'écart de la rubrique criminelle, répondit-il. (Il venait de s'attaquer au pouce gauche. Les rognures d'ongle pleuvaient sur la serviette.) Apparemment, elle était devenue si méfiante que plus personne arrivait à lui parler. Elle a touché le fond du tonneau l'automne dernier, juste avant qu'elle vienne vous voir à Richmond.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— D'après ce qu'on m'a dit, elle a fait une scène en pleine salle de rédaction. Elle aurait balancé un gobelet de café sur Ring avant de claquer la porte, sans dire où elle allait ni quand elle reviendrait. C'est à son retour qu'on lui a annoncé qu'elle était transférée à la rubrique mondanités.

— Qui vous a raconté ça ?

— Benton.

— Comment Benton sait-il ce qui se passe dans la salle de rédaction du *Post ?*

— Je ne lui ai pas demandé, fit Marino en repliant son couteau avant de le remettre dans sa poche.

Il se leva, fit une boule de la serviette et la jeta dans la poubelle.

— Dernière chose, fit-il, planté au milieu de ma cuisine. Cette Lincoln qui vous intéressait.

— Oui ?

— C'est une Mark Seven de 1990. Enregistrée au nom de Bany Aranoff, un Blanc de 38 ans vivant à Roanoke. Il est représentant pour un fabricant de médicaments. Il voyage beaucoup.

— Vous lui avez parlé ?

— J'ai parlé à sa femme. Elle m'a dit qu'il était parti depuis deux semaines.

— Où aurait-il dû se trouver quand j'ai vu sa voiture à Williamsburg ? demandai-je.

— Sa femme ne connaît pas le détail de ses déplacements. D'après elle, il lui arrive de faire une ville par jour. Il se déplace même hors de Virginie, puisqu'il couvre un secteur qui va jusqu'à Boston. D'après elle, le jour dont vous parlez, il devait être à Tidewater, ensuite il devait prendre l'avion à Newport News pour le Massachusetts.

Je demeurai silencieuse, ce que Marino prit pour de la déception. En réalité, je réfléchissais.

— Vous avez eu raison de relever son numéro, mais vous devez vous sentir rassurée de pas avoir été suivie par un barjot.

Je ne dis rien.

— La seule chose où vous vous êtes trompée, c'est la couleur. Vous avez dit que la Lincoln était gris anthracite. La bagnole d'Aranoff est marron.

Plus tard ce soir-là, surgis des profondeurs du ciel, des éclairs illuminèrent les arbres fouettés par le vent tandis qu'un orage d'une violence estivale faisait donner toute la puissance de son arsenal. Assise dans mon lit, feuilletant des revues de médecine, j'attendais que se libère la ligne du capitaine Montana.

Soit son téléphone était en panne, soit quelqu'un le monopolisait depuis deux heures. Après notre séance de travail avec Marino et lui, je m'étais souvenue d'un détail figurant sur une des photos, qui m'avait rappelé quelque chose que m'avait dit Anna. Dans l'appartement de Jill, sur le tapis du salon, au pied d'un fauteuil, se trouvait une pile de dossiers juridiques, des journaux provenant d'autres villes que Richmond et un exemplaire du *New York Times Magazine*. Je ne m'étais jamais adonnée aux mots croisés. Dieu sait que j'ai bien d'autres énigmes à résoudre. Mais je savais que les mots croisés du *Times* étaient aussi populaires que les bons de réduction sur les paquets de biscuits.

Je composai une nouvelle fois le numéro de Montana. Ma patience fut récompensée.

— Vous n'avez jamais pensé à vous abonner au signal d'appel ? lui demandai-je avec bonne humeur.

— Non, mais je pense offrir un standard personnel à ma fille, rétorqua-t-il.

— Je voudrais vous poser une question.

— Allez-y.

— Quand vous avez fouillé les appartements de Jill et Elizabeth, je suppose que vous avez jeté un coup d'œil à leur correspondance.

— Oui. On a vérifié leur courrier sur une assez longue période, pour voir ce qu'elles recevaient, qui leur écrivait. On a aussi vérifié leurs décomptes de cartes de crédit, ce genre de choses.

— Jill était-elle abonnée à des journaux ? Il y eut un silence au bout du fil.

— Ah, mais, excusez-moi, fis-je tout à coup, vous avez sans doute laissé vos dossiers à votre bureau…

— Non, justement, je suis rentré directement et je les ai ici avec

moi. J'étais en train de réfléchir à tout ça. Ça a été une longue journée. Ne quittez pas, je vous prie.

J'entendis tourner des pages.

— Non, il y avait quelques factures, de la publicité. Mais pas de journaux.

Étonnée, je lui expliquai que Jill avait chez elle des journaux qui n'étaient pas vendus en ville.

— Elle a bien dû se les procurer d'une façon ou d'une autre, fis-je.

— Aux distributeurs, peut-être, suggéra-t-il. Il y en a plein autour du collège. À mon avis, c'est comme ça qu'elle les a eus.

Le *Washington Post* ou le *Wall Street Journal* peut-être, pensai-je. Mais pas le *New York Times* dominical. Celui-ci, Jill et Elizabeth devaient l'acheter tous les dimanches au même endroit, dans un drugstore ou un kiosque, en allant prendre leur petit déjeuner. Je remerciai Montana et raccrochai.

J'éteignis ma lampe et, tout en écoutant la pluie tambouriner sur le toit, me pelotonnai dans les couvertures. Des pensées et des images surgirent dans mon esprit. J'eus la vision du sac rouge de Deborah Harvey, souillé de terre humide.

Vander, du labo des empreintes, avait fini de l'examiner et j'avais lu son rapport l'autre jour.

— Qu'allez-vous en faire ? me demandait Rose en découvrant le petit sac sur son bureau, dans une corbeille en plastique Vous ne pouvez pas le retourner à la famille comme ça.

— Bien sûr que non.

— Peut-être devrions-nous laver les cartes de crédit et les leur renvoyer ? fit Rose d'un ton caustique. (Son visage se tordit alors de colère, et elle repoussa violemment le plateau en hurlant :) Hors de ma vue ! Je ne veux pas de ça sur mon bureau !

Soudain je fus dans ma cuisine. Par la fenêtre, je vis arriver Mark. Je ne reconnus pas tout de suite la voiture, mais c'était bien lui. Je fouillai dans mon sac en quête d'une brosse et me recoiffai frénétiquement. Je voulus courir à la salle de bains pour me laver les dents, mais il était trop tard. La sonnette retentit, une seule fois.

Il me prit dans ses bras, murmura mon nom comme un petit cri de douleur. Je me demandai pourquoi il était ici et non à Denver.

Il m'embrassa tout en repoussant la porte du pied. Elle se referma en claquant avec une violence inouïe.

J'ouvris d'un coup les yeux. Le tonnerre roulait. Un éclair illumina ma chambre, puis ce fut à nouveau le noir, et aussitôt un autre éclair claqua, faisant bondir mon cœur dans ma poitrine.

Le lendemain matin je pratiquai deux autopsies puis montai voir

Neils Vander, du laboratoire des empreintes digitales. Je le trouvai dans la salle informatique de l'Automated Fingerprint Identification System, plongé dans ses réflexions devant un moniteur. Je posai sur son clavier l'exemplaire du rapport d'examen du sac de Deborah Harvey qu'il m'avait fait parvenir.

— Je voudrais vous demander une précision, dis-je par-dessus le ronronnement de l'ordinateur.

Vander baissa les yeux sur le rapport, des mèches de cheveux gris pointant au-dessus de ses oreilles.

— Comment avez-vous fait pour trouver quelque chose alors que le sac est resté si longtemps dans les bois ? Je n'en reviens pas.

Il se remit à contempler l'écran.

— Le sac est en nylon, étanche, et les cartes de crédit étaient protégées par des étuis en plastique, eux-mêmes glissés dans un compartiment à fermeture Éclair. Il m'a suffi de saupoudrer les cartes pour voir apparaître des tas de fragment d'empreintes. Je n'ai même pas eu besoin du laser.

— Impressionnant.

Il eut un petit sourire.

— Mais rien d'identifiable, remarquai-je.

— J'en suis désolé.

— Ce qui m'intéresse, c'est le permis de conduire. Rien n'est apparu dessus.

— Même pas un fragment de trace, dit-il.

— Rien du tout ?

— Aussi net qu'une dent de bébé.

— Merci, Neils.

Mais il était déjà reparti dans son univers de spires et de courbes.

Je redescendis dans mon bureau et cherchai le numéro du Seven-Eleven où Abby et moi étions allées à l'automne. On m'apprit qu'Ellen Jordan, la vendeuse à qui nous avions parlé, n'arriverait qu'à 21 heures. Ensuite je travaillai toute la journée, sans même prendre le temps de déjeuner, inconsciente des heures qui s'écoulaient. Je ne ressentis pas la moindre fatigue lorsque je fus rentrée chez moi.

Je chargeais le lave-vaisselle lorsqu'à 20 heures, la sonnette de l'entrée retentit. Surprise, j'allai à ma porte tout m'essuyant les mains dans une serviette.

Abby Turnbull se tenait sur le porche, le col de son manteau relevé, le visage blafard, les yeux battus. Le vent froid qui agitait les arbres faisait voleter ses cheveux.

— Tu ne m'as pas rappelée, dit-elle. J'espère que tu ne vas pas me refuser l'entrée de ta maison.

— Bien sûr que non, Abby. Entre, je t'en prie.

J'ouvris la porte en grand et m'effaçai.

Elle n'ôta pas son manteau avant que je l'y invite, et lorsque je lui proposai de le suspendre, elle secoua la tête et le posa sur le dossier d'une chaise, comme pour me signifier qu'elle n'avait pas l'intention de s'éterniser. Elle était vêtue d'un jean délavé et d'un gros pull-over marron. Lorsque je la contournai pour débarrasser la table de la cuisine des papiers et journaux qui l'encombraient, je sentis l'odeur de tabac froid et de transpiration qui émanait d'elle.

— Que veux-tu boire ? lui demandai-je en m'apercevant que j'étais incapable de ressentir de la colère envers elle.

— N'importe quoi ira très bien.

Elle sortit ses cigarettes pendant que je préparais deux verres.

— C'est difficile de commencer, dit-elle lorsque je me fus assise. Les articles étaient injustes à ton égard, c'est le moins qu'on puisse dire. Je comprends ce que tu dois penser.

— Ne nous occupons pas de ce que je pense. Je préférerais savoir ce que *tu* as dans la tête.

— Je t'ai dit que j'avais fait des erreurs, fit-elle d'une voix agitée d'un léger tremblement. Cliff Ring en était une.

Je restai silencieuse.

— C'est un journaliste d'investigation, une des premières personnes que j'ai rencontrées en arrivant à Washington. Un garçon brillant, très sûr de lui. Moi, j'étais vulnérable, j'arrivais dans une nouvelle ville, je venais de vivre… enfin… (Elle détourna les yeux.)… ce qui est arrivé à Henna. Au début, nous étions juste amis, et puis tout s'est enchaîné très vite. Je n'ai pas vu qui il était parce que je ne voulais pas le voir.

Sa voix se brisa. J'attendis en silence qu'elle se ressaisisse.

— Je lui faisais une confiance aveugle, Kay.

— D'où je dois conclure que c'est toi qui lui as fourni les détails de ses articles.

— Non. Mais ils provenaient de mon enquête.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne parle jamais à personne de ce que je suis en train d'écrire, dit Abby. Cliff savait que je travaillais sur ces meurtres, mais je n'en ai jamais parlé en détail avec lui. Il ne paraissait même pas s'y intéresser. (Sa voix s'emplissait peu à peu de colère.) Mais il l'était, intéressé, il l'était même beaucoup. Voilà comment il agit !

— Si tu n'en as pas parlé avec lui, alors comment a-t-il obtenu ses informations ?

— Je lui avais confié les clés de mon appartement, pour qu'il puisse relever mon courrier et arroser mes plantes quand je n'étais pas là. Il a très bien pu faire des copies.

Notre conversation au Mayflower me revint à l'esprit. Quand Abby m'avait dit qu'on avait consulté son ordinateur à son insu, et

qu'elle avait accusé le FBI et la CIA, j'étais restée sceptique. Un agent expérimenté aurait-il ouvert un dossier sans se douter que l'heure et la date de l'opération seraient consignées ? Peu probable.

— C'est Cliff Ring qui a consulté ton ordinateur ?

— Je ne peux rien prouver, mais j'en suis sûre, dit Abby. Je ne peux pas prouver qu'il a espionné mon courrier, mais je sais qu'il l'a fait. Ce n'est pas très sorcier d'ouvrir une enveloppe à la vapeur et de la recoller après. Surtout quand vous avez fait faire un double de la clé de la boîte aux lettres.

— Savais-tu qu'il préparait une série d'articles ?

— Bien sûr que non. Je ne me suis doutée de rien jusqu'à ce que j'ouvre le journal de dimanche ! Il est entré dans mon appartement en mon absence. Il consultait mon ordinateur, copiait tout ce qui l'intéressait. Ensuite il lui suffisait d'appelé les gens pour obtenir déclarations et informations. Ce n'était pas difficile, puisqu'il savait exactement où chercher et quoi chercher.

— D'autant plus facile qu'on t'avait retirée de la chronique judiciaire. Tu as pensé que le *Post* se désintéressait de l'histoire, alors qu'en réalité on te poussait à l'écart.

Abby acquiesça avec colère.

— Ils ont confié l'article à ce qu'ils considéraient comme de mains plus sûres. Celles de Clifford Ring.

Je comprenais pourquoi Clifford Ring n'avait fait aucun effort pour me contacter. Il savait qu'Abby et moi étions amies. S'il m'avait interrogée sur les meurtres, j'aurais pu en parler à Abby, alors qu'il préférait la laisser le plus longtemps possible dans l'ignorance de ce qu'il préparait.

— Je suis sûre qu'il… (Abby s'éclaircit la gorge et tendit le bras vers son verre. Sa main tremblait.) Il peut se montrer très convaincant. Il obtiendra sans doute un prix. Pour ses articles.

— Je suis désolée, Abby.

— Tout est de ma faute. Je suis stupide.

— Nous prenons toutes des risques quand nous tombons amoureuses…

— Je ne prendrai plus jamais un tel risque, me coupa-t-elle. C'était toujours des problèmes sans fin avec lui. Et c'était toujours à moi de faire des concessions, de lui donner une seconde chance, et puis une troisième, et une quatrième.

— Les gens du journal étaient-ils au courant de votre relation ?

— Nous étions prudents, fit-elle d'un air évasif.

— Pourquoi ?

— La salle de rédaction est un endroit très intime, on jase beaucoup.

— Vos collègues ont dû vous voir ensemble.

— Nous étions très prudents, répéta-t-elle.

— Les gens ont dû sentir qu'il y avait quelque chose entre vous. Ne serait-ce que de la tension.

— De la compétition. Que je veillais sur mon territoire. Voilà ce qu'il dirait.

Et de la jalousie, pensai-je. Abby n'avait jamais été très forte pour dissimuler ses émotions. J'imaginais la violence de ses crises de jalousie. Je me mettais à la place de ses collègues qui l'observaient au journal et qui, interprétant son attitude de façon erronée, pensaient qu'elle était ambitieuse et jalouse de Clifford Ring sur le plan professionnel, alors que ce n'était pas le cas. Elle était jalouse de ses autres centres d'intérêts.

— Il est marié, n'est-ce pas, Abby ?

Cette fois, elle ne put contenir ses larmes.

Je me levai pour nous resservir à boire. Elle allait me dire qu'il était malheureux en ménage, qu'il envisageait de divorcer, et qu'elle avait cru qu'il allait tout quitter pour elle. Un scénario aussi prévisible que la trame d'un roman d'Ann Landers. Je l'avais entendu des dizaines de fois. Abby s'était fait manipuler en beauté.

Je posai son verre devant elle sur la table et lui pressai l'épaule avant de me rasseoir.

Elle me dit ce que je m'attendais à lui entendre dire, et je me contentai de la regarder avec tristesse.

— Je ne mérite pas ton amitié, gémit-elle.

— Tu as plus souffert que moi.

— Tout le monde a souffert. Toi. Pat Harvey. Les parents, les amis de ces gosses. Sans ces meurtres, je serais toujours à la chronique judiciaire. Je n'aurais pas eu ces problèmes au journal. Personne ne devrait pouvoir causer tant de mal.

Je compris qu'elle ne pensait plus à Clifford Ring, mais au tueur.

— Tu as raison. Personne ne devrait pouvoir faire tout ce mal. Et personne ne le fera si nous ne le voulons pas.

— Deborah et Fred ne le voulaient pas. Jill, Elizabeth, Jimmy, Bonnie. Tous. (Elle avait le visage hagard.) Ils ne voulaient pas être assassinés.

— Que va faire Cliff, maintenant ? demandai-je.

— Je ne sais pas, mais en tout cas, il le fera seul. J'ai changé toutes mes serrures.

— Tu as toujours peur d'être sur écoute ? D'être filée ?

— Cliff n'est pas le seul à s'intéresser à ce que je fais. Je ne peux plus avoir confiance en personne ! (Ses yeux s'emplirent de larmes de rage.) Tu es la dernière personne à qui je voulais causer du tort, Kay.

— Calme-toi, Abby. Tu auras beau pleurer toutes les larmes de ton corps, ça ne changera rien à rien.

— Je suis désolée…

— Arrête de t’excuser, fis-je d’une voix ferme.

Elle se mordit la lèvre et fixa son verre.

— Dis-moi plutôt de quelle couleur était la Lincoln que nous avons vue la semaine dernière à Williamsburg.

— Gris anthracite, intérieur en cuir sombre, peut-être noir, dit-elle avec des yeux qui se ranimaient.

— Merci. C’est bien ce que je pensais.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas encore exactement. Mais ce n’est pas tout.

— Qu’y a-t-il ?

— J’ai une *mission* pour toi. Mais d’abord, quand retournes-tu à Washington ? Ce soir ?

— Je ne sais pas, Kay, dit-elle en détournant les yeux. Je ne peux pas rentrer pour l’instant.

Abby se sentait dans la peau d’une fugitive, et en un sens, elle en était une. Clifford Ring l’avait forcée à fuir Washington. Ceci dit, ce n’était peut-être pas une mauvaise idée qu’elle se mette quelque temps au vert.

— Il y a un *bed and breakfast* au Northern Neck, dit-elle, et je…

— Et j’ai une chambre d’amis, l’interrompis-je. Tu vas rester ici quelque temps. Elle parut hésiter.

— Kay, songes-tu à l’effet que ça va faire ? fit-elle enfin.

— Pour l’instant, franchement, je m’en moque.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en me dévisageant.

— Ton article m’a grillée. Maintenant, c’est quitte ou double. Les choses vont s’arranger ou dégénérer, en tout cas, elles ne resteront pas les mêmes.

— Au moins, tu n’as pas été virée.

— Toi non plus, Abby. Tu avais une liaison et tu t’es comportée avec légèreté devant tes collègues en balançant du café sur ton amant.

— Il le méritait.

— Je n’en doute pas. Mais je ne te conseille pas de t’engager dans une bataille contre le *Post.* Ton livre est ta seule chance de te remettre en selle.

— Et toi ?

— Mon seul souci est d’élucider ces meurtres. Et tu peux m’y aider parce que tu peux faire des choses que je ne peux pas faire.

— Telles que ?

— Mentir, tromper, tricher, fouiner, me faufiler chez les gens, les induire en erreur ou me faire passer pour quelqu’un que je ne suis pas. Je ne peux pas faire tout ça pour la bonne raison que je suis un officier du Commonwealth. Toi, c’est différent, tu es journaliste.

— Quelle image de marque ! protesta-t-elle en sortant de la

cuisine. Je vais chercher mes affaires dans la voiture.

Il est assez rare que j'aie des invités, et la chambre d'amis du rez-de-chaussée servait surtout à Lucy. Couvrant le parquet, un tapis iranien orné d'un motif floral aux teintes vives transformait la pièce en véritable jardin, dans lequel, au gré de ses humeurs, ma nièce faisait la rose ou l'ortie.

— On dirait que tu aimes les fleurs, remarqua Abby d'un air absent en posant son sac sur le lit.

— Le tapis est un peu trop envahissant, m'excusai-je. Mais quand je l'ai vu, j'ai eu un coup de cœur, et je n'ai pas d'autre endroit où le mettre. J'ajoute qu'il est pratiquement indestructible, ce qui, par rapport à Lucy, est un atout important.

— Disons que ça l'était, fit Abby en ouvrant la penderie. Lucy n'a plus dix ans.

— Il doit y avoir quelques cintres, dis-je en m'approchant pour vérifier. Si tu en veux d'autres…

— Ça va très bien.

— Tu trouveras des serviettes, du dentifrice et du savon dans le cabinet de toilette, dis-je en lui indiquant la petite pièce.

Mais elle avait commencé à défaire ses bagages et ne me prêtait plus attention.

Je m'assis au bord du lit.

Abby rangeait ses vêtements dans la penderie. Les cintres crissaient le long de la barre métallique. Je la regardai en silence, tentant de maîtriser mon impatience.

Ceci continua pendant plusieurs minutes, les tiroirs qui glissaient, les cintres qui crissaient, l'armoire à pharmacie du cabinet de toilette s'ouvrant et se refermant. Abby rangea son sac dans la penderie puis jeta un coup d'œil circulaire, comme pour voir si elle n'avait rien oublié. Elle ouvrit sa serviette, en sortit un livre et un calepin, qu'elle posa sur la table de nuit. Enfin, avec un certain embarras, je la vis sortir un 38 et une boîte de cartouches et les ranger dans le tiroir de la petite table.

Il était minuit lorsque je montai dans ma chambre. Avant de me mettre au lit, je composai une nouvelle fois le numéro du Seven-Eleven.

— Ellen Jordan ?

— Ouais, c'est moi. Qui est à l'appareil ? Je me présentai.

— Vous m'avez dit l'automne dernier que lorsque Fred Cheney et Deborah étaient venus à la boutique, Deborah avait voulu acheter de

la bière, et que vous lui aviez demandé ses papiers.

— Ouais, exact.

— Pouvez-vous me répéter ce que vous lui avez dit ?

— Je lui ai dit que je voulais voir son permis de conduire, répondit Ellen d'un ton quelque peu surpris. J'ai demandé à le voir, c'est tout.

— Est-ce qu'elle l'a sorti de son sac ?

— Bien sûr. Il fallait bien qu'elle le sorte pour me le montrer.

— Elle vous l'a tendu ?

— Ben, ouais.

— Est-ce qu'il était protégé par quelque chose ? Rangé dans une pochette en plastique ?

— Il était dans rien du tout. Elle me l'a donné, je l'ai regardé et puis je lui ai rendu, point final. (Elle se tut un instant.) Pourquoi ?

— Je voulais juste savoir si vous aviez touché le permis de conduire de Deborah.

— J'étais bien obligée de le toucher pour le regarder. (Soudain, son ton se fit inquiet.) Il ne va rien m'arriver, hein ?

— Mais non, Ellen, lui dis-je d'un ton rassurant. Il ne vous arrivera rien du tout.

# 15

La mission que j'avais confiée à Abby consistait à se renseigner sur Barry Aranoff. Partie le lendemain matin pour Roanoke, elle revint le soir, quelques minutes avant que Marino que j'avais invité à dîner, ne se présente à ma porte.

Lorsqu'il découvrit Abby dans la cuisine, ses pupilles se contractèrent et son visage vira à l'écarlate.

— Un Jack Black ? lui demandai-je.

Quand je revins du bar, Abby était en train de fumer, assis à la table, et Marino, debout devant la fenêtre, l'air sombre contemplait la mangeoire par les stores entrouverts.

— Vous ne verrez pas beaucoup d'oiseaux à cette heure-ci, lui dis-je. À moins que vous ne guettiez les chauves-souris.

Il ne répondit pas ni ne se retourna.

Je servis la salade, mais ce n'est que lorsque je versai du chianti dans les verres que Marino finit par prendre une chaise et s'asseoir.

— Vous m'avez pas dit que vous aviez du monde, fit-il sur un ton de reproche.

— Si je vous l'avais dit, vous ne seriez pas venu, répliquai-je.

— Moi non plus, je n'étais pas prévenue, dit Abby d'un air pincé. Mais maintenant qu'il est clair qu'on est ravis d'être ensemble, mangeons !

Une des rares choses que j'avais apprises lors de mon mariage raté avec Tony, c'était bien d'éviter les affrontements tard le soir ou juste avant de se mettre à table. Je fis de mon mieux pour maintenir un semblant de conversation, mais attendis le café pour dire ce que j'avais à dire.

— Abby va rester quelques jours chez moi, annonçai-je à Marino.

— C'est votre affaire, dit-il en prenant un sucre.

— C'est aussi la vôtre. Nous sommes tous dans la même galère.

— Peut-être, mais d'abord… (Il leva les yeux vers Abby.)… j'aimerais savoir à quel moment de votre bouquin vous allez placer ce charmant petit dîner qu'on vient d'avoir. Comme ça j'aurai pas à tout me taper, j'irai directement à la bonne page.

— Vous savez, Marino, vous êtes vraiment con, parfois, dit Abby.

— Je peux même être drôlement vicieux, si vous voulez savoir.

— Ouh ! J'ai hâte de voir ça !

Sortant un stylo de sa poche de poitrine, Marino le lança sur la table.

— Prenez donc des notes. Je ne voudrais pas que vous déformiez mes propos.

Abby le fusilla du regard.

— Ça suffit ! m'exclamai-je.

Ils tournèrent tous deux la tête vers moi.

— Vous vous conduisez comme les autres, ajoutai-je.

— Qui ça ? demanda Marino.

— Comme tout le monde, dis-je. J'en ai par-dessus la tête des mensonges, de la jalousie, des rapports de force. Ça n'est pas ça que j'attends de mes amis. Je croyais que vous étiez des amis.

Je repoussai ma chaise.

— Si ça vous amuse de vous engueuler comme des chiffonniers, continuez, mais moi j'en ai assez !

Je me levai et emportai mon café au salon, où j'allumai la stéréo et fermai les yeux. La musique était ma thérapie, et depuis quelque temps, j'écoutais beaucoup Bach. C'était la Symphonie n°2, cantate n °29 qui était sur la platine. Je me détendis peu à peu. Pendant plusieurs semaines, après le départ de Mark, quand je n'arrivais pas à m'endormir, je redescendais au salon, mettais le casque et m'immergeais dans Beethoven, Mozart ou Pachelbel.

Lorsqu'ils me rejoignirent un quart d'heure plus tard, Marino et Abby avaient l'air penaud d'un couple qui vient de se rabibocher après une scène de ménage.

— Euh… nous avons discuté, dit Abby lorsque j'eus éteint la chaîne. J'ai expliqué les choses du mieux que j'ai pu. Je crois que nous sommes arrivés à un niveau raisonnable de compréhension mutuelle.

Je fus ravie de la nouvelle.

— C'est mieux qu'on se serre les coudes, tous les trois, fit Marino. Et puis merde, Abby est pas vraiment journaliste pour l'instant.

La réflexion n'enchanta guère Abby, mais, miracle ! ils paraissaient décidés à coopérer.

— Quand son livre sortira, reprit Marino, cette histoire sera sans doute terminée. C'est ça le plus important. Ça fait presque trois ans que ça dure et dix gosses sont morts. Douze si on compte Jill et Elizabeth. (Il secoua la tête, le regard dur.) Celui qui bute ces mômes prendra jamais sa retraite, Doc. Il va continuer jusqu'à ce qu'on l'épingle. Et en général, dans des affaires comme celle-ci, c'est par un coup de chance qu'on arrive.

— On a peut-être déjà eu notre coup de chance, lui Abby. Ce n'est pas Aranoff qui conduisait la Lincoln.

— Vous êtes sûre ? demanda Marino.

— Certaine. Les quelques cheveux qui restent à Aranoff sont gris. Il mesure dans les 1 m 70 et pèse une centaine de kilo.

— Vous voulez dire que vous l'avez rencontré ?

— Non, répondit-elle. Il n'était toujours pas rentré. J'ai été chez lui et j'ai vu sa femme. J'avais mis un pantalon de travail et des

bottes. Je lui ai dit que j'étais de la compagnie d'électricité et que je venais vérifier leur compteur. On s'est mis à bavarder. Elle m'a offert un coca et j'ai vu une photo de famille. Je me suis assurée que c'était bien Aranoff qui était dessus. C'est comme ça que je sais à quoi il ressemble. Ce n'est pas le type qu'on a vu l'autre jour. Ni celui qui me suivait à Washington.

— Vous vous êtes pas trompée en relevant le numéro ? Marino en se tournant vers moi.

— Non, fis-je. Et même si je m'étais trompée, la coïncidence serait incroyable. Les deux voitures seraient des Lincoln Mark Seven de 1990 ? Et Aranoff se trouverait dans le secteur de Williamsburg-Tidewater juste au moment où je relèverais par erreur un numéro de plaque qui serait justement le sien ?

— J'ai l'impression qu'Aranoff et moi, on va avoir une petite conversation, fit Marino.

Marino me rappela au bureau dans la semaine.

— Vous êtes assise ? fit-il sans préambule.

— Vous avez vu Aranoff.

— Bingo ! Il a quitté Roanoke le lundi 10 février pour Dan ville, Petersburg et enfin, Richmond. Le mercredi 12, il se trouvait du côté de Tidewater, et c'est là que ça devient Intéressant. Il devait être à Boston le jeudi 13, c'est-à-dire le jour où Abby et vous étiez à Williamsburg. La veille, c'est-à-dire le mercredi 12, Aranoff a laissé sa voiture au parking longue durée de l'aéroport de Newport News. Il a pris l'avion pour Boston, où il a tourné presque toute la semaine avec une voiture de location. Il est revenu à Newport News hier matin, il a récupéré sa voiture et il est rentré chez lui.

— Vous voulez dire qu'on lui aurait subtilisé ses plaques sur le parking de l'aéroport, et qu'on les lui aurait remises avant son retour ? demandai-je.

— À moins qu'Aranoff mente, et je ne vois pas de raison pour ça, ça me paraît la seule explication, Doc.

— Quand il a récupéré sa voiture, il n'a rien remarqué ?

— Non. On l'a examinée ensemble dans son garage. Les deux plaques étaient en place, mais elles étaient poussiéreuses, et on voyait nettement des traces de doigts. J'ai pas relevé d'empreintes, mais celui qui les a démontées devait porter des gants.

— La voiture était-elle garée dans un endroit dégagé, sur le parking ?

— Aranoff dit qu'il l'a laissée à peu près au milieu du parking, qui était presque complet.

— Vous ne croyez pas que si sa voiture était restée plusieurs jours

sans plaques, un gardien ou quelqu'un l'aurait remarquée ? dis-je.

— Pas sûr. Les gens ne sont pas si observateurs que ça. Quand ils laissent leur bagnole à l'aéroport ou qu'ils reviennent de voyage, leur seule idée c'est de ne pas rater leur avion, ou bien de fourrer les bagages dans le coffre et de rentrer chez eux le plus vite possible. Même si quelqu'un avait remarqué la voiture, c'est pas évident qu'il l'aurait signalée à la sécurité. Et de toute façon la sécurité n'aurait rien pu faire avant le retour du propriétaire, parce que c'est à lui de signale ou non la disparition de ses plaques. Quant au vol lui-même ça n'a rien de compliqué. Allez à l'aéroport après minuit, vous verrez personne. Si c'était moi, je serais allé au parking, comme si je venais récupérer ma voiture, et cinq minutes après, je ressortais avec le jeu de plaques dans ma serviette.

— Vous pensez que ça s'est passé comme ça ?

— Mon hypothèse, dit Marino, c'est que le type qui vous demandé son chemin la semaine dernière n'était pas un détective, ni un agent du FBI, ni un espion. C'était quelqu'un qui mijotait un coup. Un trafiquant de drogue ou n'importe quoi. Je pense que la Mark Seven gris anthracite qu'il conduisait était à lui, mais que pour plus de sécurité, quand il est sur un coup, il change les plaques au cas où sa bagnole serai repérée.

— Plutôt risqué s'il se fait arrêter et contrôler pour avoir grillé un feu, observai-je. Son numéro ne correspondrait pas aux papiers de la voiture.

— Exact. Mais je pense qu'il ne ferait pas la bêtise de se faire arrêter pour une broutille. Il fait tout pour ne pas se faire repérer, il veut surtout pas qu'on relève son numéro.

— Pourquoi ne pas utiliser une voiture de location ?

— Parce que c'est aussi dangereux que de se balader avec ses propres plaques. N'importe quel flic repère tout de suite une voiture de location puisque leurs numéros commencent par R. Et avec le numéro, on peut savoir qui l'a louée. C'est bien plus sûr de changer ses plaques. Et le parking longue durée d'un aéroport est une excellente idée. J'aurais fait la même chose.

— Et si le propriétaire rentre plus tôt que prévu et s'aperçoit qu'il n'a plus ses plaques ?

— Si je vois que la bagnole est plus dans le parking, je les balance dans une poubelle. Aucun risque dans tous les cas.

— Seigneur ! L'homme que nous avons vu avec Abby était peut-être le tueur, Marino.

— Le type que vous avez vu n'était pas un représentant ni un dragueur, dit-il. Il mijotait quelque chose. Ce qui ne veut pas dire que c'est un tueur.

— L'autocollant Colonial Williamsburg…

— Je vais m'occuper de ça. Voir si je peux récupérer la liste de tous les gens à qui on en a remis un.

— La voiture que Mr Joyce a vue sur la route devant chez lui, avec les phares éteints, aurait pu être une Lincoln Mark Seven, dis-je.

— Possible. La Mark Seven est sortie en 1990. Jim et Bonnie ont été assassinés pendant l'été 1990. Et dans le noir, Mr Joyce a pu confondre une Mark Seven avec une Thunderbird.

— Du travail en perspective pour Wesley, marmonnai-je.

— Ouais, fit Marino. Faut que je l'appelle.

Avec le mois de mars, on sentit que l'hiver touchait à sa fin. Le soleil me réchauffait le dos alors que je nettoyais le pare-brise de la Mercedes pendant qu'Abby faisait le plein. La brise, tiède, paraissait nettoyée par plusieurs jours de pluie. Les gens sortaient, lavaient leur voiture ou enfourchaient leur vélo. La terre s'étirait, pas encore tout à fait réveillée.

J'allai payer l'essence à la caisse et rapportai deux gobelets de café. Ensuite, Abby et moi partîmes pour Williamsburg, les vitres entrouvertes et Bruce Hornsby chantant *Harbor Lights* à la radio.

— J'ai appelé mon répondeur avant de partir, m'annonça Abby.

— Alors ?

— Cinq appels sans message.

— Cliff ?

— À coup sûr, dit Abby. Pas pour me parler, juste pour savoir si je suis chez moi.

— Pourquoi, s'il ne veut pas te parler ?

— Il ne sait pas que j'ai changé mes serrures.

— Alors c'est qu'il est stupide. Sinon, il aurait compris tout de suite que tu avais compris.

— Il n'est pas stupide, répondit Abby en regardant par vitre.

J'ouvris le toit et songeai à Pat Harvey. Que faisait-elle ces temps-ci ? À quoi pensait-elle ?

— As-tu parlé à Pat Harvey ? demandai-je à Abby.

— Oui.

— Depuis les articles du *Post ?* Elle acquiesça.

— Comment va-t-elle ?

— Autrefois j'ai lu un livre écrit par un missionnaire en Afrique. Il avait rencontré dans la jungle un homme qui lui avait paru tout à fait normal jusqu'à ce qu'il sourie. Là il s'était aperçu qu'il avait les dents limées en pointe. C'était un cannibale.

Sa voix était empreinte de colère, son humeur soudain rembrunie. Je ne comprenais pas de quoi elle parlait.

— Pat Harvey est pareille, poursuivit-elle. Je suis passée la voir

l'autre jour en allant à Roanoke. Nous avons échangé quelques mots sur les articles du *Post,* et j'ai d'abord cru qu'elle prenait ça avec un certain détachement. Jusqu'à ce qu'elle sourie. Son sourire m'a figé le sang dans les veines.

Je ne savais que dire.

— C'est là que j'ai compris que les articles de Cliff lui avaient fait perdre l'esprit. La mort de Deborah l'avait déjà secouée, mais les articles ont été le coup de grâce. En lui parlant, j'ai eu l'impression qu'il manquait quelque chose, que quelque chose n'était plus là. Et je me suis aperçue que ce qui n'était plus là, c'était Pat Harvey.

— Savait-elle que son mari avait une maîtresse ?

— En tout cas maintenant elle le sait.

— Si c'est vrai, ajoutai-je.

— Cliff n'écrit rien qu'il ne puisse étayer ou attribuer à une source crédible.

Je me demandai ce qui me ferait basculer l'esprit. Lucy, Mark ? Être paralysée des mains ou devenir aveugle à la suite d'un accident ? J'ignorais ce qu'il faudrait pour me rendre folle. Peut-être était-ce comme la mort. Une fois qu'on est de l'autre côté, on n'a plus conscience de rien.

Nous arrivâmes dans Old Towne peu après midi. L'ensemble où avaient vécu Jill et Elizabeth était un groupe d'immeubles en brique banals et tous semblables. Les entrées principales étaient pourvues de marquises portant en rouge le numéro des bâtiments. Des pelouses noircies par le gel et des plates-bandes de fleurs recouvertes de bouts d'écorce tentaient d'égayer les abords.

Nous nous garâmes sur le parking. En levant la tête, nous aperçûmes ce qui avait été le balcon de Jill. À travers les barreaux de la balustrade, deux rocking-chairs bleu et blanc se balançaient doucement dans le vent. Une chaîne destinée à recevoir une plante en pot pendait d'un crochet au plafond. Elizabeth habitait de l'autre côté du parking. Les deux amies pouvaient se voir de leur appartement respectif. Elles savaient quand l'autre allait se coucher ou se levait, quand elle était chez elle ou pas.

Pendant un moment, Abby et moi restâmes plongées dans un triste silence.

— Elles étaient plus qu'amies, n'est-ce pas, Kay ? fit-elle enfin.

— Répondre à cette question serait alimenter les rumeurs.

Abby eut un petit sourire.

— Pour être franche, l'idée m'en était venue à l'époque. Disons que ça m'a traversé l'esprit. Mais personne ne m'en a jamais parlé. (Elle se tut un instant.) Je crois savoir ce qu'elles ressentaient.

Je la regardai.

— Ça devait être un peu comme moi avec Cliff. Toujours à se

cacher, à faire semblant, à gaspiller la moitié de son énergie à s'inquiéter du qu'en-dira-t-on, à craindre d'être découverts.

— Et le plus triste dans l'histoire, fis-je en enclenchant une vitesse, c'est qu'en général les gens s'en contrefichent. Ils sont bien trop préoccupés d'eux-mêmes.

Abby regarda défiler les rues en silence.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— En direction approximative du centre-ville.

Je ne lui avais pas précisé notre itinéraire ce matin. Je lui avais seulement dit que je voulais « jeter un coup d'œil ».

— Tu espères revoir cette foutue voiture, pas vrai ?

— On peut toujours essayer.

— Et que feras-tu si tu la trouves, Kay ?

— On relèvera le numéro. Nous verrons bien à qui elle appartient, cette fois-ci.

— Ça, alors ! fit-elle en riant. Si tu la retrouves, je t'offre cent dollars.

— Tu ferais mieux de préparer ton chéquier, parce que si elle est dans cette ville, je la trouverai.

Et je la trouvai, moins d'une demi-heure plus tard, en suivant le vieux principe selon lequel le meilleur moyen de retrouver un objet perdu, c'est de revenir sur ses pas. En effet, lorsque je revins à Merchant's Square, la Lincoln trônait sur le parking, non loin de l'endroit où nous l'avions aperçue la première fois.

— Seigneur, murmura Abby. Je n'arrive pas à le croire.

La voiture était vide, le soleil se reflétait sur le pare-brise. Brillante comme un sou neuf, elle paraissait sortir du lavage. Le pare-chocs arrière portait à gauche un autocollant de parking. Le numéro de la plaque, qu'Abby releva, était ITU-144.

— C'est trop facile, Kay. Ça ne peut pas être ça.

— Nous ne savons pas encore si c'est la même voiture, fis-je d'un ton doctoral. On dirait que c'est la même, mais nous n'en avons pas la preuve.

J'allai me garer à une vingtaine d'emplacements plus loin, entre un break et une Pontiac, et passai en revue les devantures des magasins bordant la place. Une boutique de souvenirs, un encadreur, un restaurant. J'aperçus, entre un bureau de tabac et une boulangerie, une petite et discrète librairie-dépôt de presse avec une vitrine encombrée de livres. Une enseigne en caractères gothiques était suspendue au-dessus de l'entrée : *The Dealer's Room.*

— Les mots croisés, soufflai-je tandis qu'un frisson glacé me parcourait la colonne vertébrale.

— Quoi ? fit Abby qui examinait toujours la Lincoln.

— Jill et Elizabeth aimaient les mots croisés. Le dimanche matin

elles allaient souvent prendre le petit déjeuner dehors, et elles achetaient le *New York Times.*

J'ouvrais déjà ma portière.

Abby posa une main sur mon bras.

— Doucement, Kay, fit-elle. Réfléchissons d'abord.

Je me réappuyait au dossier.

— Tu ne peux pas entrer là-dedans comme ça, me dit-elle d'un ton catégorique.

— Je veux juste acheter le journal.

— Et qu'est-ce que tu feras si le type est là ?

— Je m'assurerai que c'est bien celui qui était au volant l'autre jour. Je pense que je le reconnaîtrais.

— Lui aussi pourrait te reconnaître.

— « Dealer » pourrait être une allusion aux cartes[6], songeai-je à voix haute tandis qu'une jeune femme aux cheveux courts et bouclés entrait dans la boutique. Celui qui distribue les cartes distribue les valets de cœur.

— Tu lui as parlé quand il t'a demandé son chemin, déclara Abby d'une voix ferme. Ta photo est passée à la télé. Pas question que tu y ailles. C'est moi qui y vais.

— Nous irons ensemble.

— C'est de la folie !

— Tu as raison, fis-je d'un ton résolu. Reste ici. J'y vais.

Je sortis avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Elle descendit aussi et resta debout à côté de la voiture, interdite, me regardant marcher d'un pas décidé vers la librairie.

Mon cœur cognait dans ma poitrine lorsque je posai la main sur la froide poignée en cuivre, et je sentis mes genoux flageoler en pénétrant dans la boutique.

Il se tenait derrière son comptoir, le sourire aux lèvres, en train de rédiger une facture pour une cliente vêtue d'un ensemble de daim.

— …parce que ça sert à ça, les anniversaires, gazouillait-elle, À offrir à votre mari un livre que *vous* avez envie de lire…

— Peu importe, si vous avez les mêmes goûts, répondit-il.

Il avait une voix douce, apaisante, une voix qui inspirait confiance.

Maintenant que j'étais à l'intérieur, j'avais une violente envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir. Je vis des piles de journaux sur le comptoir, dont le *New York Times.* J'aurais pu en prendre un, le payer et sortir. Mais je ne voulais pas croiser son regard.

C'était lui.

Je fis demi-tour et ressortis.

Abby m'attendait en fumant une cigarette.

— Impossible qu'il travaille ici et ne sache pas comment rejoindre la 64, dis-je en démarrant.

Elle comprit aussitôt.

— Tu veux appeler Marino maintenant, ou attendre que nous soyons rentrées à Richmond ?

— Nous allons l'appeler tout de suite.

Je lui téléphonai d'une cabine, mais on m'informa qu'il était à l'extérieur. Je lui laissai un message : « ITU-144. Rappelez-moi. »

Abby me posa des tas de questions auxquelles je m'efforçai de répondre. Puis la conversation tomba peu à peu et je conduisis en silence. J'avais l'estomac retourné. Je faillis m'arrêter. J'avais envie de vomir.

Abby m'observait, l'air inquiet.

— Mon Dieu, Kay, tu es blanche comme un linge.

— Ça va, ça va.

— Tu veux que je prenne le volant ?

— Non, ça va, je t'assure.

En rentrant, je montai directement dans ma chambre. Mes mains tremblaient en composant le numéro. Le répondeur de Mark se déclencha à la deuxième sonnerie. J'allais raccrocher mais le son de sa voix m'arrêta.

« Désolé, mais je ne peux pas vous répondre pour l'instant…»

Après le bip, j'hésitai un instant puis reposai doucement le combiné sur sa fourche. Levant les yeux, je découvris Abby dans l'encadrement de ma porte. D'après son expression, je compris qu'elle savait ce que je venais de faire.

Mes yeux s'emplirent de larmes, et elle vint s'asseoir sur le lit à côté de moi.

— Pourquoi ne lui as-tu pas laissé de message ? murmura-t-elle.

— Comment sais-tu à qui je téléphonais ? demandai-je en m'efforçant de contrôler ma voix.

— Parce que j'ai la même réaction. Quand ça ne va pas, j'ai envie de décrocher le téléphone. Même maintenant, après tout ce qui s'est passé. J'ai encore envie d'appeler Cliff.

— Tu l'as déjà fait ?

Elle secoua lentement la tête.

— Ne le fais pas, Abby. Ne fais jamais ça.

Elle m'examina attentivement.

— C'est d'avoir vu ce type, dans la librairie ?

— Je ne sais pas.

— Je crois que si. Tu as senti quelque chose.

Je détournai les yeux.

— Je sens quand je m'approche trop près. Ça m'est déjà arrivé. Je me demande pourquoi je recommence.

— Les gens comme nous ne peuvent s’en empêcher, dit-elle. Quelque chose nous pousse. Voilà pourquoi ça nous arrive.

Je ne pouvais lui avouer ma peur. Si Mark avait répondu à mon coup de téléphone, je ne sais pas non plus si j’aurais pu la lui avouer.

— Avec tout ce que tu sais sur la mort, dit Abby sans me regarder, t’arrive-t-il de penser à la tienne ?

Je me levai du lit.

— Où est passé Marino, merde ? fis-je en attrapant le téléphone pour essayer de le joindre.

# 16

Des jours, des semaines d'anxieuse attente suivirent. Je n'avais aucune nouvelle de Marino depuis que je lui avais transmis l'information concernant *The Dealer's Room.* Je n'avais eu de nouvelle de personne. Chaque heure qui passait rendait ce silence plus assourdissant et plus inquiétant.

Le premier jour du printemps, je sortis de la salle de conférence où je venais de parler pendant trois heures avec deux avocats. Rose m'annonça que j'avais quelqu'un au téléphone.

— Kay ? Benton à l'appareil.

— Bonsoir, dis-je en sentant une décharge d'adrénaline me parcourir.

— Pourriez-vous venir à Quantico demain ?

Je pris mon agenda. Rose avait noté un rendez-vous qui serait facilement reporté.

— Quand ?

— 10 heures, si ça vous va. J'ai prévenu Marino.

Avant que je puisse lui poser la moindre question, il m'annonça qu'il ne pouvait pas me parler et que je saurai tout le lendemain.

Je quittai le bureau à 18 heures. Le soleil était couché et il faisait froid. En m'engageant dans mon allée d'accès, je remarquai que les lumières étaient allumées. Abby était donc à la maison.

Nous nous voyions rarement depuis quelque temps. Nous étions accaparées par des activités qui ne nous laissaient guère le temps de nous parler. Elle ne faisait jamais les courses, mais scotchait de temps à autre un billet de cinquante dollars sur le réfrigérateur, ce qui payait largement le peu qu'elle mangeait. Quand la réserve de vin ou de whisky baissait, je trouvais un billet de vingt dollars sous la bouteille. Quelques jours auparavant, j'avais découvert un billet de cinq dollars sur le couvercle d'un carton de lessive presque vide. Me promener à travers la maison était devenu une étrange chasse au trésor.

Au moment où j'ouvrais la porte, Abby surgit brusquement et me fit sursauter.

— Excuse-moi, dit-elle. J'ai entendu la voiture. Je ne voulais pas te faire peur.

Je me sentis stupide. Depuis qu'elle s'était installée chez moi, je me sentais de plus en plus nerveuse. En fait, je ne réagissais pas très bien à la violation de mon intimité.

— Je te prépare un verre ? demanda-t-elle.

Abby avait l'air fatiguée.

— Oui, merci, dis-je en déboutonnant mon manteau.

Je jetai un coup d'œil dans le salon. Sur la table basse, à côté d'un cendrier plein, j'aperçus un verre à vin vide et plusieurs calepins.

J'ôtai mon manteau et mes gants, montai dans ma chambre et les déposai sur le lit avant d'écouter les messages sur mon répondeur. Ma mère avait appelé. Je pouvais gagner une récompense si je rappelais tel numéro avant 20 heures. Marino m'indiquait à quelle heure il passerait me prendre le lendemain matin. Mark et moi continuions à nous manquer, ne communiquant que grâce à nos répondeurs.

— Je vais à Quantico demain, dis-je à Abby en regagnant le salon.

Elle désigna un verre servi à mon intention sur la table basse.

— Marino et moi avons une réunion avec Benton, dis-je.

Elle prit son paquet de cigarettes.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, poursuivis-je. Peut-être que toi, tu le sais.

— Pourquoi le saurais-je ?

— Je ne te vois pas beaucoup à la maison. Je ne sais pas ce que tu fais ces jours-ci.

— Quand tu es au bureau, je ne sais pas non plus ce que tu fais.

— Rien de particulier, dis-je d'un ton désinvolte pour tenter de dissiper la tension. Que voudrais-tu savoir ?

— Je ne te le demande pas parce que je sais que tu n'aimes pas parler de ton travail, dit-elle. Je ne veux pas être indiscrète.

J'en conclus que si je l'interrogeais sur ce qu'elle faisait, c'est *moi* qui me rendrais coupable d'indiscrétion.

— Abby, tu es distante depuis quelque temps.

— Non, préoccupée. Ne le prends pas pour toi.

Elle avait certainement beaucoup de choses en tête, avec son livre et les questions qu'elle se posait sur son avenir, mais je ne l'avais encore jamais vue aussi renfermée.

— Je m'inquiète, c'est tout.

— Parce que tu ne me connais pas, Kay. Quand je m'implique dans quelque chose, je m'y lance à fond, je ne pense à rien d'autre. (Elle se tut un instant avant d'ajouter :) Tu avais raison de dire que ce livre était pour moi l'occasion de me racheter. C'est tout à fait vrai.

— Heureuse de l'entendre, Abby. Et te connaissant, je suis sûre que ça sera un best-seller.

— Peut-être. Je ne suis pas la seule à avoir pensé à écrire un livre sur ces meurtres. Mon agent a entendu des rumeurs sur d'autres contrats. Mais j'ai de l'avance. J'aurai fini avant tout le monde si je continue à ce rythme.

— Ce n'est pas ton livre qui me préoccupe, c'est toi.

— Moi aussi, je t'aime beaucoup, Kay, dit-elle. J'apprécie ce que tu as fait en m'hébergeant. Je ne resterai plus très longtemps maintenant, je te promets.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras.

Elle rassembla ses calepins et son verre.

— Je ne vais pas tarder à me lancer dans l'écriture proprement dite, et pour ça, il me faut mon espace et mon ordinateur.

— C'est donc des recherches que tu fais en ce moment ?

— Oui. Et je découvre des tas de choses dont je ne savais même pas que je les cherchais, dit-elle mystérieusement avant de gagner sa chambre.

Alors que la sortie pour Quantico était en vue, la circulation fut brusquement stoppée. Un accident bloquait l'I-95, et plus personne ne passait. Marino alluma son gyrophare et grimpa sur le talus. Après une bonne centaine de mètres de cahots et de cailloux projetés sous le châssis, nous pûmes rejoindre la bretelle.

Depuis deux heures, j'écoutais Marino m'exposer en détail ses exploits domestiques, tandis que je m'inquiétais pour Abby et me demandais ce que Wesley avait à nous dire.

— J'aurais jamais cru que les stores vénitiens étaient une telle saloperie, se plaignit Marino alors que nous dépassions des baraquements de Marines et un champ de tir. J'ai commencé par les asperger au 409, d'accord ? (Il me jeta un coup d'œil de côté.) J'en avais pour plus d'une minute par latte, avec des feuilles de Sopalin qui volaient partout. Finalement, j'ai décroché ces foutus machins des fenêtres et je les ai mis dans la baignoire avec de l'eau chaude et de la lessive. Ça a marché du tonnerre.

— Génial, marmonnai-je.

— J'ai aussi commencé à arracher la tapisserie dans la cuisine, poursuivit-il. Elle y était quand on est arrivés et Doris a jamais pu s'y faire.

— La question, c'est de savoir si elle vous plaît à *vous,* puisque c'est vous qui vivez dans la maison.

Il haussa les épaules.

— J'y ai jamais fait attention, si vous voulez savoir. Mais je me dis que si Doris dit qu'elle est moche, c'est que ça doit être vrai. On avait aussi parlé de vendre le camping-car et d'investir dans une piscine démontable. J'me suis finalement décidé. Je devrais l'avoir avant l'été.

— Attention, Marino, dis-je d'une voix douce. Soyez bien sûr que vous faites tout ça pour vous.

Il ne répondit pas.

— N'agissez pas en fonction d'un espoir qui ne se réalisera peut-être jamais.

— Bah, ça fait rien, finit-il par répondre. Même si elle revient pas,

ça fait pas de mal d'arranger un peu la maison.

— Il faudra bien que vous me la montriez, un de ces jours, dis-je.

— Ouais. Je suis toujours fourré chez vous et vous êtes jamais venue chez moi.

Il gara la voiture et nous en descendîmes. L'Académie du FBI continuait de se développer à la périphérie de la base de l'US Marine Corps. Le bâtiment principal, avec sa fontaine et ses drapeaux, abritait désormais les bureaux de l'administration, tandis que le centre vital de l'Académie avait été transféré dans un bâtiment voisin en brique. Un nouveau bâtiment, sans doute destiné à accueillir des dortoirs, avait surgi du sol depuis ma dernière visite. On entendait au loin des coups de feu semblables à des pétards explosant en série.

Marino déposa son 38 à la réception. Nous signâmes le registre et agrafâmes des badges de visiteurs à nos poches de poitrine, puis il m'entraîna par une série de raccourcis qui nous firent éviter les passages couverts en brique et verre reliant les différents bâtiments. Nous traversâmes une aire de chargement puis des cuisines avant d'émerger à l'arrière d'une boutique de souvenirs, que Marino traversa à grandes enjambées sans un regard pour la jeune vendeuse qui, occupée à ranger un arrivage de sweatshirts, entrouvrit la bouche pour une protestation muette devant notre peu orthodoxe irruption. Sortant du magasin, nous obliquâmes une dernière fois avant d'arriver au *Boardroom,* où Wesley nous attendait à une table d'angle.

Il ne perdit pas de temps en bavardages.

Le propriétaire de la boutique *The Dealer's Room* s'appelait Steven Spurrier. Wesley nous le décrivit comme « un homme de 38 ans, blanc, cheveux noirs, yeux marron. Taille 1 m 78, poids 80 kilos ». Pour l'instant Spurrier n'avait pas été arrêté ni interrogé, mais placé sous surveillance permanente. Ce qu'on avait découvert n'était pas tout à fait habituel.

À plusieurs reprises, tard le soir, il avait quitté son domicile, une maisonnette en brique d'un étage, pour se rendre dans des bars et sur des aires d'autoroute. Il ne restait jamais longtemps au même endroit. Il était toujours seul. La semaine précédente, il avait abordé un jeune couple sortant d'un bar nommé *Tom-Toms.* Il leur avait, à eux aussi, demandé son chemin. Rien ne s'était passé. Le couple était remonté en voiture et était parti. Spurrier avait regagné sa Lincoln et, après bien des détours, avait fini par rentrer chez lui. Sa voiture était équipée de ses vraies plaques.

— Nous avons un problème avec les pièces à conviction, déclara Wesley en me considérant d'un air sévère à travers ses lunettes sans monture. Notre labo a une douille vide, et vous avez la balle qui a été retirée du corps de Deborah Harvey.

— Ce n'est pas moi qui l'ai, précisai-je. C'est le Bureau de

pathologie. Je suppose que vous avez commencé l'examen ADN du sang trouvé dans la voiture d'Elizabeth Mott.

— Pas de résultats avant une semaine ou deux.

Je hochai la tête. Le laboratoire ADN du FBI était équipé de cinq sondes polymorphes. Chaque sonde devait rester environ une semaine dans le développeur à rayons X, raison pour laquelle j'avais écrit récemment une lettre à Wesley lui suggérant de demander à Montana un bout de garniture du siège ensanglanté de la Volkswagen afin de procéder tout de suite à son analyse.

— L'examen ADN sert à rien si on a pas de sang du suspect, nous rappela Marino.

— On s'en occupe, fit Wesley.

— Bon, en tout cas, on pourrait coincer Spurrier pour l'histoire des plaques. Lui demander comment ça se fait qu'il se baladait il y a quelques semaines avec les plaques d'Aranoff.

— Nous ne pourrons pas le prouver. Ça sera la parole d'Abby et Kay contre la sienne.

— Tout ce qu'il faut, c'est qu'un magistrat nous signe un mandat, fit Marino. Ensuite on passera la baraque au peigne fin. Si ça se trouve il a dix paires de godasses qui lui appartiennent pas. Ou p't'être un Uzi, ou des balles Hydra-Shok, qui sait ce qu'on pourrait dénicher ?

— C'est bien notre intention, dit Wesley. Mais faisons les choses dans l'ordre.

Il se leva pour aller rechercher du café. Marino prit nos deux tasses et le suivit. À cette heure de la matinée, le *Boardroom* était désert. Je regardai, autour de moi, les tables vides, la télévision dans son coin, et j'essayai de m'imaginer ce qui se passait ici tard le soir. Les agents en stage d'entraînement vivaient comme des moines. Les membres du sexe opposé, l'alcool et le tabac étaient interdits dans les chambres, qui ne fermaient pas à clé. Mais le *Boardroom* servait de la bière et du vin. Les arrosages, les querelles, les ragots, tout se passait ici. Mark m'avait raconté qu'il avait un soir mis fin à une bagarre déclenchée par un agent novice du FBI qui avait voulu faire du zèle en « arrêtant » une tablée de vieux routiers de la DEA. On avait fracassé plusieurs tables, bière et popcorn avaient valdingué partout.

Wesley et Marino revinrent à la table. Wesley posa son café et ôta sa veste de costume gris perle qu'il suspendit avec soin au dossier de sa chaise. Il portait une impeccable chemise blanche, une cravate de soie bleu paon ornée de minuscules fleurs de lis blanches, et des bretelles bleu paon. Marino était le négatif caricatural de cette gravure de mode. Avec son gros ventre, aucun costume n'aurait paru à son avantage, même si je devais lui rendre cette justice que depuis quelque temps, il faisait des efforts.

— Quels autres renseignements avez-vous sur Spurrier ?

demandai-je.

Wesley était en train de prendre des notes et Marino étudiait un dossier. J'eus l'impression qu'ils avaient tous deux oublié qu'il y avait une troisième personne à la table.

— Il n'a pas de casier, répondit Wesley en levant les yeux vers moi. Il n'a jamais été arrêté, même pas pour excès de vitesse. Il a acheté sa Lincoln en février 1990 chez un concessionnaire de Virginia Beach qui lui a concédé une reprise sur sa Town Car modèle 86. Il a réglé le reste en liquide.

— Il doit avoir des ressources, dit Marino. Grosses bagnoles, belle maison. J'ai du mal à croire que c'est sa boutique qui lui rapporte tout ça.

— Il ne roule pas sur l'or, rétorqua Wesley. D'après ses déclarations fiscales de l'an dernier, il a gagné moins de 300.000 dollars. Mais il possède des biens d'une valeur d'un demi-million de dollars, un compte boursier, des immeubles en bord de mer, des actions.

— Ben, mon colon, fit Marino en secouant la tête.

— Des personnes à charge ? demandai-je.

— Non, dit Wesley. Il n'est pas marié, ses parents sont morts. Son père a fait fortune dans l'immobilier à Northern Neck. Steven avait une vingtaine d'années quand il est mort. Je suppose que c'est de là que lui vient son argent.

— Et sa mère ? demandai-je.

— Elle est morte environ un an après son mari. Cancer. Steven est né tard, sa mère avait 42 ans. Il a un frère de quinze ans plus âgé que lui, Gordon, qui vit au Texas. Marié, quatre enfants.

Wesley continua de nous débiter ses renseignements sur Spurrier. Né à Gloucester, il avait fréquenté l'université de Virginie, où il avait obtenu une licence d'anglais. Ensuite il s'était engagé dans la marine, où il était resté moins de quatre mois. Il avait travaillé ensuite onze mois dans une imprimerie, où il avait la responsabilité de l'entretien des machines.

— J aimerais avoir des détails sur son séjour dans la marine, dit Marino.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, répondit Wesley. Après son engagement, il a été envoyé en camp d'entraînement dans la région des Grands Lacs. Ayant choisi comme spécialité le journalisme il a été nommé à l'École d'information militaire du fort Benjamin Harrison, à Indianapolis. Plus tard il a été envoyé en poste auprès du Commandant en chef de la flotte de l'Atlantique, à Norfolk. (Wesley leva les yeux de ses notes.) Un mois après, son père est mort et Steven a bénéficié d'une libération anticipée pour pouvoir retourner à Gloucester s'occuper de sa mère, qui souffrait déjà de son cancer.

— Et le frérot ? demanda Marino.

— Officiellement il n'a pas pu se dégager de ses responsabilités professionnelles et familiales qui le retenaient au Texas. (Il se tut un instant et nous regarda tour à tour.) Il y a peut-être d'autres raisons. Les relations de Steven avec sa famille m'intriguent, mais je ne pourrai pas en savoir plus avant un certain temps.

— Pourquoi ? fis-je.

— Il serait trop risqué d'interroger le frère maintenant. Je ne veux pas qu'il appelle Steven et lui mette la puce à l'oreille. De toute façon il est peu probable que Gordon accepte de coopérer. Les membres d'une même famille ont tendance à se serrer les coudes, même s'ils ne s'entendent pas bien.

— Vous avez interrogé des gens qui ont connu Spurrier ? demanda Marino.

— Deux ou trois personnes de la marine, des gens de l'université de Virginie, le patron de l'imprimerie où il travaillait.

— Qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Que c'était un solitaire, répondit Wesley. Qu'il n'était pas bon journaliste. Qu'il aimait mieux lire que faire des interviews ou écrire des articles. C'est pour ça que l'imprimerie lui allait bien. Il restait derrière, le nez dans un bouquin quand il n'y avait pas de travail. D'après son patron, Steven adorait bichonner les machines, mais il lui arrivait de passer des journées entières sans parler à personne. Il dit que Steven avait parfois des réactions bizarres.

— Par exemple ?

— Un jour, dit Wesley, une employée de l'imprimerie s'est sectionné le bout du doigt avec un cutter, et Steven a fait toute une scène parce qu'elle avait fait tomber du sang sur la machine qu'il venait de nettoyer. Sa réaction à la mort de sa mère a été tout aussi étrange. Steven était en train de lire pendant la pause déjeuner quand l'hôpital a appelé pour le prévenir. Il n'a manifesté aucune émotion. Il a regagné sa chaise et repris sa lecture.

— Drôlement chaleureux, le coco, fit Marino.

— Personne ne l'a décrit comme chaleureux.

— Que s'est-il passé après la mort de sa mère ? demandai-je.

— Je pense que c'est à ce moment-là qu'il a touché son héritage. Il s'est installé à Williamsburg, a pris la boutique de Merchant's Square en location et ouvert *The Dealer's Room.* C'était il y a neuf ans.

— Un an avant le meurtre de Jill Harrington et Elizabeth Mott, remarquai-je. Wesley hocha la tête.

— Il était déjà dans le secteur, dit-il. Il l'est depuis le début des meurtres. Il travaille dans son magasin depuis qu'il l'a ouvert, sauf pendant environ cinq mois il y a… hum… sept ans. La boutique est restée fermée pendant cette période. Nous ne savons pas ce qui a

motivé cette absence, ni où était Spurrier.

— Il s'occupe de la boutique tout seul ? demanda Marino.

— C'est une affaire modeste. Il n'a pas d'autre employé. Le magasin est fermé le lundi. Quand il n'a pas de client, il reste assis à lire un livre derrière son comptoir.

— Curieux qu'un individu aussi asocial, dis-je, choisisse un commerce où il est amené à avoir des contacts, aussi limités soient-ils, avec la clientèle.

— Au contraire, rétorqua Wesley. Une telle boutique peut constituer le poste d'observation idéal pour un voyeur, pour quelqu'un qui adore observer les autres sans trop s'impliquer. Nous avons également observé que les étudiants de William and Mary fréquentent sa boutique parce qu'à côté des ouvrages de grande diffusion, il propose des livres rares ou épuisés. Il possède aussi un stock important de romans d'espionnage et de revues militaires, ce qui lui vaut la clientèle des bases voisines. Si c'est bien le tueur, le fait de côtoyer de jeunes couples d'étudiants ou des militaires doit le fasciner, satisfaire son voyeurisme, et en même temps, susciter en lui des sentiments d'inadaptation, de frustration et de colère. Il hait ce qu'il envie, et il envie ce qu'il hait.

— J'aimerais savoir s'il a été humilié ou ridiculisé pendant son séjour dans la marine, fis-je.

— D'après ce qu'on m'a dit, oui. Les collègues de Spurrier le considéraient comme une lavette et un perdant, ses supérieurs le trouvaient arrogant et distant. Spurrier n'avait aucun succès auprès des femmes, et il préférait rester dans son coin, en partie par choix, en partie parce que sa personnalité n'avait rien d'attirant.

— Peut-être que son temps dans la marine a été le seul moment où il s'est cru un homme, dit Marino. Après, son père est mort et sa mère est tombée malade. Il a dû avoir l'impression de se faire baiser.

— C'est très possible, dit Wesley. Et le tueur que nous recherchons est persuadé que ses problèmes sont de la faute des autres. Il refuse d'en assumer la responsabilité. Il pense que sa vie est contrôlée par d'autres, c'est pourquoi contrôler les autres et son propre environnement est devenu pour lui une obsession.

— Une sorte de vengeance, dit Marino.

— Le tueur veut montrer qu'il a du pouvoir, poursuivit Wesley. Si son fantasme comporte des aspects militaires, ce que je crois, alors il pense qu'il est le soldat parfait. Celui qui tue sans se faire prendre. Celui qui échappe à l'ennemi, le nargue et s'en tire toujours. Il est même possible qu'il ait arrangé la mise en scène des meurtres pour que les enquêteurs y voient l'œuvre d'un militaire professionnel, voire d'un agent de Camp Peary.

— Sa manière de faire de la désinformation, dis-je.

— Il sait qu'il ne peut vaincre l'armée, reprit Wesley. Mais il peut ternir son image, la salir.

— Ça doit le faire jouir, fit Marino.

— Je pense que l'élément central, c'est que les actes du tueur sont le résultat de fantasmes sexuels violents que son isolement social a favorisés. Il croit vivre dans un monde injuste dont il peut s'échapper grâce à l'imagination. Ses fantasmes lui permettent d'exprimer ses émotions, de contrôler d'autres êtres humains, d'être le personnage qu'il s'est choisi et d'obtenir ce qu'il veut. Il peut contrôler la vie et la mort. Il a le pouvoir de décider s'il veut seulement blesser ou tuer.

— Dommage que Spurrier ne se contente pas *d'imaginer* qu'il bute des couples, dit Marino. Parce que, dans ce cas, on serait pas là à parler de lui, pas vrai ?

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que ça marche, lui répondit Wesley. Si votre pensée et votre imagination sont dominées par l'agressivité et la violence, votre comportement va peu à peu s'en imprégner. Les actes de violence nourrissent des pensées violentes, et les pensées violentes entraînent des actes encore plus violents. Au bout d'un certain temps, la violence et l'assassinat font partie de votre vie et vous n'y voyez plus rien de répréhensible. Plusieurs tueurs en série m'ont déclaré que quand ils tuaient, ils se contentaient de faire ce que beaucoup de gens ne font qu'imaginer.

— Malheur à celui qui a de mauvaises pensées, dis-je.

Je décidai alors d'exposer ma théorie concernant le sac à main de Deborah Harvey.

— Je pense qu'il est possible que le tueur ait su qui était Deborah, dis-je. Peut-être pas au moment où il a obligé le couple à le suivre, mais certainement au moment de la tuer.

— Expliquez-vous, dit Wesley en me considérant avec intérêt.

— Avez-vous vu le rapport du labo des empreintes ? leur demandai-je.

— Ouais, je l'ai vu, dit Marino.

— Quand Vander a examiné le sac de Deborah, il a trouvé des fragments d'empreintes sur ses cartes de crédit, mais rien sur son permis de conduire.

— Oui, et alors ? fit Marino d'un air perplexe.

— Étant en nylon étanche, son sac n'a pas souffert d'être resté dehors si longtemps. De plus, ses cartes de crédit et son permis étaient enfermés dans des pochettes en plastique, elles-mêmes glissées dans un compartiment avec fermeture Éclair. Le contenu du sac a donc été protégé des intempéries et de l'écoulement des fluides corporels de décomposition. Je n'aurais pas été autrement surprise si Vander n'avait découvert aucune empreinte. Mais ce qui m'intrigue, c'est qu'il y ait des traces sur les cartes de crédit, et pas sur le permis, alors que

nous savons que Deborah l'a présenté à la vendeuse du Seven-Eleven quand elle a essayé d'acheter de la bière. On aurait donc dû retrouver les empreintes de Deborah et celles de la vendeuse, Ellen Jordan. Ce que je me demande, c'est si le tueur n'a pas manipulé lui aussi le permis, avant de l'essuyer pour en effacer toute empreinte.

— Pourquoi aurait-il fait ça ? demanda Marino.

— Peut-être que quand ils se sont retrouvés dans la voiture, l'arme pointée sur eux, Deborah lui a dit qui elle était.

— Intéressant, dit Wesley.

— Deborah était peut-être une personne modeste, mais elle était très consciente de la notoriété de sa famille, poursuivis-je. Elle a peut-être cherché à influencer le tueur, à lui faire comprendre que s'il leur faisait du mal, il ne s'en tirerait pas. Il a pu être troublé au point de lui demander de prouver son identité, et c'est à ce moment qu'il aurait sorti le permis de Deborah de son sac.

— Dans ce cas, pourquoi le sac se serait retrouvé dans les bois, avec le valet de cœur à l'intérieur ? demanda Marino.

— Peut-être pour se donner un peu de temps, dis-je. Il se doutait que l'on retrouverait rapidement la Cherokee, et s'il avait compris qui était Deborah, il savait que toutes les polices du coin seraient sur les dents. Peut-être qu'il a préféré agir avec prudence et ne pas laisser le valet de cœur dans la voiture, où on l'aurait découvert tout de suite, mais avec les corps. En mettant la carte dans le sac et le sac sous le corps de Deborah, il était sûr qu'on retrouverait la carte, mais longtemps après. Il modifie un peu les règles, mais il gagne quand même la partie.

— Pas mal, fit Marino avant de se tourner vers Wesley. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que nous ne saurons peut-être jamais ce qui s'est passé, répondit Wesley. Mais je ne serais pas étonné d'apprendre que Deborah a agi comme vient de le décrire Kay. Une chose est certaine – quoi que Deborah ait pu dire, malgré les menaces qu'elle a pu proférer, le tueur ne pouvait pas courir le risque de les libérer, Fred et elle, parce qu'ils auraient pu l'identifier. Il a donc décidé de poursuivre l'exécution de son plan et de les tuer, mais cet élément inattendu a pu… (Il se tourna vers moi.) c'est vrai, le déstabiliser. Il a peut-être été amené à modifier son rituel. Peut-être aussi qu'il a laissé la carte dans le sac de Deborah pour montrer dans quel mépris il les tenait, elle et sa famille.

— Genre : « Je vous emmerde », dit Marino.

— Possible, répondit Wesley.

Steven Spurrier fut arrêté le vendredi suivant quand les deux

agents du FBI et le détective de la ville qui le filaient l'eurent suivi jusqu'au parking longue durée de l'aéroport de Newport News.

Lorsque le coup de téléphone matinal de Marino me réveilla, ma première pensée fut qu'un autre couple avait disparu. Il me fallut un moment pour comprendre de qui il parlait.

— Ils l'ont coincé en train de piquer un jeu de plaques, disait-il. Ça lui a valu une inculpation de vol. Ils n'ont pas su faire mieux, mais au moins, ça nous fournit la cause probable qui va nous permettre de le cuisiner à fond.

— C'était encore une Lincoln ? demandai-je.

— Un modèle 1991, cette fois, gris métallisé. Il est en garde à vue en attendant de passer devant le juge, mais on ne va pas pouvoir le garder pour un délit si mince. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est gagner du temps, faire traîner les choses au maximum. Mais ils seront bien obligés de le relâcher.

— Est-ce qu'on a obtenu un mandat de perquisition ?

— Sa piaule grouille de flics et même de Feds.

— Vous allez les rejoindre, je suppose ?

— Ouais. Je vous tiendrai au courant, dit-il.

Je ne pus me rendormir. Un peignoir jeté sur les épaules, je descendis et allumai une lampe dans la chambre d'Abby.

— Ce n'est que moi, dis-je tandis qu'elle se redressait en se frottant les yeux.

Je lui annonçai la nouvelle, après quoi, nous allâmes dans la cuisine nous préparer du café.

— Je donnerais cher pour assister à la perquisition, dit Abby.

Elle était si nerveuse que je fus surprise de ne pas la voir bondir dans sa voiture.

Elle resta au contraire toute la journée à la maison, prise d'une soudaine frénésie d'activité. Elle nettoya sa chambre, m'aida à la cuisine, balaya même le patio. Elle voulait savoir ce que la police avait découvert, mais elle comprit que se rendre à Williamsburg ne l'avancerait à rien, car on ne l'autoriserait à entrer ni dans la maison ni dans la boutique de Spurrier.

Marino passa à la maison en début d'après-midi alors qu'Abby et moi chargions le lave-vaisselle. D'après son expression, je sus tout de suite que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Je commencerai par vous dire ce qu'on *n'a pas* trouvé, dit-il. On n'a pas trouvé un seul petit truc qui pourrait convaincre un jury que Spurrier a tué ne serait-ce qu'une seule mouche dans sa vie. Pas de couteau, sauf dans sa cuisine. Pas d'armes, pas de munitions. Aucun souvenir, pas le moindre bijou, chaussure, mèche de cheveux, rien qui puisse appartenir à une des victimes.

— A-t-on fouillé la librairie ? demandai-je.

— Bien sûr.

— Et sa voiture aussi, je suppose.

— Rien.

— Alors dites-nous ce que vous avez trouvé, dis-je avec découragement.

— Assez de trucs bizarres pour me convaincre que c'est lui, Doc, dit Marino. Ce type n'est pas un boy-scout. Sa baraque est bourrée de magazines pornos violents, de bouquins sur l'armée et les services secrets, et de tas d'articles sur la CIA. Tout ça catalogué et étiqueté. Ce type est plus maniaque qu'une vieille bibliothécaire.

— Avez-vous trouvé des coupures de journaux concernant les meurtres de couples ? demanda Abby.

— Oui, et même de vieux articles sur Jill Harrington et Elizabeth Mott. On a trouvé aussi pas mal de catalogues de matériel d'espionnage, de ces boutiques qui vendent des articles de survie-sécurité, depuis les voitures blindées jusqu'aux détecteurs de bombes en passant par les lunettes pour voir la nuit. Le FBI va vérifier pour savoir s'il a commandé certains articles. Sa garde-robe aussi est intéressante. Il doit avoir une demi-douzaine de survêtements en nylon dans sa chambre, tous noirs ou bleu marine, jamais portés, les étiquettes enlevées, comme s'il voulait les mettre par-dessus ses vêtements quand il ferait ses trucs et les jeter après.

— Le nylon ne s'effiloche presque pas, dis-je. Les K-way, les survêtements en nylon ne laissent pratiquement aucune fibre.

— Exact. Voyons, quoi d'autre ? (Marino se tut et finit son verre.) Ah oui. Deux boîtes de gants chirurgicaux et un stock de ces machins jetables que vous mettez sur vos chaussures quand vous travaillez en bas.

— Des chaussons ?

— Ouais. Ce que vous mettez à la morgue, pour pas recevoir du sang sur vos chaussures. Et vous savez quoi ? On a trouvé aussi des jeux de cartes tout neufs, encore sous cellophane.

— Vous n'en auriez pas trouvé un auquel il manque un valet de cœur, par hasard ? demandai-je.

— Non, mais c'est pas étonnant. Il doit balancer le reste du paquet une fois qu'il a retiré le valet de cœur.

— Tous les jeux sont de la même marque ?

— Non, de deux ou trois marques différentes.

— Abby était assise, silencieuse, les mains croisées sur les cuisses.

— Je n'arrive pas à croire que vous n'ayez pas trouvé d'arme, dis-je.

— Ce type est malin, Doc. Malin et prudent.

— Pas assez prudent. Il a conservé les coupures de journaux, les survêtements, les gants. On l'a pris sur le fait en train de voler des

plaques. Est-ce qu'il ne s'apprêtait pas à tuer une nouvelle fois ?

— Il avait des plaques volées sur sa voiture quand il vous a demandé la direction de l'I-64, me fit remarquer Marino. Et aucune disparition de couple n'a été signalée pendant ce week-end.

— C'est vrai, fis-je d'un air songeur. Et il ne portait pas non plus de survêtement.

— Peut-être qu'il met son survêt au dernier moment. Peut-être qu'il le garde dans un sac de gym, dans son coffre. Pour moi il a tout un matériel planqué quelque part.

— Vous avez trouvé un sac de sport ? demanda Abby.

— Non, dit Marino.

— Il devait mettre tout son attirail dans un sac de sport, ajouta Abby. Son arme, son couteau, ses lunettes et tout le reste.

— Rassurez-vous, on n'a pas fini de chercher.

— Où se trouve-t-il en ce moment ? demandai-je.

— Quand je suis parti, il buvait du café dans sa cuisine, répondit Marino. Incroyable. On était en train de foutre en l'air sa baraque, il a même pas levé le petit doigt. Quand on lui a posé des questions sur les survêtements, les gants et les jeux de cartes, il a juste dit qu'il nous dirait rien en l'absence de son avocat. Et puis il a bu une gorgée de café et allumé une cigarette comme si on n'était pas là. Ah ouais, j'oubliais. Notre oiseau fume.

— Quelle marque ? demandai-je.

— Des Dunhill. Il a un beau briquet aussi. Très cher.

— Ça pourrait expliquer pourquoi il arrache le papier sur les mégots qu'il laisse sur les lieux, dis-je. Les Dunhill sont très reconnaissables.

— Exact, confirma Marino. Elles ont une bande dorée autour du filtre.

— Vous avez effectué les prélèvements habituels ?

— Ouais, dit-il en souriant. C'est notre atout et son valet de cœur n'y pourra rien. Même si on résout pas les autres meurtres, on pourra le pendre pour ceux de Jill et Elizabeth. L'examen ADN devrait lui régler son affaire. Dommage que ces foutus tests soient si longs.

Après le départ de Marino, Abby me considéra d'un air sceptique.

— Alors ? fis-je.

— C'est encore très vague, dit-elle.

— Pour l'instant, oui.

— Spurrier a de l'argent, dit-elle. Il va s'offrir le meilleur avocat de la place. Je peux te dire exactement ce qui va se passer. L'avocat va insinuer que son client est accusé sans preuve par la police et les services fédéraux pressés de trouver un coupable à ces meurtres. Il prétendra qu'on cherche un bouc émissaire, ce qui confirmera les accusations de Pat Harvey.

— Abby…

— Parce qu’après tout, le tueur est *peut-être bien* quelqu’un de Camp Peary.

— Tu n’y crois pas toi-même, protestai-je.

Elle jeta un coup d’œil à sa montre.

— Peut-être que les Feds ont découvert qui c’était et réglé le problème sans faire de bruit. Ce qui expliquerait qu’aucun autre couple n’ait disparu après Fred et Deborah. Mais quelqu’un d’autre doit payer pour dissiper les soupçons et régler l’affaire aux yeux du public…

Je me renversai sur mon siège et, la tête en arrière, contemplai le plafond pendant qu’elle continuait sur sa lancée.

— Il est clair que Spurrier est un type louche, sinon, il ne s’amuserait pas à voler des plaques d’immatriculation. Mais peut-être qu’il vend de la drogue. Peut-être que c’est un monte-en-l’air ou un type qui prend son plaisir à circuler en voiture avec des plaques volées. Il est assez bizarre pour correspondre au profil du tueur, mais le monde est plein de gens bizarres qui n’ont tué personne. Est-ce qu’on peut être sûr que ce qu’on a retrouvé chez lui n’a pas été apporté par la police ?

— Ça suffit, Abby, je t’en prie, dis-je.

Mais elle ne voulait plus s’arrêter.

— Moi, je trouve ça un peu gros. Les survêtements, les gants, les jeux de cartes, les magazines pornographiques, les coupures de journaux. Comment se fait-il qu’on n’ait retrouvé ni arme ni munitions, alors que Spurrier s’est fait prendre par surprise ? Hé, hé, si on réfléchit bien, ça n’a rien d’étonnant, c’est même très pratique. Parce que s’il y a bien une chose que les Feds ne pouvaient pas planquer dans la maison de Spurrier, c’est bien l’arme qui a tiré la balle que tu as retirée du corps de Deborah Harvey.

— Tu as raison, c’aurait été impossible, dis-je en me levant.

Incapable de rester en place, je me mis à essuyer la table et les plans de travail.

— En d’autres termes, la seule pièce à conviction qui n’ait pas été trouvée chez Spurrier est celle-là même qu’on n’aurait pas pu y placer.

J’avais entendu parler d’affaires dans lesquelles la police ou les agents fédéraux plaçaient des indices chez un suspect pour le faire condamner. L’ACLU[7] devait avoir une pièce entière réservée à ces dossiers.

— Tu ne m’écoutes pas, dit Abby.

— Je vais prendre un bain, répliquai-je d’une voix lasse.

Elle s’approcha de l’évier où j’étais en train d’essorer la chiffonnette.

— Kay ?

J’interrompis ce que j’étais en train de faire et me retournai vers elle.

— Tu veux que tout soit clair, n’est-ce pas ? dit-elle.

— Je préférerais que les choses soient toujours claires, oui. Malheureusement elles ne le sont presque jamais.

— Tu voudrais que tout soit clair, répéta-t-elle. Tu ne voudrais pas, par exemple, avoir l’impression que des gens en qui tu as confiance envoient un innocent à la chaise électrique pour se couvrir ?

— Bien sûr que non. Je détesterais penser une chose pareille. Et je refuse d’y penser à moins qu’on ne m’en présente la preuve. Et Marino était chez Spurrier. Il n’aurait jamais marché dans une telle combine.

— Oui, il était chez Spurrier, dit-elle en s’éloignant de moi. Mais il n’y est pas arrivé le premier. Et le temps qu’il arrive, on a pu préparer une mise en scène. Lui présenter ce qu’on voulait.

# 17

La première personne sur laquelle je tombai en arrivant au bureau le lundi matin fut Fielding.

Je venais de pousser la porte vitrée et je le vis, en blouse de travail, attendant devant la porte de l'ascenseur. En remarquant les chaussons de papier plastifié bleu qu'il avait passés par-dessus ses chaussures, je songeai à ceux que la police avait trouvés chez Steven Spurrier. Nos articles médicaux nous étaient fournis par des fabricants ayant un contrat avec l'État. Mais de nombreux fournisseurs vendaient des chaussons et des gants chirurgicaux. Il ne fallait pas être médecin pour acheter ces articles, pas plus qu'il ne fallait être policier pour se procurer un uniforme, une plaque et une arme.

— J'espère que vous avez bien dormi, m'avertit Fielding tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvraient.

Nous entrâmes dans la cabine.

— Pourquoi ? demandai-je. On a un programme chargé ce matin ?

— Six autopsies, toutes des victimes d'homicides.

— Formidable, dis-je avec amertume.

— Comme vous dites. Le Club des Flingues et Poignards n'a pas chômé, ce week-end. Quatre morts par fusillades, deux tués à coups de couteau. C'est le printemps, les morts fleurissent.

L'ascenseur nous déposa au premier étage et j'avais ôté ma veste et remonté mes manches quand je pénétrai dans mon bureau. Marino m'attendait assis sur une chaise, une serviette sur les genoux, une cigarette au bec. Je pensais qu'il s'occupait d'une des victimes de la matinée jusqu'à ce qu'il me tende deux rapports de labo.

— J'ai pensé que ça vous intéresserait, dit-il.

Le nom de Steven Spurrier était tapé à la machine en haut d'un des rapports. Le laboratoire de sérologie avait fini d'analyser son sang. L'autre rapport, vieux de huit ans, contenait le résultat des examens du sang trouvé dans la Volkswagen d'Elizabeth Mott.

— Bien sûr, on n'a pas encore les résultats des tests ADN, dit Marino, mais c'est déjà pas mal.

Je m'assis à ma table et étudiai longuement les deux rapports. Le sang provenant de la Volkswagen était de groupe O, avec un PGM de type 1, un EAP de type B, un ADA de type 1 et un EsD de type 1. Cette combinaison se retrouvait chez environ 8 % de la population. Ces résultats coïncidaient avec ceux des examens pratiqués sur le sang prélevé sur le suspect Spurrier. Il appartenait lui aussi au groupe O, les autres caractéristiques analysées étaient identiques, mais comme on

avait recherché un plus grand nombre d'enzymes, le résultat était plus précis, et la combinaison ne se retrouvait que chez environ 1 % de la population.

— Ça ne suffit pas pour l'inculper de meurtre, dis-je à Marino. Son groupe sanguin est le même que celui de milliers de gens.

— Dommage que le rapport d'il y a huit ans soit pas plus précis.

— À l'époque, les examens de routine ne comportaient pas la recherche d'un si grand nombre d'enzymes, expliquai-je.

— On pourrait pas le faire maintenant ? suggéra-t-il. Si on pouvait avoir un résultat plus serré, ça nous aiderait. Le foutu test ADN de Spurrier va prendre des semaines.

— Non, c'est impossible de refaire l'examen, dis-je. Le sang de la Volkswagen est trop vieux. Les enzymes se sont dégradées et les résultats seraient encore moins précis que ceux-ci. La seule chose qu'il pourrait nous indiquer, c'est le groupe ABO, mais près de la moitié de la population est de groupe O. Il ne nous reste plus qu'à attendre les résultats de l'examen ADN. De plus, ajoutai-je, même si vous le mettiez sous les verrous aujourd'hui, vous savez bien qu'il paierait sa caution et sortirait aussitôt. Ceci dit, j'espère qu'il est toujours sous surveillance ?

— On le quitte pas des yeux, et il le sait. L'avantage, c'est qu'il risque pas de buter quelqu'un d'autre. L'embêtant, c'est qu'il a tout son temps pour détruire les preuves qu'on n'a pas trouvées. Par exemple, ses armes.

— Le mystérieux sac de sport que tout le monde cherche.

— C'est pourtant pas faute d'avoir cherché. La seule chose qu'on n'a pas faite, c'est arracher le parquet pour regarder dessous.

— Peut-être qu'il aurait fallu le faire.

— Peut-être bien.

J'étais en train de me demander à quel endroit Spurrier aurait pu cacher un sac de sport quand j'eus une idée. Je ne sais pas pourquoi je n'y avais pas pensé plus tôt.

— Comment est Spurrier, physiquement ? demandai-je.

— Pas très grand, mais musclé. On dirait qu'il a pas un gramme de graisse.

— Donc il doit faire de la musculation.

— Sans doute. Pourquoi ?

— S'il fréquente une salle, il doit louer un casier. J'en ai un, à Westwood. Si je voulais dissimuler quelque chose, ça serait une bonne cachette. Pourquoi soupçonner quelqu'un qui sort d'entraînement avec son sac de gym ou qui le range dans son casier en arrivant ?

— Bonne idée, fit Marino d'un air songeur. Je vais me renseigner.

Il alluma une autre cigarette et ouvrit sa serviette.

— J'ai amené des photos de chez lui, si vous voulez jeter un coup

d'œil.

Je consultai l'horloge murale.

— D'accord, mais dépêchons-nous, j'ai du monde qui m'attend en bas.

Il me tendit une épaisse enveloppe bulle contenant des tirages 18 x 24. Les photos étaient rangées dans l'ordre où elles avaient été prises, et les regarder donnait l'impression de visiter la maison de Spurrier à travers les yeux de Marino, en commençant par la façade en brique de style colonial bordée de buis et un sentier de brique menant à la porte d'entrée noire. On apercevait en arrière-plan une allée pavée menant à un garage.

J'étalai devant moi les quelques photos suivantes et me retrouvai dans le salon. Sol en parquet, divan de cuir noir, table basse en verre. Au centre de la table, une plante en cuivre aux bords déchiquetés fichée dans un éclat de corail. Un numéro récent du *Smithsonian,* parfaitement aligné avec les bords de la table. Au centre exact du magazine, une télécommande, destinée, pensai-je, au projecteur de télévision suspendu au plafond tel un vaisseau spatial, et qui devait fonctionner avec l'écran géant de deux mètres de diagonale installé au-dessus d'un meuble bourré de cassettes vidéo soigneusement étiquetées et de dizaines de livres reliés dont je ne pus distinguer les titres. À côté des rayonnages était installé un autre meuble où étaient rangés des appareils électroniques sophistiqués.

— Le coco s'est installé sa propre salle de cinoche, dit Marino. Sono intégrale, haut-parleurs dans toutes les pièces. Son installation a dû lui coûter plus cher que votre Mercedes, et c'est pas le genre à regarder des opéras. Les cassettes que vous voyez là sur les rayons… (Il se pencha par-dessus mon bureau pour me les montrer.)… c'est tous des trucs du genre *Arme fatale,* des films sur le Vietnam, sur les escadrons de la mort et compagnie. Et sur le rayon au-dessus, vous avez le clou de la collection. Si vous vous fiez aux étiquettes, vous pensez que c'est des trucs inoffensifs. Mais si vous en mettez une dans le magnétoscope, vous aurez des surprises. C'est tout de la pornographie très hard. Benton et moi on a passé la journée d'hier à visionner toute cette merde. Incroyable. Ça m'a donné envie d'aller prendre un bain pour me laver de cette saloperie.

— Y a-t-il des films qu'il a tournés lui-même ?

— Non. Pas de matériel photo non plus.

Je passai à d'autres clichés. Cette fois nous étions dans la salle à manger. Là aussi une table en verre, mais entourée de chaises en acrylique transparent. Là encore un parquet de bois nu. Je n'avais pas encore remarqué de tapis.

La cuisine, immaculée, était hypermoderne. Mini-stores vénitiens gris aux fenêtres. Dans aucune des pièces il n'y avait de rideaux, ni de

draperies, pas même dans la chambre à l'étage. Le lit double en cuivre était fait, les draps blancs, mais pas de dessus-de-lit. Les tiroirs ouverts de la commode laissaient voir les survêtements dont m'avait parlé Marino, et par terre je distinguai les boîtes de chaussons et de gants chirurgicaux.

— Aucun tissu nulle part, constatai-je en rangeant les photos dans l'enveloppe. Je n'avais encore jamais vu de maison sans au moins un tapis.

— Pas de rideaux non plus, ajouta Marino. Même pas dans la douche. C'est une cabine en verre. Mais il a quand même des serviettes, des draps, des vêtements.

— Qu'il lave probablement sans arrêt.

— Sa Lincoln a un intérieur cuir, dit Marino. Et les tapis de sol sont recouverts de housses en plastique.

— Il n'a aucun animal domestique ?

— Non.

— La façon dont il a meublé sa maison ne vient peut-être pas uniquement de sa personnalité.

— C'est aussi ce que je me suis dit, fit Marino.

— Pas de fibres, pas de poils d'animaux, dis-je. Il ne risque pas d'en transporter avec lui.

— Ça vous a pas frappée de voir que toutes les voitures qu'on a retrouvées vides étaient si propres ?

Bien sûr que j'y avais réfléchi.

— Peut-être qu'il passe l'aspirateur dedans après ses crimes, suggéra Marino.

— Dans une station de lavage ?

— Dans une station-service, un lavage automatique, n'importe quel endroit équipé d'un aspirateur à pièces. Les meurtres ont tous été commis tard le soir. S'il allait nettoyer les voitures après, il devait y avoir personne.

— Peut-être, dis-je. Qui sait comment il s'y prenait ? En tout cas, Spurrier donne l'impression d'être quelqu'un d'excessivement propre et prudent. De très paranoïaque aussi, et qui connaît bien les indices importants dans les examens médicolégaux.

Marino s'appuya au dossier de sa chaise.

— Ce week-end, je suis passé au Seven-Eleven où Fred et Deborah se sont arrêtés la nuit de leur disparition. J'ai parlé avec la caissière.

— Ellen Jordan ?

Il acquiesça.

— Je lui ai montré une photo d'un groupe d'individus où se trouvait Spurrier en lui demandant si elle reconnaissait parmi eux le type qui lui avait acheté du café ce soir-là. Elle a désigné Spurrier.

— Elle en est certaine ?

— Oui. Elle m'a dit qu'il portait une veste foncée. Tout ce qu'elle se rappelle, c'est que le bonhomme était habillé en sombre. Je me suis dit qu'il était déjà en survêtement quand il est entré au Seven-Eleven. J'ai ruminé pas mal d'hypothèses. Commençons par deux faits établis. Toutes les voitures abandonnées étaient impeccables, mais lors des quatre meurtres qui ont précédé celui de Fred et Deborah, on a retrouvé des fibres de coton blanc sur le siège conducteur. D'accord ?

— Oui, acquiesçai-je.

— Bon. Moi, je pense que ce salopard était en chasse quand il a repéré Fred et Deborah sur la route, dans leur voiture, serrés l'un contre l'autre, peut-être que Deborah avait la tête sur l'épaule de Fred, ce genre de truc. Ça l'excite. Il les suit, entre au Seven-Eleven juste après eux. Peut-être qu'il se change à ce moment-là, qu'il enfile son survêtement avant de descendre de voiture, à moins qu'il l'ait déjà sur lui. En tout cas, il entre dans la boutique, traîne dans les rayons, feuillette des magazines et commande un café en écoutant ce qu'ils racontent à la caissière. Il entend la fille dire aux deux jeunes qu'il y a une aire de repos un peu plus loin, avec des toilettes. À ce moment, il sort de la boutique, reprend sa voiture et fonce jusqu'à l'aire suivante, où il se gare. Il sort son sac contenant ses armes, ses gants, ses liens, etc. Quand Fred et Deborah arrivent, il attend que Deborah soit entrée aux toilettes, et puis il s'amène vers Fred et lui raconte une histoire comme quoi il est en panne ou n'importe quoi. Peut-être que Spurrier lui explique qu'il revient de sa salle de musculation, ce qui explique pourquoi il est en survêtement.

— Fred n'aurait pas reconnu en lui l'homme qui était avec eux au Seven-Eleven ?

— Possible, dit Marino. Mais Spurrier a peut-être eu le culot de lui dire qu'il les avait justement vus au Seven-Eleven, et que sa voiture l'a lâché juste après. Il prétend qu'il vient d'appeler une dépanneuse, et il demande si Fred pourrait le ramener à sa voiture pour l'attendre, disant qu'elle n'est pas loin, etc. etc. Fred dit qu'il est d'accord, puis Deborah sort des toilettes. Une fois que Spurrier est à l'intérieur de la Cherokee, Fred et Deborah sont à lui.

Fred avait toujours été décrit comme un garçon serviable et généreux. Il n'aurait sans doute pas hésité à aider un inconnu, surtout aussi présentable et poli que Steven Spurrier.

— Quand la Cherokee reprend l'Interstate, Spurrier ouvre son sac, enfile ses gants, ses chaussons, puis sort son arme et la pointe sur la nuque de Deborah…

Je repensai à la réaction du limier quand il avait reniflé le siège où Deborah était assise : il avait senti la terreur qui l'avait saisie.

— …il ordonne à Fred de rouler jusqu'à l'endroit qu'il a repéré à l'avance. Quand ils arrivent au chemin forestier, il a sans doute déjà

lié les mains de Deborah dans son dos. Il lui a aussi fait quitter ses chaussettes et ses chaussures. Spurrier ordonne à Fred de se mettre pieds nus à son tour, puis lui attache les mains. Spurrier leur ordonne de descendre de la Cherokee et de s'enfoncer dans les bois. Peut-être qu'il a mis ses lunettes de vision nocturne, s'il les avait dans son sac.

« C'est alors qu'il commence son petit jeu avec eux, poursuivit Marino d'un ton détaché. Il se débarrasse d'abord de Fred, puis s'occupe de Deborah. Elle résiste, se fait entailler la main, et il lui tire dessus. Il traîne leurs corps jusqu'à la clairière, les positionne côte à côte, passe le bras de Deborah sous celui de Fred, comme s'ils se tenaient la main. Spurrier fume quelques cigarettes, reste assis un moment dans le noir à côté des cadavres, en admirant peut-être le soleil couchant.

Puis il revient à la Cherokee, enlève son survêtement, ses gants, ses chaussons, les met dans un sac plastique qu'il a apporté. Peut-être qu'il y met aussi les chaussures et les chaussettes des gosses. Il repart, trouve une station déserte équipée d'un aspirateur et nettoie l'intérieur de la Jeep. C'est terminé, il lui reste plus qu'à se débarrasser du sac plastique. Je suppose que pour les quatre premiers meurtres, il avait placé quelque chose sur le siège conducteur avant de s'y asseoir, peut-être un drap plié, une serviette blanche.

— La plupart des clubs de musculation ont une lingerie. Ils laissent un stock de serviettes blanches dans leurs vestiaires. Si Spurrier entrepose son attirail dans un casier de vestiaire…

— Ouais, vous avez sans doute raison, me coupa Marino. Je ferais mieux de me mettre dessus tout de suite.

— Une serviette blanche expliquerait la présence des fibres, ajoutai-je.

— Sauf qu'il a dû utiliser autre chose pour le meurtre de Fred et Deborah. Merde, qui sait ? Peut-être un sac poubelle. En tout cas, je pense qu'il a mis quelque chose sous lui pour pas déposer de fibres venant de ses vêtements. N'oublions pas qu'à ce moment, il a quitté le survêtement, forcément ensanglanté. Une fois la Cherokee nettoyée, il repart, l'abandonne à l'endroit où on l'a retrouvée, traverse l'autoroute à pied et reprend sa Lincoln sur l'aire de repos opposée. Il disparaît, mission terminée.

— Il devait y avoir beaucoup de voitures sur les aires de repos ce soir-là, dis-je. Personne n'a remarqué la Lincoln, et même si c'avait été le cas, le numéro des plaques ne l'aurait pas trahi puisqu'elles avaient été « empruntées ».

— Exact. C'est le dernier truc qui lui reste à faire. Il a le choix entre les balancer ou les remettre sur la voiture où il les a prises. (Il se tut et se passa la main sur le visage.) J'ai l'impression que Spurrier s'est fixé dès le départ un *modus operandi* et qu'il s'y est tenu pour tous

ses meurtres. Il se met en chasse, repère ses victimes, les suit et attend qu'elles s'arrêtent quelque part, dans un bar, une aire de repos où elles vont rester assez longtemps pour qu'il puisse préparer sa mise en scène. Ensuite il les approche, gagne leur confiance. Peut-être qu'il arrive à ses fins une fois sur cinquante sorties, mais ça ne fait rien, il recommence parce qu'il aime ça.

— Ce scénario est plausible pour les cinq derniers meurtres, dis-je, mais pas pour ceux de Jill et Elizabeth. S'il a laissé sa voiture au *Palm Leaf Motel,* il était à 7 ou 8 kilomètres de l'*Anchor Bar and Grill.*

— Rien ne prouve que Spurrier les a abordées à *l'Anchor.*

— J'ai la conviction que si.

— Pourquoi ? fit-il d'un air surpris.

— Parce qu'il avait déjà vu les deux femmes dans sa boutique, expliquai-je. Elles connaissaient Spurrier de vue. Lui les avait repérées quand elles venaient acheter leur journal ou des livres. Quand il a compris qu'elles étaient plus que des amies, ça a déclenché le processus. Il est obsédé par les couples. Quand il s'est décidé à passer à l'action, à commencer de tuer, il s'est peut-être dit que deux femmes seraient plus faciles à maîtriser qu'un homme et une femme. Il a conçu le meurtre longtemps à l'avance, chaque nouvelle venue de Jill et Elizabeth à la boutique ravivait ses fantasmes. Il les a peut-être suivies, épiées, il a peut-être fait des répétitions, procédé à des simulations. Il avait choisi depuis longtemps les bois proches de chez Mr Joyce, et c'est sans doute lui qui a abattu le chien. Et puis un soir, il suit les deux filles à *l'Anchor,* et il décide d'en finir. Il laisse sa voiture quelque part, se rend au bar à pied, son sac de sport à la main.

— Vous pensez qu'il est entré et qu'il les a observées à leur table ?

— Non, répondis-je. Il est trop prudent pour ça. Je pense qu'il est resté dehors, qu'il a attendu qu'elles sortent et qu'il les a abordées au moment où elles montaient dans la Volkswagen. Là, il leur fait son numéro. Sa voiture est en panne. Il est le propriétaire de la librairie qu'elles fréquentent. Elles n'ont aucune raison de se méfier. Il monte avec elles. Mais là, très vite, son plan dérape. Ils n'arrivent pas à l'endroit choisi, mais dans un cimetière. Les deux femmes, surtout Jill, ne se montrent pas très coopératives.

— Et il saigne dans la voiture, intervint Marino. Peut-être qu'il saigne du nez. Et aucun aspirateur ne peut faire disparaître des taches de sang.

— Je doute qu'il ait passé l'aspirateur cette fois-là. Il devait paniquer. Il a sans doute abandonné la voiture dès que possible, dans un parking de motel. Quant à l'endroit où il avait laissé la sienne, comment savoir ? À mon avis, il a dû marcher un bon moment pour la récupérer.

— C'est peut-être cette histoire avec les deux femmes qui lui a flanqué une telle frousse qu'il a rien fait pendant cinq ans.

— Je ne pense pas, dis-je. Il manque un morceau du puzzle.

Plusieurs semaines plus tard, je travaillais chez moi, dans mon bureau, lorsque le téléphone sonna. Mon message enregistré s'était à peine déclenché que mon correspondant raccrocha. Une demi-heure s'écoula, puis il y eut un nouvel appel. Cette fois, je décrochai et dis : « Allo ? », mais la personne raccrocha de nouveau.

C'était peut-être quelqu'un qui essayait de contacter Abby mais ne voulait pas me parler ? Ou bien Clifford Ring, qui avait découvert qu'elle était chez moi ? Songeuse, et voulant grignoter un morceau, j'allai inspecter le contenu du réfrigérateur et avalai quelques tranches de fromage.

J'étais remontée dans mon bureau et réglais quelques factures lorsque j'entendis le gravier de l'allée crisser sous les pneus d'une voiture. Je supposai que c'était Abby, jusqu'à ce que retentisse la sonnette d'entrée.

Je jetai un coup d'œil par le judas et découvris Pat Harvey en blouson coupe-vent rouge, la fermeture éclair remontée sous le menton. C'est elle qui m'avait raccroché au nez. Elle s'était assurée que j'étais à la maison parce qu'elle voulait me parler seule à seule.

— Je suis désolée de vous déranger, dit-elle d'un ton qui démentait ses propos.

— Entrez, je vous prie, fis-je avec réticence.

Elle me suivit à la cuisine, où je lui servis une tasse de café. Elle s'assit sur une chaise, le dos raide, sa tasse serrée entre les mains.

— Je vais être très directe avec vous, commença-t-elle. J'ai appris que l'homme qu'on avait arrêté à Williamsburg, Steven Spurrier, est soupçonné d'avoir tué deux jeunes femmes il y a huit ans.

— Qui vous l'a dit ?

— Peu importe. Ces deux assassinats, qui n'avaient jamais été élucidés, sont maintenant rattachés aux cinq meurtres de couples. Les deux jeunes femmes étaient les premières victimes de Steven Spurrier.

Je remarquai que la paupière inférieure de son œil gauche était agitée de tremblements. La détérioration physique de Pat Harvey depuis notre dernière entrevue était effrayante. Ses cheveux auburn étaient secs, ses yeux dépourvus d'éclat, sa peau pâle et tirée. Elle paraissait encore plus maigre que lors de sa conférence de presse.

— Il a capté leur confiance avant de les assassiner, reprit-elle, exactement comme il a fait avec les autres, avec ma fille, avec Fred.

Elle prononça ces paroles comme si c'était un fait établi. Pat Harvey avait déjà condamné Steven Spurrier.

— Mais il ne sera jamais puni pour le meurtre de Debbie, ajouta-t-elle. Je le sais.

— Il est trop tôt pour savoir ce qui va se passer, répliquai-je d'une voix calme.

— La police n'a aucune preuve. Ce qu'on a trouvé chez lui ne suffit pas. Ça ne tiendra pas devant un tribunal, si ces meurtres sont jamais jugés. Vous ne pouvez pas inculper quelqu'un de meurtre sous prétexte qu'il collectionne les coupures de journaux et les gants chirurgicaux, surtout si la défense soutient que ces objets ont été placés là à l'insu de l'accusé pour le confondre.

Elle a parlé avec Abby, pensai-je avec un sentiment d'écœurement.

— La seule preuve, poursuivit-elle d'un ton amer, est le sang trouvé dans la voiture de ces deux femmes. Tout dépend donc des résultats de l'examen ADN, ce qui ne manquera pas de susciter de longs débats en raison du temps écoulé depuis le meurtre. Et puis il n'est pas du tout certain qu'un jury accepte ces analyses comme preuve, d'autant que la police n'a pas retrouvé les armes qui ont servi aux meurtres.

— On les cherche.

— Il a eu tout le temps de s'en débarrasser, dit-elle. Elle avait raison. Marino avait découvert que Spurrier s'entraînait dans une salle de musculation proche de son domicile. La police avait fouillé le casier métallique qu'il louait dans les vestiaires, qui bien sûr fermait à clé, mais en plus avait été équipé d'un cadenas. Le placard était vide. Le sac de sport bleu que les gens du club avaient souvent vu dans les mains de Spurrier n'avait pas été retrouvé et, à mon avis, ne le serait jamais.

— Qu'attendez-vous de moi, Mrs Harvey ?

— Je veux que vous répondiez à mes questions.

— Quelles questions ?

— S'il existe des preuves que je ne connais pas, je pense que vous seriez bien avisée de me les communiquer.

— L'enquête n'est pas terminée. La police et le FBI travaillent sans relâche.

Elle fixa le mur en face d'elle.

— Est-ce qu'ils vous tiennent au courant ? demanda-t-elle.

Je compris d'un seul coup. Aucune des personnes mêlées à l'enquête ne communiquait plus la moindre information à Pat Harvey. Elle était devenue une paria, peut-être même un objet de plaisanteries. Elle ne me l'avouerait jamais, mais c'est pour cela qu'elle s'était présentée à ma porte.

— Pensez-vous que Steven Spurrier a assassiné ma fille ?

— En quoi mon opinion vous importe-t-elle ?

— Elle m'importe beaucoup.

— Pourquoi ? répétai-je.

— Parce que vous ne dites rien à la légère. Vous tirez vos conclusions de faits concrets… (Sa voix tremblait.)… et vous vous êtes occupée de Debbie.

Je ne savais quoi dire.

— Je vous repose donc ma question. Pensez-vous que Steven Spurrier les a assassinés ? Qu'il a tué ma fille ?

J'hésitai, une fraction de seconde, mais ce fut assez. Quand je lui dis qu'il m'était impossible de répondre à une telle question, dont je ne connaissais d'ailleurs pas la réponse, elle ne m'écoutait plus.

Elle était déjà debout.

Sa silhouette se fondit dans la nuit, son profil fut brièvement illuminé par le plafonnier de sa Jaguar lorsqu'elle y monta, puis elle démarra et disparut.

Abby rentra alors que, lasse d'attendre, j'étais montée me coucher. Je dormais d'un sommeil agité et rouvris les yeux dès que j'entendis couler de l'eau au rez-de-chaussée. Je consultai mon réveil. Il était presque minuit. Je me levai et enfilai ma robe de chambre.

Elle avait dû m'entendre car elle m'attendait sur le seuil de sa chambre, pieds nus, un survêtement en guise de pyjama.

— Pas encore couchée ? fit-elle.

— Je t'attendais.

— Eh bien, je…

Sans lui laisser le temps de finir, j'entrai dans sa chambre et m'assis au bord du lit.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'un air embarrassé.

— Il se passe que Pat Harvey est venue me voir tout à l'heure. Tu lui as parlé.

— J'ai parlé à des tas de gens.

— Je sais que tu veux l'aider, dis-je. Je sais que tu n'as pas accepté la façon dont on a utilisé la mort de sa fille pour la faire tomber. Mrs Harvey est une femme respectable et je comprends que tu éprouves de la sympathie pour elle. Mais elle ne doit pas empiéter sur l'enquête, Abby.

Elle me dévisagea sans rien dire.

— Dans son propre intérêt, ajoutai-je d'un ton pressant. Abby s'assit sur le tapis, jambes croisées, le dos au mur.

— Que t'a-t-elle dit ? demanda-t-elle.

— Elle est persuadée que Spurrier a tué sa fille mais qu'il ne sera jamais châtié.

— Je ne l'ai influencée en rien, dit Abby. Pat est capable de

réfléchir toute seule.

— Spurrier sera mis en accusation vendredi. A-t-elle l'intention d'y assister ?

— Il ne sera accusé que d'un simple délit de vol. Mais si tu me demandes si Pat envisage de faire un scandale… (Elle secoua la tête.) … c'est hors de question. Ça ne servirait à rien. Pat n'est pas stupide, Kay.

— Et toi ?

— Quoi ? Si je suis une idiote ? fit-elle en détournant encore une fois la conversation.

— Assisteras-tu à la mise en accusation ?

— Bien sûr. Et je vais te dire exactement ce qui va se passer. Ça va durer à peine une minute. Il va plaider coupable et écopera d'une amende de 1.500 dollars pour vol. Il fera un peu de prison, un mois au maximum. Les flics veulent le faire mijoter derrière les barreaux, lui casser le moral pour le faire parler.

— Comment le sais-tu ?

— Sauf qu'il ne parlera pas, poursuivit-elle. Ils le feront sortir du tribunal devant tout le monde, le feront monter à l'arrière d'une voiture de patrouille. Tout ça pour lui faire peur et l'humilier, mais ça ne marchera pas. Il sait qu'ils n'ont pas de preuves contre lui. Il accomplira sa peine, et puis il sortira. Un mois est vite passé.

— On dirait presque qu'il te fait pitié.

— Non, je ne ressens rien à son égard. Son avocat a déclaré que Spurrier prenait de temps en temps de la cocaïne. Le soir où les flics l'ont surpris en train de voler les plaques, il allait en acheter. Spurrier avait peur de tomber sur un indic qui relève le numéro de sa voiture et le dénonce. Voilà pourquoi il volait des plaques.

— Tu ne crois tout de même pas à ces salades ? fis-je d'un air ébahi.

Abby se leva et, sans un mot, sortit de la pièce. Je la suivis à la cuisine, sentant monter en moi l'incompréhension et la frustration. Tandis qu'elle versait des glaçons dans un verre, je lui saisis les épaules et la retournai face à moi.

— Est-ce que tu entends ce que je te dis ?

Son regard se radoucit.

— Je t'en prie, ne te mets pas en colère. Ce que je fais n'a rien à voir avec nous, avec notre amitié.

— Quelle *amitié ?* J'ai l'impression de ne plus te connaître. Tu laisses des billets dans toute la maison comme si j'étais ta foutue bonniche. Ça fait une éternité que nous n'avons pas mangé ensemble. Tu m'adresses à peine la parole. Rien n'existe plus à part ton satané bouquin.

Abby se contenta de me fixer en silence.

— J'ai l'impression que tu as une idée derrière la tête, insistai-je. Pourquoi ne me dis-tu pas ce que c'est ?

— Je n'ai aucune idée derrière la tête, répondit-elle d'une voix posée en s'éloignant de moi. Tout est déjà décidé.

Fielding m'appela tôt le samedi matin pour me dire qu'il n'y avait pas d'autopsie, et, épuisée, je me rendormis aussitôt jusqu'au milieu de la matinée. Après une longue douche chaude, je me sentis prête à revoir Abby et à recoller les morceaux de notre amitié.

Mais lorsque je descendis et frappai à sa porte, je n'obtins pas de réponse, et lorsque je sortis ramasser le journal sur le seuil, je constatai avec irritation que sa voiture n'était plus là. Une nouvelle fois, Abby m'évitait.

Je fis du café et buvais ma seconde tasse lorsqu'un titre attira mon attention :

WILLIAMSBURG : SURSIS POUR LE VOLEUR DE PLAQUES

Je lus avec stupéfaction que contrairement aux prédictions d'Abby, Steven Spurrier n'avait pas été arrêté à la barre et traîné en prison. Il avait plaidé coupable de vol, et comme il n'avait pas d'antécédents judiciaires et s'était toujours conduit en citoyen respectable, il avait été condamné à une amende de 1000 dollars et était ressorti libre du palais de justice.

*Tout est déjà décidé,* avait dit Abby.

Faisait-elle allusion à cette sentence ? Si elle savait que Spurrier serait libéré, pourquoi m'avait-elle délibérément induite en erreur ?

Je quittai la cuisine et allai dans sa chambre. Le lit était fait, les rideaux tirés. Dans le cabinet de toilette, je remarquai des gouttes d'eau dans le lavabo et sentis une légère odeur de parfum. Elle venait donc juste de sortir. Je cherchai, en vain, sa serviette et son magnétophone. Le 38 n'était plus dans le tiroir de la table de nuit. Je fouillai la commode jusqu'à ce que je découvre ses calepins, dissimulés sous des vêtements.

Je m'assis sur le lit et, feuilletant avec fébrilité les carnets contenant les notes des dernières semaines, la vérité m'apparut peu à peu.

Ce qu'Abby avait entrepris au départ comme une croisade pour la vérité sur les meurtres s'était transformé en une entreprise beaucoup plus ambitieuse. Elle paraissait fascinée par Spurrier. S'il était coupable, elle semblait décidée à faire de sa vie le pivot de son livre, à déchiffrer méthodiquement son esprit de psychopathe. Et s'il était innocent il serait, écrivait-elle, « un nouveau Gainesville », un homme faussement accusé du meurtre de plusieurs étudiants avant d'être innocenté. « Mais ce serait pire que Gainesville, ajoutait-elle. À cause

de ce qu'implique la carte. »

Au début, Spurrier avait refusé toutes ses demandes d'interview. Et puis la semaine précédente, elle avait fait une nouvelle tentative et il avait répondu favorablement. Il lui avait suggéré une rencontre après la mise en accusation, en lui disant que son avocat avait « conclu un marché ».

« Il dit qu'il lit mes articles dans le *Post* depuis des années, écrivait Abby, et il se souvenait de ma signature à l'époque où j'étais à Richmond. Il se souvient de ce que j'avais écrit à propos de Jill et Elizabeth. Me dit que c'étaient « des filles formidables » et qu'il avait toujours espéré que les flics mettent la main sur le « dingue » qui avait fait ça. Il est au courant pour ma sœur et dit qu'il a lu des articles sur son assassinat. Il dit que c'est la raison pour laquelle il a finalement accepté que je l'interroge. Parce que je sais ce que c'est que d'être « une victime », parce que ce qui est arrivé à ma sœur fait aussi de moi une victime.

*« Moi aussi, je suis une victime,* m'a-t-il dit. *J'aimerais en parler avec vous. Peut-être pourrez-vous m'aider à comprendre ce qui se passe.*

« Il m'a proposé d'aller chez lui samedi matin à 11 heures. J'ai accepté, à la condition qu'il m'accorde l'exclusivité des interviews. Il est d'accord et dit qu'il n'a aucune intention de parler à un autre journaliste tant que je défends son point de vue. C'est-à-dire “la vérité”, comme il dit. Merci, Seigneur ! Et va te faire foutre, Cliff, toi et ton bouquin. Tu as perdu. »

Ainsi Clifford Ring écrivait lui aussi un livre sur les meurtres ! Voilà pourquoi le comportement d'Abby était si bizarre.

Elle m'avait menti en me disant ce qui allait se passer lors de la mise en accusation de Spurrier. Elle ne voulait pas que je me doute qu'elle se rendait chez lui, et elle savait qu'une telle pensée ne me viendrait pas à l'esprit si je pensais qu'il était en prison. Elle m'avait dit ne plus faire confiance à personne. Même à moi elle ne faisait plus confiance.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était 11 h 15.

Marino était absent, je laissai donc un message sur son bip. Ensuite, j'appelai la police de Williamsburg, et je dus laisser sonner une éternité avant que la standardiste décroche. Je demandai à parler à un des détectives présents.

— Ils sont tous en patrouille.

— Alors passez-moi quelqu'un, n'importe qui.

Elle me passa un sergent.

— Vous savez qui est Steven Spurrier, dis-je après m'être présentée.

— Difficile de pas le savoir, par ici.

— Une journaliste est en train de l'interroger chez lui. J'aimerais

que vos équipes de surveillance s'assurent que tout va bien.

Il y eut un long silence. J'entendis un bruit de papier. J'eus l'impression que le sergent était en train de manger quelque chose.

— Spurrier n'est plus sous surveillance, m'annonça-t-il enfin.

— Je vous demande pardon ?

— Je dis qu'on a retiré nos gars.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Ça, j'en sais rien, Doc. Je viens juste de rentrer de congés et…

— Écoutez, tout ce que je vous demande, c'est d'envoyer une voiture devant chez lui, juste pour être sûr qu'il n'y a pas de problème.

Je parvins à ne pas hurler dans le micro.

— Vous inquiétez pas, fit-il d'une voix aussi calme que la surface d'un étang. Je vais faire un appel.

En raccrochant, j'entendis une voiture s'arrêter dans l'allée.

*Abby, Dieu merci.*

Mais quand je regardai par la fenêtre, j'aperçus Marino.

Je lui ouvris avant qu'il ait sonné.

— J'étais dans le coin quand j'ai eu votre message sur mon bip, alors…

— Vite, chez Spurrier ! fis-je en lui empoignant le bras. Abby est là-bas ! Elle a emporté son arme !

Le ciel était sombre et il pleuvait à verse. Marino et moi foncions vers l'est sur la 64. Chaque muscle de mon corps était tendu à craquer. Mon cœur emballé refusait de se calmer.

— Voyons, détendez-vous, fit Marino en empruntant la sortie Colonial Williamsburg. Que les flics le surveillent ou pas, il la touchera pas. Il n'est pas idiot. Vous pensez bien qu'il lui fera rien.

Nous ne vîmes qu'une seule autre voiture dans la rue tranquille où habitait Spurrier.

— Merde, lâcha Marino entre ses dents.

C'était une Jaguar noire.

— Pat Harvey, fis-je. Oh, mon Dieu !

Marino pila.

— Bougez pas.

Il sortit de la voiture comme s'il avait actionné un siège éjectable et, sous la pluie battante, courut jusqu'à la porte noire. Mon cœur cogna encore plus fort dans ma poitrine lorsque je le vis, revolver en main, l'ouvrir d'un coup de pied et disparaître à l'intérieur.

L'encadrement ne resta pas longtemps vide, car Marino réapparut presque aussitôt. La tête tournée dans ma direction, il cria quelque chose que je n'entendis pas.

Je sortis de la voiture et, les vêtements aussitôt trempés, courus

vers la maison.

Je sentis l'odeur de la poudre dès que je fus dans l'entrée.

— J'ai appelé du renfort, dit Marino sur le qui-vive. Il y en a deux là-dedans.

Le salon était à ma gauche.

Il monta l'escalier conduisant au premier tandis que les photos de la maison de Spurrier se bousculaient dans ma tête. Je passai dans le salon. Je reconnus la table basse en verre et vis le revolver posé dessus. Un autre gisait sur le parquet à quelques pas du corps de Spurrier, sous lequel s'étalait une mare de sang. Il était à plat ventre, au pied du divan de cuir gris sur lequel reposait Abby, allongée sur le flanc. Elle contemplait d'un regard vitreux le coussin sur lequel était posée sa joue. Le devant de son chemisier bleu pâle était écarlate.

Pendant quelques secondes je ne sus que faire, l'esprit dans un maelström. Je m'accroupis près de Spurrier. Son sang se répandit autour de mes chaussures lorsque je le retournai sur le dos. Il était mort, touché à la poitrine et à l'abdomen.

Je me précipitai vers le divan et tâtai le cou d'Abby. Je ne sentis aucun pouls. Je la tournai sur le dos et tentai la respiration artificielle, mais ses poumons et son cœur avaient déjà oublié ce qu'on attendait d'eux. Serrant son visage entre mes mains, je perçus la chaleur de sa peau et sentis son parfum tandis que les sanglots enflaient dans ma poitrine et me secouaient sans que je puisse les contrôler.

J'entendis des pas sur le parquet mais n'y prêtai tout d'abord aucune attention, jusqu'à ce que je réalise qu'ils étaient trop légers pour être ceux de Marino. Je levai les yeux et vis Pat Harvey qui s'emparait du revolver posé sur la table basse.

Je la regardai les yeux écarquillés, la bouche entrouverte de stupeur.

— Je suis désolée.

Elle pointa le revolver dans ma direction d'une main tremblante.

— Mrs Harvey, articulai-je en tendant vers elle mes mains maculées du sang d'Abby. Je vous en prie…

— Restez où vous êtes.

Elle recula de quelques pas en abaissant le canon de l'arme. Pour je ne sais quelle bizarre raison, je constatai qu'elle portait le même coupe-vent rouge que le jour où elle était venue me voir.

— Abby est morte, dis-je.

Pat Harvey n'eut aucune réaction. Elle avait le teint cendreux, les yeux si sombres qu'ils en paraissaient noirs.

— J'ai essayé d'appeler. Il n'a pas le téléphone.

— Je vous en prie, lâchez cette arme.

— C'est lui. Lui qui a tué ma Debbie. Lui qui a tué Abby.

*Marino,* pensai-je. *Mon Dieu, dépêchez-vous !*

— Mrs Harvey, tout est fini. Ils sont morts. Je vous en prie, posez cette arme. N'ajoutez pas au gâchis.

— Ça ne peut pas être pire.

— Vous vous trompez. Écoutez-moi, je vous en supplie.

— Je n'ai plus ma place ici, dit-elle du même ton monocorde.

— Je peux vous aider. Lâchez cette arme. S'il vous plaît, dis-je.

Je me levai du divan en la voyant redresser le revolver.

— Non ! la suppliai-je en comprenant ce qu'elle voulait faire. Elle retourna le canon vers elle. Je bondis.

— *Mrs Harvey ! Non !*

Le coup de feu la fit reculer et elle chancela, laissant tomber le revolver. Je l'écartai d'un coup de pied. Il traversa le parquet en tournoyant lentement sur lui-même tandis que les jambes de Mrs Harvey cédaient sous elle. Elle chercha à se raccrocher à quelque chose, mais ne trouva rien. C'est alors que Marino surgit dans le salon.

— Bordel de merde ! s'exclama-t-il les deux mains serrées autour de la crosse de son revolver pointé au plafond.

Les oreilles encore bourdonnantes, je tremblais de tous mes membres en m'agenouillant près de Pat Harvey. Elle gisait sur le flanc, les genoux repliés, les mains serrées sur sa poitrine.

— Des serviettes ! criai-je.

J'écartai ses mains, déboutonnai son chemisier, remontai son soutien-gorge et appliquai leur tissu roulé en boule sous le sein gauche pour tenter de stopper l'hémorragie. J'entendis Marino jurer en se précipitant hors de la pièce.

— Tenez bon, murmurai-je en appuyant sur mon bandage improvisé pour empêcher l'air de pénétrer par l'orifice et détruire le poumon.

Elle se tordait de douleur et commença à gémir.

— Tenez bon, répétai-je en entendant les sirènes retentir dans la rue.

Les éclats rouges des gyrophares s'insinuèrent entre les lattes des stores baissées devant les fenêtres du salon. On eût dit que tout ce qui était à l'extérieur de la maison de Steven Spurrier venait de s'embraser.

# 18

Marino me ramena à la maison et me tint compagnie. Je restai assise dans ma cuisine, regardant tomber la pluie par la fenêtre, à peine consciente de ce qui se passait autour de moi. La sonnette retentit, j'entendis des bruits de pas, des voix d'hommes.

Un peu plus tard, Marino revint à la cuisine, tira une chaise et s'assit en face de moi.

— Est-ce qu'Abby a rangé des affaires ailleurs que dans sa chambre ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas, murmurai-je.

— On va quand même jeter un coup d'œil. Je suis désolé, Doc.

— Je comprends, fis-je le regard perdu au-delà de la fenêtre.

Il se leva.

— Je vais faire du café. On va voir si je me rappelle vos leçons. Ça sera mon premier exercice, d'accord ?

Il ouvrit et ferma les portes de placard, emplit la cafetière, sortit lorsque le café commença à passer et revint en compagnie d'un autre policier.

— Ce ne sera pas long, Dr Scarpetta, dit le détective. J'apprécie votre coopération.

Il parla à voix basse à Marino, puis ressortit. Marino posa une tasse de café devant moi et se rassit à la table.

— Que cherchent-ils ? demandai-je en essayant de me concentrer.

— On cherche dans les carnets dont vous m'avez parlé. On cherche des cassettes, n'importe quoi qui explique pourquoi Mrs Harvey a voulu descendre Spurrier.

— Vous êtes sûr que c'est elle ?

— Oui, c'est bien elle. Un vrai miracle qu'elle soit encore en vie. Elle a manqué son cœur de peu. Elle a eu de la chance, mais elle sera peut-être pas de cet avis si elle s'en tire.

— J'ai appelé la police de Williamsburg. Je leur ai dit…

— Je sais, me coupa-t-il avec douceur. Vous avez fait ce qu'il fallait. Vous avez fait tout ce que vous pouviez faire.

— Ils ne voulaient pas se déranger, dis-je en fermant les yeux pour refouler mes larmes.

— Non, ce n'est pas ça. (Il se tut un instant.) Écoutez-moi, Doc.

Je pris une profonde inspiration.

Marino s'éclaircit la gorge et alluma une cigarette.

— Pendant que j'étais dans votre bureau, j'ai appelé Benton Le FBI a terminé l'analyse du sang de Spurrier et l'a comparé avec celui de la Volkswagen d'Elizabeth Mott. L'ADN ne correspond pas.

— Quoi ?

— L'ADN ne correspond pas, répéta-t-il. On l'a dit seulement hier aux détectives de Williamsburg qui surveillaient Spurrier. Benton essayait de me joindre depuis un moment, mais comme on n'arrêtait pas de se rater, je n'étais pas au courant. Vous comprenez ce que je vous dis ?

Je le fixai d'un œil vide.

— Du point de vue légal, Spurrier n'était plus considéré comme suspect. C'était toujours un pervers, d'accord. Mais il n'a pas assassiné Jill et Elizabeth. Ce n'est pas lui qui a perdu son sang dans la Volkswagen. Il a peut-être tué les autres couples, mais on n'a toujours pas de preuves. Continuer à le suivre, à surveiller sa maison, à frapper chez lui quand il avait des invités, c'aurait été du harcèlement policier. Spurrier aurait pu porter plainte. Et comme le FBI avait laissé tomber…

— C'est lui qui a tué Abby.

Marino détourna les yeux.

— Ouais, à ce qu'il semble. Elle avait mis son magnéto en marche, tout est sur la bande. Mais ça prouve pas qu'il a tué les couples, Doc. Tout ce qui va en ressortir, c'est que Mrs Harvey a descendu un innocent.

— Je veux écouter la bande.

— Il vaut mieux pas. Croyez-moi.

— Si Spurrier était *innocent,* comme vous dites, alors pourquoi a-t-il tué Abby ?

— Je me suis fait ma petite idée d'après ce que j'ai entendu sur la bande et ce que j'ai vu sur les lieux, dit-il. Abby et Spurrier parlaient au salon. Abby était assise sur le divan, là où on l'a trouvée. Quelqu'un a sonné et Spurrier est allé ouvrir. Je ne sais pas pourquoi il a laissé entrer Pat Harvey. Il me semble qu'il aurait dû la reconnaître, mais bon, peut-être que non. Il faut dire qu'elle était en jean et coupe-vent, avec la capuche sur la tête. Impossible de savoir comment elle s'est présentée, ce qu'elle lui a dit. On le saura quand elle sera remise, et encore, c'est pas sûr.

— Bref, il l'a fait entrer.

— En tout cas, il lui a ouvert, dit Marino. À ce moment, elle sort son revolver, un Charter Arms, celui avec lequel elle a essayé de se suicider. Mrs Harvey oblige Spurrier à retourner au salon. Abby est assise au même endroit, avec le magnétophone qui tourne. Comme la Saab d'Abby était derrière la maison, Mrs Harvey ne l'avait pas vue en se garant dans la rue devant. Elle ne s'attendait pas à trouver Abby ici, et elle est tellement surprise que Spurrier en profite pour sauter sur Abby et s'en servir comme bouclier. Ensuite, c'est difficile de savoir ce qui s'est passé, mais Abby avait son revolver avec elle, sans doute dans

son sac, posé sur le divan. Elle essaie de sortir l'arme tout en essayant de repousser Spurrier. Le coup part et elle est blessée. À ce moment, Mrs Harvey tire sur Spurrier. Deux fois. On a vérifié son revolver. Trois balles tirées, deux dans le barillet.

— Elle a dit qu'elle avait cherché un téléphone, dis-je d'une voix absente.

— Spurrier en avait deux. Un en haut dans sa chambre, un autre à la cuisine, planqué entre deux placards, de la même couleur que le mur. Sacrement difficile à repérer. J'ai failli pas le voir. À mon avis, Doc, on est arrivés juste après les coups de feu, peut-être quelques minutes après. Je pense que Mrs Harvey a posé son revolver sur la table basse pour s'occuper d'Abby, voir si elle était gravement touchée, et qu'elle est partie à la recherche d'un téléphone pour appeler du secours. Mrs Harvey devait être dans une autre pièce quand je suis entré, ou alors elle m'a entendu et elle s'est planquée. En tout cas, quand je suis entré, j'ai jeté un coup d'œil et j'ai vu les deux corps dans le salon. J'ai tâté leurs carotides, il m'a semblé que le pouls d'Abby battait encore, mais je ne suis pas sûr. Je vous ai appelée et je suis parti à la recherche de Mrs Harvey.

— Je veux écouter la bande, répétai-je.

Marino se passa la main sur le visage, et quand il me regarda, je vis qu'il avait les yeux troubles et injectés de sang.

— Ça va vous faire du mal.

— Je veux l'entendre.

Il se leva à contrecœur, sortit et revint avec un sac en plastique contenant un magnétophone à microcassettes. Il ouvrit le sac, installa l'appareil sur la table, rembobina la bande et appuya sur la touche *Play*.

La voix d'Abby résonna dans la cuisine.

«…J'ai beau essayer de comprendre votre point de vue, ça ne m'explique pas pourquoi quand vous vous baladez la nuit en voiture, vous arrêtez les gens pour leur demander des choses que vous connaissez déjà. Comme la direction de l'autoroute, par exemple.

— Écoutez, je vous ai dit que je sniffais de la coke. Vous en avez déjà pris ?

— Non.

— Vous devriez. Vous faites des trucs bizarres quand vous êtes défoncé. Vous croyez savoir où vous êtes, et puis tout d'un coup tout s'embrouille et il faut que vous demandiez votre chemin.

— Vous m'avez dit que vous aviez arrêté la coke.

— C'est vrai. Je n'en prends plus. Ça a été une erreur. Mais c'est fini. Terminé.

— Parlez-moi des objets que la police a trouvés chez vous… ? Euh…

On entendit le léger carillon de l'entrée.

— Ouais. Une seconde, disait Spurrier d'une voix tendue.

Bruits de pas qui s'éloignent. Voix non identifiables en arrière-fond. Abby changeait de position sur le divan. Et puis la voix incrédule de Spurrier :

— Hé, attendez. Vous ne savez pas ce que vous…

— Je sais très bien ce que je fais, ordure ! (La voix de Pat Harvey, crescendo.) C'est ma fille que vous avez emmenée dans les bois.

— Je ne comprends pas de quoi v…

— Pat. Non ! Un silence.

— Abby ? Mon Dieu, mais…

— Pat. Ne faites pas ça, Pat. (La voix d'Abby, empreinte d'angoisse. Elle a un hoquet tandis qu'un poids s'abat sur le divan.) Ne me touchez pas ! (Bruits confus, respiration hachée, et puis Abby pousse un hurlement.) Arrêtez ! Arrêtez !

Et puis un coup de feu, comme tiré par un pistolet à amorce.

Et un autre, et encore un autre.

Silence.

Des bruits de pas qui claquent sur le parquet, se rapprochent. S'arrêtent.

— Abby ?

Une pause.

— Je vous en supplie, vous n'allez pas mourir… *Abby…»*

La voix de Pat Harvey tremblait si fort qu'elle était difficilement compréhensible.

Marino tendit la main, éteignit l'appareil et le remit dans le sac tandis que, sous le choc, je regardais fixement le lieutenant.

Le samedi matin où fut enterrée Abby, j'attendis que les assistants se soient dispersés, puis empruntai un sentier courant à l'ombre de chênes et de magnolias, parmi les taches fuchsia et blanc des cornouillers caressés par le doux soleil printanier.

Il n'y avait pas eu foule à l'enterrement d'Abby. J'avais aperçu plusieurs de ses anciens collègues de Richmond et m'étais efforcée de réconforter ses parents. Marino était là. Mark aussi qui, après m'avoir serrée contre lui, me promit de passer à la maison dans la journée. Je voulais parler à Benton Wesley, mais auparavant, j'avais besoin de me retrouver seule quelques instants.

Hollywood Cemetery, la plus vaste cité des morts de Richmond, s'étendait au nord de la James River sur une quinzaine d'hectares de collines vallonnées. Les pentes herbues étaient plantées d'obélisques en granit, de pierres tombales et d'angelots sculptés. Ici étaient enterrés les présidents James Monroe, John Tyler et Jefferson Davis,

ainsi que le magnat du tabac Lewis Ginter. Une section militaire regroupait les combattants tués à Gettysburg, et une portion de pelouse accueillait la parcelle de la famille Turnbull, où Abby reposait à présent auprès de sa sœur, Henna.

Je m'arrêtai devant une trouée ménagée dans un rideau d'arbres, par où l'on apercevait en bas le fleuve scintillant comme du vieux cuivre, charriant la boue des pluies récentes. Il me semblait impossible qu'Abby repose désormais ici, au pied d'un bloc de granit que le temps allait user et polir. Je me demandai si, selon l'intention dont elle m'avait fait part, elle était retournée dans son ancienne maison, si elle était montée dans la chambre d'Henna.

Entendant des pas, je me retournai et découvris Wesley qui marchait dans ma direction.

— Kay, vous vouliez me parler ?

J'acquiesçai.

Il ôta sa veste de couleur sombre et desserra son nœud de cravate. Les yeux fixés sur le fleuve, il attendit que je prenne la parole.

— Il y a du nouveau, dis-je. J'ai appelé Gordon Spurrier jeudi.

— Le frère ? fit Wesley en me jetant un regard intrigué.

— Le frère de Steven Spurrier, oui. Je ne voulais pas vous en parler avant d'avoir vérifié quelques détails.

— Je ne l'ai pas encore contacté, dit-il. Mais j'en ai bien l'intention. En tout cas, quel dommage pour ces résultats d'ADN.

— C'est de ça que je voulais vous parler. Il n'y a plus de problème d'ADN, Benton.

— Je ne comprends pas.

— En l'autopsiant, j'ai découvert sur le corps de nombreuses cicatrices chirurgicales. L'une d'elles est une petite incision juste au-dessus du centre de la clavicule. Elle indique un individu ayant des difficultés à garder une sous-clavière.

— C'est-à-dire ?

— On met en place un cathéter en sous-clavière quand un patient nécessite un apport rapide de fluides, une injection urgente de sang ou de médicaments. En d'autres termes, je savais que Spurrier avait eu des ennuis médicaux sérieux dans sa vie, et j'ai pensé que ça pouvait avoir un rapport avec les cinq mois où il a fermé sa boutique et s'est absenté, peu de temps après les meurtres d'Elizabeth et Jill. J'ai trouvé d'autres cicatrices sur sa hanche et sa fesse. Des cicatrices minuscules qui m'ont fait supposer qu'on lui avait prélevé de la moelle à une certaine époque. Alors j'ai appelé son frère pour avoir des précisions.

— Et qu'avez-vous appris ?

— À peu près à l'époque où il a fermé sa boutique, Steven a été traité pour une anémie aplastique. J'ai parlé à son hématologue. Steven a subi un traitement d'irradiation lymphoïde totale et une

chimiothérapie. On a implanté sur Steven de la moelle appartenant à Gordon, et Steven est resté un certain temps dans une salle d'écoulement laminaire ou, comme on dit, une « bulle ». Souvenez-vous que la maison de Spurrier ressemblait dans un certain sens à une bulle. Il vivait dans un environnement pour ainsi dire stérile.

— Voulez-vous dire que la greffe de moelle a pu modifier son ADN ? demanda Wesley d'un air incrédule.

— En ce qui concerne le sang, oui. Ses cellules sanguines ont été décimées par l'anémie aplastique. Son groupe de compatibilité transfusionnelle était HLA, qui est précisément celui de son frère, dont le groupe ABO et les autres caractéristiques sanguines sont identiques à celles de Steven.

— Pourtant l'ADN de Steven et celui de Gordon ne peuvent pas être les mêmes.

— Non, c'est impossible, dis-je, sauf s'ils étaient des jumeaux identiques. Ce qui n'est pas le cas. Le sang de Steven, souvenez-vous, coïncidait presque avec celui de la Volkswagen, mais l'ADN a révélé des petites dissemblances parce que Steven avait perdu ce sang avant sa transplantation de moelle. Et ce qu'on a prélevé sur Steven lors de son arrestation était, dans un certain sens, le sang de Gordon. Et ce qu'on a comparé avec le sang de la Volkswagen, ce n'était pas en réalité le sang de Steven, mais celui de Gordon.

— Incroyable, fit Wesley.

— Je veux que l'on procède à un nouvel examen ADN, mais cette fois, à partir de cellules prélevées dans le cerveau, car, ailleurs que dans les cellules sanguines, l'ADN de Steven n'a pas été modifié par la transplantation de moelle. La moelle fabrique des cellules sanguines, de sorte que si vous avez été transplanté, votre nouvelle moelle produira les mêmes cellules que celles du donneur. Mais les cellules du cerveau, de la rate ou du sperme ne changent pas.

— Qu'est-ce que l'anémie aplastique ? demanda Wesley en se remettant à marcher.

— C'est quand la moelle ne produit plus rien. Comme si vous aviez été irradié et que toutes vos cellules sanguines aient été éliminées.

— Qu'est-ce qui la provoque ?

— On pense que c'est une maladie idiopathique, mais personne n'en sait rien. On accuse les pesticides, certains produits chimiques, les radiations, les phosphates organiques. Le benzène, surtout. Or Steven a travaillé dans une imprimerie, où le benzène est utilisé pour le nettoyage des machines. Il y a été exposé tous les jours pendant près d'un an.

— Quels sont les symptômes ?

— Fatigue, difficultés respiratoires, fièvre, parfois des infections,

et surtout, des saignements de nez et de gencives. Spurrier était déjà malade quand Jill et Elizabeth ont été assassinées. Il était peut-être sujet à des saignements de nez qu'un rien suffisait à déclencher. Or, le stress aggrave ce genre de maux, et il ne fait guère de doute qu'il était très stressé pendant qu'il était dans la voiture avec Jill et Elizabeth. Voilà qui explique peut-être le sang répandu à l'arrière de la Volkswagen.

— Quand a-t-il fini par consulter un médecin ? demanda Wesley.

— Un mois après le meurtre des deux femmes. L'examen a permis de découvrir que le nombre de ses globules blancs était insuffisant, tout comme son niveau d'hématoblastes et d'hémoglobine. Quand vous avez peu d'hématoblastes, vous saignez beaucoup.

— Et il pouvait commettre des meurtres dans un tel état ?

— On peut traîner longtemps une anémie aplastique avant qu'elle ne prenne une forme virulente, dis-je. On la détecte parfois à l'occasion de simples examens de routine.

— Ce sont ses ennuis de santé et le fait d'avoir perdu le contrôle de ses victimes lors du premier meurtre qui l'ont fait renoncer pendant un certain temps, fit Wesley. Mais les années passant, sa santé s'améliorant, il a recommencé à fantasmer. Il a revécu le premier meurtre et a amélioré sa technique. Bientôt, il a repris suffisamment confiance pour remettre ça.

— Ça expliquerait le long intervalle. Mais qui sait ce qui s'est passé dans sa tête ?

— Nous ne le saurons sans doute jamais, dit Wesley d'un air sombre.

Il s'arrêta un instant pour examiner une vieille pierre tombale.

— Moi aussi, j'ai des nouvelles. Vous vous souvenez qu'on avait retrouvé chez Spurrier le catalogue d'une boutique de New York spécialisée dans le matériel d'espionnage et de protection. Nous avons pu établir qu'il leur a commandé une paire de lunettes de vision nocturne il y a quatre ans. De plus, nous avons retrouvé l'armurerie de Portsmouth où il s'est procuré deux boîtes de cartouches Hydra-Shok moins d'un mois avant la disparition de Fred et Deborah.

— Pourquoi, Benton ? demandai-je. Pourquoi tuait-il ?

— Difficile de répondre de manière satisfaisante à cette question, Kay. Mais d'après un ancien condisciple qui a habité avec lui à l'université, la mère de Spurrier entretenait une relation malsaine avec lui. Elle le critiquait constamment, voulait contrôler tous ses faits et gestes, le rabaissait sans arrêt. Il était très dépendant d'elle, et en même temps, il devait la haïr.

— Et le choix de ses victimes ?

— Je pense qu'il repérait surtout les jeunes femmes qui lui rappelaient ce qu'il ne pouvait obtenir, toutes ces filles qui ne s'étaient

jamais intéressées à lui. Il faisait une fixation sur les jeunes couples parce qu'il était lui-même incapable d'avoir une relation. Il prenait possession en tuant, détruisait ce qu'il enviait. (Il se tut un instant avant d'ajouter :) Si vous et Abby ne l'aviez pas rencontré, je ne sais pas si nous lui aurions mis la main dessus. C'est effrayant de voir comment ça se passe. Ted Bundy se fait pincer parce qu'il a un feu stop grillé sur sa voiture. Le Fils de Sam se fait prendre à cause d'une contredanse. Des coups de chance. Nous avons eu de la chance.

Je ne me sentais pas chanceuse. Abby n'avait pas eu de chance.

— Depuis que les journaux ont annoncé sa mort, nous avons reçu de nombreux appels de gens nous signalant qu'un individu ressemblant à Spurrier les avait abordés à proximité d'un bar ou dans une station-service ouverte la nuit. On a même su qu'une fois au moins, il est monté dans la voiture d'un couple. Il leur avait raconté qu'il était en panne. Les gosses l'ont emmené. Il ne s'est rien passé.

— Est-ce qu'il abordait seulement des couples garçon-fille ? demandai-je.

— Pas toujours. Regardez comment il vous a abordées, vous et Abby. Spurrier adorait le risque, l'imprévu. Dans un certain sens, l'assassinat était accessoire, c'est le jeu, la traque qui lui plaisait.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi la CIA craignait tant que le tueur soit quelqu'un de Camp Peary, dis-je.

Il s'immobilisa, suspendit sa veste à son autre bras.

— Leurs craintes ne provenaient pas seulement de la technique des meurtres et du valet de cœur, dit-il. Pendant l'enquête sur le meurtre de Jim et Bonnie, la police a trouvé une carte à essence magnétique à l'arrière de leur voiture, sous le siège. On a pensé que le tueur l'avait perdue, qu'elle était tombée d'une de ses poches pendant qu'il enlevait le couple.

— Oui, et alors ?

— La marque figurant sur la carte était Syn-Tron et elle avait été délivrée par l'entreprise Viking Exports. Or, Viking Exports est un nom codé pour Camp Peary. Il s'agissait en réalité d'une carte délivrée au personnel de Camp Peary pour s'approvisionner aux pompes de la base.

— Intéressant, dis-je. Abby parlait d'une carte dans un de ses calepins. Je pensais qu'elle faisait allusion au valet de cœur. Elle savait que vous aviez trouvé cette carte magnétique, n'est-ce pas, Benton ?

— Je soupçonne Pat Harvey de le lui avoir dit. Mrs Harvey connaissait depuis longtemps l'existence de cette carte, ce qui explique qu'elle ait accusé les services fédéraux d'étouffer l'affaire.

— Il semble qu'elle ait changé d'opinion puisqu'elle a décidé de tuer Spurrier.

— Le directeur a eu une entrevue avec elle après sa conférence de presse. Il n'a pas pu faire autrement que de lui dire que nous soupçonnions Spurrier d'avoir laissé exprès la carte magnétique dans la voiture. Nous nous en doutions depuis le début, mais nous ne pouvions en être certains. La CIA, quant à elle, prenait très au sérieux l'éventualité que le tueur soit de chez elle.

— Mrs Harvey a été convaincue ?

— En tout cas, ça l'a fait réfléchir. Après l'arrestation de Spurrier, elle a dû comprendre que le directeur ne lui avait pas menti.

— Comment Spurrier a-t-il pu se procurer une carte à essence provenant de Camp Peary ?

— Des agents du camp fréquentaient sa librairie.

— Vous pensez qu'il a volé la carte à un client ?

— Oui. Imaginez que quelqu'un de Camp Peary ait oublié son portefeuille sur le comptoir. Avant qu'il s'en aperçoive et vienne le réclamer, Spurrier a pu le subtiliser. Ensuite, il laisse la carte à essence dans la voiture de Jim et Bonnie, et l'enquête s'oriente vers la CIA.

— La carte ne portait pas de numéro d'identification ?

— Si, mais sur un autocollant que Spurrier avait pris soin d'arracher. On ne pouvait pas savoir à qui elle appartenait.

J'étais fatiguée et commençais à avoir mal aux pieds lorsque nous arrivâmes en vue du parking où nous avions laissé nos voitures. Les gens venus assister à l'enterrement étaient repartis.

Je déverrouillai ma portière lorsque Wesley posa la main sur mon bras.

— Je suis désolé pour les malentendus qui…

— Moi aussi, rétorquai-je sans le laisser finir. C'est oublié. Repartons sur de nouvelles bases, Benton. Mais faites en sorte qu'on n'accable pas Pat Harvey.

— Je pense qu'un grand jury comprendra combien elle a souffert.

— Connaissait-elle les résultats de l'examen ADN ?

— Malgré nos efforts pour l'en écarter, elle a toujours été tenue au courant des détails les plus confidentiels de l'enquête, Kay. Je suppose donc qu'elle était au courant. Ça expliquerait son geste. Elle était convaincue que Spurrier ne serait jamais puni.

Je montai en voiture et insérai la clé dans le contact.

— Je regrette infiniment ce qui est arrivé à Abby, ajouta-t-il.

Je hochai la tête et, au bord des larmes, claquai la portière. Je suivis l'allée jusqu'à la sortie du cimetière, franchis les grilles en fer forgé. Le soleil brillait sur les immeubles de bureaux du centre-ville et sur les clochers au-delà. Je baissai les vitres et pris la direction de l'ouest pour rentrer chez moi.

Composition réalisée par COMPOFAC-PARIS
IMPRIMÉ EN France PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de la Flèche (Sarthe).
ISBN : 2-7024-2390-6
Dépôt édit. 0100-07/1995
N°d'impression : 2285C-5
Collection 20 – Édition 09

---

[1]Littéralement : « Soyez aux aguets ». Autrement dit : « Avis de recherche ».

[2]La Coalition américaine des mères inflexibles contre la drogue.

[3]En français dans le texte.
[4]« Damn it ! », prononcé « Dammit », est un juron courant.
[5]En français dans le texte.
[6]En anglais, le « dealer » est, entre autres, celui qui distribue les cartes.
[7]American Civil Liberties Union, organisme qui lutte pour le respect du droit des citoyens.